

ALMANACH

DE LA

QUESTION SOCIALE

(ILLUSTRÉ)

Pour 1898

REVUE ANNUELLE DU SOCIALISME INTERNATIONAL

(Huitième année)

*Rédigé par les écrivains les plus autorisés du socialisme et l'élite
de la littérature contemporaine*

Sous la Direction de P. ARGYRIADÈS

L'Almanach est chose plus grave
que ne le croient les esprits futiles.

MICHELET.



PARIS

A L'ADMINISTRATION DE LA « QUESTION SOCIALE »

5, Boulevard Saint-Michel

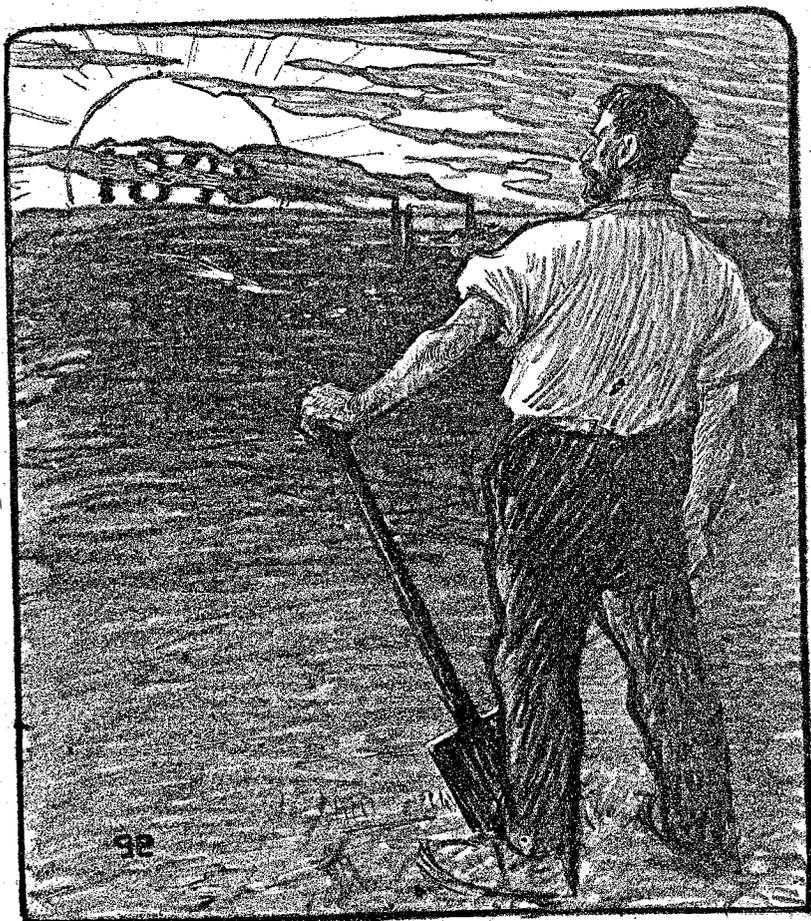
Dépôt général : chez BOULINIER, 19, Boulevard Saint-Michel

EN VENTE DANS TOUTES LES GARES



LA BONNE ANNÉE

PAR STEINLEN



???

Elle va venir, elle vient..... la bonne année.

AVANT-PROPOS

Nous avons l'habitude tous les ans de présenter notre Almanach par un avant-propos à nos lecteurs.

Cette année qui, est la huitième de notre Almanach, nous leur devons quelques explications sur le contenu de ce volume.

Nous avons fait une large part à la partie récréative, pour cette raison, que notre Almanach ne s'adresse pas seulement à des convertis, mais qu'étant, au contraire, un livre de propagande son but, est surtout d'amener de nouvelles recrues au socialisme. Il ne faut donc pas rebuter les nouveaux venus en donnant uniquement des études sérieuses, un peu arides à la longue, car on risquerait de ne pas atteindre le but proposé.

D'ailleurs, ainsi qu'on le verra, nous nous efforçons toujours de choisir des variétés récréatives qui suggèrent, elles aussi, l'idée socialiste.

L'attentat que la diplomatie européenne a commis contre la Crète et la Grèce, en prenant fait et cause pour le monstre sanguinaire et ignominieux : le Sultan actuel, nous a fourni l'occasion de donner bon nombre de caricatures qui montrent la hideur de cet attentat, ou le côté ridicule des agissements des puissances.

L'année prochaine, nous donnerons des renseignements précis et des statistiques exactes sur le mouvement syndical dans tous les pays du monde, et chaque année suivante, nous ajouterons quelque chose de nouveau et d'intéressant sur le mouvement ouvrier et du travail dans tout l'univers, sur les associations ou organisations de toutes sortes, les grèves, les congrès, etc., etc.

Cette année, comme les précédentes, nous nous sommes efforcé de rendre notre Almanach aussi intéressant et aussi instructif que possible, visant toujours à la propagation de l'idée scientifique et humaine du socialisme, qui mettra fin à la misère et à ses abominations.

P. ARGYRIADÈS.

ANNUAIRE POUR L'ANNÉE 1898

ANNÉE 6611 de la période julienne.

- 2674 des Olympiades, ou la 2^e année de la 669^e Olympiade, commence en juillet 1898, en fixant l'ère des Olympiades 775 1/2 ans avant J.-C., ou vers le 1^{er} juillet de l'an 3938 de la période julienne.
- 2651 de la fondation de Rome, selon Varron.
- 2645 depuis l'ère de Nabonassar, fixée au mercredi 26 février de l'an 3967 de la période julienne, ou 747 ans avant J.-C. selon les chronologistes, et 746 suivant les astronomes.
- 1898 du calendrier grégorien établi en octobre 1582, depuis 315 ans; elle commence le samedi 1^{er} janvier.
- 1898 du calendrier julien ou russe, commence 12 jours plus tard, le jeudi 13 janvier.
- 106 du calendrier républicain français, commence le mercredi 22 septembre 1897, et l'année 107 commence le vendredi 23 septembre 1898.
- 26 du calendrier socialiste commence le samedi 20 mars 1897, et l'année 27 commence le 20 mars 1898 (1).
- 5658 de l'ère des Juifs, commence le lundi 27 septembre 1897, et l'année 5659 commence le samedi 17 septembre 1898.
- 1315 de l'hégire, calendrier turc, commence le mercredi 2 juin 1897, et l'année 1316 commence le dimanche 22 mai 1898, suivant l'usage de Constantinople, d'après *l'Art de vérifier les dates*.

ÉCLIPSES

Il y aura en 1898, 3 éclipses de Soleil et 3 éclipses de Lune :

- 1^o Eclipse partielle de Lune, le 7 janvier 1898, visible à Paris;
- 2^o Eclipse totale de Soleil, le 21 janvier 1898, invisible à Paris;
- 3^o Eclipse partielle de Lune, le 3 juillet 1898, en partie visible à Paris;
- 4^o Eclipse annulaire de Soleil, le 18 juillet 1898, invisible à Paris;
- 5^o Eclipse partielle de Soleil, les 12 et 13 décembre 1898, invisible à Paris;
- 6^o Eclipse totale de Lune, le 27 décembre 1898, visible à Paris.

(1) Les personnes qui désirent des renseignements sur le calendrier socialiste sont priées de se rapporter à notre Almanach de l'année 1891.

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		An 1898 du Calendrier GRÉ- GORIEN	An 106 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	An 26 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE	ÉPHÉMÉRIDES SOCIALISTES ET DE LA LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.	JANVIER	NIVOSE	NIVOSE	
7 56	4 12	1 S	12 Argile	18 tridi	1642 Newton.
7 56	4 13	2 D	13 Ardoise	19 quartidi	1800 Naissance de H. Heine.
7 56	4 14	3 L	14 Grès	20 <i>quintidi</i>	Les Gracques.
7 56	4 15	4 M	15 <i>Lapin</i>	21 primidi	1885 Mort de P. Tkatcheff.
7 55	4 16	5 M	16 Silex	22 duodi	Spartacus.
7 55	4 17	6 J	17 Marne	23 tridi	Pythagore.
7 55	4 19	7 V	18 Pierre à chaux	24 quartidi	1878 Mort de F.-V. Raspail.
7 55	4 20	8 S	19 Marbre	25 <i>quintidi</i>	Epicure.
7 54	4 21	9 D	20 VAN	26 primidi	Lucrece.
7 54	4 22	10 L	21 Pierre à plâtre	27 duodi	Platon, 1 ^{er} communiste.
7 53	4 24	11 M	22 Sel	28 tridi	Anaxagore.
7 53	4 25	12 M	23 Fer	29 quartidi	1846 Mort de Troncin.
7 52	4 26	13 J	24 Cuivre	30 <i>quintidi</i>	1881 Mort de Theisz.
				PLUVIOSE	
7 51	4 28	14 V	25 <i>Chat</i>	1 primidi	Eschyle.
7 51	4 29	15 S	26 Etain	2 duodi	1808 Naissance de Proudhon.
7 50	4 31	16 D	27 Plomb	3 tridi	Solon.
7 49	4 32	17 L	28 Zinc	4 quartidi	Lycurgue.
7 48	4 34	18 M	29 Mercure	5 <i>quintidi</i>	Zoroastre.
7 48	4 35	19 M	30 CRIBLE	6 primidi	1865 Mort de Proudhon.
			PLUVIOSE		
7 47	4 37	20 J	1 Lauréole	7 duodi	1737-1814 Bernardin de St-Pierre.
7 46	4 38	21 V	2 Mousse	8 tridi	Mort de Herten. - Ex. de Louis XVI.
7 45	4 40	22 S	3 Fragon	9 quartidi	1536 Supp. de J. de Leyde.
7 44	4 41	23 D	4 Perce-Neige	10 <i>quintidi</i>	Rabelais.
7 43	4 43	24 L	5 <i>Taureau</i>	11 primidi	1878 Vera Zassoulitch tire s. Trépoïf
7 41	4 44	25 M	6 Laur-Thym	12 duodi	Confucius.
7 40	4 46	26 M	7 Amadouvier	13 tridi	Papinien.
7 39	4 48	27 J	8 Mezerdon	14 quartidi	Lucain.
7 38	4 49	28 V	9 Peuplier	15 <i>quintidi</i>	1878 Ouv. du Congrès de Lyon.
7 37	4 51	29 S	10 COIGNÉE	16 primidi	1778-1831 Bolingbroke.
7 35	4 53	30 D	11 Ellébore	17 duodi	1592 Mort de Montaigne.
7 34	4 54	31 L	12 Brocoli	18 tridi	1530-1562 La Boétie.

Phases lunaires

P. L. le 7, à 12 h. 34 m.
D. Q. le 15, à 3 h. 54 m.

N. L. le 21, à 19 h. 34 m.
P. Q. le 29, à 2 h. 42 m.

LEVIERS et COUCHERS du SOLEIL		An 1898 du Calendrier GRÉ- GORIEN	An 106 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	An 26 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE	EPHÉMÉRIDES SOCIALISTES ET DE LA LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.	FÉVRIER	PLUIVIOSE	PLUIVIOSE	
7 33	4 56	1 M	13 Laurier	19 quartidi	Cornée, mère des Gracques.
7 31	4 57	2 M	14 Avelinier	20 <i>quintidi</i>	1798-1874 Michelet.
7 30	4 59	3 J	15 <i>Vache</i>	21 primidi	1848-49 Icaréens s'embarquent au Havre pour le Texas.
7 28	5 1	4 V	16 Buis	22 duodi	Condamnation de Nyschkine.
7 27	5 2	5 S	17 Lichen	23 tridi	1619 Supplice de Vanini.
7 25	5 4	6 D	18 If	24 quartidi	Lucien.
7 24	5 6	7 L	19 Pulmonaire	25 <i>quintidi</i>	Supplice de Reinsdorf et Kuchler.
7 22	5 7	8 M	20 SERPETTE.	26 primidi	1524-1579 Camoëns.
7 21	5 9	9 M	21 Thlaspi	27 duodi	1788-1860 Schopenhauer.
7 19	5 11	10 J	22 Thymélé	28 tridi	1735 Mort de Montesquieu.
7 17	5 12	11 V	23 Chiendent	29 quartidi	1650 Mort de Descartes.
7 16	5 14	12 S	24 Trainasse	30 <i>quintidi</i>	1647-1706 Bayle.
				VENTOSE	
7 14	5 16	13 D	25 <i>Lievre</i>	1 primidi	1882 Mort de Jessa Heffmann. — 1885 Mort de Jules Vallès.
7 12	5 17	14 L	26 Guède	2 duodi	Julien l'Apostat.
7 11	5 19	15 M	27 Noisetier	3 tridi	1564 Naiss. de Galilée.
7 9	5 21	16 M	28 Cyclamen	4 quartidi	Pyrrhon.
7 7	5 22	17 J	29 Chélideoine	5 <i>quintidi</i>	1600 Supplice de J. Bruno.
7 5	5 24	18 V	30 TRAINEAU	6 primidi	1563 Michel-Ange.
			VENTOSE		
7 3	5 26	19 S	1 Tussilage	7 duodi	1584-1656 M. Molé.
7 2	5 27	20 D	2 Cornouiller	8 tridi	1694 Naissance de Voltaire.
7 0	5 29	21 L	3 Violier	9 quartidi	Victor Considérant.
6 58	5 30	22 M	4 Troène	10 <i>quintidi</i>	Brutus.
6 56	5 32	23 M	5 <i>Bouc</i>	11 primidi	Cassius.
6 54	5 34	24 J	6 Asaret	12 duodi	1468 Mort de Gutemberg.
6 52	5 35	25 V	7 Alaterne	13 tridi	Fête du Suffrage universel.
6 50	5 37	26 S	8 Violette	14 quartidi	Tacite.
6 48	5 38	27 D	9 Marceau	15 <i>quintidi</i>	1854 Mort de Lamennais
6 46	5 40	28 L	10 BÈCHE	16 primidi	Darwin.
Phases lunaires					
P. Q. le 6, à 6 h. 33 m.			N. L. le 20, à 7 h. 50 m.		
D. Q. le 13, à 12 h. 44 m.			P. Q. le 27, à 23 h. 23 m.		

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		An 1898 du Calendrier GRÉ- GORIEN	An 106 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	An 26 de la COMMUNE CALENDRIER SOCIALISTE	EPHÉMÉRIDES SOCIALISTES ET DE LA LIBRE-PENSÉE
		MARS	VENTOSE	VENTOSE	
h. m.	h. m.				
6 44	5 42	1 M	11 Narcisse	17 duodi	1854 M. et M ^{me} Gamond.
6 42	5 43	2 M	12 Orme	18 tridi	1792-1822 Shelley.
6 40	5 45	3 J	13 Fumeterre	19 quartidi	1654-1722 M ^{me} Dacier.
6 38	5 46	4 V	14 Velar	20 <i>quintidi</i>	1544-1603 Charron.
6 36	5 48	5 S	15 <i>Chèvre</i>	21 primidi	1749 Freret.
6 34	5 49	6 D	16 Epinards	22 duodi	1866 Proc. de l'Int. des Trav.
6 32	5 51	7 L	17 Doronie	23 tridi	1879 Exécution de Knoop.
6 30	5 53	8 M	18 Meuron	24 quartidi	1888 Mort de Brinstein.
6 28	5 54	9 M	19 Cerfeuil	25 <i>quintidi</i>	1762 Supplice de Calas.
6 26	5 56	10 J	20 CORDEAU	26 primidi	1879 Mort de Mazzini.
6 24	5 57	11 V	21 Mandragore	27 duodi	1534-1586 Sidney.
6 22	5 59	12 S	22 Persil	28 tridi	1560-1641 Sully.
6 20	6 0	13 D	23 Cochléaria	29 quartidi	1881 Exéc. du tsar Alexandre II.
6 18	6 2	14 L	24 Pâquerette	30 <i>quintidi</i>	1883 Mort de Karl Marx.
6 16	6 3	15 M	25 <i>Thon</i>	31 primidi	1313-1415 Jean Huss.
6 14	6 5	16 M	26 Pissenlit	32 duodi	1873 Cong. soc. de Bologne.
6 12	6 6	17 J	27 Silvie	33 tridi	1849 Suppl. de Daix et Lahr.
6 9	6 8	18 V	28 Capillaire	34 quartidi	1871 Commune de Paris.
6 7	6 9	19 S	29 Frêne	35 <i>quintidi</i>	1888 Cong. de la Libre-Pensée à Oran.
				An 27	
				GERMINAL	
6 5	6 11	20 D	30 PLANTOIR	1 primidi	Fête de la Fraternité Universelle.
			GERMINAL		
6 3	6 12	21 L	1 Primevère	2 duodi	Supp. de V. Brambosc et Jurkov.
6 1	6 14	22 M	2 Platane	3 tridi	1632-1704 Locke.
5 59	6 16	23 M	3 Asperge	4 quartidi	1819 Sand exécute Kotzébue.
5 57	6 17	24 J	4 Tulipe	5 <i>quintidi</i>	1794 Mort d'Anacharsis Clootz.
5 55	6 18	25 V	5 <i>Poule</i>	6 primidi	1672-1719 Adisson.
5 53	6 20	26 S	6 Bette	7 duodi	Le curé Meslier.
5 51	6 21	27 D	7 Bouleau	8 tridi	1794 Mort de Condoreet.
5 48	6 23	28 L	8 Jonquille	9 quartidi	Svétozar Markovitch.
5 46	6 24	29 M	9 Aulne	10 <i>quintidi</i>	1884 Congrès de Roubaix.
5 44	6 26	30 M	10 COUVOIR	11 primidi	1647-1714 Denis-Papin.
5 42	6 27	31 J	11 Pervenche	12 duodi	1705-1781 Saurin, auteur de <i>Spartacus</i> .

Phases lunaires

P. L. le 7, à 21 h. 38 m.

D. Q. le 14, à 19 h. 57 m.

N. L. le 21, à 20 h. 47 m.

P. Q. le 29, à 19 h. 50 m.

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		An 1898 du Calendrier GRÉ- GORIEN	An 106 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	An 27 de la COMMUNE CALENDRIER SOCIALISTE	ÉPHÉMÉRIDES SOCIALISTES ET DE LA LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.	AVRIL	GERMINAL	GERMINAL	
5 40	6 28	1 V	12 Charrue	13 tridi	1744 Naissance de Lamark.
5 38	6 30	2 S	13 Morille	14 quartidi	1871 Mort de Flourens.
5 36	6 32	3 D	14 Hêtre	15 <i>quintidi</i>	1871 Mort de Duval.
5 34	6 33	4 L	15 <i>Abeille</i>	16 primidi	1695 La Fontaine.
5 32	6 35	5 M	16 Laitue	17 duodi	1885 Ouverture du Congrès de Bruxelles.
5 30	6 36	6 M	17 Mélèze	18 tridi	1871 Mort de Bourgouin.
5 28	6 38	7 J	18 Ciguë	19 quartidi	1772 Naissance de Ch. Fourier.
5 26	6 39	8 V	19 Radis	20 <i>quintidi</i>	1834 Insurr. de la faim à Lyon.
5 24	6 41	9 S	20 RUCHE	21 primidi	1732-1807 Lalande.
5 21	6 42	10 D	21 Gainier	22 duodi	Ferdinand Gambon.
5 19	6 44	11 L	22 Romaine	23 tridi	1825 Naissance de Lassalle.
5 17	6 45	12 M	23 Maronnier	24 quartidi	1871 Mort de P. Leroux.
5 15	6 47	13 M	24 Roquette	25 <i>quintidi</i>	1834 Mass. de la rue Transnonain.
5 13	6 48	14 J	25 <i>Pigeon</i>	26 primidi	Emile Digeon.
5 11	6 50	15 V	26 Lilas	27 duodi	1881 Mort de S. Perowskaïa.
5 10	6 51	16 S	27 Anémone	28 tridi	1847 Exéc. de prolét. à Buzançais.
5 8	6 53	17 D	28 Pensée	29 quartidi	1790 Mort de Franklin.
5 6	6 54	18 L	29 Myrtille	30 <i>quintidi</i>	1763-1794 Chaumette.
			FLORÉAL	FLORÉAL	
5 4	6 56	19 M	30 GREFFOIR	1 primidi	1583-1645 Grotius.
			FLORÉAL		
5 2	6 57	20 M	1 Rose	2 duodi	Hérodote.
5 0	6 58	21 J	2 Chêne	3 tridi	1747-1827. Volta.
4 58	7 0	22 V	3 Fougère	4 quartidi	Aristarque.
4 56	7 1	23 S	4 Aubépine	5 <i>quintidi</i>	1785 Mort de Mably.
4 54	7 3	24 D	5 <i>Rossignol</i>	6 primidi	1547-1616 Cervantès.
4 52	7 4	25 L	6 Ancolie	7 duodi	1860 Ouv. du Cong. à Gand.
4 51	7 6	26 M	7 Muguet	8 tridi	1544-1595 Le Tasse.
4 49	7 7	27 M	8 Champignons	9 quartidi	1849 Condamnation de Lacollonge.
4 47	7 9	28 J	9 Hyacinthe	10 <i>quintidi</i>	Euclide.
4 45	7 10	29 V	10 RATEAU	11 primidi	1750-1803 Sylvain Maréchal.
4 44	7 12	30 S	11 Rhubarbe	12 duodi	1869 Mort de Thoré.

Phases lunaires

P. L. le 6, à 9 h. 29 m.

D. Q. le 13, à 2 h. 38 m.



N. L. le 20, à 10 h. 30 m.

P. Q. le 28, à 14 h. 14 m.

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		An 1898 du Calendrier GRÉ- GORIEN	An 106 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	An 27 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE	ÉPHÉMÉRIDES SOCIALISTES ET DE LA LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.	MAL	FLOREÁL	FLOREÁL	
4 42	7 43	1 D	12 Sainfoin	13 tridi	Manifestat. ouvr. internat. Martyrs de Fourmies. Fête du travail.
4 40	7 15	2 L	13 Bâton d'or	14 quartidi	1818 Naissance de Karl Marx.
4 38	7 16	3 M	14 Chamérisier	15 <i>quintidi</i>	1867 Mort d'A. Delvau.
4 37	7 17	4 M	15 <i>Ver à soie</i>	16 primidi	1681-1741 Rollin
4 35	7 19	5 J	16 Consoude	17 duodi	Archimède.
4 34	7 20	6 V	17 Pimprenelle	18 tridi	1715-1780 Condillac.
4 32	7 22	7 S	18 Corbeille d'or	19 quartidi	Socrate.
4 31	7 23	8 D	19 Arroche	20 <i>quintidi</i>	1632-1677 Spinoza.
4 29	7 24	9 L	20 SARCLOIR	21 primidi	1805 Mort de Schiller.
4 28	7 26	10 M	21 Staticé	22 duodi	1536-1616 Du Harley.
4 26	7 27	11 M	22 Fritillaire	23 tridi	1707-1788 Buffon. F. des parents.
4 25	7 29	12 J	23 Bourrache.	24 quartidi	Homère.
4 23	7 30	13 V	24 Valériane	25 <i>quintidi</i>	1571-1630 Kepler.
4 22	7 31	14 S	25 <i>Carpe</i>	26 primidi	Exécution d'Ossinsky.
4 21	7 33	15 D	26 Fusain	27 duodi	F. Vidal. — Manifest. à Mars, en fav. de Jessa Heffmann. Le drapeau rouge porté par la cit. P. Mink est arboré pour la première fois en France depuis la Commune.
4 19	7 34	16 L	27 Civette	28 tridi	1802-1885 Victor Hugo.
4 18	7 35	17 M	28 Buglose	29 quartidi	Auguste Roussel.
4 17	7 36	18 M	29 Sénévé.	30 <i>quintidi</i>	1803-1875 E. Quinet.
				PRAIRIAL	
4 16	7 38	19 J	30 HOULETTE	1 primidi	1825 Mort de Saint-Simon.
			PRAIRIAL		
4 14	7 39	20 V	1 Luzerne	2 duodi	1471 Naissance d'Albert Durer.
4 13	7 40	21 S	2 Hémérocalle	3 tridi	1566 Mort de Christophe Colomb.
4 12	7 42	22 D	3 Trèfle	4 quartidi	1639 Mort de Campanella.
4 11	7 43	23 L	4 Angélique	5 <i>quintidi</i>	1868 Procès de l'Internationale.
4 10	7 44	24 M	5 <i>Canard</i>	6 primidi	1498 Mort de Savonarole.
4 9	7 45	25 M	6 Mélisse	7 duodi	1871 Martyrs de la Commune.
4 8	7 46	26 J	7 Fromental	8 tridi	1871 Mort de Delescluze.
4 7	7 47	27 V	8 Martagon	9 quartidi	1871 Mort de Millière.
4 6	7 48	28 S	9 Serpelet	10 <i>quintidi</i>	1797 Mort de Babeuf et Darthé.
4 5	7 49	29 D	10 FAULX	11 primidi	1871 Mort de Varlin.
4 5	7 50	30 L	11 Fraise	12 duodi	1214-1294 Roger Bacon.
4 4	7 51	31 M	12 Bétoune	13 tridi	1813-1878 Claude Bernard

Phases lunaires

P. L. le 5, à 18 h. 43 m.

D. Q. le 12, à 9 h. 45 m.

|| N. L. le 20, à 1 h. 8 m.

|| P. Q. le 28, à 5 h. 23 m.

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		An 1898 du Calendrier GRÉ- GORIEN	An 106 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	An 27 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE	EPHÉMÉRIDES SOCIALISTES ET DE LA LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.	JUIN	PRAIRIAL	PRAIRIAL	
4 3	7 52	1 M	13 Pois	14 quartidi	1882 Mort de Garibaldi.
4 2	7 53	2 J	14 Acacia	15 <i>quintidi</i>	Fête des sciences. — 1881 : Con- damn. des manif. du 15 mai : Paule Minck, Fava et Dr Susini.
4 2	7 54	3 V	15 <i>Caille</i>	16 primidi	1785-1857 Frédéric Sauvage.
4 1	7 55	4 S	16 Œillet	17 duodi	1752-1834 Jacquart.
4 1	7 56	5 D	17 Surcan	18 tridi	1732-1792 Arkwright.
4 0	7 57	6 L	18 Pavot	19 quartidi	1832 <i>Insurr.</i> du cloître St-Merri.
4 0	7 58	7 M	19 Tilleul	20 <i>quintidi</i>	Hobbes.
3 59	7 58	8 M	20 FOURCHE	21 primidi	1809 Mort de Th. Payne.
3 59	7 59	9 J	21 Barbeau	22 duodi	1525 Mort de Geyer.
3 59	8 0	10 V	22 Camomille	23 tridi	1869 Fusillade de la Ricamarie.
3 58	8 1	11 S	23 Chèvrefeuille	24 quartidi	1499-1582 Bernard de Palissy.
3 58	8 1	12 D	24 Caille-lait	25 <i>quintidi</i>	Georges Duchène.
3 58	8 2	13 L	25 <i>Tanche</i>	26 primidi	1803-1885 Toussenel.
3 58	8 2	14 M	26 Jasmin	27 duodi	Georges Avenel.
3 58	8 2	15 M	27 Verveine	28 tridi	1831 Mort de Wat-Tyler.
3 58	8 3	16 J	28 Thym	29 quartidi	C.-A. Rosetti.
3 58	8 4	17 V	29 Pivoine	30 <i>quintidi</i>	Sophocle.
				MESSIDOR	
3 58	8 4	18 S	30 CHARIOT	1 primidi	Théocrite.
			MESSIDOR		
3 58	8 4	19 D	1 Seigle	2 duodi	1782 Naissance de Lamennais.
3 58	8 5	20 L	2 Avoine	3 tridi	1882 Supplice de Pougatcheff.
3 58	8 5	21 M	3 Oignon	4 quartidi	1866 Mort de Buchez.
3 58	8 5	22 M	4 Véronique	5 <i>quintidi</i>	1810-1838 Hégésippe Moreau.
3 59	8 5	23 J	5 <i>Mulet</i>	6 primidi	1848 Insurrection dans Paris.
3 59	8 5	24 V	6 Romarin	7 duodi	1848 Mort de Roguinard et Belval.
3 59	8 5	25 S	7 Concombre	8 tridi	1848 Mort de Laroque.
4 0	8 5	26 D	8 Echalothe	9 quartidi	1869 Mort de Barbès.
4 0	8 5	27 L	9 Absinthe	10 <i>quintidi</i>	Diogène.
4 1	8 5	28 M	10 FAUCILLE	11 primidi	1863 Mort de J. Reynaud.
4 1	8 5	29 M	11 Coriandre	12 duodi	1878 Mort de Baudet Dulary.
4 2	8 5	30 J	12 Artichaut	13 tridi	1876 Mort de Bakouine.

Phases lunaires

P. L. le 4, à 2 h. 21 m.

D. Q. le 10, à 18 h. 13 m.

N. L. le 18, à 16 h. 29 m.

P. Q. le 26, à 17 h. 3 m.

LÈVRS et COUCHERS du SOLEIL		An 1898 du Calendrier GRÉ- GORIEN	An 106 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	An 27 de la COMMUNE CALENDRIER SOCIALISTE	ÉPHÉMÉRIDES SOCIALISTES ET DE LA LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.	JUILLET	MESSIDOR	MESSIDOR	
4 2 8	5 1	V	13 Giroflée	14 quartidi	1775-1854 Schelling.
4 3 8	4 2	S	14 Lavande	15 <i>quintidi</i>	1869 Mort de Barraut.
4 4 8	4 3	D	15 <i>Chamois</i>	16 primidi	1778 Mort de J.-J.-Rousseau
4 5 8	4 4	L	16 Tabac	17 duodi	1759-1824 Schiller.
4 5 8	3 5	M	17 Groseille	18 tridi	Joseph Fontana.
4 6 8	3 6	M	18 Gesse	19 quartidi	1535 Supplice de Thomas Morus.
4 6 8	2 7	J	19 Cerise	20 <i>quintidi</i>	1740-1785 Frères Montgolfiers.
4 7 8	2 8	V	20 PARC	21 primidi	1870 Procès de l'Internationale.
4 8 8	1 9	S	21 Menthe	22 duodi	1873 Insurrection d'Alcoy.
4 9 8	1 10	D	22 Cumin	23 tridi	Théophraste.
4 10 8	0 11	L	23 Haricot	24 quartidi	Epictète.
4 11 7	59 12	M	24 Orcaète	25 <i>quintidi</i>	1873 Insurrection de Carthagène.
4 12 7	58 13	M	25 <i>Pintade</i>	26 primidi	1877 Supplice de Bogoluhoff.
4 13 7	58 14	J	26 Sauge	27 duodi	1789 Prise de la Bastille.
4 14 7	57 15	V	27 Ail	28 tridi	1793 Marat
4 15 7	56 16	S	28 Vesce	29 quartidi	1832 Mort de Talabot.
4 16 7	55 17	D	29 Blé	30 <i>quintidi</i>	1857 Mort de Béranger.
				THERMIDOR	
4 17 7	54 18	L	30 CHALÉMIE	1 primidi	1746-1803 T. Louverture.
			THERMIDOR		
4 18 7	53 19	M	1 Epeautre	2 duodi	Vercingétorix.
4 19 7	52 20	M	2 Bouillon blanc	3 tridi	1623-1662 Pascal.
4 21 7	51 21	J	3 Melon	4 quartidi	1892 Mort de Léon Cladel.
4 22 7	50 22	V	4 Ivraie	5 <i>quintidi</i>	1668-1747 Le Sage.
4 23 7	49 23	S	5 <i>Bélier</i>	6 primidi	1857 Mort de Car. Pisacane.
4 24 7	48 24	D	6 Prêle	7 duodi	Esopo.
4 25 7	46 25	L	7 Armoise	8 tridi	1564-1616 Shakespeare.
4 27 7	45 26	M	8 Carthame	9 quartidi	1737-1813 Parmentier.
4 28 7	44 27	M	9 Mûres	10 <i>quintidi</i>	Rigas Feraios.
4 29 7	42 28	J	10 ARROSOIR	11 primidi	Théodor Vladimirescu.
4 30 7	41 29	V	11 Panes	12 duodi	1784 Mort de Diderot.
4 32 7	40 30	S	12 Salicor	13 tridi	Virgile.
4 33 7	38 31	D	13 Abricot	14 quartidi	Cratès.
Phases lunaires					
P. L. le 3, à 9 h. 21 m.				N. L. le 18, à 7 h. 56 m.	
D. Q. le 10, à 4 h. 52 m.				P. Q. le 26, à 1 h. 49 m.	

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		An 1898 du Calendrier GRÉ- GORIEN	An 106 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	An 27 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE	ÉPHEMÉRIDES SOCIALISTES ET DE LA LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.	AOUT	THERMIDOR	THERMIDOR	
4 34	7 37	1 L	14 Basilic	15 <i>quintidi</i>	1842 Mort de V. d'Argent.
4 36	7 35	2 M	15 <i>Brebis</i>	16 primidi	Madame Ackermann.
4 37	7 34	3 M	16 Guimauve	17 duodi	1889 Mort de Félix Pyat
4 38	7 32	4 J	17 Lin	18 tridi	1622-1673 Molière.
4 40	7 31	5 V	18 Amande	19 quartidi	1888 Mort d'Eudes. — 1895 Mor d'Engels.
4 41	7 29	6 S	19 Gentiane	20 <i>quintid</i>	1749-1791 Mirabeau.
4 42	7 28	7 D	20 ECLUSE	21 primidi	1849 Supplice d'E. Elsenhaus.
4 44	7 26	8 L	21 Carline	22 duodi	1760-1836 Rouget de l'Isle. — 1895 Mort de Thivrier.
4 45	7 24	9 M	22 Căprier	23 tridi	1889 Mort de Gagneur.
4 47	7 23	10 M	23 Lentille	24 quartidi	1707-1794 Danton.
4 48	7 21	11 J	24 Année	25 <i>quintidi</i>	1467-1536 Erasme.
4 49	7 19	12 V	25 <i>Loutre</i>	26 primidi	1888 Mort de Flotte.
4 51	7 18	13 S	26 Myrte	27 duodi	1889 Argyriades plaide pour M ^{me} Souhain qui, poussée par la misère, a tué ses 5 enfants.
4 52	7 16	14 D	27 Colza	28 tridi	Périclès. 1688-1744 Popé.
4 54	7 14	15 L	28 Lupin	29 quartidi	1886 Procès du meeting du Château- d'Eau.
4 55	7 12	16 M	29 Coton	30 <i>quintidi</i>	1765-1815 Fulton.
4 56	7 10	17 M	30 MOULIN	FRUCTIDOR	
			FRUCTIDOR	1 primidi	1804-1876 Georges Sand.
4 58	7 9	18 J	1 Prune	2 duodi	1773-1842 S. de Sismondi.
4 59	7 7	19 V	2 Millet	3 tridi	Condammnation de Testulat.
5 1	7 5	20 S	3 Lycopode	4 quartidi	1888 Congrès de Wyden.
5 2	7 3	21 D	4 Escourgeon	5 <i>quintidi</i>	1893 Mort de Pichio.
5 3	7 1	22 L	5 <i>Saumon</i>	6 primidi	1878 Procès cong. soc. de Paris.
5 5	6 59	23 M	6 Tubéreuse	7 duodi	1886 Conférence intern. ouvrière.
5 6	6 57	24 M	7 Suerion	8 tridi	1723-1790 Adam Smith.
5 8	6 55	25 J	8 Apocyn	9 quartidi	1727-1781 Turgot.
5 9	6 53	26 V	9 Réglisse	10 <i>quintidi</i>	1848 Condamnation de Racary.
5 11	6 51	27 S	10 ECHELLE	11 primidi	1837 Procès Saint-Simoniens.
5 12	6 49	28 D	11 Pastèque	12 duodi	1619-1683 Colbert.
5 13	6 47	29 L	12 Fenouil	13 tridi	1871 Mort de Gustave Tridon.
5 15	6 45	30 M	13 Epine-Vinette	14 quartidi	1870 Congrès inter. de Rouen.
5 16	6 43	31 M	14 Noix	15 <i>quintid</i>	1874 Mort de Lassalle.

Phases lunaires

P. L. le 1, à 16 h. 38 m.

N. L. le 16, à 22 h. 43 m.

D. Q. le 8, à 18 h. 22 m.

P. Q. le 24, à 8 h. 41 m.

* P. L. le 31, à 1 h. 0 m.

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		An 1898 du Calendrier GRÉ- GORIEN	An 106 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	An 27 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE	ÉPHÉMÉRIDES SOCIALISTES ET DE LA LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.	SEPT.	FRUCTIDOR	FRUCTIDOR	
5 18	6 41	1 J	15 <i>Truite</i>	16 primidi	1867 Congr. intern. de Lausanne.
5 19	6 39	2 V	16 Citron	17 duodi	1872 Congrès intern. de La Haye.
5 20	6 37	3 S	17 Cardière	18 tridi	Gougenot Desmousseaux.
5 22	6 35	4 D	18 Nerprun	19 quartidi	Fra-Paolo.
5 23	6 33	5 L	19 Tagette	20 <i>quintidi</i>	1568 Naissance de Campanella.
5 25	6 31	6 M	20 Herbe	21 primidi	1775-1847 O'Connell.
5 26	6 29	7 M	21 Églantier	22 duodi	John Brown.
5 28	6 27	8 J	22 Noisette	23 tridi	1874 Congrès internat. de Genève.
5 29	6 25	9 V	23 Houblon	24 quartidi	1877 Congrès univ. de Gand.
5 30	6 23	10 S	24 Sorgho	25 <i>quintidi</i>	O'Donnell.
5 32	6 20	11 D	25 <i>Écrevisse</i>	26 primidi	1723-1789 D'Holbach.
5 33	6 18	12 L	26 Bigarade	27 duodi	1806-1872 Lachambaudie.
5 35	6 16	13 M	27 Verge d'or	28 tridi	1893 Mort de Benoît Malon.
5 36	6 14	14 M	28 Mais	29 quartidi	1321 Mort du Dante.
5 37	6 12	15 J	29 Marron	30 <i>quintidi</i>	1866 Supplice de Karakosoff.
				VENDÉMIAIRE	
5 39	6 10	16 V	30 PANIER	1 primidi	1837 Mort de Buonarrotti.
5 40	6 8	17 S	SANS-CULOTTIDES { 1 Fêtes de la Vertu 2 — du Génie 3 — du Travail 4 — de l'Opinion 5 — des Récomp. 6 — Sans-Culot- t. de suppl.	2 duodi	1889 Cong. univ. de libre-pensée.
5 42	6 6	18 D		3 tridi	1881 Congr. de libre-pensée Paris.
5 43	6 3	19 L		4 quartidi	Micène.
5 45	6 1	20 M		5 <i>quintidi</i>	Hippocrate.
5 46	5 59	21 M		6 primidi	1792 Proclam. de la République.
5 47	5 57	22 J		7 duodi	1738 Boerhave.
			AN 107		
			VENDÉMIAIRE		
5 49	5 55	23 V	1 Raisin	8 tridi	1876 Cond. de Boutofskafa.
5 50	5 53	24 S	2 Safran	9 quartidi	1882 Congrès de Saint-Étienne et de Roanne.
5 52	5 51	25 D	3 Châtaigne	10 <i>quintidi</i>	1884 Cong. de libre-pensée Paris.
5 53	5 48	26 L	4 Colchique	11 primidi	1762-1794 Camille Desmoulins.
5 55	5 46	27 M	5 <i>Cheval</i>	12 duodi	Diagoras, l'athée.
5 56	5 44	28 M	6 Balsamine	13 tridi	1864 Fondation de l'Internationale.
5 58	5 42	29 J	7 Carotte	14 quartidi	Démosthènes..
5 59	5 40	30 V	8 Amarante	15 <i>quintidi</i>	1883 Congrès national, à Paris.

Phases lunaires

D. Q. le 7, à 11 h. 0 m.
N. L. le 15, à 12 h. 49 m.



P. Q. le 22, à 14 h. 49 m.
P. L. le 29, à 11 h. 20 m.

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		An 1893 du Calendrier GRÉ- GORIEN	An 107 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	An 27 de la COMMUNE CALENDRIER SOCIALISTE	ÉPHÉMÉRIDES SOCIALISTES ET DE LA LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.	OCTOBRE	VENDÉMAIRE	VENDÉMAIRE	
6 1	5 38	1 S	9 Panais	16 primidi	1812-1870 Dickens.
6 2	5 36	2 D	10 CUVE	17 duodi	1876 Congrès de Paris.
6 3	5 34	3 L	11 Pomme de terre	18 tridi	Damon et Pythias.
6 5	5 32	4 M	12 Immortelle	19 quartidi	Marcos Botzaris.
6 6	5 30	5 M	13 Potiron	20 <i>quintidi</i>	1895 Cong. de Cincinnati.
6 8	5 28	6 J	14 Réséda	21 primidi	1779-1868 Brougham.
6 9	5 26	7 V	15 <i>Ane</i>	22 duodi	1379-1848 Barthélius.
6 11	5 23	8 S	16 Belle de Nuit	23 tridi	1837 Mort de Fourier.
6 12	5 21	9 D	17 Citrouille	24 quartidi	1869 Fusill. des grévistes à Aubin.
6 14	5 19	10 L	18 Sarrasia	25 <i>quintidi</i>	1744-1776 Hume.
6 15	5 17	11 M	19 Tournesol	26 primidi	Zénon.
6 17	5 15	12 M	20 PRESSEUR	27 duodi	1424 Mort de Jean Ziska.
6 19	5 13	13 J	21 Chanvre	28 tridi	Cervantès.
6 20	5 11	14 V	22 Pêche	29 quartidi	1848 Condamnation de Voisambert.
6 22	5 9	15 S	23 Navet	30 <i>quintidi</i>	Mme de Sévigné.
				BRUMAIRE	
6 23	5 7	16 D	24 Amaryllis	1 primidi	Rétif de la Bretonne.
6 25	5 5	17 L	25 <i>Bœuf</i>	2 duodi	1760 Naissance de Saint-Simon.
6 26	5 4	18 M	26 Aubergine	3 tridi	1645-1696 La Bruyère.
6 28	5 2	19 M	27 Piment	4 quartidi	Apollonius de Tyane.
6 29	5 0	20 J	28 Tomate	5 <i>quintidi</i>	1879 Congrès de Marseille.
6 31	4 58	21 V	29 Orge	6 primidi	1775-1836 Ampère.
6 33	4 56	22 S	30 TONNEAU	7 duodi	1878 Promulgation, en Allemagne, de la loi contre les socialistes.
			BRÛMAIRE		
6 34	4 54	23 D	1 Pomme	8 tridi	Hipparque.
6 36	4 52	24 L	2 Céleri	9 quartidi	1738-1794 Robespierre
6 37	4 51	25 M	3 Poire	10 <i>quintidi</i>	1861 Mort de Jean Journet.
6 39	4 49	26 M	4 Belterave	11 primidi	1876 Cong. de l'intern. Berne.
6 40	4 47	27 J	5 <i>Oie</i>	12 duodi	1553 Supplice de Michel Servet.
6 42	4 45	28 V	6 Héliotrope	13 tridi	1667-1745 Swift.
6 44	4 43	29 S	7 Figue	14 quartidi	1889 Mort de N. Tchernichewski.
6 45	4 42	30 D	8 Scorsonère	15 <i>quintidi</i>	1881 Congrès national de Reims.
6 47	4 40	31 L	9 Alisier	16 primidi	1793 Supplice de Fouchet.
Phases lunaires					
D. Q. le 7, à 6 h. 14 m.				P. Q. le 21, à 21 h. 18 m.	
N. L. le 15, à 0 h. 47 m.				P. L. le 29, à 0 h. 27 m.	

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		An 1898 du Calendrier GRÉ- GORIEN	An 107 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	An 27 de la COMMUNE CALENDRIER SOCIALISTE	ÉPHÉMÉRIDES SOCIALISTES ET DE LA LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.	NOVEMBRE	BRUMAIRE	BRUMAIRE	
6 48	4 38	1 M	10 CHARRUE	17 duodi	1772-1825 P.-L. Courrier.
6 50	4 37	2 M	11 Salsifis	18 tridi	1819-1877 Courbet, membre de la Commune.
6 52	4 35	3 J	12 Macre	19 quartidi	Phocion.
6 53	4 34	4 V	13 Topinambourg	20 <i>quintidi</i>	1867 Manifeste des int. de Paris.
6 55	4 32	5 S	14 Endive	21 primidi	46 av. J.-C. Coton d'Utique.
6 56	4 31	6 D	15 <i>Dindon</i>	22 duodi	1887 Mort de Pottier.
6 58	4 29	7 L	16 Chervi	23 tridi	1874 Cong. intern. Bruxelles.
7 0	4 28	8 M	17 Cresson	24 quartidi	1836 Mort de Cabet.
7 1	4 26	9 M	18 Dentelaire	25 <i>quintidi</i>	1848 Supplice de R. Blum.
7 3	4 23	10 J	19 Grenade	26 primid	1866 Mort de Duvoyrier.
7 4	4 23	11 V	20 HERSE	27 duodi	1887 Martyrs de Chicago.
7 6	4 22	12 S	21 Baccante	28 tridi	1839 Mort de Colins.
7 8	4 21	13 D	22 Azerole	29 quartidi	1848 Cond. de Bisbambiglia.
7 9	4 20	14 L	23 Garance	30 <i>quintidi</i>	1880 Congrès du Havre.
7 11	4 18	15 M	24 Orange	FRIMAIRE	
7 12	4 17	16 M	25 Faisan	1 primidi	1716 Mort de Leibnitz.
7 14	4 16	17 J	26 Pistache	2 duodi	1716 Naissance de d'Alembert.
7 15	4 15	18 V	27 Macjone	3 tridi	1838 Mort d'Owen.
7 17	4 14	19 S	28 Coing	4 quartidi	1889 Procès d'Elberfeld.
7 19	4 13	20 D	29 Cormier	5 <i>quintidi</i>	Guillaume Tell.
7 20	4 12	21 L	30 ROULEAU	6 primidi	Claude Pelletier.
7 22	4 11	22 M	FRIMAIRE	7 duodi	1831 Insurrection de la Croix-Rouge à Lyon.
7 23	4 10	23 M	1 Raiponse	8 tridi	Théodore Désamy.
7 24	4 9	24 J	2 Turneps	9 quartidi	Aristote.
7 26	4 8	25 V	3 Chicorée	10 <i>quintidi</i>	1643 Mort de Tobie Adam.
7 27	4 7	26 S	4 Nèfle	11 primidi	Pauline Roland.
7 29	4 6	27 D	5 <i>Cochon</i>	12 duodi	1694-1774 Quesnay.
7 30	4 6	28 L	6 Mâche	13 tridi	1632-1694 Papendorf.
7 31	4 5	29 M	7 Chou-fleur	14 quartidi	1871 Suppl. Ferré et Rossel.
7 33	4 5	30 M	8 Miel	15 <i>quintidi</i>	1830 Révolution en Pologne.
			9 Genièvre	16 primidi	1871 Supplice de Crémieux.

Phases lunaires

D. Q. le 6, à 2 h. 37 m.
N. L. le 13, à 12 h. 30 m.



P. Q. le 20, à 5 h. 14 m.
P. L. le 27, à 16 h. 49 m.

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		An 1898 du Calendrier GRÉ- GORIEN	An 107 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	An 27 de la COMMUNE CALENDRIER SOCIALISTE	ÉPHEMÉRIDES SOCIALISTES ET DE LA LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.	DÉCEMBRE	FRIMAIRE	FRIMAIRE	
7 34	4 4	1 J	10 Pioche	17 duodi	S. de Sismondi.
7 35	4 4	2 V	11 Cire	18 tridi	1707-1751 Lamettrie.
7 37	4 3	3 S	12 Raifort	19 quartidi	Mort de Baudin.
7 38	4 3	4 D	13 Cèdre	20 <i>quintidi</i>	Plutarque.
7 39	4 2	5 L	14 Sapin	21 primidi	1780-1793 Viala.
7 40	4 2	6 M	15 Chevreuil	22 duodi	1875 Mort de J. Stuart-Mill.
7 41	4 2	7 M	16 Ajone	23 tridi	1875 Mort de Becker.
7 42	4 2	8 J	17 Cyprés	24 quartidi	1625-1709. Pierre Corneille.
7 44	4 2	9 V	18 Lierre	25 <i>quintidi</i>	1608 Naissance de Milton.
7 45	4 1	10 S	19 Sabine	26 primidi	1889 Mort de Sigida.
7 46	4 1	11 D	20 Hoyau	27 duodi	1811-1882 Louis Blanc
7 46	4 1	12 L	21 Érable-Sucre	28 tridi	1770-1827 Beethoven.
7 47	4 1	13 M	22 Bruyère	29 quartidi	1871 Cond. à Lyon des insurg. d'avr.
7 48	4 1	14 M	23 Roseau	30 <i>quintidi</i>	1799 Mort de Washington.
				NIVOSE	
7 49	4 2	15 J	24 Oseille	1 primidi	M. Le Pelletier Saint-Fargeau.
7 50	4 2	16 V	25 <i>Grillon</i>	2 duodi	1733-1830 Bolivar.
7 51	4 2	17 S	26 Pigeon	3 tridi	1851 M. d'Olinde Rodrigues.
7 51	4 2	18 D	27 Liège	4 quartidi	1891 M. de César de Paëpe.
7 52	4 3	19 L	28 Truffe	5 <i>quintidi</i>	1889 M. de Constantin Pecqueur.
7 53	4 3	20 M	29 Olive	6 primidi	Diderot.
7 53	4 4	21 M	30 PELLE	7 duodi	1857 Mort de Lagrange.
			NIVOSE		
7 54	4 4	22 J	1 Tourbe	8 tridi	1887 M. Sévinoff-Ouvarof.
7 54	4 5	23 V	2 Houille	9 quartidi	1780-1793 Barral Joseph
7 54	4 5	24 S	3 Bithume	10 <i>quintidi</i>	1864 Mort de Bronterre.
7 55	4 6	25 D	4 Soufre	11 primidi	O'Brien. Fête des enfants.
7 55	4 7	26 L	5 <i>Chien</i>	12 duodi	1825 Ins. de Pétersbourg, Moscou.
7 55	4 7	27 M	6 Lave	13 tridi	1745-1771 Helvétius.
7 56	4 8	28 M	7 Terre végétale	14 quartidi	1738-1794 Beccaria.
7 56	4 9	29 J	8 Fumier	15 <i>quintidi</i>	1834 Mort de J. Wicléf.
7 56	4 10	30 V	9 Salpêtre	16 primidi	Aristide.
7 56	4 11	31 S	10 Fléau	17 duodi	1880 Mort de Blanqui.
Phases lunaires					
D. Q. le 5, à 22 h. 15 m.				P. Q. le 19, à 13 h. 31 m.	
N. L. le 12, à 23 h. 52 m.				P. L. le 27, à 11 h. 49 m.	

SERVICES PUBLICS ET COMMUNISME

Le socialisme marche à pas de géant tant dans les faits que dans les cerveaux. Ce sont d'abord des bourgeois qui trouvent leur compte en organisant des services publics, ainsi que nous le verrons plus bas. Ce sont ensuite des économistes de la *Revue des Deux-Mondes*, tel que M. d'Estournelles, qui ouvrent enfin les yeux à l'évidence et poussent le cri d'alarme devant la situation précaire où se trouve la Société bourgeoise par sa production à régime capitaliste et concurrentiel.

N'avons-nous pas prêté avant M. d'Estournelles, dans les études que nous avons faites dans nos deux derniers Almanachs, l'impasse dans laquelle se trouvera bientôt les pays à production industrielle et capitaliste ?

N'avons-nous pas démontré pertinemment par des exemples, que la production capitaliste des pays industriels sera forcée de faire son évolution vers une solution qui ne peut être que la solution socialiste ?

N'avons-nous pas dit que le jour où les pays qui servent aujourd'hui de débouchés aux pays industriels comme les nôtres seront devenus à leur tour producteurs et inonderont nos marchés, que ce jour-là finira forcément la production capitaliste ?

Cette production n'ayant nullement pour but de pourvoir aux nécessités sociales, mais bien seulement de vendre des produits en vue du gain, de vendre pour l'enrichissement de quelques-uns, doit forcément changer de base.

Nous avons parlé de l'étonnant développement industriel du Japon, de la concurrence que font ses bières aux bières allemandes dans l'Extrême-Orient ; de celle que font ses bicyclettes aux marchés des Etats-Unis ; de la concurrence des tissus des Indes à ceux de l'Angleterre, et jusqu'aux tissus de Changhaï qui livrent concurrence aux nôtres, etc.

Mais tout cela était dit par un socialiste et n'avait pas de portée dans le monde bourgeois, dans la gente moutonnaire.

Aujourd'hui, cela change et plus d'un inconscient va réfléchir, car c'est M. D'Estournelles qui confirme nos dires et apporte de nouveaux exemples à l'appui, et, qui plus est, le fait dans la *Revue des Deux-Mondes*, dirigée par un réactionnaire tel que Brunetière ! Voilà ce qui est grave !

Mais citons un peu M. d'Estournelles par curiosité. On verra que ses exemples viennent à l'appui de nos affirmations de l'année dernière, et cela nous écartera très peu de notre sujet, car notre but est avant tout de démontrer que tout nous conduit au communisme.

Le Etats-Unis, dit-il, récoltent annuellement 60 millions de barils de pommes. Nos paysans du centre se plaignent de ne plus vendre leur beurre ; ils accusent la margarine et le Danemark ; ils ne voient pas, en outre, leur grand marché de Londres envahi par l'Australie, dont les exportations augmentent par bonds de 4 millions à 25 millions de livres en quelques années (pour la seule colonie de Victoria), et avec l'Australie, la République Argentine, l'Amérique du Nord.

Le Canada a déployé une telle activité que ses exportations de fromages, récemment encore à peu près nulles, sont aujourd'hui de 146 millions de livres, pour ne citer qu'un chiffre, soit 51 à 55 p. c. de la consommation anglaise tout entière. Le gouvernement mexicain distribue gratuitement, par centaines de mille, les sarments aux agriculteurs qui veulent les planter. Ses campagnes se couvrent d'orangers, de citronniers, de plantations européennes ; l'huile d'olive n'est pas menacée seulement par les graines de coton, mais les olives des Etats-Unis.

...Le Cap nous envoie en vingt jours les fruits de ses arbres dont les plants sont achetés à Orléans ou à Angers.

Nos métallurgistes riaient, il y a quatre ou cinq ans seulement, à la seule mention

de la concurrence des fontes américaines, et ils disaient : « L'Océan nous protège ; l'Océan a cessé de les protéger ». Ils ne rient plus et se plaignent dans toute l'Europe. Les lourds produits de la métallurgie, comme ceux de la quincaillerie américaine, ont fait leur apparition sur nos marchés.

Les Etats-Unis fabriquent les gants d'hommes ; ils ont fondé non pas seulement des usines, mais des villes de gants, Glovesville, Johnston, etc. Grenoble en conséquence, ne leur vend plus que les gants de femmes.

Les soieries russes, allemandes, italiennes, suisses, américaines, sont meracées comme les nôtres par celles du Japon, en attendant celles de la Chine. Les Japonais dédaignent maintenant l'article oriental et s'appliquent à produire l'article de Paris ; ils nous prennent nos métiers, nos inventions, nos contremaitres et nos dessins.

Toutes ces productions diverses des pays qui se livrent la guerre par la concurrence commerciale, tout cet entrechoquement d'intérêts, tous les produits des pays nouveaux combattant ceux des nôtres développent et accentuent le désordre économique et social.

Et tout cela amènera bientôt, forcément et inévitablement, la déconiture complète et la chute du régime actuel.

Au moment où cette désorganisation est amenée par la production à base capitaliste et par la concurrence meurtrière, à ce même moment se produit un phénomène curieux d'organisation à base communiste. Ce phénomène, c'est l'organisation rudimentaire, un peu partout, des services publics.

Jusqu'à présent, il n'y a pas eu encore une organisation méthodique et systématique de ces services, mais les essais qui en ont été tentés depuis quelque temps, suffisent pour prédire leur extension future dans toutes les branches de la production humaine et dans toutes les directions des fonctions sociales.

Avant d'entrer dans l'énumération des services publics existants ou créés depuis quelque temps, et leur distinction, en services publics d'Etat ou nationaux et en services communaux, constatons que depuis quelque temps, malgré le régime individualiste qui gâte tout progrès, il y a dans les relations internationales une tendance qui mène vers l'unité humaine. N'y a-t-il pas déjà l'Union postale internationale qui est en quelque sorte un service public international ? Et l'Union monétaire — quoique plus circonscrite — n'en est-elle pas un autre ? Et la *Société de la Croix Rouge de Genève* pour les soins à donner aux blessés de toutes les guerres, n'est-elle pas un service public international par excellence, qui fonctionne pour les blessés sans distinction de nationalité, de religion ou de race ?

Il est vrai que, quoique toutes les nations se soient mises d'accord pour soigner les blessés, elles ne se sont pas encore arrangées, les idiotes, pour mettre fin à ces guerres qui, non-seulement font les blessés que le service international de la Croix-Rouge soigne, mais encore sont causes de tant d'autres abominations, de tant d'autres crimes, déterminant aujourd'hui ces armements monstrueux qui absorbent toutes les forces vives des nations européennes.

Nous allons maintenant entrer plus intimement dans le sujet qui nous occupe, et voir dans quelle mesure se sont créés ou développés jusqu'à présent les services publics.

Il faut d'abord dire que partout où il y a eu société humaine organisée, il y a eu des services publics ou considérés comme tels. Mais ces services publics, établis par la classe dirigeante, ne servaient et ne servent encore que ses intérêts. Tels furent le gouvernement, l'armée, la police, la magistrature, etc., etc.

Toutefois, avec la civilisation et le progrès, certains services publics —

déjà anciens aujourd'hui — ont été créés dans l'intérêt de tous, dans l'intérêt social. Tels : les routes publiques, les chemins de toutes sortes, les canaux, les ports, l'assistance publique, etc., etc., puis, plus tard, les postes et télégraphes, l'instruction publique, les téléphones, la fabrication des tabacs, etc.

Dans leur énumération générique, les services publics sont : 1° internationaux ; 2° nationaux ou dépendant de l'Etat et 3° municipaux ou communaux.

Sur les services internationaux qui s'ébauchent à peine, nous avons dit quelques mots plus haut et nous n'avons pas à insister ici.

Les services publics nationaux ou dépendant de l'Etat, se sont naturellement plus développés que les services internationaux, et, ainsi que nous l'avons dit plus haut, quelques-uns, comme le gouvernement, l'armée, la police, la magistrature et autres, existent depuis fort longtemps. Mais nous avons vu, en ces derniers temps, s'en créer de nouveaux et c'est de ceux-là que nous parlerons ici.

Nous avons vu, par exemple, le gouvernement allemand s'emparer des chemins de fer et les rendre tous propriété de l'Etat, par conséquent, services publics.

En Hollande aussi les chemins de fer sont propriété de l'Etat, mais là, l'exploitation des lignes de chemins de fer est confiée à des sociétés anonymes qui paient une redevance à l'Etat.

De même en Belgique, la ligne de chemin de fer qu'on appelle *le Grand-Central* est propriété de l'Etat et exploitée par lui.

Il y a aussi en France des lignes de chemins de fer qui appartiennent à l'Etat. Si l'on n'était pas très routinier chez nous et si la classe bourgeoise ne pesait pas tant, par son exploitation, sur le peuple, toutes les lignes de chemins de fer devraient appartenir aujourd'hui à la Nation et constituer un des plus importants et des plus fructueux des services publics.

On aurait pu, non-seulement, rendre tous les chemins de fer nationaux en France et étendre leur réseau et leur importance, mais encore arriver à transformer leur service en service autonome comme cela existe déjà pour les chemins de fer en Australie et notamment dans la Nouvelle Galles du Sud, dans la province de Victoria et dans la Nouvelle Zélande.

L'Etat y est propriétaire des chemins de fer, mais ce n'est pas le gouvernement qui exploite. Le Parlement nomme trois administrateurs choisis parmi les hommes les plus compétents, au point de vue technique. Cette commission est autonome, indépendante des partis politiques et ne peut être révoquée que par un vote des deux Chambres. Le président, sous sa responsabilité, jouit des pouvoirs les plus étendus. Ce président peut être comparé à un directeur-gérant de charbonnage ou de toute autre société capitaliste, avec cette différence essentielle que l'Etat est la vaste société d'actionnaires, composée de tous les citoyens, propriétaires du capital social ; que les bénéfices, au lieu de revenir à quelques individus, retournent dans les caisses de l'Etat et enfin que le président est l'homme, non de quelques capitalistes, mais de la collectivité toute entière.

Avant l'introduction de ce système, les bénéfices de l'Etat étaient faibles, les salaires peu élevés, et les tarifs très onéreux. Actuellement, les bénéfices ont augmenté, les salaires sont plus élevés, les tarifs ont été abaissés et le réseau s'est étendu.

Voilà déjà des avantages sérieux et tangibles des services publics. Il y a en outre une leçon et un enseignement politiques à tirer de ces services autonomes d'Australie.

Ils nous démontrent combien notre manière de gouvernement et d'administration est absurde avec les ministres d'aujourd'hui. On nomme ministres, non pas les plus aptes, les plus instruits et les plus connaisseurs dans telle branche de l'administration des intérêts nationaux, mais pour la plupart du temps, les plus intrigants, les plus hableurs et parfois même les plus ignorants et les plus inaptes aux affaires publiques auxquelles on les destine.

Quoique les services publics soient un peu partout, — excepté en Australie, — monopoles de l'Etat et non services autonomes, les avantages à en retirer par les salariés sont toujours plus grands que dans l'industrie privée.

Les ouvriers ou employés des services publics ou des monopoles de l'Etat ont, au point de vue matériel, plus de stabilité dans leur emploi, et, de plus, l'assurance d'une retraite, ainsi qu'une limitation dans les heures de travail.

Au point de vue moral il y a aussi plus de garantie, car le droit de jambage s'exerce ignominieusement dans les ateliers capitalistes. Les ouvrières, filles de prolétaires, sont exposées, dans les ateliers des industries privées, à être victimes de la luxure du patron ou du contre-maître, tandis que dans les ateliers de l'Etat celui des chefs ou contre-maîtres qui hasarde la plus petite menace pour obtenir les faveurs d'une ouvrière est renvoyé de suite des ateliers.

Cela, je le tiens d'un chef d'atelier de la manufacture des tabacs de Marseille.

Lorsque plus bas, nous parlerons des services publics municipaux ou communaux, nous compléterons par des preuves incontestables l'énumération des avantages multiples qu'on peut tirer des services publics, même dans la société actuelle. Mais dès à présent, nous pouvons affirmer en nous basant seulement sur ce que nous avons dit précédemment, qu'un service public ou même un monopole quelconque de l'Etat — quelque mauvais qu'il soit — est toujours meilleur qu'un monopole privé, qu'une exploitation capitaliste patronale.

Monopole pour monopole, dit notre éminent collaborateur Vandervelde, mieux vaut le monopole aux mains de la collectivité, qu'aux mains de quelques individus ; mieux vaut la bureaucratie de l'Etat que celle du monopole capitaliste ; mieux vaut que les bénéfices aillent dans la caisse de tous, que dans les poches de quelques particuliers.

Nous en arrivons donc à constater que la disparition de la petite propriété s'effectue fatalement, non parce que les socialistes veulent, mais parce que l'évolution capitaliste entraîne nécessairement la suppression des anciennes formes de production, et, par conséquent, le dilemme qui se pose est celui-ci :

Faut-il monopoliser les moyens de production entre les mains de quelques individus, recueillant de gros bénéfices, au détriment du consommateur, ou bien, faut-il monopoliser aux mains de l'Etat, et dans l'intérêt des consommateurs aussi bien que du personnel lui-même.

Comparez les deux systèmes. Dans l'exploitation des chemins de fer de l'Etat, par exemple, les bénéfices, plus de dix millions par an, en moyenne, vont dans la caisse de l'Etat ; le personnel de M. Vandeppeereboom a à se plaindre, c'est vrai, mais celui des compagnies est bien plus malheureux encore, il n'a pas comme le premier de pension ni de garantie contre le chômage. De plus, les tarifs sont beaucoup moins élevés que dans les pays où règnent les compagnies de chemins de fer.

En supposant donc que rien ne soit changé dans les services de l'Etat, on y trouve des avantages nombreux, en comparant leur exploitation à celle des compagnies.

Les services publics sont excellents aussi comme argument de propagande pour les idées socialistes.

Il n'y en a pas, en effet, de plus démonstratif et de plus persuasif pour les personnes simples qui demandent comment fonctionnera la société future, la société socialiste ou communiste. Si vous n'avez pas d'argument ou d'exemple à leur opposer, ils vous lancent d'un air

vainqueur leur superbe : « C'est beau, mais c'est impossible !... », tandis qu'on les voit baisser pavillon lorsqu'on leur dit que des services communistes et même gratuits existent déjà dans la société actuelle et qu'il n'y aurait rien d'étrange à ce que cela se généralisât avec le temps. Tels sont aujourd'hui les musées nationaux ; les bibliothèques publiques, les jardins publics, les bois de Boulogne, de Vincennes, les parcs de Marly, de Versailles et de Fontainebleau, etc.

Citons encore les postes et télégraphes, les téléphones et autres services existants qu'un simple décret peut rendre gratuits du jour au lendemain sans que cela trouble aucunement la Société. Il est vrai que sous le régime actuel, les riches seuls profiteraient de leur gratuité.

Mais, pour le moment, il importe peu qu'ils soient gratuits ou payants, pourvu qu'il s'en crée de nouveaux et en grand nombre, car de leur multiplicité, de leur étendue et de leur perfectionnement dépendra l'éclat prochain et le triomphe certain de la révolution établissant le régime égalitaire ou communiste.

On a vu avec étonnement il y a quelques années, un socialiste français attaquer la création des services publics ; et même publier une brochure contre ces services. Mais il n'y a pas lieu de s'arrêter à ces attaques, ni de tenir compte de la brochure, car tout cela avait été fait moins pour combattre les services publics que pour attaquer un ennemi politique, qui lui, faisait des services publics son cheval de bataille.

Cela est si vrai que partout où ce socialiste pontifie aujourd'hui à Roubaix ou à Lille, on poursuit la réalisation des services publics ; lui-même, d'ailleurs, personnellement, a pris leur défense à la Chambre lorsque l'ignoble Dupuy annulait le vote des municipalités de Roubaix et de Lille qui décidait la création des pharmacies communales vendant les médicaments au prix de revient.

Mais revenons à notre exposé sur les services publics nationaux ou de l'Etat. C'est en Allemagne plus que dans tout autre pays de l'Europe qu'ils ont pris le plus d'extension.

Outre ses chemins de fer, ses postes, ses télégraphes, son imprimerie nationale, exploitations qui sont rentrées à la collectivité dans la plupart des pays, l'Etat allemand dirige une manufacture de porcelaine (comme Sèvres en France), des hauts-fourneaux et des usines métallurgiques, pour le cuivre, l'argent, l'or, etc. ; il possède et exploite des mines considérables (charbon, minerais, pierres à bâtir), salines et des usines de produits chimiques ; il est banquier, entrepreneur de loteries et actionnaire de quantité d'entreprises privées.

L'imprimerie travaille pour l'ensemble des Etats confédérés et également au besoin pour les particuliers. Elle produit une quantité considérable de publications de toutes sortes, qu'elle fournit, non pas au prix de revient, mais à des prix se rapprochant de ceux du commerce ; ce qui lui permet de réaliser des bénéfices très notables qui, sur une recette brute de 6.242.000 marks, s'élèvent, pour l'exercice 1894-95, à 1.436.800 marks, soit 23 p. c.

Quant à la Banque d'Etat, qui, elle aussi, fait partie des administrations de l'Empire, elle travaille et fait des bénéfices pour l'ensemble des Etats confédérés.

L'Etat est en quelque sorte actionnaire, et gros actionnaire de la *Reichsbank* et, d'après la loi du 18 décembre 1889, participe à ses bénéfices ; le prélèvement qu'il réalise de ce chef est évalué à 7.123.000 marks dans le budget (1894-95) que nous avons devant nous.

Nos pleutres de gouvernants, au lieu d'enlever le privilège de la Banque de France aux lous-cerviers de la finance et d'organiser cette

banque en service public pour faire bénéficier la nation de nombreux millions et d'un plus grand crédit ont encore livré ces millions aux gros capitalistes, privant ainsi de crédit le petit commerce.

Et, pour comble, ils ont sacrifié l'agriculture en n'obligeant pas la Banque de France à accepter les effets signés par les agriculteurs, qui grâce aux Méline et C^{ie} vont être encore privés de crédit pendant une trentaine d'années.

Voilà comment ces charlatans s'intéressent à l'agriculture.

Ne pourrait-on pas de suite réaliser un bénéfice considérable pour la nation, en transformant non seulement la Banque, mais les charbonnages, les assurances, les chemins de fer, etc., en services publics ?

Les gouvernants actuels s'y opposent parce qu'ils en vivent. Aussi laissent-ils les forbans du capitalisme, leurs compères, dépouiller à leur aise et de toutes les façons le peuple producteur.

Avec ces services publics la nation aurait pu, jusqu'aujourd'hui, faire entrer dans la caisse de l'Etat des sommes considérables qui pouvaient empêcher l'introduction des nouveaux impôts, et arriver au dégrèvement des anciens qui pèsent si lourdement sur les travailleurs, sur le petit commerce et surtout sur les petits agriculteurs.

La preuve des bénéfices qu'on aurait pu tirer nous en est donnée par le monopole du tabac en France.

Au début, en 1815, le bénéfice net de ce monopole était de 32 millions. En 1855, il était de 113 millions ; en 1875, de 254 millions ; en 1890, de 305 millions et en 1892, de 308 millions.

Le monopole du tabac constitue donc, pour la France, une source de revenus très considérables, tandis que, si le monopole appartenait à quelques individus, au lieu d'appartenir à l'Etat, ces 300 millions devraient être remplacés par des impôts. M. Leroy-Beaulieu, lui-même, est obligé de le reconnaître.

Ce monopole a, en outre, cet avantage d'avoir établi la stabilité des prix, stabilité qui a protégé les planteurs du tabac contre la surproduction et la chute des prix.

L'introduction du monopole des alcools en Suisse a amené aussi certains avantages à l'agriculture indigène, car le gouvernement, protégeant en quelque sorte la production indigène, achète à des prix relativement élevés presque toute la récolte des pommes de terre pour en faire de l'alcool.

En Russie, c'est graduellement, par régions, que le monopole de l'alcool est introduit. Deux lois successives, de 1894 et 1895, ont décrété ce monopole dans différentes parties de l'empire russe et voici que le Conseil de l'empire vient, écrit-on de Saint-Pétersbourg à la *Cote libre*, de voter une troisième loi décidant l'introduction définitive du monopole de l'alcool, d'ici au 1^{er} juillet 1902, dans toutes les parties de la Russie où son établissement n'était pas décidé par les deux premières lois de 1894 et de 1895.

Trois groupes de provinces sont déjà actuellement soumis au régime du monopole de l'alcool ; un quatrième groupe comprenant Varsovie, les anciennes provinces polonaises et Saint-Pétersbourg, avec une population de 56 millions d'habitants, y sera également soumis à partir du 1^{er} janvier prochain.

On peut donc dire que déjà, pour une très grande partie de ce vaste empire, le monopole de l'alcool existe en Russie.

On voit donc bien, ainsi que nous l'avons dit plus haut, par ces quelques exemples que même, sous le mauvais régime que nous subissons, les services publics ou même les monopoles de l'Etat sont plus avanta-

geux à l'intérêt général ou collectif, que les monopoles appartenant à des particuliers ou à des compagnies anonymes, mais leur marche, leur développement sont moins prononcés que le développement et la marche des services communaux ou municipaux.

La création des services publics municipaux a pris, en effet, depuis quelque temps, une extension considérable.

Nous allons indiquer les plus importants et, au fur et à mesure de leur exposé, nous tirerons l'enseignement qui s'en dégage. De là ressortira aussi l'avantage tiré déjà des services existants ainsi que les bénéfices considérables que trouvera chaque commune dans la création de nouveaux services publics.

Citons de suite un exemple frappant des avantages qu'ils offrent sur les entreprises de particuliers ou de compagnies. Dans le pays classique des services publics communaux, en Angleterre, deux cinquièmes des tramways existants et qui comptent plus de 1,500 kilomètres, sont la propriété des communes. Or les lignes construites par celles-ci ont coûté 280,000 francs le mille anglais (1,606 mètres), tandis que les lignes construites par des compagnies ont coûté au-delà de 400,000 francs par mille, 120,000 francs de bénéfice pour chaque mille.

Nous avons dit que l'Angleterre est le pays classique des services publics. Plusieurs municipalités anglaises sont propriétaires de lignes locales de tramways. Ces municipalités sont au nombre de 29, parmi lesquelles Glasgow, Nottingham, Liverpool, Manchester et Birmingham.

Trois municipalités, celles de Liverpool, de Huddersfield (Yorkshire) et de Glasgow exploitent elles-mêmes leurs tramways, dans les conditions les plus avantageuses et pour le public et pour les agents du service. Ainsi, la journée moyenne de travail de ceux-ci, qui ailleurs, est de quatorze heures, n'est que de huit heures à Liverpool, à Huddersfield et à Glasgow.

Et même là où l'exploitation des lignes de tramways est concédée à des particuliers, les cahiers des charges contiennent des clauses protectrices du travail.

Le Conseil du comité de Londres a pris, lui aussi, la décision d'entrer dans la voie de la municipalisation du service des tramways.

Le *Financial Reform Almanac*, auquel nous empruntons ces renseignements, s'exprime en ces termes :

La municipalisation des tramways aurait pour effet de réduire à huit heures la journée de travail et de ramener le tarif au prix uniforme d'un penny (dix centimes). L'exploitation par les compagnies se réduit par l'octroi d'un dividende de 7 p. c. aux actionnaires et par le surmenage du personnel.

La moitié des usines à gaz, en Angleterre, font partie du domaine collectif des Communes et sont service public. Aussi le gaz est-il payé 13 centimes le mètre cube à Londres, alors qu'à Paris — benêts que nous sommes — nous le payons 30 centimes.

A Bruxelles, où il n'y a pas de partage et où tout le gaz est fourni par la commune, car il y est organisé en service public, il ne coûte que 8 centimes le mètre cube !

En Angleterre, le socialisme s'endosse dans les communes, — pour employer l'expression d'Yves Guyot, — non seulement par le service des tramways et celui du gaz, mais encore de bien d'autres manières, et les bons bourgeois de Nottingham, de Glasgow, de Liverpool, de Londres, font du plus pur socialisme sans le savoir. Ils organisent des services publics dont ils constatent seulement les excellents effets tout en combattant probablement le socialisme, de l'idée duquel procèdent ces services.

Dans les plus grandes municipalités d'Angleterre, la cité a organisé

l'enseignement obligatoire et gratuit ; elle offre un repas aux enfants nécessiteux fréquentant les écoles publiques ; elle fournit aux habitants le gaz, les appareils d'éclairage et de chauffage, et elle éclaire les escaliers communs des maisons à plusieurs logements ; propriétaire des tramways, elle met à la disposition des ouvriers, des trains presque gratuits, le matin et le soir ; elle a créé des bains, des salles de natation, des lavoirs publics ; elle a fait plus encore, après avoir exproprié des quartiers encombrants, elle a construit des maisons qu'elle loue aux familles les moins aisées. La question de la distribution du lait par la commune vient d'être mise à l'étude ; les paysans apporteraient le lait dans des bâtiments communaux, et la commune, après en avoir fait faire l'analyse, se chargerait elle-même de la distribution aux habitants, qui recevraient le lait garanti pur, et à un prix uniforme.

Pour subvenir à ces dépenses croissantes, les municipalités anglaises recourent — outre les emprunts — à deux sources de revenus : l'impôt et les bénéfices réalisés par les industries socialisées. Cette dernière source de revenus devient de plus en plus importante.

Voici un exemple frappant, qui prouve, de plus, combien volent les capitalistes lorsqu'ils ont les monopoles. La ville de Glasgow, qui est une des premières pour l'organisation des services communaux, organisa, en 1894 pour son propre compte, le service des tramways. Dans les 11 premiers mois de son exploitation elle retira 605.000 francs de bénéfices, malgré la baisse du prix des places, la réduction des heures de travail et l'augmentation des salaires pour tous les employés des tramways.

Or, sous le régime précédent, lorsque la ville de Glasgow confiait l'exploitation des tramways à une Compagnie, celle-ci ne payait annuellement à la ville, comme redevance moyenne, que 63.000 francs, soit donc en comparaison du bénéfice de 1894-95, une différence de 660.000 (pour 12 mois) — $63.000 = 597.000$ francs !

Accorder la concession à une Compagnie eut donc abouti au résultat suivant, *et c'est ce qui se présente chez nous* :

La ville aurait exploité elle-même, puis au bout de l'année, elle aurait envoyé aux concessionnaires un petit cadeau de 597.000 francs à se partager, cadeau qui eut été infiniment plus considérable si le minimum de salaire et le minimum d'heures n'avaient pas été introduits et si le tarif n'avait pas été abaissé. C'est ce que font nos administrations. Jugez des cadeaux qu'elles font aussi pour tous les services et travaux publics donnés à des entrepreneurs.

Pour le bénéfice de quelques individus, toujours les mêmes, on lèse les intérêts de centaines de mille citoyens, et de millions de citoyens, lorsqu'il s'agit de Paris.

Après cet exemple si suggestif on peut se demander vraiment comment il se fait que les Parisiens soient encore à la merci de compagnies voleuses (gaz, omnibus, etc.) dont l'exploitation est honteuse et révoltante à tous les points de vue : cherté du gaz et des transports, manque de matériel, retard dans les transports, oppression, surmenage, mauvais salaires pour les employés, etc.

Que font donc nos édiles qui se disent presque tous socialistes ?

Pourquoi ne font-ils pas au moins autant que les bourgeois des cités anglaises ?

Il est vrai que les Anglais n'ont pas eu des pleutres comme Dupuy, ni des affameurs imbéciles comme Méline pour les arrêter dans leur œuvre de socialisation.

Cependant, malgré cela, si les conseillers municipaux avaient à cœur de débarrasser les Parisiens des poux capitalistes qui les dévorent et

d'organiser des services avantageux pour tout le monde ils seraient sûrs d'être soutenus par la population parisienne.

Mais, voilà, il faut de l'énergie et l'on n'en a pas.

Ce reproche peut être fait à toutes les municipalités socialistes des grandes villes de France. Et qu'on ne prétexte pas la prohibition des lois existantes ; en Angleterre aussi, il y avait des lois prohibitives et favorables aux capitalistes, mais l'énergie des conseillers municipaux anglais les a fait abolir.

Mais poursuivons :

Une des cités anglaises qui, avec Glasgow, a procédé le plus à l'appropriation communale est Nottingham. Cette ville a pris, en quelques années, une expansion extraordinaire. Elle a vu augmenter le nombre de ses habitants — de 60.000 à 230.000 en dix ans — de 1870 à 1880.

Voici, à ce sujet, quelques détails intéressants et instructifs :

Jusqu'en 1874, la ville fut administrée par une série de « conseils » ou de comités, ayant chacun des attributions spéciales et fonctionnant chacun indépendamment des autres. Ainsi il y avait un conseil des égouts, un conseil de l'éclairage des rues et jusqu'un conseil d'administration des terres.

En 1874, l'administration de la ville s'incorpora le conseil de l'éclairage. Elle créa une usine à gaz et, la même année, elle fit l'acquisition de l'ancien château qu'elle transforma en musée de peinture et de sculpture.

Trois ans après, elle tripla son importance en s'incorporant cinq autres conseils locaux. En 1879, elle reprit le service des eaux et lui donna plus d'importance en étendant les canalisations sur une nouvelle surface de 70 milles carrés. L'année suivante, elle fit l'acquisition de *Ballwell Forest*, une forêt touchant son périmètre, et y fit une installation modèle pour l'utilisation des immondices et des eaux d'égout. Puis vint la création de l'*University College* auquel furent annexées une école polytechnique, une bibliothèque publique et des collections d'histoire naturelle.

En 1882, la ville se rendit propriétaire des terres appartenant à la corporation des francs-bourgeois et elle construisit un grand marché au bétail. En 1887, elle reprit l'école des beaux-arts, et l'année suivante elle inaugura sa nouvelle maison communale. Depuis, elle est occupée à l'installation de l'éclairage électrique, à l'agrandissement du service des bains publics et à une transformation de fond en comble de l'ancienne ville.

Il serait difficile, croyons-nous, de citer un autre exemple d'une activité aussi grande dépensée en un si court espace de temps.

Un fait remarquable, c'est qu'à Nottingham où les grands propriétaires et les grands capitalistes sont nombreux, l'administration a su garder, comme propriété de la commune, les terrains du centre de la ville, c'est-à-dire ceux dont la valeur est la plus grande et est appelée à la progression la plus rapide. En ce moment, la location des immeubles qui couvrent ces terrains communaux rapporte 40.000 livres par an, ce qui équivaut à une taxe d'un schilling par livre sterling de valeur locative. Les terres enlevées aux anciens francs-bourgeois, et qui sont maintenant exploitées directement par la ville, rapportent 10.000 livres sterling, dont une partie est consacrée à payer les pensions qui ont été assurées aux anciens bénéficiaires de la corporation. A mesure que la mort enlèvera ceux-ci et leurs veuves, la rente de ces terres rentrera dans la caisse communale et pourra être affectée à la création de nouvelles installations et de nouvelles institutions assurant le bien-être de tous.

Naturellement toutes ces améliorations ont eu un effet direct sur la vie de la population. Il y a 20 ans, la mortalité était de 24 par 1.000 habitants à Nottingham ; actuellement la proportion est tombée à 17. Ce résultat est dû à la création de larges rues nouvelles, à l'établissement de boulevards, à l'institution d'un bureau d'hygiène et surtout à la démolition des *back-to-back houses*, c'est-à-dire des maisons accolées dos à dos, sans cour intermédiaire, dans lesquelles habitait une population ouvrière nombreuse.

Les eaux des égouts sont conduites, par une canalisation souterraine, à plusieurs milles de la ville et y sont utilisées à féconder les terres d'une ferme modèle de 1 000 acres (1 acre, 0.42 hectare), qui n'occupe pas moins de 50 ouvriers. Cette ferme avec les terres qui y sont attenantes, appartient à la ville et est exploitée par elle. Celle-ci y élève 408 vaches, 350 moutons et 70 porcs ; elle y fait une culture fortement intensive, les prés donnant jusque sept coupes par année. Cinquante chevaux servent à l'exploitation de cette ferme, La plus grande partie du lait, du beurre et des œufs qui y sont produits est consommée dans les hôpitaux, les hospices et les asiles de la ville ; le reste est envoyé au marché de Londres et rapporte en moyenne 2.600 livres par an. Les ouvriers de la ferme ont un salaire de 15 schilling par

semaine et occupent gratuitement une petite maison de 5 à 6 chambres, avec un jardin assez grand pour leur permettre d'y récolter les légumes et les pommes de terre nécessaires à leur ménage. Dans ces conditions, ces ouvriers sont beaucoup mieux payés que les autres travailleurs agricoles de la contrée.

L'exploitation du gaz rapporte annuellement un bénéfice net de 30.000 livres sterling, qui est consacré à la réduction de l'impôt, à raison de 8 pence (80 centimes) par livre sterling (par 25 francs) de la valeur locative; tout en réalisant un bénéfice, l'administration communale, depuis qu'elle exploite elle-même le gaz, a pu ramener le prix de celui-ci à 2 schilling 2 pence, alors que précédemment il était de 3 schilling 10 pence.

En s'engageant résolument dans la voie de l'appropriation communale, la ville a pu donner de larges proportions à tous les aménagements qui contribuent à l'amélioration et à l'agrément de la vie de ses habitants. Au beau milieu de Nottingham, se trouve un parc de 17 acres avec étang, pièce d'eau et une remarquable collection d'oiseaux. A quelques minutes de la ville, s'étend, sur une superficie de 70 acres, le bois avec des arrangements spéciaux pour le *cricket*, le *football* et tous les exercices du corps auxquels les Anglais s'adonnent avec tant de passion. Un autre lieu de divertissement et de promenade est offert par la *Ballwell-Forest*, un autre bois, celui-ci de 135 acres, dont la ville est devenue propriétaire récemment; de sorte qu'elle possède en ce moment, à l'intérieur et à proximité de son périmètre, 290 acres de parc, soit 1,3 acre par 1.000 habitants.

Tous les travaux de construction, d'entretien et de nettoyage de la voirie, tous les travaux des égouts sont faits en régie, par des employés et des ouvriers directement à la solde de la commune. Celle-ci se soumet aux minimums de salaires qui sont fixés par les syndicats et elle applique la journée de huit heures dans son usine à gaz. Elle fait figurer également le minimum de salaire dans les cahiers des charges de toutes les adjudications faites pour son compte et elle défend formellement à ses entrepreneurs de pratiquer le marchandage et la sous-adjudication.

La dette de Nottingham est de 3.600.000 livres sterling. Si ce chiffre est élevé, il importe de constater que la plus grande partie de cette dette a été affectée à des dépenses productives : à la fabrication du gaz, à la production de la lumière électrique, au service des eaux, à la construction d'abattoirs et de marchés et à l'acquisition de terres et d'immeubles qui rapportent (outre sa ferme et ses immeubles de grand rapport au centre de la ville, la commune possède des jardins, des *allotments* comme disent les Anglais, qu'elle loue aux ouvriers). Toutes ces exploitations produisent plus qu'elles ne coûtent (1).

Tout ce que nous citons ici, nous le donnons comme exemples, et l'énumération de tout ce qui a été fait dans le même sens en Angleterre nous entraînerait trop loin. Nous ne pouvons cependant passer sous silence les bibliothèques et salles de lecture communales de Manchester organisées, non seulement pour des adultes, mais pour des enfants eux-mêmes, et d'une façon remarquable.

À la sortie des usines, des ateliers, les ouvriers viennent lire les journaux et revues ou retourner les livres qui leur ont été confiés à domicile.

Les ouvriers lisent silencieusement les nombreux journaux et revues mis à leur disposition sur des tables et des pupitres.

Dans la salle de lecture des enfants, les gamins lisent avec attention, soit le livre qu'ils viennent de demander à la dame qui fait le service, soit un des journaux ou une des revues qu'ils peuvent prendre directement.

Les bibliothèques de prêt de Manchester se trouvent dans les divers quartiers de la ville. Elles étaient au nombre de 5 en 1870 et contenaient 100,936 volumes. D'année en année l'institution se perfectionne, de nouvelles bibliothèques s'ouvrent; en 1891 il y en avait 9, depuis 1893 il y en a 11. Il y en a aujourd'hui 14.

Passons maintenant en revue par quelques exemples, les services communaux ou municipaux qui existent dans d'autres pays qu'en Angleterre.

A Buffalo et beaucoup d'autres villes américaines, les habitations sont

(1) « Du PEUPLE » de Bruxelles sous la signature Lux.

chauffées par un calorifère commun dont la commune a la direction et qui chauffe tout un quartier de la ville.

A Lisbonne (Portugal) on a depuis longtemps organisé l'approvisionnement de la viande en service public. La commune achète elle-même le bétail vivant; le fait abattre dans les abattoirs communaux et remet la viande, à un prix déterminé, à des détaillants qui, en la vendant au public, ne peuvent pas dépasser le prix arrêté par elle.

A Varsovie, Moscou Zurich, Amsterdam, il y a une imprimerie municipale.

A Berlin, Munich, Buda-Pest, Leipzig, on a organisé des établissements de bains.

Voici le résultat du premier bain à douches établi pour le peuple par la ville de Leipzig :

Ce bain, ouvert au public depuis le 2 avril 1895 a, pendant cette année, été utilisé par 88,667 personnes, 80,270 hommes et 8,397 femmes. Le maximum de fréquentation pour un seul jour a été de 603. La moyenne journalière a été de 250. Le subside payé par la ville pour les frais d'administration s'élève pour cette première année à 1,000 marcs.

A Zurich et à Glasgow, des établissements de bains créés par les municipalités sont gratuits.

La ville de Francfort a un chemin de fer local; Munich débite du vin; les baraques de la foire de Leipzig appartiennent à la ville; de nombreuses villes d'Allemagne, d'Autriche, d'Italie et de Suisse ont établi la régie des transports funèbres. Dans les villes de la Suisse où ce service est communal le montant des contributions pour son entretien est de *sept centimes* seulement par contribuable.

Il existe en Allemagne plusieurs banques communales; en Hollande, plus de 40 villes, en Allemagne plus de 200 villes, fabriquent leur gaz en régie, et certes dans toutes ces villes le prix du gaz ne coûte pas même le tiers du prix que nous le payons à Paris.

Et cependant la consommation du gaz étant très grande à Paris, son prix devrait être de moitié moins cher que dans les villes dont nous parlons.

En Suisse, dans le canton du Valais, trois communes possèdent un moulin communal et une boulangerie municipale. Les résultats obtenus sont excellents.

La ville de Zurich a décidé de faire construire elle-même, des maisons sur des terrains dont elle vient de faire l'acquisition, afin d'en fournir le logement aux ouvriers occupés aux travaux communaux. Elle a suivi, en cela l'exemple de Venise; la ville de Genève vient, à son tour, de prendre semblable décision...

Nous pourrions citer bien d'autres exemples, mais ceux que nous avons donné jusqu'ici suffisent d'abord pour nous prouver la marche forcée — par les faits eux-mêmes — vers la socialisation de la propriété, ensuite les immenses avantages qu'offrent les services publics aux habitants des communes qui ont à peine commencé à les constituer.

Si par ces quelques faibles commencements on est arrivé à des résultats d'utilité aussi importants que ceux que nous avons constaté; que sera-ce lorsque toute la société, dans son ensemble, organisera toute la production en services publics?

Il n'y a pas de difficulté, en outre, de comprendre maintenant que l'aboutissant de tous les services publics sera la société socialiste et que leur généralisation formera le communisme dont nous poursuivons l'idéal.

Le communisme si calomnié et si incompris par beaucoup jusqu'à aujourd'hui, est la solution qui s'impose par les faits eux-mêmes, tout en

étant la solution la plus logique, la plus équitable et la seule possible de la question sociale.

Tout doit tendre vers cette solution et notre propagande ne doit viser que la communauté la plus parfaite, puisque sans elle il ne peut y avoir aucune justice dans la distribution des richesses et, par conséquent, aucune liberté vraie dans les relations humaines.

Lorsque nous aurons tous l'assurance et la garantie de notre existence matérielle et que le souci du lendemain n'empoisonnera plus notre vie, bien malin sera celui ou ceux qui voudront établir quelque tyrannie ou quelque autorité oppressive et privative de notre liberté.

Notre objectif est donc le communisme le plus parfait ; mais, puisque nous ne pouvons l'atteindre d'un saut et que nous voyons s'ouvrir, par les faits eux-mêmes du développement historique, un chemin qui nous y conduira infailliblement, puisque ce chemin est l'organisation des services publics et leur perfectionnement, la moindre réforme dans ce sens ne doit pas nous laisser froids. Il faut, au contraire, mettre toute notre énergie pour agrandir leur cercle d'action et, ce faisant, nous aurons bien mérité des générations futures.

Puisque nous subissons malheureusement l'enfer social actuel, mettons toutes nos forces pour aider à l'avènement du communisme qui assurera à nos enfants le bonheur le plus parfait et les débarrassera du mal qui aigrît et ronge notre existence, le souci du lendemain.

P. ARGYRIADÈS.

NOTRE IDÉAL

On nous reproche parfois d'être trop matériels. Nous avons, il est vrai, la faiblesse de penser à la nourriture, car elle nous a manqué souvent ; elle manque maintenant à des millions de nos frères slaves, les sujets du tzar, à des millions d'Indiens, sujet de Sa Gracieuse Majesté Victoria, et à des millions d'autres encore ; mais par delà le pain, par delà le bien-être et toutes les richesses collectives que peut nous procurer la mise en œuvre de nos campagnes, nous voyons surgir au loin devant nous tout un monde nouveau dans lequel nous pourrions pleinement nous aimer et satisfaire cette noble passion de l'idéal que les amants éthérés du beau, faisant fi de la vie matérielle, disent être la soif inextinguible de leur âme ! Quand il n'y aura plus ni riche, ni pauvre, quand le famélique n'aura plus à regarder le repu d'un œil d'envie, l'amitié naturelle pourra renaître entre les hommes, et la religion de la solidarité, étouffée aujourd'hui, prendra la place de cette religion vague qui dessine des images fuyantes sur les vapeurs du ciel.

La révolution tiendra plus que ses promesses ; elle renouvellera les sources de la vie en nous lavant du contact impur de toutes les polices et en nous dégageant enfin de ces viles préoccupations de l'argent qui empoisonnent notre existence. C'est alors que chacun pourra suivre librement sa voie ; le travailleur accomplira l'œuvre qui lui convient ; le chercheur étudiera sans arrière-pensée ; l'artiste ne prostituera plus son idéal de beauté pour son gagne-pain et tous désormais amis, nous pourrions réaliser de concert les grandes choses entrevues par les poètes.

Alors, sans doute, on se rappellera quelquefois les noms de ceux qui, par leur propagande dévouée, payée de l'exil ou de la prison, auront préparé la société nouvelle.

ELISÉE RECLUS.

UNE SCÈNE DE L'ENFER

PAR WIERTZ



❖ A CÉSAR ❖

Soit ! Notre globe est un enfer
De tourments, d'horreurs et de crimes,
Où par la flamme et par le fer
La Force soumet ses victimes.

Notre planète est un écueil
Que la fureur du mal domine.
C'est dans l'infini le cercueil
Grouillant de l'humaine vermine.

Soit ! la terre est un large camp,
C'est l'arène et le coupe-gorge
L'homme avec l'homme s'entr'égorge.
Pour quelle cause et depuis quand ?

Parce que fort, parce que brute,
Le premier barbare tua.
C'est pour vivre que naît la lutte.
Et l'instinct se perpétua.

Par la bataille il fallait vivre,
Ou périr, de faim dévoré.
Mais toi, César, au front lauré,
Pour ta gloire, dont tu fus ivre,

Tu voulais le monde à tes pieds.
Et pour le dompter, ton épée,
Dans tant de sang tu l'as trempée,
Qu'un jour vint où tu l'expiais.

Tu as pleuré toutes les larmes
Du cœur et de l'orgueil vaincus.
A ton rêve tu survécus.
Tu n'es pas mort en héros d'armes.

Et ton œuvre, rouge sillonné,
N'est qu'un étal de chair humaine.
Ta grandeur ? Poussière, ombre vaine.
Et ta pourpre n'est qu'un haillon.

Il était d'autres épopées :
Tant de maux à décapiter !
Mais tu ne voulus imiter
Que les Césars et les Pompées.

Tu fus le boucher du troupeau.
Tes abattoirs le décimèrent.
Et tes esclaves ne s'armèrent
Que pour ce jouet : ton drapeau.

Tu ne fus qu'un mauvais génie,
Le plus effroyable assassin.
De crachats ton nom sera ceint
Par l'avenir qui te renie.

Car l'avenir, c'est la beauté,
C'est la science, souveraines ;
C'est la paix, l'entente seraines ;
C'est le bonheur illimité.

(1897)

O dieu, qu'adorent les patries,
Je te méprise, car tu es
Le symbole des barbaries.
Dieu de la guerre, je te hais.

Je te maudis avec les mères
Dont les fils furent torturés,
Et les cadavres démembrés
Pour tes vaniteuses chimères.

A coups de pics et de marteaux
Ah ! brisons l'horrible statue
Du bourreau qui toujours nous tue,
De l'idole aux menteurs tréteaux.

Brisons le temple où l'on vénère
Un chiffon tout ensanglanté.
Et que la neuve humanité,
Dans l'œuvre d'amour se libère.

TÉOPHORE JEAN.

LE PARTI DE LA RÉVOLUTION

Les progrès croissants du socialisme ont fait réfléchir quelques-uns des anarchistes voisins de nous, et ne différant de nous que par leur négation du suffrage universel. Merlino, entre autres, quoique insuffisamment renseigné sur les idées socialistes, si l'on en juge par son récent article de la *Revue socialiste*, voudrait confondre dans un commun embrassement anarchistes et socialistes de toutes nuances et catégories.

La proposition de Merlino et de ses amis a été accueillie sans enthousiasme de part et d'autre. Il n'en pouvait pas être autrement, car si d'inévitables rapprochements se produisent entre ceux qui luttent contre le capitalisme et la réaction, quelque divergentes que soient leurs notions théoriques et leur tactique, il y a entre le socialisme et l'anarchisme des différences essentielles qui interdisent cette fusion et confusion. La conception individualiste et la conception socialiste se contredisent et cette contradiction ne se peut résoudre que dans le communisme socialiste assurant la liberté individuelle par la solidarité organisée de la société.

Si l'une et l'autre poussée, l'anarchiste regardant le passé tout en prétendant viser l'avenir, la socialiste, dirigée vers l'avenir comme le développement même de l'humanité, dont elle exprime le progrès conscient et accéléré, ne se peuvent confondre, ce n'est pas une raison pour croire que les militants de l'un et l'autre parti resteront toujours hostiles. Les uns et les autres ont la volonté de détruire le régime capitaliste et réactionnaire et, pour cette œuvre de destruction nécessaire, ils peuvent s'unir.

Depuis que, circulant davantage, j'ai eu occasion de contact, non plus avec le milieu anarchiste de théoriciens et propagandistes, dont tous les efforts sont dirigés contre les socialistes, mais avec des militants anarchistes sincères, j'ai trouvé parmi eux des citoyens, des révolutionnaires excellents, dont je regrettais la dissidence et que j'aurais voulu voir dans nos comités, dont ils étaient, d'ailleurs, en presque toute occasion, les alliés.

Plus d'un m'a dit : qu'il n'était éloigné de nous que par la question du suffrage, conçue par eux comme une invention artificielle des habiles, aux dépens des abusés ; et j'ai vu que, dans plus d'un cas ces citoyens, ne

s'étaient égarés, que faute de réflexion suffisante et par une impatience révolutionnaire, trop excusable à la vue des lenteurs du mouvement populaire et des infamies politiciennes exploitrices, de la crédulité et de l'ignorance publique, et dont, par une illusion étrange, ils croyaient le socialisme complice et responsable.

Nous n'avons, pas moins qu'eux, en haine, ceux qui trompent et exploitent le peuple et nous avons, non moins qu'eux, le désir d'accélérer l'éducation de la volonté populaire. Mais cette volonté populaire, dont le suffrage est une expression, se forme peu à peu, grâce au socialisme, à sa propagande et aussi à son intervention électorale, et déjà nous sortons des jours de péril où elle était partout le jouet du riche et du policier.

Il n'a pas dépendu de nous de créer les conditions de la naissance du suffrage universel. Elle devait inévitablement résulter du développement de la démocratie. Et loin de se limiter à un pays, le suffrage universel devait conquérir le monde et accroître sans cesse et irrésistiblement son empire ; chaque citoyen, membre d'une démocratie commençante, ne pouvant plus désormais admettre qu'on put décider de son sort, sans le consulter ; et même quand il est assez sot pour être dupe ou assez faible pour être commandé, voulant au moins que son gouvernement soit celui qu'il choisit.

Aussi, n'est-ce pas en s'opposant à ce courant irrésistible, et nécessaire ; mais en guidant son cours vers l'avènement de la démocratie que le socialisme agit, tout en reconnaissant les désastres causés par les incertitudes premières de cette volonté populaire qui, en se développant, doit bientôt non plus déléguer des pouvoirs à des mandataires ou maîtres, mais déterminer elle-même directement l'administration, les lois du peuple se gouvernant lui-même et délivré ainsi de toute tyrannie, de tout maître économique et politique.

La participation des socialistes aux élections est donc l'un des premiers et meilleurs moyens d'éducation politique du peuple. C'est, en outre, une occasion de propagande sans égale, un moyen d'action et d'organisation qui, en cas de succès, par le concours de l'élu, s'élève et grandit, comme l'expérience l'a montré et le montrera de plus en plus.

Mais si quelques socialistes modérés paraissent se vouloir enfermer dans une action légale et électorale exclusivement ; il n'en est pas ainsi du parti socialiste, qui accepte tous les moyens de combat pour l'anéantissement du régime capitaliste et l'émancipation de la classe ouvrière. C'est pourquoi dans ses rangs peuvent et doivent trouver place tous les vrais militants, tous les révolutionnaires.

Sous peine de faillir à sa fonction, le parti socialiste est et doit rester le parti de la Révolution.

EDOUARD VAILLANT.

QUELQUES ANECDOTES DU JOUR

On a parlé beaucoup, en l'année 1896, des incartades moralistes du *Père la Pudeur*, de M. Bérenger, pour l'appeler par son nom.

Ce sénateur gaga pousse si loin la pureté de mœurs (en apparence !) qu'il tança vivement le libraire chargé de l'arrangement de sa bibliothèque, parce qu'il avait placé dans les mêmes rayons, les auteurs *mâles* et les auteurs *femelles*.

* *

Millerand se plaignait un jour à Jaurès d'une douleur qu'il ressentait dans les intestins : « Je peux vous recommander un bon remède, lui dit Jaurès. — Lequel ? demanda Millerand, avec empressement ? — C'est de vous faire nommer procureur général, car alors *vous n'aurez plus d'entrailles.* »

*
*
*

Lors de la discussion sur le privilège de la Banque de France, qui a eu lieu tout récemment à la Chambre, certains députés se plaignaient, dans les couloirs, des agissements des capitalistes de la Banque de France et des financiers en général. Méline, qui s'y trouvait, les soutenait, en déclarant qu'ils étaient des piliers de l'Etat. — Pelletan, qui entendit le propos, répartit : « Faut-il dire piliers ou pillards?... »

*
*
*

Lorsque sous Casimir, Gérault-Richard entra à Sainte-Pélagie pour faire les mois de prison auquel il avait été condamné, un personnage inconnu vint lui offrir ses services.

- Qui êtes-vous? demanda Géraud.
- Je suis le barbier de Sainte-Pélagie.
- Eh bien? il y a longtemps que vous auriez dû la raser.

*
*
*

Vielé-Griffin, un de nos quasi-décadents, disait un jour à Bernard Lazare : « Mes vers me coûtent peu. »
— Ils vous coûtent ce qu'ils valent, répliqua Bernard Lazare.

*
*
*

Les prêtres ont toutes les audaces.

Pendant la dernière maladie qui a emporté notre regretté Thivrier, un curé trompant la vigilance de la famille pénétra auprès du moribond, le pressant de ne pas quitter cette vie sans avoir recours à son saint ministère. Thivrier, furieux, répondit brusquement à l'audacieux curé : « Je suis bien venu au monde sans culotte, j'en puis bien partir sans calotte! »

*
*
*

De la justice française :

Un avocaillon bourgeois pérorait dans un café sur la perfection de la justice française qui était, disait-il, ouverte *aux pauvres comme aux riches*. — Goulé, qui s'y trouvait par hasard, lui répondit :
« Il en est de même des tavernes. »

*
*
*

On disait devant Zo d'Axa :

- Voyez ce Q. de Beaurepaire comme il a l'air faux.
- Et cependant il n'a que cela de vrai, riposte Zo d'Axa.

*
*
*

L'homme, disait Barthou, est un sot animal, si j'en juge par moi.

*
*
*

Eh bien! disait Crémieux à son dernier adieu,
(Il partait pour le grand voyage)
Veut-on savoir pourquoi je ne crois pas en Dieu,
C'est que je suis trop laid pour être à son image.

*
*
*

Après les lois scélérates quelqu'un hasarda ce quatrain :

La liberté d'écrire est grande.
On parle avec sincérité,
Et pour quinze cents francs d'amende
On peut dire la vérité.

*
*
*

Certains hommes politiques ayant affecté du dédain pour les écrivains socialistes, J.-B. Clément prononça ce mot vengeur : « Ils nous craignent comme les voleurs craignent les lanternes. »

LE MANIFESTE DU PARTI COMMUNISTE

Il y aura cinquante ans, à la fin de cette année, qu'à la demande du Congrès de Londres, Karl Marx et Frédéric Engels rédigèrent le *Manifeste du parti communiste*, qui restera, dans l'histoire du XIX^e siècle, comme la grande charte de l'Internationale, l'acte de naissance de la démocratie socialiste, consciente et organisée.

Non pas que nous prétendions faire dater le Socialisme de 1848 — Pierre Leroux l'avait déjà baptisé depuis dix ans, — ou rattacher plus particulièrement à un ou deux hommes, si grands qu'ils puissent être, une doctrine qui comptait déjà des centaines de prophètes et d'innombrables précurseurs.

Les Chartistes anglais n'avaient pas attendu, pour se placer sur le terrain de la lutte des classes, que d'illustres penseurs en aient exposé la théorie et montré qu'elle constitue la trame même de l'histoire.

Toutes, ou presque toutes les idées essentielles du manifeste se retrouvent, éparées et fragmentaires, dans des écrits antérieurs. Quelques mois avant qu'il parût, Victor Considérant avait résumé les vues de l'école fouriériste dans son *Manifeste de la démocratie au XIX^e siècle. L'Organisation du travail*, de Louis Blanc, date de 1845. Proudhon, en 1840, publie son premier *Mémoire sur la propriété*, critique définitive de la vieille propriété romaine. En 1836, Pecqueur et, presque simultanément, Colins tiraient les premiers linéaments de la conception collectiviste. En Angleterre, Robert Owen, père de la coopération, donne l'impulsion première au mouvement grandiose que les Gantois ont fait passer en Belgique. Enfin, en 1807, Saint-Simon écrit l'*Introduction aux travaux scientifiques du XIX^e siècle*. qu'Hector Denis a heureusement appelée l'encyclique *Rerum novarum* du Socialisme.

Mais ces œuvres géniales, ces conceptions grandioses et constamment enrichies d'acquisitions nouvelles, dont la synthèse a formé le Socialisme moderne, restaient presque totalement étrangères au prolétariat qui les avait inspirées. Les ouvriers industriels n'avaient encore que des pressentiments, des aspirations confuses, des espérances d'autant plus vagues, qu'elles étaient sans limites. Comme les mortels que secourut le Prométhée d'Eschyle, « ils voyaient, mais ils voyaient mal ; ils entendaient, mais ne comprenaient pas. Pareils aux fantômes des songes, ils vivaient depuis des siècles, confondant pêle-mêle toutes choses. » Pour éveiller les énergies qui dormaient dans la classe ouvrière, il fallait un cri de ralliement, une formule évocatrice.

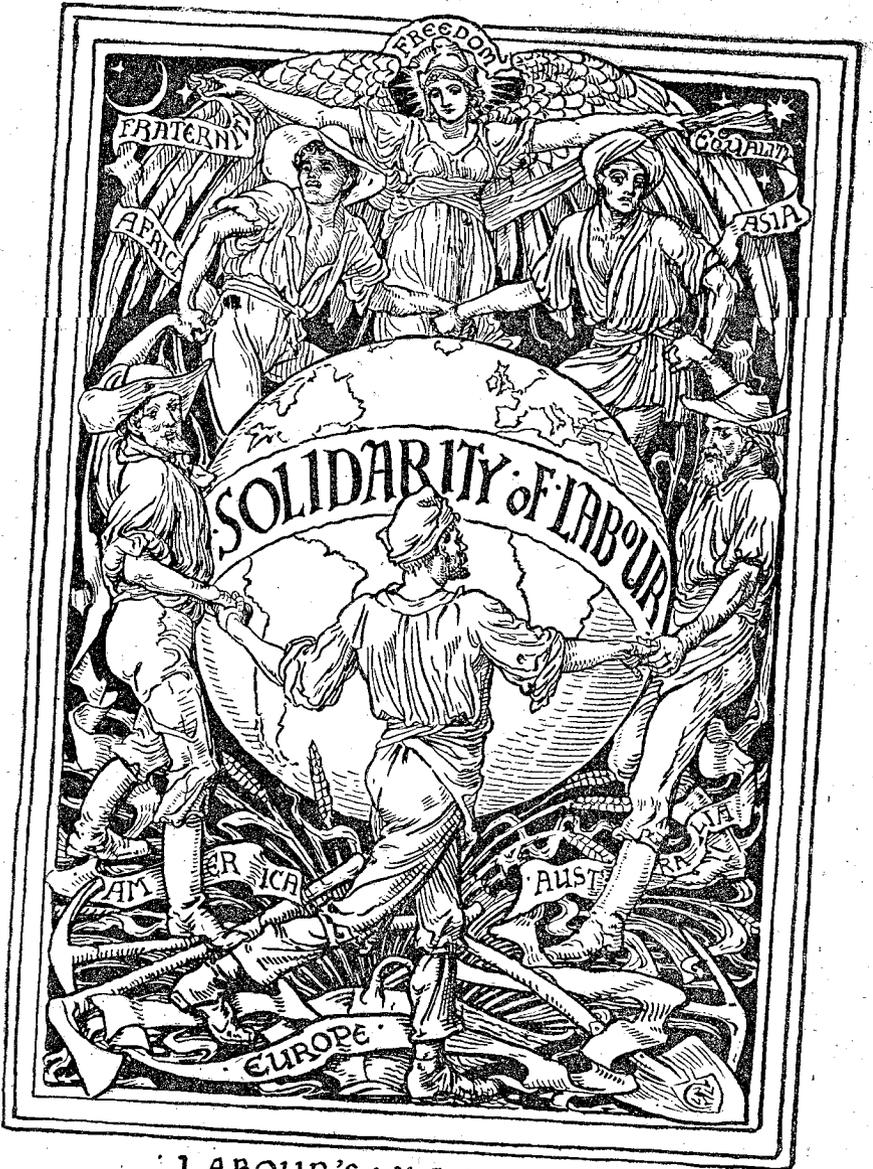
Ce fut la parole magique par laquelle se termine le Manifeste des communistes :

« Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! »

Engels et Marx ont merveilleusement condensé, dans cette phrase finale, ces deux idées directrices de leur œuvre commune : *unité du prolétariat*, au travers des frontières ; *antagonisme inévitable des classes*, malgré les protestations sentimentales, et généralement intéressées, de ceux qui nient l'existence des classes, pour sauvegarder les profits qu'ils en tirent.

À partir du moment où ces idées s'affirment dans une forme qui les rend accessibles à tous, on peut dire que la démocratie socialiste est née. Le Socialisme idéaliste des cinq premières décades — que la France

WALTER CRANE



LABOUR'S · MAY · DAY ·
DEDICATED · TO · THE · WORKERS · OF · THE · WORLD ·

La Journée ouvrière du 1^{er} Mai

(Dédié aux ouvriers de l'univers)

eut l'impérissable honneur de donner au monde — engendre le Socialisme positif, réaliste, prêt à l'action, conscient de son but final, l'appropriation collective des moyens de production, — et de son but immédiat : organisation du prolétariat en parti de classe ; destruction de la suprématie bourgeoise et fédération internationale des partis ouvriers nationaux.

Nous arrivons ainsi au point tournant du *xix^e siècle* : l'année 1848 marque la fin des révolutions bourgeoises et ouvre le cycle des révolutions prolétariennes. En février, républicains et socialistes combattaient encore sous les mêmes drapeaux. En juin, la guerre des classes ensanglante les rues de Paris, détruisant brutalement les illusions de ceux qui attendaient de la bourgeoisie le sacrifice spontané des privilèges de la bourgeoisie !

Cinquante ans ont passé depuis lors, emportant un à un les survivants de la grande année, les derniers de ces hommes forts qui posèrent la question sociale dans sa grandeur tragique et découvrirent au monde un idéal nouveau. Engels et Victor Considérant sont allés rejoindre les Proudhon, les Pierre Leroux et les Marx, si souvent divisés entre eux, mais réconciliés dans la mémoire des générations nouvelles. D'autres, plus jeunes, hélas ! — ai-je besoin de citer leurs noms ? — avaient déjà sombré dans la mort, avant d'avoir accompli de longs jours.

Il semble que la vie ardente des partis ouvriers ait besoin, pour se développer dans toute sa puissance, de milliers et de milliers de vies individuelles, consommées sans relâche, dans ces luttes de tous les jours, ces combats de tous les instants, ces apostolats où l'on se donne tout entier, et qui nous ont coûté plus d'hommes, peut être, que les formidables boucheries qui mirent un pied de sang dans les rues de Paris en juin 1848 et en mai 1871 !

Mais la mort engendre la vie. Toujours « jaillit un sang frais et nouveau », et jamais peut-être, dans l'histoire du monde, il n'y eut de croissance sociale aussi rapide que celle du Socialisme international. Le Christianisme lutte plus de trois siècles avant de planter la croix sur les coupes de Byzance, plus de mille ans avant d'avoir conquis l'Europe. En moins de cent ans, au contraire, le Socialisme a pris pied, aussi loin que s'étend la civilisation industrielle, de Melbourne à Saint-Pétersbourg, chez les Slaves orthodoxes, les Germains protestants, les Latins catholiques !

Dans l'Internationale parlementaire, depuis les dernières victoires de nos amis d'Autriche et de Hollande, il y a des représentants de toutes les nationalités ; les autres partis changent d'étiquettes et de programme, en changeant de frontières ; les catholiques eux-mêmes n'existent pas, comme parti, dans les régions du Nord, envahies par le protestantisme ; seule, la démocratie socialiste se dresse partout, identique à elle-même, provoquant les mêmes craintes, éveillant les mêmes espérances, adoptant un programme commu aux milieux les plus divergents, et marchant à son but avec une énergie qu'aucune défaite ne saurait abattre, car l'histoire de toutes les causes vraiment grandes démontre que toujours elles finissent par triompher.

..... Tout est métamorphoses :
Toujours un flot nouveau chasse les vieilles choses,
Et l'échange éternel rajeunit l'univers.

Prométhée agonise sur les rochers du Caucase, mais le feu dérobé aux dieux se répand partout en douce lumière et en chaleur féconde. Christ est cloué sur la croix, mais le grain de senevé, la plus petite de toutes les graines, deviendra le grand arbre qui abrite les oiseaux du ciel. Socia-

listes, écrivait Proudhon, après les manœuvres de juin, « le présent nous excommunie, l'avenir est sans avenir pour nous et notre existence s'abîme dans un double néant ; mais notre effort ne sera pas perdu... »

Déjà, les générations nouvelles, devant qui les voies s'ouvrent plus larges, recueillent le fruit de ces efforts. Le Socialisme s'est constamment enrichi des apports que lui ont légué ceux qui sont morts à la tâche. Ils ont passé, mais les transformations qu'ils rêvaient s'accomplissent, et c'est leur pensée qui anime les organisations ouvrières, pénètre les sciences sociales, bouleverse la vieille économie politique, porte l'inquiétude dans l'âme des gouvernants et inspire les millions d'hommes qui, le premier jour de mai, communièrent avec leurs ancêtres, en fêtant le printemps et l'amour, avec leurs compagnons de lutte, en affirmant la solidarité de tous ceux qui combattent pour la cause, avec ceux qui viendront après nous, en chantant par avance l'Hymne à la Joie du prolétariat délivré.

EMILE VANDERVELDE.

Le Sultan, massacreur des Arméniens et des Crétois,
et l'Europe son amie et alliée contre la Grèce

PAR FORAIN



— Essuie-toi les mains et allons diner. (Figaro)

Il faudrait pourtant en finir

Ce titre est mauvais. C'est... *Il faudrait pourtant commencer!* qu'il fallait dire.

Je ne le change pas, parce qu'au fond, c'est la même chose.

Ce que je veux dire c'est ceci :

Voilà vingt-sept ans que nous sommes en République — d'étiquette du moins, — et non seulement, nous ne sommes pas plus avancés qu'au 4 septembre 1870, mais il faudrait être aveugle pour ne pas constater que les choses — et les hommes surtout — s'avachissent de plus en plus.

A des assemblées qui pendant quatre ans ne faisaient pas grand chose ont succédé des assemblées qui en faisaient encore moins.

Et nous en sommes arrivés à celles qui ne font plus rien du tout.

De là à passer entre les mains d'autres qui déferont le peu que les précédentes ont fait, il n'y a qu'un pas; et tout semble indiquer que nous sommes très en forme pour le faire.

*
**

Je ne voudrais pas être un oiseau de mauvais augure, mais ma conviction est que si nous allons encore de ce train ne fût-ce qu'un an ou deux, la République est de nouveau f... lambée, et que tout sera à recommencer. Je n'y vois pas d'ailleurs grand inconvénient, quant une chose est mal emmanchée.

Pour peu que l'on veuille se donner la peine de réfléchir, il n'est pas difficile de se rendre compte que tout le temps qu'une République perd à ne rien faire, est autant de gagné pour les ennemis de ce régime, qui n'ont qu'à se croiser les bras et à ricaner en disant aux masses :

Non... mais, regardez donc!... nous font-ils assez suer vos républicains?... Ils voulaient tout améliorer, tout réformer, tout purifier... Eh bien, qu'est-ce que vous dites de ça ??? Vous savez... quand vous en aurez assez, nous sommes là.

*
**

Et en somme, ils ont raison de tirer profit de l'imbécilité et de la flanchardise de leurs ennemis. C'est de bonne guerre, et tout le monde à leur place en ferait autant.

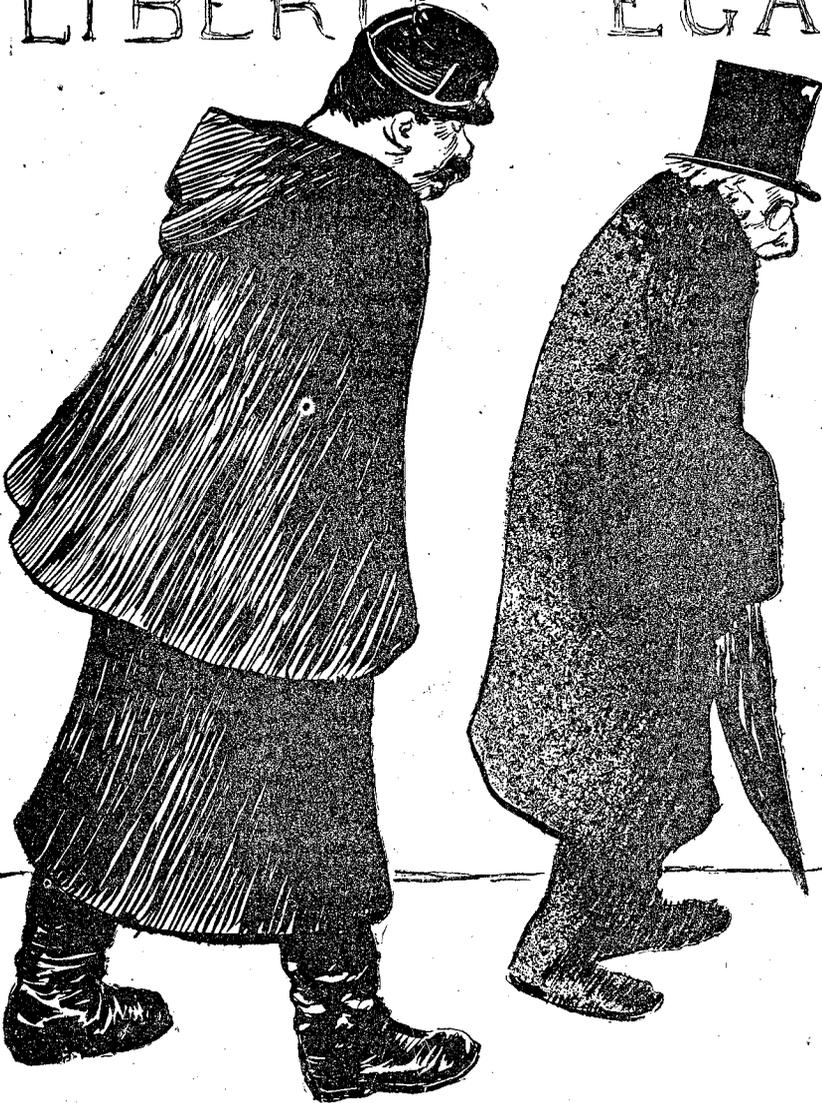
Il est bien évident, avouons-le, qu'une République qui en vingt-sept ans n'a pas seulement donné le premier coup de pioche du terrassement destiné à recevoir les fondations d'un nouvel édifice social, n'est qu'une République impuissante, phtisique, scrofuleuse, donc pas viable.

Et confessions le : celle dont nous jouissons est une particulière de cette espèce là ; il n'y a pas à se le dissimuler.

Bien mieux : nous avons tout intérêt à ne pas nous le dissimuler et à l'avouer carrément même au nez de nos ennemis : car si nous avions la bêtise de paraître prendre au sérieux cette République de laquelle nous sommes positivement en train de mourir, c'est alors que nos ennemis auraient tout à fait beau jeu pour se ficher de nous dans les grands prix, et se tordre les côtes de rire en disant à leur clientèle :

Non... mais vrai! contemplez donc ces types... sont-ils assez réussis!... Ils ont une République qui ne fait rien... qui ne rime à rien... qui depuis vingt-sept années ne leur donne même pas l'ombre de la première des réformes qu'ils désirent... Et ils acceptent, et ils adorent ce mannequin... et ils y tiennent... et ils veulent le garder quand même!... c'est tordant!...

LIBERTE EGALI



— Et puis, nom de Dieu! ayez pas l'air de vous payer ma gueule!

Tandis qu'en reniant franchement et résolument cette République postiche, qui n'en est pas une, les républicains échappent au moins au ridicule immense dont se couvrent les jobards qui se laissent monter le plus grotesque des bateaux. Ils sont, — momentanément — c'est vrai, dupes d'une chose stupide, malfaisante et honteuse, mais au moins, ils la savent... et ils le disent.

De cette façon, tous les droits sont réservés.

Pour en revenir à ma marotte, ^{* *} je crois profondément, — tant mieux si je me trompe, — que la République — celle d'aujourd'hui s'entend, — touche de très près à son effondrement.

Je dis : *de très près*, parce que je pense à cette année 1898 dont les premiers mois vont voir le renouvellement de notre assemblée législative, et que ma conviction est que si cette assemblée ressemble aux autres, c'est la fin de tout, attendu qu'un affaiblissement toujours croissant ne peut être éternel et que la mort est au bout.

Si, pendant quatre années encore, nous avons une Chambre de laquelle rien ne jaillisse en fait de réformes sociales, — ou même seulement de tentatives de réformes sociales, car la tentative suffirait, — il me semble absolument impossible que la lassitude, l'indifférence et le découragement ne nous jettent pas dans la première aventure venue.

Et quand je pense que cette aventure-là, les ennemis de la République la guettent en ricanant de notre couardise, et en se moquant de nous, — et ils ont fichtre bien raison !... — il ne m'est pas difficile de supputer la nature du dénouement qu'ils nous préparent.

^{* *} Vous exagérez, ne manquent sans doute pas de me répondre quelques-uns de mes lecteurs qui sont et veulent rester dans le bleu, vous exagérez... la France est républicaine, et ne se laissera pas conduire où vous dites quoiqu'il arrive.

Et moi, je leur réponds ceci :

La belle avance vraiment !... que votre France soit, — ou plutôt se croie — républicaine, si elle manœuvre tout le temps comme si elle ne l'était pas ; si, comme une dinde, elle choisit tous les quatre ans pour fonder, affermir et faire aimer cette République, des farceurs qui promettent tout et ne tiennent jamais rien. Il est de toute évidence que d'un tel état d'impuissance et d'inaction se prolongeant et s'accroissant toujours, doit résulter le manque de confiance. Et le manque de confiance mène à toutes les chutes ; ce n'est plus qu'une affaire d'occasion, — souvenons-nous du vilain bobo boulangiste qui a failli nous jouer un si sale tour.

^{* *} Conclusion : A mon avis, 1898 avec ses élections va décider du sort de la République actuelle.

De deux choses l'une :

Ou les électeurs seront de nouveau assez serins pour constituer une Chambre pareille aux précédentes. Naturellement, cette Chambre nous conservera la République anémique que nous avons. Et alors, elle n'en a pas pour longtemps.

Ou ils auront le nez de choisir enfin des députés d'aplomb qui en constitueront une autre : une vraie. Ainsi soit-il !...

Mais de toute façon, je n'en démords pas : Celle que nous avons aujourd'hui est dans le sac.

Et je vous promets que je ne la pleurerai pas ; je l'ai assez vue.

TOUCHATOUT.

AUJOURD'HUI

PAR STEINLEIN



NAVRANCES D'AUJOURD'HUI

Il est impossible, à quelque parti qu'on appartienne, de quelques préjugés qu'on ait été nourri, de n'être pas touché du spectacle de cette multitude malade, respirant la poussière des ateliers, avalant du coton, s'imprégnant de céruse et de tous les poisons nécessaires à la création des chefs-d'œuvre, dormant dans la vermine, au fond des quartiers où les vertus les plus humbles et les plus grandes nichent à côté des vices les plus endurcis et des vomissements du baigne; de cette multitude languissante et soupirante à qui la terre doit ses merveilles, qui sent un sang vermeil et impétueux circuler dans ses veines et qui jette un long regard de tristesse sur le soleil et l'ombre des grands parcs.

BAUDELAIRE.

Il ne suffit pas de rester spectateur inerte du bien et du mal, en jouissant de l'un et en se préservant de l'autre. La morale moderne aspire à un rôle plus grand; elle cherche les causes, veut les expliquer et agir sur elles; elle veut, en un mot, dominer le bien et le mal, faire naître l'un et le développer, lutter avec l'autre pour l'extirper et le détruire.

CLAUDE BERNARD.

DEMAIN

PAR STEINLEN



DEMAIN

Il y a seulement quelque dix ans, quand il nous arrivait d'affirmer que nous allions fatalement vers une crise révolutionnaire, on nous reprochait de dramatiser volontairement l'avenir, dans l'intérêt de notre cause.

Depuis lors quel changement !

Maintenant — pour justifier l'hypothèse révolutionnaire — nous n'avons plus besoin d'interroger l'histoire, d'évoquer les aveugles résistances, les féroces répressions bourgeoises, les grandes luttes prolétaires au long de ce siècle.

C'est que sous la double influence du fait et de la propagande socialiste les cerveaux ouvriers ont évolué, en eux s'est inscrite ineffable l'aperception du demain révolutionnaire.

Et chaque jour, cette aperception se fait plus claire, plus précise.

Est-ce que toute notre vie sociale n'est pas assombrie de la menace révolutionnaire ?

La formule autrefois claironnée par les saltimbanques de l'opportunisme : « Le cléricanisme, voilà l'ennemi ! » changée en celle de : « Le socialisme, voilà l'ennemi ! » n'est-ce pas l'appel à tous les intérêts, à toutes les peurs, à toutes les haines ?

Cette fusion en un seul bloc de tous les éléments radicaux, monarchistes, opportunistes, n'est-ce pas la concentration des forces réactionnaires qui s'effectue en vue de la résistance, en vue du combat ?

Toutes les réformes sociales apportées et défendues au Parlement par nos camarades socialistes dédaigneusement repoussées, les libertés syndicales foulées aux pieds, le droit de grève cyniquement violé par gouvernants et magistrats, en province, les élus municipaux socialistes affamés par le patronat, les députés socialistes injuriés, arrêtés, molestés dans les grèves, à Carmaux, les urnes cambriolées comme à Narbonne, sont-ce là symptômes d'évolution pacifique ?

Le socialisme, par politiciens et journalistes bourgeois, déclaré la négation de tout progrès, un péril social, une dangereuse et criminelle aberration, n'est-ce pas la mise en accusation en attendant la mise hors la loi ?

Souvenons-nous que ces mêmes menaces ont déjà retenti aux oreilles prolétariennes — en mai 1848 — c'est-à-dire annonciatrices d'hécatombes.

Seuls encore quelques impatients de la classe dirigeante préfèrent le « il faut en finir avec le socialisme », demain il sera sur toutes les lèvres bourgeoises.

Bien coupables ceux qui — à une heure pareille — songeraient à faire accepter le bulletin de vote comme arme suffisante d'émancipation, à endormir les travailleurs sur l'oreiller des réformes et de la légalité.

Luttons sur ce terrain légal, parlementaire, puisque — c'est incontestable — il aide au groupement des masses ouvrières, au développement de l'idée socialiste, mais préparons-nous, et sans trêve, à la lutte sur un autre terrain au jour proche peut-être où, frappée au travers de sa légalité, la bourgeoisie, sortant complètement de la droite et pacifique route, se précipitera — en nous y entraînant — dans le chemin de traverse, en pleine crise révolutionnaire.

MAXENCE ROLDES.

QUESTIONS D'UN EMPEREUR CHINOIS

L'empereur de la Chine auquel furent présentés les premiers missionnaires européens, leur fit cette observation :

Si la connaissance de Jésus est nécessaire au salut, si Dieu a voulu sincèrement nous sauver, comment nous a-t-il laissés si longtemps dans l'erreur ? Il y a plus de seize siècles que votre religion est établie dans le monde, et nous n'en avons rien su. La Chine est-elle si peu de chose qu'elle ne mérite pas qu'on pense à elle, tandis que tant de barbares sont éclairés ?

POURQUOI NOUS SOMMES RÉVOLUTIONNAIRES

Une légende historique :

LA NUIT DU 4 AOÛT 1789 ET L'ABOLITION DES DROITS FÉODAUX

Lisez l'histoire, et dites-moi s'il est une seule idée vraie, féconde, organique, qui, introduite dans un milieu social quelconque, n'ait laissé à sa suite un sillon sanglant ? Ne voyez-vous pas qu'elle a dû coûter d'autant plus de sang et de larmes qu'elle était plus sociale, plus humaine, plus compréhensible, c'est-à-dire qu'elle embrassait des rapports plus nombreux, plus complexes et qu'elle devait attendre une plus grande somme d'intérêts ?

C. FAUVETY.

« La question sociale sera résolue pacifiquement, nous dit-on. Les nobles ont volontairement abandonné leurs privilèges. Les bourgeois feront de même lorsqu'ils auront compris que le Progrès exige la fin de l'exploitation de l'Homme par l'Homme. Pourquoi préconiser la Révolution sociale, puisqu'elle n'est pas indispensable ? »

Ce raisonnement — ou, si vous aimez mieux, ce déraisonnement — s'appuie sur une légende absurde.

Il n'est pas vrai, en effet, que les nobles se sont volontairement dépouillés de leurs privilèges.

C'est au peuple que revient le mérite d'avoir rendu inutile et même dangereux, l'ordre féodal à ceux mêmes qui, jusqu'alors, en avaient tiré honneurs et profits.

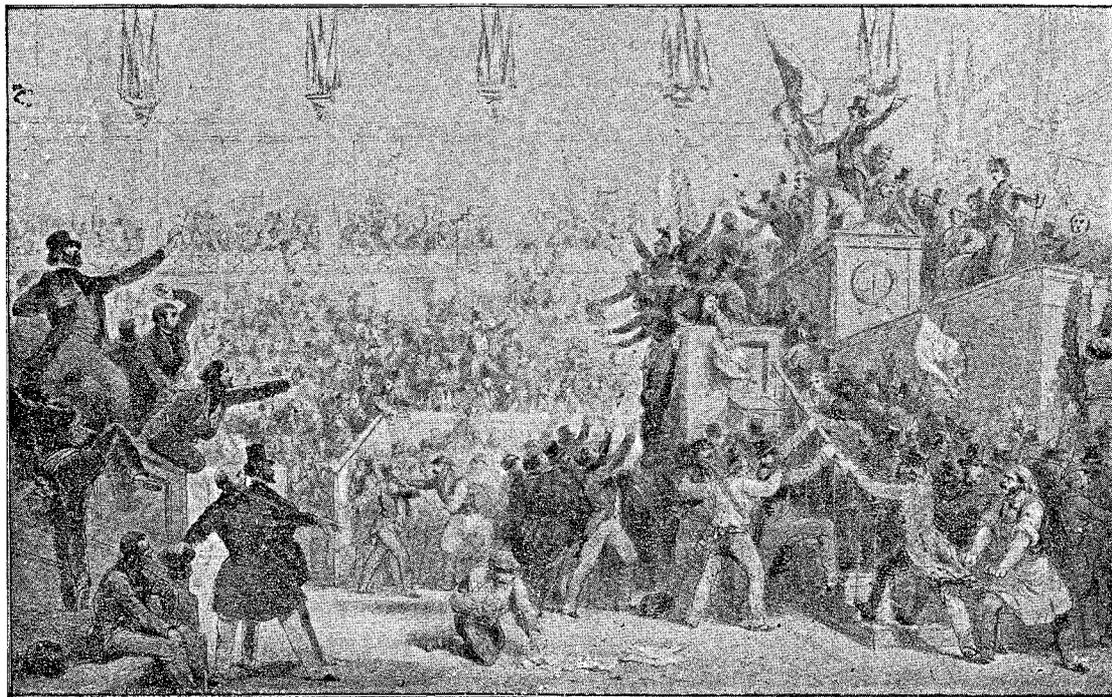
Au 4 août 1789, les droits seigneuriaux — en fait — n'existaient plus. Leur suppression légale s'imposait à tous et les nobles y trouvèrent (ainsi que le démontrent plusieurs historiens) de précieux avantages.

« Est-il vrai que, saisis tout d'un coup d'une sorte de délire de justice, les nobles, le clergé, les privilégiés, aient tout à coup, d'eux-mêmes, sacrifié sur l'hôtel de la patrie, des droits reconnus, indiscutés, actifs ? demande Lermina. Non, cent fois non.

« Que se passait-il, à cette heure ? Le peuple des campagnes, les plus misérables, les plus souffrants, formés en bandes, brûlaient les châteaux, brulaient les parchemins et les archives des familles nobles. Mot grave : *on se refusait à payer* les redevances iniques. Ce droit de colombage, si poétiquement abandonné, n'était qu'une vexation ridicule et sans valeur — le droit appartenant au haut justicier seul de bâtir colombier en tourrelle. M. de Virieu en fit l'offre à plus de fracas qu'il ne valait. Point si enthousiastes, ceux qui d'ores et déjà discutaient — comme le comte de Custine — le chiffre de rachat des droits féodaux. De toutes les conquêtes de la nuit du 4 août, pas une qui ne fut déjà remportée par la désuétude ou par les colères du peuple.

Pourquoi être si ému, quand le seigneur qui avait fait envoyer aux galères des paysans coupables de délit de chasse, devine qu'un coup de fusil l'attend dans son domaine, derrière un buisson.

Bien comprendre la situation. Il y avait insurrection d'un bout à l'autre du pays contre le mal, contre le crime féodal. Les affamés faisaient la chasse aux accapareurs. D'atroces cruautés punissaient ces cruels endurcis. On chauffait les pieds des résistants ; M. de Barras était massacré sous les yeux de sa femme enceinte. Guerre civile et générale. En Franche-Comté on brûlait Clairefontaine, Lure, Betanlie, Molans. L'avantage restait au droit, représenté par des hordes furieuses, n'ayant que l'instinct de la revanche. Les nobles et les prêtres du 4 août — qui, d'ailleurs, se contraignirent les uns les autres, par concurrence, à ces reconnaissances du droit — n'eussent pas dit un mot si le peuple n'avait pas pris la Bastille, si l'on n'avait pas tué Foulon, Berthier, Launay. Ce prétendu enthousiasme était fait de deux éléments : la



L'ENVAHISSEMENT DE L'ASSEMBLÉE AU 15 MAI 1848.

volonté de sauver le plus possible en abandonnant le moins possible ; la peur de payer trop cher des privilèges qui déjà n'avaient plus qu'une valeur nominale.

« Le véritable mérite de la nuit du 4 août remonte plus haut : à cette explosion de la conscience humaine dont le peuple avait été l'aveugle instrument. La peur qu'il inspirait à tous fut le véritable principe de cet écroulement du passé. »

Les privilèges nobiliaires, on le voit, n'ont été abolis légalement que parce que déjà la révolte des ruraux les avait supprimés.

* * *

La prise de la Bastille eut été stérile — impossible peut-être — sans le soulèvement des campagnes, sans la Jacquerie qui, en cent endroits divers, mit

La torche dans les châteaux,

sans la révolte du peuple, qui se fit justice en tuant quelques affameurs.

A Caen, c'est un soulèvement contre les employés de la gabelle. Un M. de Belzunce, qui commandait un régiment, voulut le réprimer. Il fut livré par ses propres soldats et fusillé.

Arrêté à Vire, l'ancien ministre Foulon est revêtu d'un collier d'orties, d'un bouquet de chardons et d'une botte de foin. Conduit à l'Hôtel de Ville, il est pendu avec son gendre Berthier.

Les campagnes se réveillaient.

Le paysan, las de peiner pour son seigneur, se soulevait.

Et elle est terrible la guerre des Jacques !

Taine nous raconte que dans la Provence « quarante à cinquante insurrections » se sont produites en moins de quinze jours. Que demandaient les révoltés ? Que tout soit égal, qu'il n'y ait plus de seigneurs et d'évêques, plus de rangs. » Ils se soulevaient en vue d'opérer « un changement entier et absolu dans les conditions et les fortunes... Dans plusieurs lieux, on a fait assez connaître que c'était ici une espèce de guerre déclarée aux propriétaires et à la propriété », et « dans les villes comme dans les campagnes, le peuple continue à déclarer qu'il ne veut payer ni impôts, ni droits, ni dettes ». Aix, Marseille, Toulon, Aupt, Luc, Brignolles, Arles, Manosque, « dans plus de quarante villes ou bourgades » on s'insurge contre l'impôt sur la farine.

A Brignolles, « treize maisons sont pillées de fond en comble, trente autres à moitié ». A Aupt, un M. de Montferrat est tué et coupé en petits morceaux. A Peinier, à Sollier, à Riez, à Pignan, à Saint Maximin, à Barzols, à Hyères, d'importantes destructions sont opérées par les révoltés.

« La sédition, ajoute Taine, à qui nous empruntons ces faits, la sédition est sociale, car elle s'attaque à tous ceux qui profitent ou commandent sous l'ordre établi. »

Il a raison : c'était une révolution sociale.

Elle épouvanta la noblesse.

Partout on se refusait à payer les impôts.

La révolution grandissait.

On ne s'arrêtait pas à brûler les titres de propriété, les rôles de redevance, registres et autres paperasses spoliatrices des classes laborieuses.

Dans la Franche-Comté, plusieurs châteaux furent livrés aux flammes par les paysans insurgés.

A Luxeuil, à Lure, des abbayes furent pillées. Le château de Vaux-Villiers fut assiégé et ravagé de fond en comble par neuf cents campagnards.

Les exécutions sont nombreuses. « M. de Montesson fut fusillé au Mans après avoir vu égorger son beau-père, raconte le *Moniteur*. En Languedoc, M. de Barras fut coupé en morceaux devant sa femme près d'accoucher. En Normandie, un seigneur paralytique fut abandonné sur un bûcher dont on le retira les mains brûlées. En Franche-Comté, M^{me} de Batteville fut forcée, la hache sur la tête, de faire abandon de ses titres. La princesse de Lestang y fut également contrainte, ayant la fourche au cou et ses deux filles évanouies à ses pieds ; M^{me} de Tournière, M. Lallemand, eurent le même sort ; le che-

valier d'Ambly, trainé nu sur un fumier, vit danser autour de lui les furieux qui venaient de lui arracher les cheveux et les sourcils ; M. d'Ormessan, M. et M^{me} de Montesu eurent pendant trois heures le pistolet sur la gorge, demandant la mort comme une grâce et ne voulant pas consentir à la cession de leurs droits : ils furent tirés de la voiture et jetés dans un étang. »

Pendant que ces faits s'accomplissaient, que faisait la noblesse ?

Prise de peur, elle abandonnait la plupart de ses privilèges.

Les conquêtes de la nuit du 4 août, la Bourgeoisie les doit aux campagnards insurgés, aux miséreux révoltés qui ont, d'un bout de la France à l'autre, incendié les châteaux, brûlé les parchemins et les archives des familles nobles et opulentes.

Voilà ce que nous enseigne l'Histoire.

Si la noblesse a été expropriée, si les philosophes de la Constituante et de la Convention ont pu éblouir l'Europe avec leur *Déclaration des Droits de l'Homme*, leur *Constitution de l'An II* et leur *Fête de la Raison*, c'est parce que les classes misérables n'avaient pas désarmé.

L'Angoumois, la Champagne, le Périgord, le Rouergue, le Quercy, le Bas-Limousin et la Basse-Bretagne furent longtemps le théâtre d'épouvantables jacqueries que la loi martiale ne sut ni prévenir ni réprimer.

Pendant ce temps, les châteaux du vicomte de Noailles, de M. de Cazalès, de M. de Lameth, de M. le duc d'Aiguillon flambaient, et une insurrection terrible éclatait dans le Gard, une autre dans l'Ille-et-Vilaine où plusieurs châteaux, entre autres celui de Blosses, furent réduits en cendres par les paysans.

Conclusion :

Les droits féodaux furent détruits par la violence.

* * *

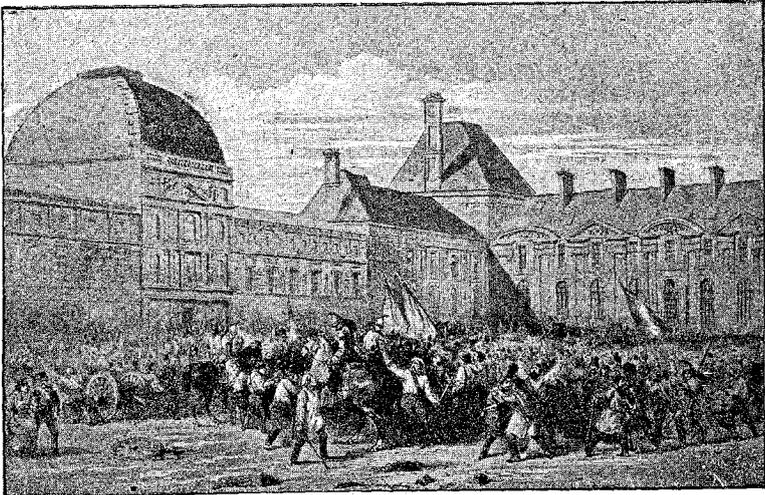
Qu'on ne vienne donc pas nous parler de discussion, de persuasion !

On peut amener un bourgeois à reconnaître la nécessité d'une expropriation de la classe capitaliste. On ne peut convertir une classe à l'idée qu'elle doit disparaître.

La Révolution sociale est inévitable.

Travaillons à l'organiser.

DÉSIRÉ DESCAMPS.



1848. — Le 24 février. Prise des Tuileries.

Jacques le Rouge

POÉSIE INÉDITE DE POTTIER

Miserere,
Pas une âme qui bougé,
Jacques le Rouge,
Sabré, coffré,
Est mort, est enterré.
Quoi? Jacques, notre orgueil,
Enterré sans cercueil,
Sans cortège et sans deuil.

Non!
Non, Jacques n'est pas mort,
Car il vit encor,
Jacques, à toi nous buvons,
Jacques, à toi nous rêvons.
Non, Jacques n'est pas mort,
Car il vit encor.

Le voyez-vous.
C'est lui, son dos se courbe,
Le soc s'embourbe
Et les bœufs roux
Tremblent sur leurs genoux.
Ce pourvoyeur de pain,
Sous le ciel africain,
Défriche et meurt de faim.

Non!
Non, Jacques n'est pas mort,
Car il lutte encor.
Jacques, à toi nous buvons,
Jacques, à toi nous rêvons.
Non, Jacques n'est pas mort,
Car il lutte encor.

C'est ce canut
Qui tisse pour la joie,
Velours et soie,
Type ingénu
D'héroïsme inconnu.
Hélas? à nourrir seul,
Femme, enfants, mère, aïeul,
Il tisse son linceul.

Non!
Non, Jacques n'est pas mort,
Car il aime encor.
Jacques, à toi nous buvons,
Jacques, à toi nous rêvons.
Non, Jacques n'est pas mort,
Car il aime encor.

Le front rasé,
C'est lui, c'est le zouave,
Le voyou brave,
Rusé, bronzé,
Grisé, fanatisé.
Il tailla, charcuta
Si bien, qu'à Magenta
Un boulet l'emporta.

Non!
Non, Jacques n'est pas mort,
Car il meurt encor.
Jacques, à toi nous buvons,
Jacques, à toi nous rêvons,
Non, Jacques n'est pas mort,
Car il meurt encor.

Cot inventeur,
C'est lui, c'est Prométhée,
Ame insultée,
Dieu Créateur,
En quête d'éditeur.
Atteint du feu sacré,
Ce grand désespéré
Meurt d'un monde rentré.

Non!
Non, Jacques n'est pas mort,
Car il cherche encor.
Jacques, à toi nous buvons,
Jacques, à toi nous rêvons
Non, Jacques n'est pas mort,
Car il cherche encor.

Debout! Debout!
Pièbe qui saigne et pleure,
Voici ton heure.
Jacques est partout
Et son souffle emplit tout.
Son souffle éteint l'erreur
Et tient sous la terreur
Le pape et l'empereur.

Non!
Non, Jacques n'est pas mort,
Car il règne encor.
Jacques, à toi nous buvons,
Jacques, à toi nous rêvons!
Non, Jacques n'est pas mort,
Car il règne encor.

EUGÈNE POTTIER.

On nous dit que le Tzar obtient le grand cordon :

Vous, qui le lui passez, serrez, mais serrez donc!...

LE DESIDERATUM DE TROUVAREDIR

— Vois-tu, dit ce jour-là Nimporteki à Trouvaredir, avec ton système on n'arrivera à rien, tu es un vrai démolisseur, un casse-tout; tu critiques, tu blâmes à droite et à gauche, devant et derrière; tu fais le moulinet avec ta faconde, comme un professeur de canne avec son bâton; tu brises ce que tu rencontres et je te vois entouré de débris! Que mettras-tu à la place de ce que tu détruis?

TROUVAREDIR. — Tu me fais pitié avec tes atermoiements, avec tes ménagements; la chèvre et le chou ont des loisirs avec toi, s'ils avaient des mains,



EDMOND POTONIÉ-PIERRE

ils pourraient se les frotter!... et le loup donc, sa satisfaction ne connaîtrait plus de borne, il pourrait tomber sur la chèvre et l'envoyer rejoindre le cousin de la malheureuse cousine qu'il a fini de digérer. — Pour moi, je ne connais qu'une méthode bonne et saine pour apprendre et enseigner cette science essentiellement humaine qui a nom *progrès* et qui, une fois sue, donnera aux camarades et à nous-mêmes bonheur et satisfaction, puisque nous pourrons alors avancer selon les préceptes de notre conscience, méthode, procédé si tu veux, des plus simplistes qui est la ligne droite, ligne qu'il faut suivre sans tergiverser, en disant, comme le voulait Paul-Louis, ce que l'on pense, tout ce que l'on a sur le cœur et dans l'esprit! — Foin de la politique perverse, foin des sophismes griseurs: « Défendons-nous avec les armes qui servent à nous attaquer. Préparons ce qu'il y a à mettre à la place de ce dont nous ne voulons plus » et mille autres balivernes qui endorment nos intelligences!...

Au fait, par quoi remplacer ces fléaux: le choléra, la peste, la famine, l'exploitation des travailleurs allant jusqu'à la mort de ces derniers? La cholérine, le typhus, la *philanthropie* mitigée, protectrice des coffres-forts capitalistes, suffiront-ils pour cela? Réjouis-pourrons-nous penser: voilà un *petit* progrès acquis? Non, vois-tu, Nimporteki, la vérité est le contraire de l'erreur et il n'y a pas de demi-vérité; allons vers le soleil radieux de la régénération, soleil dont l'aurore s'annonce, mais ne marchons pas vers le nord ou le sud quand c'est l'astre qui nous attire.

NIMPORTEKI. — C'est facile à dire, mais à faire? — Et, les fossés, et les traquenards, et les trappes ménagés sur la route, les éviteras-tu sans faire un détour? — N'est-on pas obligé de compter avec le temps présent, de faire des salamalecs aux monarchies qui vous entourent, même quand on est en république? Peut-on empêcher de massacrer au Levant, de torturer au Sud et de déporter et pendre au Nord, tout en abominant, *tout bas*, ces horreurs!... Et la diplomatie...

TROUVAREDIR. — Les diplomates, tu me fais bondir; je t'en prie, ne m'en

parle pas, c'est à eux que toi et ton beau-frère, le citoyen Toulemonde, vous comptez confier les cartes de votre jeu, au lieu de mener la partie vous-mêmes; aussi quel gâchis! O Goëthe! que tu avais raison de dire que le meilleur des gouvernements serait celui qui enseignerait aux hommes à se gouverner eux-mêmes. Oui, vieux Teuton; mais où le trouver ce gouvernement-là? Tu as oublié de nous le dire!

NIMPORTEKI. — Voyons, mon bon, dans les accès de ton mal chronique, tout critiquer, tout bafouer, tout détraquer, tu vas vraiment trop loin... Nos ambassadeurs, nos sages, polis et savants diplomates ont empêché souvent bien des maux de tomber sur l'humanité.

TROUVAREDIR. — Oui, je sais, à Lilliput, ils ont essayé de mettre les Petitboutiens et les Grosboutiens d'accord et, n'ayant pu y parvenir, ils restèrent cois, et, après force coups, une fois les *Te Deum* chantés dans les deux camps, on continua comme devant à manger les œufs à la coque, ici par le côté pointu, là par le côté rond. Oh! prestige de la diplomatie, merci grand Jonathan Swift, après cent soixante-dix ans, tes enseignements nous servent encore. — Hélas! pauvre philosophe, tu as appris, à tes dépens, ce qu'il en coûte de critiquer un chevalier Walpole et tant d'autres, même en leur laissant un masque, comme plus tard notre P.-L. Courier savait à quel prix on paie le plaisir de laisser danser des paysans... Dame! mon cher Nimportecki, je sais que mon procédé, la franchise, la vraie, entendons-nous bien, a ses martyrs, mais là est le salut; tiens, moi qui n'aime guère les proverbes, je répète celui-ci : « Fais ce que dois, advienne que pourra ».

NIMPORTEKI, avec une pointe d'ironie. — Que je te félicite, mon vieux Trouvaredir, voici déjà un instant que nous causons et tu as laissé ronfler bien tranquillement dans un coin ta rengaine : « Guerre à la guerre ».

TROUVAREDIR. — Si tu te moques de ma rengaine, elle risque bien à se réveiller, elle a l'oreille si fine!... Mais tranquillise-toi, je ne veux pas chevaucher mon *dada* aujourd'hui et je ne te rebattrai pas les oreilles de mes refrains habituels, chansons que fredonnèrent avant moi Sully, Kant, voire même un abbé de Saint-Pierre, s'il vous plaît, abbé que Jean-Jacques, le papillot, porta aux nues...; et Saint-Simon, et Fourier, et Pierre Leroux et les Cobden, les Victor-Hugo, les Eihu Burritt, les Penn, les Henri Richard, les Virchow, les Garibaldi, les, les, enfin toute la masse des hommes de bien, en chœur s'il vous plaît, tous les bonshommes quoi! dans l'acception vraie du mot, chansons dont tu n'arrives pas à répéter les refrains, malgré toute la bonne volonté. Certes, je sais bien que tu ne tiens pas à te faire percer la peau et broyer les os pour le plus grand bien d'un tas de messieurs de tous pays, de toutes nations qui voient, l'œil sec et le cœur plus sec encore, le capital broyer sous sa masse de plus en plus rondelette, travail et travailleurs et qui pour continuer à avoir ce beau coup d'œil, s'allient aux potentats de la vieille Europe et aux milliardaires du Nouveau-Monde! Non, vois-tu mon naïf et bon Nimportecki, attendons encore un peu pour poser la question de la paix sur sa vraie base : la justice. On m'appelle Trouvaredir, parce que je trouverais idiot, dans un pays de brigands, d'instituer des justices de paix, alors que le premier bandit venu peut, le revolver au poing, faire la loi à l'un des pauvres juges affolés; c'est pour cela que je trouve id... non (soyons parlementaire), intempestif, de parler d'arbitrage à des gens qui, comme les gros et petits Boutiens, continueront à manger les œufs du côté qui leur plaît; c'est pour cela que la justice internationale (à ne pas confondre avec l'arbitrage) est reléguée aux calendes, espérons-le, aussi peu grecques que possible; c'est pour cela, cher ami, que moi qui suis partisan de l'inviolabilité de la vie humaine, moi, qui suis pour l'école de la persuasion, je suis profondément découragé...

Espérons-le, ça ne durera pas, et, en attendant mieux, fédéraliste enragé, je voudrais voir naître chez nous les Etats-Unis d'Europe composés de Républiques sociales.

Nous n'y sommes pas!

EDMOND POTONÉ-PIERRE.

Le mérite n'a pas besoin d'autre avantage que sa propre excellence.

MORELTY.

La République Française alliée du Sultan contre les Crétois



— Ah! pourriture, catin, poufiasse opportunarde, toi aussi t'es contre les Crétois!

(LA CRÈTE DEVANT L'IMAGE)

(Le Pere Peinard, 7 mars)

Dans la COMMUNAUTÉ, la morale vient des choses et non des hommes; les services que nous rendons aux autres retournent sur nous-mêmes: on ne peut trouver que dans le bonheur commun sa félicité individuelle.

HOBBS.

ENFANTS PAUVRES ET ENFANTS RICHES

Le très brillant et un peu paradoxal collaborateur du *Peuple* — Edmond Picard — disait ici même, il n'y a pas bien longtemps, l'impression de profonde admiration que lui inspirait la résolution prise par quelques jeunes et riches américaines, d'endosser la blouse grise des ouvrières de fabrique; d'autres, se vêtant de haillons, allant chanter dans les cours, quêtant, au profit des pauvres les gros sous jetés des fenêtres, le charmaient pareillement.

Avec sa nature enthousiaste, amoureuse de tout ce qui sort du cliché habituel et un peu monotone de la vie journalière, ayant l'horreur de la banalité aussi bien dans les actes que dans la parole écrite ou le verbe parlé, Edmond Picard a été ravi et il nous l'a dit en son style coloré : Il trouvait cela superbe et héroïque, ces *misses* millionnaires quittant le luxe du *home* paternel pour aller se mêler aux filles de fabrique et peiner avec elles; il était ému, jusqu'en ses entrailles pitoyables, à la pensée de ces jeunes personnes « du monde » allant promener leurs haillons et leur voix le long des murs, le nez au vent, mendiant pour les autres; il déclarait qu'il n'y aurait pas d'acte plus sublime à poser ici en Belgique pour une riche jeuneucelle, que d'aller suer comme hercheuse au fond d'un charbonnage.

Je me permettrai de lui déclarer, très respectueusement, que je suis d'un avis diamétralement opposé; que je considère ces *yankées* comme des toquées, des névrosées que ronge le désir de remplir de leur nom tous les journaux de l'univers; que ce puffisme outre-océanien donné sous couleur de pitié me révolte et m'écœure; que si j'étais maman de ces folles — lorsqu'elles rentrent au logis bientôt lassées et leur rôle écrasant et trop heureuses de revenir à leur luxe — je leur donnerais la fessée ou je les pousserais sous la douche, selon leur tempérament — et, lorsqu'elles seraient calmées et corrigées je leur dirais :

— Comment! vous possédez le double bonheur de vous sentir prises de pitié envers ceux qui luttent cruellement pour gagner leurs pauvres croûtes — car j'imagine que ce n'est pas une indignité comédie que vous avez jouée — et à côté de cela vous avez la richesse, c'est-à-dire la joie de pouvoir soulager une partie de ces misères, et vous allez stupidement, sous prétexte de fraternité, renoncer à cette joie la plus profonde qui soit, la seule durable? Cessez donc d'être tout à la fois absurdes et inutiles, réfléchissez, laissez-vous guider par votre cœur sensible et non par votre tête folle, et bientôt vous comprendrez que l'altruisme est un dieu auquel on ne songe qu'en un agenouillement de prière, et non un saltimbanque qui se laisse charmer par des pirouettes et des sauts périlleux... — je leur dirais ça, et certainement reviendraient-elles à un sentiment plus exact et plus noble de leur devoir et de leurs charges fraternelles.

* * *

On enseigne bien des choses aux enfants; on leur fourre bien des matières dans leur pauvre petit cabochon tôt anémié. A quatre ans, ils savent lire, à dix ce sont de lamentables et grotesques savants, des phonographes nasillant admirablement les leçons apprises; à quinze ans, les garçons discutent politique, appellent « vieux ramollis » les hommes de trente, courent les filles et sont en train de perdre leurs dernières illusions — en attendant qu'ils perdent leurs premiers cheveux; — les « jeunes personnes » connaissent à fond l'art de la toilette et des coiffades, sont aussi mauvaise langue que leur mère, et absolument expertes en ce sport mondain, si apprécié, qui consiste à faire un tas de mamours à des gens qu'en son for intérieur on trouve stupides ou peu honorables. C'est charmant.

On développe toutes les facultés de l'esprit, on développe toutes les forces physiques, mais le cœur de l'enfant — ce pur petit nid qu'on pourrait qualifier de tant jolies et fraîches choses — y songe-t-on seulement? Non. Dit-on à cet être innocent, qui ne sait rien, qui ne saura que ce que vous lui apprendrez, qu'il n'y a que les sots qui soient fiers et arrogants envers les humbles! Leur

Un coin des quartiers miséreux de Londres

COMMENT LES PAUVRES Y VIVENT



Ces maisons lamentables situées dans le quartier Clare Market sont le résultat des calculs des propriétaires. Elles sont si vieilles qu'elles tombent en ruines et que le *London Comity Conseil* a voté leur disparition.

dit-on qu'il faut peser ses paroles et que la calomnie est un crime odieux ? Leur apprend-on que la joie intime la plus intense est de donner ? Non si l'enfant est sage on lui promet, comme récompense, des gâteaux, un bibelot qu'il désire, on le conduit au cirque mais jamais on ne lui dit : « Tu as été si gentil et si obéissant que tu as droit à une récompense spéciale : voici une pièce blanche qui te permettra de faire un heureux. »

Si, au lieu de lui enseigner la coquetterie et la gourmandise on lui disait parfois : Voici un vêtement qui coûtera cinquante francs ; ne veux-tu pas te contenter d'un moins élégant, qui n'en coûterait que vingt-cinq, et donner les vingt-cinq francs restants à un pauvre petiot qui est presque nu ? » ; ou bien : « Veux-tu, un jour surdeux, te passer de dessert et, avec l'argent économisé, acheter du pain à un pauvre qui a faim ? » ; ou encore, le jour de la fête, le jour de l'an, fait-on comprendre à l'enfant qu'il doit songer aux déshérités, aux malheureux privés de tout ? — et avec de l'adresse, de la douceur et de la patience, toutes les mères arriveraient à pétrir à leur gré le cœur malléable de leur enfant, et ceux-ci — devenus grands — leur devraient cette jouissance adorable et puissante, cette force à opposer aux heures noires de la désespérance et des humaines douleurs : la pitié.

Mais hélas, dans ce sanctuaire sacré auquel il ne faudrait toucher qu'avec des précautions de dévot, que met-on ? Du sot orgueil, de l'envie, le besoin de paraître et d'éclipser les autres, et surtout — surtout — l'amour de l'argent, la joie de l'avare, le désir de posséder, d'être *propriétaire*. Voyons, ces livrets scolaires de caisse d'épargne, est-ce autre chose ? C'est enseigner l'économie, me diriez-vous ; allons donc ! C'est enseigner l'avarice, la rapacité, le désir d'amasser, c'est tuer toute velléité de charité et de miséricorde, et voulez-vous l'avis d'un instituteur à propos de cette épargne scolaire :

— Les enfants d'aujourd'hui, me disait-il, savez-vous bien ce qu'on en fait ? *des petits capitalistes*. Sans compter que, dans les villages où les enfants de la bourgeoisie sont mêlés aux enfants pauvres, ces derniers ont le creve-cœur d'apporter un sou — souvent rien — alors que les autres arrivent avec un franc, cinq francs, parfois dix francs, à la nouvelle année par exemple,

Voilà donc l'appréciation d'un homme bien en place pour juger sainement la question, et notamment connu comme doctrinaire, donc pas suspect de théories « subversives ». Eh bien n'est-ce pas odieux ? et après cela les journaux bien pensants, et les gazettes de la haute bourgeoisie, continueront à clamer que nous prêchons au travailleur la haine du riche, alors que vous autres classes dirigeantes, vous la mettez pour ainsi dire dans le programme des études officielles.

Enseignez l'économie, soit, mais que cela se fasse à la maison et non à l'école sous les yeux de pauvres petits êtres qui seront là parfois avec les entrailles vides, à se dire : « Si j'avais cet argent cependant, je pourrais manger comme un riche » ; mais, en même temps que la nécessité de l'épargne, enseignez le devoir, si doux du partage — et tenez, j'y songe, que la *soupe scolaire* soit payée aux petits des pauvres gens par les petits des bourgeois ; que les parents donnent à leurs enfants partant pour l'école, le sou qui reconfortera un camarade miséreux ; que ceux qui possèdent paient en espèces et que ceux qui recevront paient en gratitude — et ce serait si touchant cette aide fraternelle entre tout petits, et autrement utile pour former la conscience et le cœur des enfants que le « cours de morale » de MM. Schollaert et C^e.

ALICE BRON.

Un plus haut développement social a fait naître en nous de nouvelles idées, nous reconnaissons maintenant dans une mesure considérable les droits de l'humanité. Mais notre civilisation n'est que partielle. On arrivera peu à peu à se convaincre que l'équité dicte des préceptes auxquels nous n'avons pas encore prêté l'oreille, et les hommes pourront alors apprendre que priver les autres de leurs droits à l'usage de la terre, c'est commettre un crime qui ne le cède en perversité qu'au crime de leur ôter la vie ou de les dépouiller de la liberté personnelle.

HERBERT SPENCER.

BONHOMME EN SA MAISON

Musique de P. FOREST

Paroles d'Eug. POTTIER

Allegro

REFRAIN

Jacques bonhom - me, Triple oi - son, Tu n'ès pas

COUPLÉ

maitre en ta maison Quand nous y som - mes. U - ne ban - de

de che - na - pans En - va - bit son humble habi - ta - cle, Cha - cun d'eux

vit à ses dé - pens. Le ru - doy - ant fort s'il re - na - cle...

II

L'un d'eux, nommé monsieur Milliard,
Lui râlle moissons et cuvées.
Et sans payer un rouge liard
L'oblige à faire ses corvées.

(Au refrain.)

III

Un autre, noir comme un corbeau,
L'œil béat, la face vermeille,
Lui dépeint sa misère en beau
Et lui vend du ciel en bouteille.

(Au refrain.)

IV

Un autre, à mufle d'argousin,
Qui semble un dogue prêt à mordre
Provoquant expres du bonsin,
A coups de trique remet l'ordre.

(Au refrain.)

V

Un autre, juge fort humain,
Couvrait les larcins de la bande,
Nous prouve clair, le code en main,
Que les volés payent l'amende.

(Au refrain.)

VI

Que fit Jacques. Il jona gros jeu,
Et las d'inutiles batailles,
A la birouque il mit le feu
Et rôtit toutes ces canailles.

(Au refrain.)



COUTURIER



Jacques Bonhomme, triple oison,
Sois donc maître en ta maison.

(Tiré de la *Carmagnole*.)

LE COMMERCE CONTEMPORAIN

Sans nier en rien les services que le commerce a rendus à la civilisation générale, on est fondé à le critiquer, au moins tel qu'il s'est exercé dans le passé et se pratique aujourd'hui encore chez les races arriérées dont la civilisation est à la fois primitive et contemporaine. Mais les mœurs industrielles et commerciales de l'Europe, de notre Europe d'hier et de celle d'aujourd'hui, valent-elles beaucoup mieux que celles du passé? Pour s'en flatter, comme on le fait bien souvent, il faut, ou être bien mal informé, ou fermer les yeux de peur d'y voir. Faire l'apologie du commerce en général est devenu banal; car l'esprit mercantile a tout envahi. Au siècle dernier, Diderot, tout en déclarant qu'un négociant ne lui semblait pas un personnage propre à devenir le héros d'un poème épique, affirmait déjà que les vastes spéculations, la généralisation de l'esprit de troc et d'échanges, étaient des gages de tranquillité et de paix (1). Or, ces lieux communs, si brutalement contredits par les faits, sont encore aujourd'hui réédités quand même. Ainsi Stuart Mill déclare gravement que le commerce est maintenant ce que fut autrefois la guerre : savoir, l'occasion principale des contacts. Il ajoute que les aventuriers du commerce civilisé sont les premiers civilisateurs des barbares; que le commerce enseigne aux nations à voir sans envie la richesse et la prospérité de certaines d'entre elles; qu'il garantit la paix du monde et assure pour jamais le progrès continu des idées, des institutions, de la moralité (2). Malheureusement ces belles affirmations optimistes sont cruellement démenties par les faits. Ainsi, en 1692, un homme d'Etat anglais, lord Shaftesbury, disait tranquillement : « Il est temps de faire la guerre à la Hollande pour rétablir notre commerce. » En 1743, lord Hardwick s'exprimait avec la même férocité mercantile : « Il faut, disait-il, ruiner le commerce de la France pour nous ouvrir des débouchés sur le continent. » (3). Et pourtant, à ce moment, la grande industrie n'était pas encore née; elle date seulement de l'invention de la machine à filer par Arkwright (1769) et surtout de celle de la machine à vapeur par James Watt (1786).

Depuis lors, et jusqu'à ce jour, le développement industriel et commercial a pris, dans les pays civilisés, une extension qui a dépassé de bien loin toutes les prévisions. Ainsi, par exemple, en 1894, le total du commerce spécial de l'Angleterre s'est chiffré par 15 milliards 150 millions (4).

Dans le même pays, les deux tiers de la population laborieuse, privés de toute propriété sérieuse, vivent uniquement des salaires et profits industriels; un tiers seulement est encore employé par l'Agriculture (5). Mais malgré les influences soi-disant lénifiantes de l'industrie et du commerce, notre XIX^e siècle comptera parmi les plus sanglants de l'histoire; il aura même vu rééditer les sauvages expéditions coloniales des *Conquistadores* espagnols ainsi que les grandes Compagnies exotiques du XVII^e et XVIII^e siècles, et nous sommes trop autorisés à dire avec Adam Smith : « Le commerce qui, pour les nations comme pour les individus, devrait être un lien d'union et d'amitié, est devenu la source la plus féconde des animosités et de la discorde. L'ambition capricieuse des rois et des

(1) DIDEROT, *Fragments politiques*, t. IV, 42 des Œuvres complètes.

(2) STUART MILLE, *Economie politique*, t. II, 114.

(3) YVES GUYOT, *Siècle* du 20 mars 1895.

(4) *Le Siècle*, 31 janvier 1895.

(5) Ch. VOGEL, *Puissances coloniales*, t. I, 169.

ministres n'a pas été plus fatale au repos de l'Europe que l'insolente jalousie des commerçants et des manufacturiers... La basse rapacité, l'esprit monopoleur des négociants et des manufacturiers, qui pourtant ne sont ni ne doivent être les maîtres du monde, sont des vices incorrigibles (1) ».

Mais la fièvre industrielle et commerciale a déchaîné bien d'autres maux et, si horribles qu'aient pu être les carnages grossiers, ils ne sauraient cependant se comparer aux sourds et délétères effets du labeur des usines, aux souffrances incessamment imposées par l'industrie commerciale à un prolétariat toujours grossissant (2).

Le mal date de loin. Dès le XV^e siècle, les manufactures de laines s'étant fort développées en Flandre, la matière indispensable, la laine, haussa de prix et l'aristocratie anglaise se mit aussitôt à créer des pâturages, en usurpant les biens communaux et transformant en prairies les terres emblavées. Du même coup, et nécessairement, on dépossédait et on expulsait la population rurale, dont la ressource dernière consistait à louer ses bras aux manufacturiers (3).

Des bras, on en cherchait partout et on s'en procurait par tous les moyens, même des bras d'enfants. Les *Workhouses* purent alors se débarrasser aisément de leur population enfantine; car les manufactures les leur prenaient par bandes, par lots, et même en tolérant dans la livraison, à titre de déchet, un idiot sur vingt sujets. Une fois entre les mains des manufacturiers, les enfants étaient exploités et épuisés avec une parfaite absence d'humanité. Maltraités, torturés, ils se relayaient par équipes, jour et nuit, ne quittant le travail que pour se jeter exténués dans des lits *toujours chauds*; car ils n'avaient jamais le temps de refroidir. Ces abus effroyables durèrent longtemps; en 1813, un lot d'enfants fut encore confondu avec les meubles d'un banqueroutier et vendu avec eux aux enchères (4). L'avènement des machines à vapeur généralisa le mal et augmenta singulièrement la consommation d'hommes. Raisonnablement, on aurait pu espérer un résultat tout contraire: puisque la fabrication mécanique pouvait produire bien davantage en exigeant le concours de moins de bras; mais il s'agissait de gain et non de raison; on produisit donc à outrance afin de vendre davantage, de vendre quand même.

Avec le règne de la vapeur se créa vraiment la grande industrie, d'abord et surtout lainière, puis cotonnière. Les usines devinrent colossales, mais, néanmoins, elles se multiplièrent; car, dans la production usinière, les frais sont en raison inverse de la centralisation du travail. On vit alors se constituer un servage d'un nouveau genre: « En Alsace, écrit l'économiste Villiaumé, tel filateur, riche de dix à quinze millions de francs, est entouré de deux à trois mille habitants qui dépendent absolument de lui. Le salaire est fixé par le maître et non débattu. L'ouvrier, ne pouvant expatrier sa femme et ses enfants, voit sa liberté enchaînée (5). »

Mais produire n'est pas tout; il faut vendre aussi, depuis lors, tous les Etats industriels se sont mis à la recherche de débouchés nouveaux. En Europe, ce genre de trouvaille est devenu de plus en plus difficile; car le protectionnisme des vieux âges est sorti tout rajeuni de son tombeau. A l'envi les uns des autres, les Etats européens se sont hérissés de tarifs protecteurs, faisant office de muraille chinoise, et se sont mis à élever chez eux, à la brochette, des usines sans utilité, « à fabriquer des fabricants » (6). Par

(1) Cité par VILLIAUMÉ, *Econ. pol.*, t. I, 194.

(2) Voir mon *Evolution de l'Esclavage*, ch. XX et *passim*.

(3) MARX, *Capital*, ch. XXVII, 317.

(4) MARX, *Capital*, ch. XXX, 339.

(5) VILLIAUMÉ, *Economie politique*, t. I, 194.

(6) MARX, *Capital*, ch. XXXI, 339.

contre coup nécessaire, on a vu sévir de nouveau la fièvre coloniale et l'accès ne le cède en rien à celui du XVI^e siècle. Bon gré mal gré, et sous peine de mort, les noirs africains devront s'habiller avec nos cotonnades et s'enivrer avec nos alcools industriels. Les Etats soi-disant civilisés se sont mis avec une hâte fébrile à dépecer l'Afrique, afin d'en exploiter les indigènes et le sol.

Cela s'appelle « ouvrir à la civilisation » des contrées nouvelles ; mais les beaux prétextes n'ont jamais manqué pour colorer les vilaines actions. Ainsi Pline affirme, avec emphase, que si Rome a ensanglanté le vieux monde, ce fut pour son bien, pour lui donner la paix et marier les nations ; la « mission historique » était déjà inventée. Si Cortez, Pizarre et leurs émules ont dépeuplé l'Amérique centrale, ce fut à bonne intention, pour procurer aux Indiens les joies du paradis catholique. Aussi, devons-nous être moins surpris qu'affligés quand, de temps à autre, un écho d'Afrique nous apprend que tels ou tels « civilisateurs » européens se sont conduits beaucoup plus mal que des sauvages.

A titre de forfaits isolés, ces abominations ne seraient que regrettables ; mais nous leur trouvons un caractère bien autrement inquiétant, quand nous voyons qu'elles symptomatisent un état d'esprit général ; quand nous constatons qu'elles ne choquent, pour ainsi dire, personne et qu'en les blâmant on devient presque ridicule. C'est que trop souvent, même dans nos pays d'Europe, l'argent excuse quantité de laides choses ; c'est que la morale et parfois même la justice deviennent assez bonnes personnes quand il s'agit de grosses fortunes un peu trop rapidement acquises ; l'une alors ne blâme qu'à regret ; l'autre ne sévit qu'avec peine.

Certes, il y a bien longtemps que les méfaits de l'argent ont commencé à indigner les moralistes. Sophocle lui attribue plus qu'à toute autre cause les mauvaises lois et les mauvaises mœurs (1). Shakespeare en fait un magicien dépravé, qui sait blanchir les noirceurs, embellir la laideur, justifier l'injustice et qui, sans difficulté, installe les voleurs même dans les chaises curules des sénateurs (2). Mais, du temps de Shakespeare, l'âge d'argent était jeune encore. Jamais, en effet, le goût et le crédit de l'industrie, du commerce et de tout ce qui s'y rapporte n'ont été aussi répandus ; jamais surtout la spéculation industrielle n'a été aussi souvent, que de nos jours, pressée entre la ruine d'un côté et la surproduction de l'autre ; jamais non plus les capitaux mobiliers n'ont été aussi multipliés ; jamais ils n'ont été accumulés en masses aussi considérables en si petit nombre de mains. Or, le capital, surtout le capital facilement mobilisable, n'est pas malthusien : il aime à se reproduire. Comme l'a dit avec *humour* un économiste anglais, la moralité du capital se subordonne exactement à la grandeur des gains à réaliser : « Le capital abhorre l'absence de profit ou un profit minime, comme la nature a horreur du vide. Il est timide, mais, à 10 0/0, on peut l'employer partout ; à 20 0/0, il s'échauffe ; à 50 0/0, il est d'une témérité folle ; à 100 0/0, il foule aux pieds toutes les lois humaines ; à 300 0/0, il n'est pas de crime qu'il ne puisse commettre, même au risque de la potence (3). »

Mais ce capital industriel et commercial, si exempt de scrupules, est aujourd'hui colossal ; en France, où pourtant l'industrie est moins développée qu'ailleurs, sa valeur nominale se rapproche de celle du capital foncier ; mais il jouit d'une extrême mobilité, que jusqu'ici les législations

(1) *Antigone*.

(2) TIMON, scène XIII.

(3) P.-J. DUNNING. *Trades Unions and Strikes*, p. 436 (London, 1861). Cité par MARX. *Capital*, ch. xxxi, p. 340.

de la plupart des Etats ont refusé au capital immobilier. Les Sociétés industrielles sont devenues des êtres abstraits, sans conscience ni entrailles, et leurs actions anonymes peuvent passer de main en main, comme une pièce de monnaie. Est-ce un progrès ? Oui, certes, au point de vue du libre essor de la spéculation ; mais l'intérêt de la moralité générale est tout autre, et les Etats seront bien malades quand leurs citoyens seront devenus, en majorité, de simples machines à gagner le plus d'argent possible avec le moins d'efforts possibles. Or, la spéculation pure, le trafic des valeurs mobilières, l'agiotage, ont d'autant plus beau jeu que les papiers de crédit et de bourse abondent davantage ; mais ces valeurs sont aujourd'hui en nombre immense ainsi que les opérations auxquelles elles donnent lieu. A Londres, la seule banque de virements, dite *Clearing-House, de Lombard-Street*, compense annuellement pour cinquante milliards de chèques (1) ; car le commerce de l'argent, celui des banques, s'est développé corrélativement à l'autre, ainsi qu'il arrive toujours. En même temps, les emprunts d'Etats créent incessamment de vraies valeurs fiduciaires, représentées par des coupures de plus en plus petites et soumises aux fluctuations journalières de la Bourse, aux manœuvres de la spéculation. Or, tout a contribué depuis des siècles à développer le goût du jeu, déjà très commun chez les sauvages ; et, si l'on considère que de colossales fortunes ont poussé, comme des champignons, sur le fumier de la spéculation véreuse et ont ainsi constitué de très pernicieux exemples, on est en droit de dire que le seul fait de posséder une parcelle, même minime, de notre énorme capital mobilier doit souvent suffire à donner aux gens des préoccupations financières, à leur inoculer dans une certaine mesure l'esprit du jeu, à les faire rêver de grosses fortunes acquises sans effort.

Mais que cette dépravation mercantile grandisse davantage encore, devienne universelle et l'humanité civilisée ne méritera plus guère de vivre. Dès aujourd'hui, on est fondé à dire, que, s'il nous reste un certain fonds de désintéressement, de noblesse morale, d'altruisme, ce n'est presque plus qu'une survivance des âges anciens, souvent grossiers, féroces même, mais où pourtant ce vaste ensemble d'assez tristes choses que, pour abrégé, nous appelons « l'argent », était encore subordonné à des mobiles plus désintéressés.

Quelle est donc la conclusion à tirer relativement au commerce en général ? C'est de le réformer moralement, de le corriger, en lui donnant pour but autre chose que le lucre quand même : il faut que Mercure cesse d'être le dieu des marchands.

D^r CH. LETOURNEAU.

Les Matérialistes

Si les matérialistes avaient le pouvoir sur la terre, l'on n'entendrait bientôt plus parler d'une maladie qui peut être appelée le typhus de la faim, les établissements pénitentiaires ne formeraient plus le moteur principal du mécanisme social, et chaque jour n'apporterait pas à la surface de la Société des phénomènes qui laissent entrevoir un abîme de misère et de dépravation. Une morale publique, sous l'égide de laquelle pareilles choses se passent tous les jours aura beau se rengorger ; elle ressemblera toujours au pharisien priant dans le temple, et elle sera jugée selon la mesure de félicité dont jouit le genre humain sous sa domination.

Le bonheur de la société humaine est l'unique autel sur lequel doit se sacrifier la véritable morale. La nôtre se résume dans ces mots : *Amour de l'humanité.*

Louis BUCHNER.

(1) CH. VOGEL. *Loc. cit.* t. I, p. 237.

M. ALFRED R. WALLACE

LE GRAND SAVANT, L'ÉMULE DE DARWIN L'ÉMINENT SOCIALISTE



Wishing yourself and the
cause of Socialism every
success

Believe me
Yours very truly

Oct 28th. 1895

Alfred R. Wallace

LA JOURNÉE DE HUIT HEURES

M. Mac, industriel anglais, vient de publier un travail important sous le titre : *La journée de huit heures*. C'est surtout dans l'intérêt des industriels que M. Mac a étudié la question, convaincu que la journée de huit heures, dès qu'elle sera appliquée, au a pour effet non seulement de rendre la population entière plus riche et plus vigoureuse, mais aussi, ce qui, pour l'auteur, adversaire décidé du Socialisme, a une grande importance, d'entraver le mouvement socialiste que la revendication de la journée de huit heures a beaucoup favorisé.

En se plaçant à un point de vue absolument objectif, sans obéir à des préjugés surannés, et s'appuyant seulement sur des faits qui se sont produits, surtout en Angleterre, aux Etats-Unis et en Australie, M. Mac déclare que la journée de huit heures a donné partout les résultats les plus satisfaisants, non pas seulement pour les ouvriers, mais aussi et surtout pour les industriels.

Quant aux ouvriers. M. Mac affirme que la diminution de la durée du travail, dès qu'elle a été appliquée en Angleterre, non seulement aurait profité à la santé et à l'intelligence des ouvriers, en les rendant plus tempérants et plus sobres, mais qu'elle aurait aussi augmenté la productivité de leur travail, ce qui, pour le capitaliste, doit avoir la plus grande importance.

La production industrielle, malgré la réduction de la durée du travail, non seulement a augmenté, mais s'est aussi améliorée. Le résultat n'a pas été obtenu sans doute dans un tour de main, car l'ouvrier ne s'adapte que peu à peu aux conditions nouvelles que la diminution de la durée du travail lui impose. Cependant les résultats ne tardèrent pas à se produire, le travail de l'ouvrier devenant plus intense en même temps que plus intelligent et plus soigné.

C'est ainsi que la journée de huit heures pourra être aussi introduite dans la petite industrie, sans lui causer trop de préjudice, en lui permettant de pouvoir lutter encore contre la grande industrie qui paraissait en pouvoir seule profiter.

La boulangerie en fournit un exemple frappant. Dans la colonie Victoria, les ouvriers boulangers, depuis 1883, ont la journée de huit heures. Malgré la diminution de la durée du travail, la production du pain, aussi bien dans les petites que dans les grandes boulangeries, non seulement n'a pas diminué, mais plutôt augmenté, le nombre des ouvriers employés étant toujours le même, et, ce qui a une grande portée, les salaires, eux aussi, ont augmenté.

La journée de huit heures, d'après ce qu'on vient de dire, ne saurait amener une augmentation sensible dans le nombre des ouvriers occupés dans les industries où elle serait appliquée : la productivité plus grande du travail et le progrès de la technique s'y opposent. Ainsi le chômage, effet nécessaire du régime capitaliste, ne sera pas restreint par l'introduction de la journée de huit heures, à l'exception cependant des industries où le travail ne transforme pas les matières, mais en déplace seulement les produits, avant qu'il arrive dans l'industrie des transports, dans les cafés, hôtels, restaurants, etc.

C'est ainsi que les ouvriers et les industriels, ces derniers surtout, ont le plus grand intérêt à ce que la journée de huit heures soit le plus largement appliquée. En effet, pour les industriels, la production, même si elle n'augmente pas davantage, gagnera toujours au point de vue de la qualité, les ouvriers travaillant avec plus d'intelligence, d'activité et d'entrain; les frais de surveillance pourront être réduits, les machines s'useront moins et les réparations en seront moins fréquentes.

Maintenant les ouvriers trouvent aussi, dans la journée de huit heures, des avantages importants, car ils peuvent se reposer plus longtemps, avoir plus de loisir pour cultiver leur esprit, les maladies diminuent, la vie moyenne augmente, et les prolétaires peuvent ainsi atteindre un âge plus avancé. Les ouvriers, pouvant travailler davantage pendant leur vie, peuvent réclamer à

juste titre des salaires plus élevés et satisfaire plus largement les besoins de l'existence. La vie de famille s'en ressentira aussi d'une manière favorable : l'ouvrier attachant plus de prix à la vie, comprendra mieux ses devoirs domestiques et sociaux et saura mieux les remplir.

On a dit bien souvent que l'ouvrier passera au cabaret le temps que lui accorderait la diminution de la durée du travail. Cependant, dans la colonie Victoria, ce sont les cabaretiers qui ont le plus protesté contre la journée de huit heures, car, à mesure que l'ouvrier se relève, il emploie ses loisirs à cultiver son esprit ou à des travaux qui le fortifient et le soulagent en même temps, comme, par exemple, le jardinage.

L'intervention de la loi, pour introduire la journée de huit heures, paraît nécessaire, l'expérience ayant démontré que les industriels ne se résigneront jamais à réduire spontanément la durée du travail. Une entente internationale, en raison du développement, qui n'est pas le même, de l'industrie dans les différents pays, ne paraît pas devoir donner des résultats satisfaisants. La voie que l'Angleterre a suivie pourra être parcourue aussi par les autres pays, pour arriver à diminuer la durée du travail. D'ailleurs, l'entente internationale des gouvernements, même si elle était possible, retarderait de trop l'adoption de la journée de huit heures; l'entente internationale des ouvriers, par leur influence sur les classes dirigeantes, pourra en faciliter la réalisation; mais ce qu'il importe avant tout, c'est que, dans chaque pays, l'agitation en faveur de la journée de huit heures soit continuée avec énergie et persévérance; le succès obtenu dans un ne peut que profiter à tous les autres et les aider dans leurs efforts pour atteindre le même résultat.

LATINUS.

RÉSIGNÉS

Troupeaux, que l'abattoir attend, qu'attendez-vous?
Quel espoir tient rivés vos pieds et vos essors?
Vous êtes les moutons dociles et très doux,
Qu'on égorge, et qui sont très contents de leur sort.

Vous êtes les bonnes bourriques,
Qu'à coups de fouets, à coups de triques
On mène, avant de les saigner.

J'ai vu vos yeux brûlés d'angoisses.
Mais jamais les haines ne croissent
Sous vos poitrails de Résignés.

Pourtant, c'est bien du sang qui circule en vos veines.
Vos faces, sur vos corps de bêtes, sont humaines...
Vous, Maîtres, vous avez des cœurs de pourceaux. Mais,
Vous, valets, êtes-vous des hommes? Je ne sais.

THÉODORE JEAN.

Sous les auspices de la routine, c'est la barbarie qui donne des lois à la civilisation.

JÉRÉMIE BENTHAM.

COUTURIER

Par Guine Chepeler



COUTURIER. — Ce pays-ci n'est jamais de pair.

RÉSIGNÉS

Ils ont fait des lois pour leur avantage, et les ont maintenues par la force. D'un côté le pouvoir, les richesses, les jouissances, de l'autre toutes les charges de la société.

F. LAMENNAIS.

LE PATRIOTISME

Le patriotisme, sous sa forme la plus simple et la plus claire, n'est pas autre chose pour les gouvernants qu'une arme qui leur permet d'atteindre leurs buts ambitieux et égoïstes; pour les gouvernés, au contraire, c'est la perte de toute dignité humaine, de toute raison, de toute conscience, et la servile soumission aux puissants. Voilà le patriotisme partout où on le prêché.

Le patriotisme, c'est l'esclavage.

Ceux qui prêchent la paix par arbitrage raisonnent ainsi : Deux animaux ne peuvent partager une proie autrement qu'en se battant; ainsi font les enfants, les barbares, les peuplades sauvages. Mais les gens réfléchis tranchent leurs différends par la discussion et la persuasion; ils mettent la décision entre les mains de personnes sages et désintéressées. C'est ainsi que

devraient agir les peuples à notre époque. Ils sont arrivés à la période de réflexion; ils ne se haïssent pas les uns les autres et pourraient terminer leurs différends d'une façon pacifique. Seulement, ce raisonnement ne porte que s'il s'applique aux peuples tout seuls, aux peuples qui seraient soustraits à la domination des Gouvernements. Car les peuples qui obéissent aux Gouvernements ne peuvent être des peuples sages, puisque leur obéissance même est un signe irréversible de folie.

Comment peut-on parler de la sagesse de gens qui se sont engagés d'avance à accomplir toutes les actions (y compris le meurtre) que leur prescrira le Gouvernement, c'est-à-dire certaines personnes que le hasard a placées dans cette situation. Des gens qui peuvent s'engager ainsi à obéir sans murmurer aux ordres qui leur viendront d'hommes qu'ils ne connaissent



LÉON TOLSTOÏ

pas, et qui vivent à Pétersbourg, à Vienne, à Berlin, à Paris, de telles gens ne peuvent être de sens rassis et les Gouvernements, c'est-à-dire des hommes qui disposent d'une telle puissance, peuvent encore moins être de sens rassis; il leur est impossible de ne pas abuser de ce pouvoir follement énorme, qui doit nécessairement leur tourner la tête. Par conséquent la paix universelle ne saurait être amenée par des moyens sages, par des conventions et des arbitrages, tant que les peuples obéiront encore aux gouvernements, car cette sottise les perdra toujours.

Or, on ne cessera d'obéir aux Gouvernements tant qu'existera le patriotisme, parce que le pouvoir est fondé sur ce patriotisme même ou, en d'autres termes, sur ce fait que les hommes sont prêts à obéir aux Gouvernements pour défendre leur pays, c'est-à-dire leur Gouvernement, contre les dangers que lui font courir des ennemis imaginaires.

C'est un patriotisme de ce genre qui a servi de base au pouvoir que les rois de France ont exercé sur leur peuple jusqu'à la Révolution; c'est un patriotisme de ce genre qui a servi de base au pouvoir exercé par le Comité de Salut public après la Révolution; puis au pouvoir de Napoléon consul et empereur, au pouvoir des Bourbons, de la République et de Louis Philippe, puis encore de la République; et, enfin, c'est tout juste si ce même patriotisme n'a pas fondé le pouvoir du général Boulanger.

En vérité, cette constatation est terrible; mais il n'y a pas et il n'y a

jamais eu de violence exercée en commun par un groupe de personnes et sur un autre, qui ne se soit exercée au nom du patriotisme; que les Russes et les Français se sont battus entre eux, et qu'ils s'apprentent à se battre contre les Allemands; et c'est généralement au nom du patriotisme que ce dernier peuple s'apprete à lutter sur deux fronts. D'ailleurs, ce sentiment ne provoque pas seulement la guerre, c'est en son nom que les Russes étouffent les Polonais et que les Allemands étouffent les Slaves.

En dépit des efforts que font les gouvernements pour faire naître au cœur des peuples, cette opinion publique d'autrefois, d'après laquelle le patriotisme est un beau et brillant sentiment, les hommes de notre temps ne croient déjà plus au patriotisme, et, de plus en plus, ils ont foi dans la solidarité et la fraternité des peuples. Le patriotisme ne représente plus rien, qu'un effrayant avenir; la fraternité des peuples est un idéal qui semble de plus en plus accessible à l'humanité et qui est désirée par elle. Par conséquent, les hommes doivent nécessairement passer de l'ancienne opinion publique, qui a fait son temps, à la nouvelle opinion. Ce changement est aussi inévitable que l'est au printemps la chute des feuilles mortes et l'épanouissement des jeunes feuilles contenues dans les bourgeons gonflés de sève.

Si seulement le cœur de chaque homme pouvait ne pas faiblir devant les tentations qui l'approchent sans cesse, si seulement il ne s'effrayait point de ces périls imaginaires dont on cherche à lui faire peur! Si les hommes pouvaient comprendre en quoi réside leur forcé toute puissante et victorieuse, alors ce monde que les hommes ont toujours désiré, non pas celui que l'on conquiert par des traités, par des voyages impériaux et royaux d'une ville à l'autre, par des festins, des discours, des forteresses, des canons, par la dynamite et la mélinite, par des impôts qui écrasent le peuple, par les jeunes hommes, la fleur de la nation, que l'on éloigne du travail et que l'on corrompt, — mais par celui que chacun de nous conquiert en ayant pour religion la vérité, ce monde, dis-je, serait depuis longtemps établi parmi nous.

LÉON TOLSTOÏ.

LE RÊVE DU TRAVAILLEUR

AIR : *Le Rêve du Paysan* (PIERRE DUPONT).

I

Sur ta main généreuse et forte
Laisse tomber ton front hâlé
Et que l'espérance t'apporte,
Travailleur, un rêve étoilé.
Dans une longue rêverie
Evoque le bonheur futur
Et vois, comme en une féerie,
S'ouvrir un ciel d'or et d'azur.

Rêve ! Travailleur, rêve !
Les maux qui t'assaillent sans trêve
Bientôt pour jamais vont finir ;
Regarde le bonheur venir
Dans l'avenir. (bis)

II

Chassant le malheur qui te brise,
L'écho d'accents purs et touchants
Vient sur les ailes de la brise
T'apporter de suaves chants.
Léger comme l'oiseau qui passe,
Doux comme l'aube d'un beau jour,

Pour le consoler, dans l'espace
Glisse un long murmure d'amour.

Rêve ! Travailleur, rêve !
Les maux qui t'assaillent sans trêve
Bientôt pour jamais vont finir ;
Regarde le bonheur venir
Dans l'avenir. (bis)

III

Vois, comme une vaine fumée,
S'envoler peines et revers.
La terre est belle et parfumée,
Le printemps fait fuir les hivers.
Ta constance est récompensée
Et le calme enfin t'est permis ;
Souris et fête en ta pensée
L'avènement des temps promis.

Rêve ! Travailleur, rêve !
Les maux qui t'assaillent sans trêve
Bientôt pour jamais vont finir ;
Regarde le bonheur venir
Dans l'avenir. (bis)

JACQUES GUEUX.

LES PHILOSOPHES DUPES DE LEUR TYRANNIE

En voyant notre siècle affecter un beau zèle pour le progrès des lumières, les idées libérales et l'essor de la pensée, présumerait-on que ses philosophes (c'est-à-dire la classe obscurante) sont ligués pour étouffer les découvertes en voie de progrès social, exercer en secret une contre-censure, une tactique pour entraver ces inventions philanthropiques et en avilir les auteurs ?

Quel fruit le monde savant recueille-t-il de cette persécution ? Quel rôle joue-t-il dans Paris, où l'on n'est rien sans la fortune ? Les philosophes ou même les savants utiles y tiennent-ils un premier rang ? Non ; car la masse des corps scientifiques a pour patrimoine un petit budget de 400.000 francs, distribué entre quelques favoris ; disons 500.000 francs, y compris les pensions. Voilà ce nombreux aréopage bien loti ; un demi-million de rente ! C'est tout à point le déjeuner d'un agioteur ; il en est même qui gagnent le plein million avant dîner.

Quant à la classe de sophistes qui prône ces agioteurs sous le titre d'amis du commerce, que ne sait-elle comme eux se placer au premier rang puisqu'elle est despote ! Si Bonaparte, après son coup d'Etat, ne se fut adjugé qu'une place de sous-préfet, on se serait moqué de lui comme on se moque des philosophes qui, loin de savoir s'élever à la fortune, sont au plus bas de la roue dans cette civilisation d'où il leur était si aisé de sortir.

L'esprit se soulève au tableau des disgrâces dont elle paie ses illustres savants et artistes. On voit partout la majorité d'entre eux réduite au sort de ce DON SERVANTÈS, « qui corrigea son siècle et mourut de misère. » Le grand CORNEILLE, au lit de mort, n'a pas de quoi se procurer du bouillon. MILTON aveugle est réduit à vendre son poème pour dix guinées ; le TASSE emprunte 50 sous pour vivre pendant la semaine ; l'ARIOSTE se plaint de n'avoir qu'un vêtement troué ; DRYDEN est toute sa vie aux gages d'un libraire ; LESAGE mange le pain de la pitié ; ADAMSON, à quatre-vingts ans, n'a pas de souliers ; CAMOENS meurt de faim dans les rues de Lisbonne ; KEPLER, BOECE et tant d'autres sont dans un état voisin de l'indigence ; le prince des poètes, HOMÈRE, mendie son pain, et le prince des philosophes, ROUSSEAU, gagne sa vie au métier de copiste.

Pour surcroît d'outrages, on affecte de les honorer après leur mort. On leur accorde un simulacre de faveur, une protection dérisoire, quand on se voit dispensé de les secourir. Un journal s'indignait, il y a peu de jours, de ce que le premier théâtre français n'avait pas donné des pièces de Corneille au jour anniversaire de son décès : Hé ! messieurs, si vous rappelez sa triste fin dont les détails ne font pas honneur à la France, au moins sachez reprocher à cette nation son ingratitude habituelle de payer les grands hommes en arlequinades après leur mort, et en persécutions pendant leur vie.

Ch. FOURIER.

PENSÉES, MAXIMES, MOTS DE COMBAT, etc.

Rien ne subsiste isolément dans l'univers, ne se nourrit de soi. On donne pour recevoir, on reçoit pour donner et la vie tarirait de toute part sans ce don mutuel et incessant de tous à chacun et de chacun à tous. X.

**

La vérité de quelque nature, qu'elle soit, ne peut jamais nuire, au lieu que l'erreur, quelque innocente et quelque utile même qu'elle paraisse doit nécessairement avoir à la longue des effets très funestes. CAMPANELLA.

**

Les calomnieurs sont comme le feu qui noircit le bois vert, ne pouvant le brûler. VOLTAIRE.

**

Ce ne sont pas les tyrans qui font les esclaves, ce sont les esclaves qui font les tyrans. DUCLOS.

Un voyageur qui vient de se désaltérer à une fontaine, ne porte point envie à qui, pressé d'une ardeur plus grande, *puise à longs traits* la liqueur bienfaisante que la généreuse nature fournit abondamment à tous.

* *

En arrêtant sa pensée sur la société et sur ses rapports, on est frappé d'une idée générale qui mérite bien d'être approfondie, c'est que presque toutes les institutions civiles ont été faites par les propriétaires. On est effrayé, en ouvrant le code des lois, de n'y découvrir partout que le témoignage de cette vérité. On dirait qu'un petit nombre d'hommes, après s'être partagé la terre, ont fait des lois d'union et de garantie contre la multitude, comme ils auraient mis des abris dans les bois pour se défendre des bêtes sauvages.

NECKER.

* *

Le monopole du travail deviendra enfin lui-même une entrave au mode de production qui a fleuri sous lui et avec lui.

K. MARX.

* *

Le socialisme repousse dans son but final la richesse comme moyen de production privée, comme source de rente privée, et par là il met radicalement fin, dans le fond, à toute inégalité de revenu ne résultant plus d'un travail particulier.

A.-E. SCHAEFFLE.

* *

Le prolétariat industriel n'est pas toute l'armée socialiste; celle-ci est composée logiquement de tous les souffrants, de tous les militants, de tous les espérants.

B. MALON.

* *

La propriété privée acquise par le propre travail de son possesseur et basée, pour ainsi dire, sur l'union de l'individu indépendant et isolé avec les conditions de son travail particulier, a été supplantée par la production privée capitaliste, basée sur l'exploitation du travail d'autrui, formellement libre.

K. MARX.

* *

Ce qu'il faut découvrir, c'est un ordre de choses dans lequel — conformément à la parole de saint Paul, à la justice et à l'ordre naturel — le bien-être augmente proportionnellement au zèle que l'on déploie et à la peine que l'on se donne, pendant qu'il diminue pour les oisifs.

ÉMILE DE LAVELEYE.

* *

Le travailleur moderne ou prolétaire n'est libre qu'autant qu'au risque de mourir de faim ou d'aller pourrir dans les prisons bourgeoises, il peut refuser au capitaliste de vendre sa force de travail.

Mais une fois dans la fabrique, il ne peut plus avoir de volonté, il n'est qu'un instrument de production comme l'exige l'intérêt du capitaliste, véritable autocrate industriel, en ce qui touche la partie matérielle de la production.

B. MALON.

* *

Qu'on se garde bien de considérer le socialisme comme un système de partage périodique des propriétés privées, ce serait s'escrimer contre des moulins à vent et chaque page des journaux socialistes a raison de flétrir ce procédé comme une preuve de crasseuse ignorance.

A.-E. SCHAEFFLE.

* *

La moralité du capital se subordonne exactement à la grandeur des gains à réaliser.

D^r LETOURNEAU.

* *

La splendeur des grands ajoute à notre propre misère le poids du bonheur des autres.

LA BRUYÈRE.

* *

La misère des hommes croît toujours avec leur dépendance.

B. DE SAINT-PIERRE.

* *

La misère accroît l'ignorance; l'ignorance accroît la misère.

M^{me} DE STAËL.

* *

Entretenir la misère c'est être complice de tout le mal moral qu'elle enfante.

J. DROZ.

* *

La misère est une maladie du corps social, absolument comme la lèpre est une maladie du corps humain.

V. HUGO.

Le système bourgeois consiste à payer des petits salaires et à donner quelques aumônes. Par les petits salaires, on exténue les œuvres et par de maigres aumônes on les enchaîne.
E. ANSELE.

Réalisez la propriété collective, tout le monde sera propriétaire et personne ne pourra aliéner sa part de propriété.
DOMELA NIEUWENHUIS.

On se fait souvent un grand nom en occasionnant de grands malheurs.
L'ABBÉ RAYAL.

Le monopole se détruit par son avidité même; c'est un torrent qui se perd dans les gouffres qu'il creuse.

Le poltron menace.

(Proverbe italien.)

On peut tuer celui qui dit la vérité, mais on ne peut la tuer elle-même, ni ceux qui l'ont entendue.
X...

Un écrivain contemporain a ainsi défini le mot gloire : une fleur qui ne croit que sur les tombes.
X...

Mourir pour la patrie : c'est doux et beau ! mais vivre pour elle : à mon avis, comme c'est doux !
(Owen du XVIII^e siècle.)

WILLETTE



— Et maintenant, le pourboire.

LA NOUVELLE FÉODALITÉ

En 1843, Victor Considérant, un des rares socialistes de l'époque, adressait un manifeste à la démocratie.

Plus de cinquante années nous séparent de ce manifeste, et nous y trouvons, comme du reste dans le manifeste des communistes de 1848, tous les symptômes des bouleversements économiques qui devaient à la fin de notre siècle, changer de fond en comble notre état social.

« Un phénomène de la plus haute gravité, écrivait Considérant, se manifeste aujourd'hui en pleine évidence, même aux yeux les moins attentifs, ce phénomène, c'est le développement rapide et puissant d'une *nouvelle féodalité*, de la féodalité industrielle et financière qui se substitue régulièrement à l'aristocratie nobiliaire et guerrière de l'ancien régime, par l'aneantissement ou l'appauvrissement des classes intermédiaires.

« La liberté absolue, sans organisation, écrivait encore Considérant, n'est autre chose que l'abandon absolu des masses désarmées et dépourvues à la discrétion des corps armés et pourvus.

« La civilisation qui a commencé par la *féodalité nobiliaire*, et dont le développement a affranchi les industriels des servitudes personnelles ou directes, aboutit aujourd'hui à la *féodalité industrielle* qui opère les servitudes collectives des travailleurs. »

Cette description de la société nouvelle donnée par les premiers penseurs du socialisme n'a plus, de nos jours, rien de prophétique.

Que l'on ergote, si l'on veut, sur tel ou tel terme d'une exposition générale et nécessairement sommaire, il est maintenant nettement prouvé que notre société marche à pas de géant à la constitution d'une aristocratie aussi puissante, tout au moins, que l'ancienne aristocratie de la noblesse et du clergé.

A la féodalité de la noblesse et du clergé se substitue aujourd'hui, régulièrement et de plus en plus, la féodalité industrielle, commerciale et financière, et nous apercevons aussi dans le lointain se dessiner d'une façon également très nette la féodalité terrienne qui se substituera totalement à la propriété, au petit lopin de terre.

Et ce phénomène, il faut bien le reconnaître, n'est pas particulier à notre pays. Il est général. Il se développe avec d'autant plus d'énergie dans chaque contrée que la civilisation moderne y atteint un degré plus avancé.

* * *

C'est en Angleterre d'abord que nous assistons à la *féodalisation* de l'industrie et du commerce. Puis vient l'Allemagne, la Belgique, la France, etc. L'Amérique, ce pays nouveau, à l'heure actuelle a dépassé tous les Etats d'Europe.

Dans quelque pays civilisé que ce soit, dans quelque branche de commerce ou d'industrie que ce soit, les grands capitalistes, les seigneurs des temps modernes, font la loi aux petits.

La vapeur, l'air comprimé, l'électricité, toute la science en un mot, sert à la création de grandes usines, fabriques et manufactures. Ces établissements aidés par des capitaux puissants ont facilement raison des moyens et petits ateliers. Parallèlement à la constitution de ces importants moyens de production, s'établissent également les grands commerces capitalistes. Comme pour les petits ateliers, les petits magasins et les petites boutiques disparaissent devant les bazars de toutes sortes.

Dans tous les pays, nous le répétons, et dans toutes les branches de l'activité humaine, la *féodalité nouvelle* accomplit son œuvre. Partout on voit surgir, du jour au lendemain, une découverte inattendue, qui, renouvelant brusquement toute une industrie, porte la perturbation dans tous les anciens établissements. Après avoir brisé les bras des travailleurs, jeté sur le pavé des masses d'hommes remplacés tout à coup par la nouvelle machine, elle écrase les maîtres à leur tour.

Dans le domaine agricole, nous assistons depuis quelque temps à la reconstitution de la grande propriété terrienne. La petite et la moyenne propriété

agricole, grevées d'hypothèques ruineuses, dévorées par l'usure, gémissent sous l'oppression du gros capital et sous la concurrence étrangère. Le plus clair des revenus du travail de nos agriculteurs passe dans la caisse des capitalistes et dans celle de l'Etat. Avant peu, la féodalité terrienne apparaîtra à tous les hommes conscients de l'évolution humaine, comme la féodalité industrielle apparut aux penseurs socialistes de 1843 et de 1848.

* * *

Quels sont ceux de nos jours qui résistent aux crises, qui en profitent, qui achètent à vil prix les industries, les propriétés agricoles, les commerces péniblement créés par de longs efforts? Quels sont ceux qui édifient leur fortune sur la ruine et la misère des autres? Quels sont ceux qui s'emparent de tous les moyens de production, d'échange, de transport? Quels sont ceux enfin qui deviennent les maîtres, les seigneurs, les rois? Ce sont les barons tout puissants de la haute banque. Ce sont les spéculateurs, les agioteurs, les accapareurs de toutes sortes. C'est, en un mot, la *féodalité nouvelle*, tout entière!

Il est temps, pour les classes moyennes, déjà fort entamées, d'y prendre garde. Les socialistes ont indiqué, il y a plus de cinquante ans, où nous conduirait la concentration économique. Aujourd'hui, dans tous les pays, le parti socialiste poursuit son œuvre d'éducation. Scientifiquement, méthodiquement, il observe tous les phénomènes sociaux qui se produisent dans notre société et indique la solution à apporter pour mettre un terme à l'accaparement des richesses par un petit groupe d'hommes.

Que tous les producteurs réfléchissent. Que tous ceux qui désirent rester maîtres de leurs instruments de production, de leur liberté par conséquent, sortent un peu de leur indifférence à l'égard de la marche de la société. Qu'ils réfléchissent surtout qu'il est en leur pouvoir, sous un régime de suffrage universel, d'enrayer le mouvement de concentration des richesses au profit d'un petit nombre et au préjudice de la grande masse. Qu'ils deviennent conscients de leurs droits et de leurs devoirs, et la féodalité industrielle, commerciale, financière et terrienne fera place au régime de liberté et de justice sociale!

CALIXTE CAMELLE.

LA CONFESSON

— Oui, reprit Jacques Marzans, tout homme, quel qu'il soit, s'il osait étaler sa conscience à nu, nous apparaîtrait comme un monstre. La nature humaine est un insondable et ténébreux abîme. Personne qui n'ait à son actif quelque vilénie, et le passé de chaque individu, de ceux que nous honorons le plus, de nos amis même, renferme telle chose qui nous ferait frémir, si nous en avions connaissance. Le monde, nos relations, nos préjugés, tout est hypocrisie. Tous nous portons un masque et sommes, plus ou moins, des cahotins nous efforçant de sauver les apparences, de nous composer une attitude, de soutenir un rôle, jusqu'au jour où, ce masque définitivement collé à notre face, nous parvenons à nous tromper nous-mêmes, à nous prendre au sérieux, à nous respecter. Le plus honnête n'est que le plus habile, le plus malhonnête n'est que le plus maladroit et l'unique différence qui sépare celui-ci de celui-là est qu'entre les méfaits que condamnent les conventions sociales et les lois et ceux qu'elles absolvent, l'un évite les premiers pour ne commettre que les seconds et l'autre agit tout à rebours.

Un gros rire accueillit cette boutade. Il était minuit. L'air d'intimité du tout petit salon où se trouvaient réunis, après un copieux dîner, les trois jeunes gens, Jacques Marzans, Jean Darbeau et Claude Fresney, invitait plutôt au recueillement dans la clarté douce qui, mollement, tombait de l'abat-jour d'une lampe. Tous trois, cependant, envahis par la volupté d'une heureuse digestion et légèrement gris, glissaient au paradoxe.

— Ma foi, déclara Jean Darbeau, Marzans n'a peut-être pas tort et nous avons un moyen facile de vérifier sa thèse. Imitons les *Animaux malades de la peste*, confessons-nous tous les trois, nous verrons bien si nous sommes

des monstres... Commence, Marzans, fais un retour sincère vers ton passé, descends dans les abîmes de ta conscience et dépose ton masque... Parle, nous t'écoutons.

— Est-ce sérieux ?

— C'est très sérieux. Nous prenons, tous trois, par avance et sur notre honneur, l'engagement d'être sincères, de dire la vérité, toute la vérité.

— Et de garder ensuite le secret absolu, ajouta Claude Fresney.

— Ça va sans dire.

Un silence succéda. Le front soucieux, les regards baissés, Jacques Marzans rassembla ses souvenirs. Puis, il toussa deux fois et, d'une voix hésitante, commença sa confession.

— Je ne saurais tout me rappeler... J'ai trente ans et, à cet âge, nous avons tous vécu déjà dix romans... Toute mon existence passée m'apparaît, à cette heure, comme l'un de ces rêves nébuleux que l'on cherche en vain à reconstituer au réveil et dont il ne reste plus qu'une vague impression, avec la sensation, plus vague encore, d'avoir longtemps dormi. Un fait, cependant, me revient et l'un des plus graves sans doute, puisqu'il ne s'est pas effacé de ma mémoire... Voilà. J'avais alors vingt-cinq ans. Une nuit de décembre, je sortais du cercle où j'avais gagné cent louis. Il était une heure du matin et je m'acheminai vers ma demeure, lentement, en fumant une cigare... Tout à coup, comme je longeais les quais, une voix lamentable, navrante d'agonie, me fit détourner la tête : « Monsieur, la charité, s'il vous plaît?... » C'était une femme de quinze à seize ans, presque une enfant, frissonnant sous des haillons, quelque fille abandonnée, sans doute, et jetée là, sur le pavé de Paris, par un froid de plusieurs degrés sous zéro. Ses yeux pâles trahissaient une indicible angoisse, des larmes roulaient sur ses joues creusées déjà par la misère. Elle tendait la main... Je fouillai dans mes poches, j'en tirai des poignées de louis et, après avoir constaté : « Je regrette, dis-je, je n'ai pas de petite monnaie. » Et je continuai mon chemin... Mais la voix me poursuivit, un quart d'heure encore, brisée de sanglots, implorant toujours, et je filai quand même, droit devant moi, inexorablement.

De nouveaux rires éclatèrent.

— C'est tout ? demanda Jean Darbeau, surpris... Tu as refusé l'aumône à une mendicante !... Mais ça m'arrive tous les jours, à moi, à tout le monde, aux plus riches, aux plus généreux. On ne peut pas donner à tous les pauvres... Puis, beaucoup de ces gens-là sont des farceurs ; il n'ont qu'à travailler... Allons, tu n'es pas sérieux.

— A ton tour, maintenant, riposta Jacques. Dévoile-nous ta conscience.

Pour la seconde fois, le silence se fit. Au loin, dans la nuit qui s'avancait, s'élevait, par instants, comme un cri de détresse, déchirant l'air, le coup de sifflet strident d'une locomotive. De la fenêtre ouverte, montait dans les ténèbres une rumeur confuse, le grondement de Paris s'affaiblissant de plus en plus.

— Oh ! moi, c'est plus grave, fit soudain Jean Darbeau... Je finissais mon droit et je me trouvais, comme on dit, dans une situation très fautive. — Je devais me marier. Ma fiancée n'était pas jolie, je ne l'aimais pas du tout, mais elle m'apportait vingt-cinq mille livres de rente. Moi, j'étais sans fortune, sans situation, sans avenir. Le mariage, dans ces conditions, c'était pour moi le salut, et je n'avais pas à hésiter. — Or, depuis trois ans, je vivais avec une maîtresse dont je venais d'avoir un enfant. Je l'avais séduite, arrachée à sa famille ; elle avait tout sacrifié pour me suivre, elle m'adorait, son dévouement était admirable, sa fidélité à toute épreuve. Je ne la gâtai pas. Mon père, qui n'était pas riche et faisait des sacrifices pour m'entretenir à Paris, m'en voyait deux cents francs par mois, à peine l'indispensable. Notre vie commune n'était pas toujours gaie ; il fallait se restreindre, se contenter d'un restaurant à vingt-trois sous, aller le moins possible au café, les fins de mois surtout, oh ! ces fins de mois d'étudiant !... Pourtant, elle ne se plaignait jamais ; sa grande distraction était, les jeudis et les dimanches, d'assister à la musique des troupiers, au jardin du Luxembourg. Elle prenait, au premier rang, une chaise qui se louait deux sous, et c'était bien, je crois, sa seule dépense pour ses plaisirs. Je dois dire, d'ailleurs, puisqu'il faut parler net, comme le baudet de la fable, qu'elle ne me coûtait pas grand'chose, car elle

travaillait de son côté et gagnait deux francs par jour dans un magasin de nouveautés . . .

— Eh bien? demanda Jacques.

— Eh bien! alors, je l'ai lâchée avec son enfant pour me marier, et, depuis, je n'ai plus eu de ses nouvelles.

Sur ce brusque dénouement, la conversation reprit et s'anima entre les trois camarades. On trouva des excuses au cas de Jean Darbeau. Marzans plaida avec habileté les circonstances atténuantes. C'était l'éternelle et banale histoire de la fille séduite, rendue mère et abandonnée. Un fils de famille pouvait-il, après tout, compromettre sa situation, engager son avenir pour une maîtresse, une créature de rencontre, ramassée, le plus souvent, dans la rue, et qui n'appartenait ni à son monde, ni à sa condition? Du reste, ces filles-là étaient prévenues, elles savaient quel sort leur était réservé; il ne fallait pas s'inquiéter d'elles: un second amant remplaçait bientôt le premier, et tout était dit:

— A Fresney, maintenant! cria Darbeau. Lui, doit être un gros coupable, on devine cela à sa figure . . . Allons, quels sont les remords?

— Oh! pour moi, je ne vois pas trop, répondit Claude Fresney. Ma conscience ne m'apparaît pas très chargée. Pourtant, une fois . . . C'était à l'époque de mes débuts dans la vie littéraire; je luttais péniblement, vivant de petits emprunts, d'engagements au Mont-de-Piété et de la générosité de quelques camarades. Or, un jour, l'un d'eux m'avait prêté vingt francs et je devais, le lendemain, payer un terme, sous peine d'être expulsé, de me trouver sans gîte, dans la boue, sous la pluie. Alors, une idée me vint, celle d'aller jouer, de risquer la chance avec mon louis: « Tant pis! me dis-je, advienne que pourra, je vais faire l'expérience de ma veine. Il en est qui gagnent, pourquoi ne gagnerais-je pas? » — Le soir venu, j'entrai dans un cercle et m'assis à une table de baccara. J'attendis que le banquier eût passé trois fois, puis, croyant le moment propice, j'exposai mon louis sur le tapis . . . Le banquier abattit sept, nous n'avions que cinq, j'étais perdu . . . Alors, je ne sais comment cela se fit, en quelque sorte malgré moi, dans un mouvement nerveux, presque instinctif et comme irrésistible, j'avancai mon louis du bout de l'ongle . . . enfin, je fis le coup de la poussette. Le hasard voulut que personne ne me vit. On me rendit dix francs que, d'ailleurs, je perdais le coup suivant.

Un silence glacial s'abattit. Vivement, Marzans et Darbeau changèrent le sujet de la conversation, laissant Fresney stupéfait, la bouche encore ouverte, le regard inquiet.

La soirée se prolongea encore une heure. On parla d'un mariage manqué, d'une brouille survenue entre deux familles.

Quand vint, enfin, le moment de se séparer. Claude Fresney sentit aux poignées de main de ses deux camarades qu'il n'avait plus à compter sur leur estime.

Paul BRULAT.



La diplomatie européenne se réjouit que le Sultan, tout entier aux réformes, renvoie ses favoris vieux et usés et les remplace par les esprits jeunes et ardents!... Ah! si la diplomatie pouvait seulement voir leur sexe.

JOYEUSE VIE

Après les ripailles gouvernementales et capitalistes de cette année, telles que : les primes accordées par millions aux fabricants de sucre par la Chambre et le Sénat, le renouvellement du privilège de la Banque de France, qui prive le pays de centaines de millions par an qu'on accorde, par ce renouvellement, aux financiers et autres loup-cerviers de la finance, après le refus de crédit à l'agriculture, etc., etc., après tout cela, disons-nous, les vers suivants de Victor Hugo sont de circonstance et s'appliquent, on ne peut mieux, aux misérables charlatans qui gouvernent la France :

Bien, pillards, intrigants, fourbes, crétins, puissances !
Attablez-vous en hâte autour des jouissances !

Accourez ! place à tous !

Maîtres, buvez, mangez, car la vie est rapide.
Tout ce peuple conquis, tout ce peuple stupide,
Tout ce peuple est à vous !

Vendez l'Etat ! coupez les bois ! coupez les bourses !
Videz les réservoirs et tarissez les sources !

Les temps sont arrivés.

Prenez le dernier sou ! prenez, gais et faciles,
Aux travailleurs des champs, aux travailleurs des villes !
Prenez, riez, vivez !

Bombance ! allez ! c'est bien ! vivez ! faites ripaille !
La famille du pauvre expire sur la paille,
Sans porte ni volet.

Le père, en frémissant, va mendier dans l'ombre ;
La mère n'ayant plus de pain, dénuement sombre,
L'enfant n'a plus de lait.

Ah ! quelqu'un parlera. La Muse, c'est l'histoire.
Quelqu'un élèvera la voix dans la nuit noire.
Riez, bourreaux bouffons !

Quelqu'un te vengera, pauvre France abattue,
Ma mère ! et l'on verra la parole qui tue
Sortir des cieus profonds !

Ces gueux, pires brigands que ceux des vieilles races,
Rongeant le pauvre peuple avec leurs dents voraces,
Sans pitié, sans merci,

Vils, n'ayant pas de cœur, mais ayant deux visages,
Disent : — Bah ! le poète ! Il est dans les nuages !
Soit. Le tonnerre aussi.

VICTOR HUGO.

CONTRE LE DUEL

Un philosophe disait : « Puisque le duel décide de la véracité du point d'honneur, et même de la chasteté des femmes, pourquoi ne lui pas faire résoudre toutes les autres questions de la vie ? Si un cartel est la pierre de touche de la sincérité, je veux qu'il me soit permis dorénavant de borner toutes mes recherches sur le vrai ou le faux, en consultant deux ou trois régiments de hussards. »

LES PARTAGEUX

Curieux article de l'*Ordre*, journal réactionnaire de Dijon : « Les socialistes promettent aux malheureux le bonheur le plus décevant en leur parlant du partage des terres. Nous en avons l'application sous nos yeux. Les anciens biens communaux ont été partagés dans un grand nombre de localités. Les pauvres habitants qui avaient droit de pâture, de parcours, ont reçu un lot de propriété exclusive. Qu'est-il arrivé ? C'est que, par misère ou par imprévoyance, la plupart ont vendu leur portion et en ont dissipé le prix, de sorte qu'ils sont plus pauvres qu'autrefois, parce qu'ils n'ont plus les droits de pâture. Voilà ce qu'ils ont gagné à la théorie du partage des biens. C'est un fait notoire que nous livrons aux méditations des égalitaires. »

Ce pauvre journal prend les socialistes pour des partageux. Ils sont précisément tout le contraire. Ils prêchent l'association universelle comme l'unique remède aux maux actuels, la seule solution possible de tous les problèmes sociaux qui engendrent la misère, le désordre, la guerre civile. Le partage des terres, à leurs yeux, n'est pas même un palliatif et ne ferait que généraliser la pauvreté et la souffrance.

Le partage des communaux leur a toujours paru un expédient désastreux qui devait entraîner l'aggravation du sort des pauvres par leur dépossession inévitable et la perte de l'ancienne ressource commune. Ils ont prophétisé le fait malheureux que l'ignorant journal met à leur charge. Le plaisant de l'aventure, c'est que ce journal en plaidant à son insu la thèse de ses adversaires, devient ainsi un adepte de leur doctrine, s'enrôle sous le drapeau socialiste et déserte la cause de la famille et de la propriété.

Quelle bévue ! Parler contre la propriété individuelle ! Comment sa plume n'a-t-elle pas rebondi d'horreur en écrivant cette parole : « Les pauvres sont devenus plus pauvres par la transformation d'une propriété commune en propriétés particulières ». C'est tout bonnement du communisme pur. Car la logique est inexorable. L'argument emprunté aux communaux est applicable à la généralité des terres. L'appropriation est donc un fléau ; elle ne peut pas être tantôt un bienfait et tantôt une calamité. Si elle était un bienfait, elle léserait en toute circonstance, aussi bien pour le partage des communaux que pour toute autre division de terrains communs. Cette cessation de l'indivis, à propos des biens de commune, devient en quelque sorte une pierre de touche pour le système actuel de propriété. Ses résultats en sont la condamnation ou l'apologie. Heureux, ils le légitiment ; funestes, ils le condamnent. Les défenseurs de l'ordre prononcent eux-mêmes. Le partage des communaux a eu des conséquences déplorables. Il n'a fait qu'aggraver la misère. Donc l'appropriation du sol en général a pour résultat nécessaire la création simultanée de la pauvreté et de l'opulence. Indigence et richesse, telle est sa double formule.

(1850)

A. BLANQUI.

Paysages d'Été

Je suis allé aujourd'hui à l'écluse.

Une péniche, chargée de sacs de plâtre, était amarrée au quai et reliée à lui par de longs madriers servant de passerelles à l'avant et à l'arrière. Sur ces passerelles passaient, sans cesse, des hommes qui coltinaient le plâtre, et le transportaient de l'autre côté du quai, dans une sorte de hangar poudreux, qui appartenait à un gros fournisseur du pays et lui tient lieu de docks. Celui-ci surveillait le déchargement, assis sous un marronnier de l'auberge, devant une table servie de boissons fraîches. Figure grasse et rougeaud, ventre opulent, il s'épongeait le front et pestait contre la chaleur. Et de temps en temps, il criait aux hommes de la péniche :

— Hardi ! les gars !... Enlevez-moi ça rondement !

Ces hommes avaient le torse nu et bruni par le soleil. Les labeurs violents avaient exagéré leur modelé et faisaient de leurs muscles des paquets de cor-



AUGUSTE BLANQUI

des et des nœuds, et des bosses mouvantes, développés jusqu'à la difformité, jusqu'à la caricature, — caricature puissante et michel-angesque, il est vrai. Un pantalon de toile bleue, les uns, de velours pisseux, les autres, retenu au-dessus des hanches par une ceinture rouge, leur serrait la taille. Ils marchaient pieds nus et portaient le coltin de cuir qui préserve les épaules contre les écorchures, et fait participer la tête au fardeau mieux équilibré. Etrange coiffure que le coltin, qui donne à ces physionomies vulgaires, à ces rudes visages de brutes impensantes, un air de noblesse barbare et grandiose, et comme une beauté ancienne, héroïque.

Jamais la chaleur n'avait été si écrasante. Elle tombait du ciel en averses de feu ; elle montait de la Seine, miroitant, çà et là, en rayonnements qui aveuglaient. Des odeurs de vase, des exhalaisons de fièvre et de pourriture, circulaient dans l'air embrasé. La surface du fleuve qu'aucune ride de brise n'agitait, brûlait, incandescente et farouche, ainsi qu'une plaque de métal chauffée à blanc. Les nymphéas eux-mêmes s'étiolaient dans l'eau trop chaude ; les acornées laissaient pendre, sans force et flétries, leurs bizarres feuilles, en dard de lance ; et des poissons morts s'en allaient doucement, au courant, le ventre gonflé hors de l'eau et les yeux vides... Tout le long de la rivière, les berges étaient roussies. Nulle verdure fraîche, nulle fleur. Les chardons grillés et noirs, épandaient leurs graines ailées, avec un petit bruit sec. Sous les herbes mortes, sous les feuilles desséchées, la terre craquait et se fendait, pareille à de la brique dure. Sur le chemin, nul promeneur, nul paysan dans les champs, alentour ; et pas même un pêcheur à la ligne, sur les rives. Rien que ce patron, suant et haletant, à l'ombre du marronnier, et rien que ces hommes de la péniche, qui travaillaient, sous le soleil mortel, pour lui.

Ils étaient gais. Quelques-uns chantaient des bribes de chansons. Tous, sur la passerelle, passaient du même pas tranquille, le torse courbé sous le faix, ignorants de leur misère, dédaigneux de leurs fatigues et trouvant tout naturel que leur gorge haletât sous la soif ardente, et que la chaleur ruisselât huileuse et fétide, entre les rigoles de leur peau. Ils eussent bien fait, de temps en temps, une courte halte, au cabaret. Mais le patron était là qui ne peut pas permis.

— Hardi ! les gars !... Enlevez-moi ça rondement !

Il criait cet encouragement, chaque fois qu'il avait lampé un coup, sous l'ombre du marronnier.

Tout à coup, l'un des hommes ayant fait un faux pas, tomba. Le sac, projeté en avant, resta sur la passerelle, en travers ; mais lancé de côté, disparut dans l'étroit espace d'eau noire, écumeuse, formée par les murs de bois de la péniche et les murs de pierre du quai.

— Espèce de maladroit ! dit l'un.

— Tiens, il n'est pas bête ! dit l'autre. Il veut prendre un verre.

— Et un bain, l'aristo !... dit un troisième.

— Attends ! attends ! espèce de soulard ! fit le patron de la péniche qui, saisissant une longue perche, la tendit à l'homme, au moment où celui-ci reparaisait sur l'eau.

L'homme s'accrocha à la perche, et, agile, grimpant le long du bordage, il remonta sur la péniche. Alors, tous se mirent à rire et à plaisanter.

— Ehben, quoi !... C'est le métier ! dit l'homme, riant aussi de son aventure... Ou n'est pas encore un macchabée !...

Et après s'être secoué comme un chien qui sort de l'eau, d'un bond, il sauta sur la passerelle, releva le sac de plâtre, le replaça, d'un mouvement puissant des bras et des reins, sur ses épaules de gladiateur antique, et le porta dans le hangar. Puis, ayant tordu son pantalon de toile qui se collait aux cuisses, il reprit son travail, en chantant.

Le marchand de plâtre ne s'était aperçu de rien. Vaincu par la chaleur, las d'éponger son front, sur lequel la sueur coulait comme d'une fontaine, il dormait et ronflait, sous le marronnier.

— Tiens ! le patron qui siffle à l'écluse ! dit un des hommes... En a-t-il un coup de sirène de l'blair, celui-là !... Ah ! vrai !

Et l'on entendit des rires rythmer, sur la passerelle, le pas des coltineurs.

II

Tout à l'heure, limpide et profond, le ciel, soudain, s'était couvert de lourdes nuées d'orage. Un vent furieux soufflait. La mer devenait méchante. D'immenses houles soulevaient le bateau-pilote que des paquets d'eau balayaient ensuite. La mâture craquait. A peine si le gouvernail pouvait mordre sur la lame. On avait dû prendre deux ris et fermer les écoutes. Ils étaient six, sur le bateau-pilote, calmes, graves, six figures de bronze, six figures de pierre bise, comme on en voit sous le porche des églises bretonnes et sur la plate-forme des calvaires. Ce fut avec beaucoup de difficultés qu'ils purent aborder le grand steamer qui roulait déjà, ainsi qu'une épave, au gré de la tempête, et depuis longtemps demandait le pilote pour le conduire en rivière de Loire.

— A qui le tour ? demanda le capitaine du pilote.

— A moi ! répondit Le Guen, un petit matelot souple et fort, au visage osseux, au regard glauque et flottant comme les algues des rochers de Saint-Goulphar.

Le steamer avait lancé les cordages au moyen desquels Le Guen devait se hisser à son bord. Mais le pilote avait peine à se maintenir, à cause de la houle, de plus en plus forte, qui le rapprochait de trop près ou l'éloignait de trop loin du navire. Cependant, Le Guen put saisir un des cordages.

— Allons ! hisse ! fit le capitaine.

A peine avait-il grimpé de quelques mètres, sur les flancs noirs du steamer que, lâchant le cordage, Le Guen glissa. A ce moment même, une lame poussa le bateau pilote contre le steamer et, Le Guen, dans sa chute, pris entre les deux coques, sentit ses os se brayer. Un peu de sang rougit la mer.

On avait repêché, aussitôt, le pauvre matelot.

— A qui le tour ? redemanda le capitaine, tandis que deux hommes maintenaient sur le pont Le Guen presque évanoui.

— A moi ! répondit Pengadu.

— Allons, hisse !

Mais Le Guen ayant repris ses sens déclara :

— J'ai un mauvais coup, pour sûr, dit-il... Mais je ne suis pas mort et j'ai assez de force... C'est mon tour !... Je le réclame... Je ne le laisse à personne.

— C'est ton droit ! approuva le capitaine... Allons, hisse ! puisque tu le veux... Et adieu, mon petit !

Avec de grands efforts on parvint à hisser Le Guen sur le steamer. Crachant le sang, mais à peine plus pâle, sous la couche de hâle dont s'enduisait sa peau, il se fit conduire, soutenu par deux matelots, à la barre, qu'il empoigna d'une main ferme.

— Un verre d'eau-de-vie ! dit-il, quand on l'eut, au moyen de matelas, bien calé devant la barre. Et en route !

Cinq heures après, le steamer entra à Saint-Nazaire. Et comme sa tâche était finie, Le Guen desserra ses doigts de la barre, vomit un flot de sang et mourut.

OCTAVE MIRBAEU.



Une situation modifiée : le Turc, traînant derrière lui les puissances chrétiennes.

ADA NÉGRI

Il y a quatre ans, le nom de la poète italienne Ada Négri était encore inconnu, non seulement dans le monde littéraire en général, mais aussi en Italie.

Lorsque la première partie de ses poésies parut sous le nom de *Fatalita* (Fatalité), on fut étonné d'apprendre que la poète était une pauvre institutrice de vingt-deux ans, qui, à *Motta Visconti*, petit village aux bords du *Tessino*, enseignait chaque jour à quatre-vingts enfants environ, à lire, à écrire et à compter.

Ada Négri est la fille d'une ouvrière de fabrique. Par les soins de sa mère et par sa propre énergie, elle acheva de se conquérir une place d'institutrice. *Casario Santo*, l'homme qui a tué Carnot, président de la République française, était un de ses élèves.

Si ce n'est pas encore la socialiste proprement dite qui parle dans sa *Fatalita*, en tout cas, c'est une jeune femme aimant le peuple opprimé. Dans ce livre, elle peint sa vie, ses désirs et ses rêveries.

Maintenant Ada Négri, la fille du peuple, demeure à Milan avec sa mère, à laquelle elle a dédié des vers touchants dans sa *Fatalita*. Elle s'est mariée avec un fabricant.

Dans ses dernières poésies, parues sous le nom de *Tempeste* (Tempêtes), elle se montre plus socialiste et révolutionnaire que dans le premier ouvrage.

L'institutrice de Motta Visconti est devenue une des poètes les plus renommées du monde et en même temps une véritable poète du prolétariat assujéti.

LES VAINCUS

Ils sont cent, ils sont mille, ils sont des millions; — ils sont une horde innombrable. Le bruit de leurs files serrées — ressemble aux roulements sourds et lointains du tonnerre.

Ils s'avancent sous le vent glacé du nord, — d'un pas lent et égal, — la tête nue, le vêtement grossier, — le regard fébrile.

C'est moi qu'ils cherchent. Ils arrivent tous; ils affluent comme une onde — dont les flots seraient formés d'ombres grises et de visages décharnés; — leur foule m'environne,

Me presse, me cache, m'emprisonne; — je sens leur respiration rauque, — leur long gémissement qui résonne dans l'obscurité, — leurs blasphèmes, leurs soupirs.

Nous venons des maisons sans feu, — des lits sans repos — où le corps, vaincu peu à peu, — ploie, s'affaisse et git.

Nous venons des impasses et des tanières, — nous venons des bouges secrets, — et nous projetons sur la terre une ombre immense, — de deuil et de dangers.

Un idéal de foi, nous l'avons cherché, — et il nous a trahis. — Nous avons cherché l'amour qui espère et qui croit, — et il nous a trahis.

Nous avons cherché le travail qui régénère et fortifie; — nous l'avons cherché, et il nous a repoussés. — Où donc est l'espérance!... Où est la force? — Pitié... nous sommes les vaincus!

Au-dessus et autour de nous, dans la grande lumière dorée — du soleil qui rayonne, — éclate et vole l'hymne immense et joyeux — de l'amour et du travail.

Serpent d'acier, le train passe et retentit — sous la voûte des monts. — L'industrie, de sa trompette guerrière, appelle — les esprits et les bras à la moisson.

Mille bouches se cherchent amoureuses — pour se baiser; — mille vies s'élancent généreuses — dans la fournaise ardente.

Et nous, nous ne servons à rien!... Qui nous a jetés — sur la terre marâtre? — Le rêve de nos cœurs, qui l'a refusé? — Qui pèse ainsi sur nous, et nous écrase?

De quelle haine sommes-nous donc chargés? Quelle main — inconnue nous a repoussés? — Pourquoi l'aveugle destin nous crie-t-il : C'est inutile. — Ah! pitié! nous sommes les vaincus.

ADA NEGRI

DÉFI

O monde bien repu, monde de bourgeois rusés, — où l'on passe son temps à calculer (comment l'on pourra s'enrichir) et à faire bonne chère, — monde de millionnaires grands viveurs — et de filles coquettes!

O monde de femmelettes anémiques, — qui vont à la messe pour voir leur amant, — ô monde d'adultères et de rapines — et d'espérances déçues!

Et c'est toi, toi, monde menteur, — qui veux me cacher le soleil de l'idéal! — et c'est toi, toi, lâche pygmée, — qui veux me couper les ailes!...

Tu rampes, je vole; tu bâilles, je chante! — tu mens, tu piques et tu mords, je te méprise; — j'ai pour moi le sourire charmant de la muse,... — toi, tu t'enfonces dans le fumier.

O monde bien repu, monde d'oies et de serpents, — monde lâche, sois donc damné! — Le regard fixé sur les astres étincelants, — je marche au devant du destin!

Assoiffée de lumière, sans armes et seule, je marche. Et plus tu restes inerte, sceptique et avare, — plus la fatale parole de l'amour — s'échappe de ma poitrine.

Va, monde bien repu, va-t-en dans l'air épais, — en quête d'or et de prostituées; — moi, du fouet de mon vers brûlant, — je te flagelle en plein visage.

ADA NEGRI

Qu'importe qui domine? Toute domination implique des classes distinctes, par conséquent des privilèges, par conséquent un assemblage d'intérêts qui se combattent, et en vertu des lois faites par les classes élevées pour s'assurer les avantages de leur position supérieure, le sacrifice de tous ou de presque tous à quelques-uns. Le peuple est comme l'engrais de la terre où elles prennent racine.

F. LAMENNAIS.

LE SUICIDE ET LA QUESTION SOCIALE

Les précieux travaux de Quetelet et de M. Yvernès nous font comprendre qu'il y a un rapport nécessaire entre le phénomène social, suicide, et le milieu où il se manifeste.

Il y a des rapports constants entre les suicides et les saisons, les sexes, l'âge, les heures mêmes du jour où ils s'accomplissent, l'état de mariage ou de célibat, les conditions économiques, les crises, les professions; il en est même pour les modes de destruction de soi-même usités. En France, c'est toujours et invariablement dans le département de la Seine, que le chiffre des suicides, proportionnellement à la population, est le plus élevé, et c'est dans douze départements, formant entre eux une agglomération continue et tranchée, qu'ils le sont invariablement le moins : l'Ariège, la Haute-Garonne, les Hautes-Pyrénées, le Gers, le Tarn, l'Aveyron, le Lot, le Cantal, la Lozère, la Haute-Loire, le Puy-de-Dôme et la Creuse.

Les principales conditions sociales fautrices du suicide sont, par ordre d'importance et abstraction faite des troubles cérébraux qui les accompagnent généralement : la misère, les chagrins de famille, les souffrances physiques, puis l'alcoolisme, ensuite l'amour, la jalousie, la débauche et enfin la crainte des poursuites judiciaires. D'une façon constante également, il y a plus de suicides d'hommes que de femmes, de célibataires que de gens mariés, etc. La progression plus rapide des suicides féminins et même d'adolescents est la preuve la plus douloureuse de notre inéquilibré économique et moral. En somme les troubles physiques et cérébraux, les crises économiques, les perturbations génésiques et passionnelles sont le champ de culture le plus favorable à la production des suicides; en France, le cimetière des suicidés par excellence c'est Paris et le département de la Seine.

En France où la progression du chiffre de la population tend à s'arrêter, celle du suicide est continue :

Le suicide en France

		Progression
1827-1830, un suicide par	18,268 hab.	100
1831-1835, —	15,369 —	120
1836-1840, —	13,033 —	137
1841-1845, —	11,598 —	149
1846-1850, —	10,274 —	162
1851-1855, —	9,557 —	170
1856-1860, —	9,480 —	170.8
1861-1865, —	8,021 —	171.7
1866-1870, —	7,948 —	188
1871-1875, —	6,716 —	206
1876-1880, —	5,897 —	220
1881-1885, —	5,133 —	235
1886-1890, —	4,500 — environ	246

En Belgique, où l'accroissement de la population de 1831 à 1895 a été de 64 o/o, la progression du suicide a été de beaucoup plus rapide encore.

Moyennes périodiques du suicide en Belgique

	Hommes	Femmes	Total	Progression
1836-1839	»	»	178	100
1840-1849	195	47	242	136
1851-1855	166	28	194	109
1856-1860	179	34	213	120
1861-1870	?	?	265	149
1871-1880	373	68	441	248
1881-1890	551	107	658	370
1891	648	120	760	432
1892	673	122	795	447
1893	706	119	825	463
1894	693	146	839	471

Les sociétés où le *nirvana* devient l'aboutissement pratique de la douleur de vivre pour un nombre de plus en plus considérable de leurs membres manifestent à toute évidence un état morbide qui relève de la pathologie sociale.

G. DE GREEF.



LE CHEMINEAU



Malgré que j' soye un roturier,
Le dernier des fils d'un Poirier
D' la rue Berthe,
Depuis les temps les plus anciens,
Nous habitons, moi-z-et les miens,
A Montmérte.

L'an mil huit-cent-soixante et dix,
Mon papa qu' adorait l' trois-six
Et la verte,
Est mort à quarante et sept ans,
C' qui fait qu' i r'pose d'puis longtemps
A Montmérte.

Deux ou trois ans après je fis
C' qui peut s'app'ler, pour un bon fils,
Eun' rud' perte,
Un soir, su' l' boul'vard Rochechouart,
Ma pau' maman se laissait choir,
A Montmérte.

Mais on était chouette, en c' temps-là,
On n' saur'écourait pas sur la
Butte déserte,
Ej' faisais la cour à Nini,
Nini qui voulait fair' son nid,
A Montmérte.

Un soir d'automne, à c' qui parait,
Pendant qu' la vieill' butte r'irait
Sa rob' verte,
Nous nous épousions, dans les foins,
Sans mair', sans noce et sans témoins,
A Montmérte.

Depuis nous avons des marmots :
Des p'tits jumell's, des p'tits jumcaux
Qui frouit, certes,
Des p'tits Poirier qui grandiront,
Qui produiront et qui mourront
A Montmérte.

Je n' fus pas très heureux depuis,
J'ai bien souvent passé mes nuits
Sans couverture,
Et bon souvent, quand j'avais faim,
J'ai pas toujours mangé du pain,
A Montmerle.

Malgré que j' soye un roturier,
Le dernier des fils d'un Poirier
D' la rue Berthe,
Depuis les temps les plus anciens,
Nous habitons, moi-z-et les miens,
A Montmerle.

ARISTIDE BRUANT.

LE COMMUNISME DE PLATON

La plus belle cité, la meilleure forme de gouvernement et les meilleures lois sont celles où l'on pratique le plus à la lettre, dans toutes les parties de l'Etat, l'ancien proverbe qui dit que tout est véritablement commun entre amis. Quelque part donc que cette cité arrive ou qu'elle doive arriver un jour, que les femmes soient communes, les enfants communs, les biens de toute espèce communs et qu'on apporte tous les soins imaginables pour retrancher du commerce de la vie jusqu'au nom même de propriété ; de sorte que les choses mêmes que la nature a données en propre à chaque homme, deviennent en quelque sorte communes autant qu'il se pourra, comme les yeux, les oreilles, les mains ; et que tous les citoyens s'imaginent qu'ils voient, qu'ils entendent, qu'ils agissent en commun ; que tous approuvent et blâment de concert les mêmes choses, que leurs joies et leurs peines roulent sur les mêmes objets. En un mot, partout où les lois viseront de tout leur pouvoir à rendre l'Etat parfaitement un, on peut assurer que c'est là le comble de la vertu politique, et quelconque essaiera d'assigner à la société un autre terme n'en trouvera ni de meilleur, ni de plus juste. Dans une telle cité, qu'elle ait pour habitants, des dieux ou des enfants des dieux, qui soient plus d'un seul, la vie se passe dans la joie et le bonheur. C'est pourquoi il ne faut point chercher ailleurs le modèle d'une république parfaite : mais on doit s'attacher à celui-ci et s'en approcher le plus qu'il se pourra.

Lois, Liv. V.

PLATON.

SAUVAGES ET CIVILISÉS

Le mot *sauvage* qui, originairement, désignait l'absence de civilisation ou de culture, a pris le sens de cruel et de sanguinolent; cela vient de ce qu'on représente généralement les tribus privées de civilisation et de culture, comme étant cruelles et sanguinaires. La férocité étant devenue dans les esprits un attribut inséparable des races à l'état barbare, lesquelles se distinguent aussi de nous par une religion différente, il est tacitement convenu que leur férocité vient de ce qu'elles n'ont pas notre religion. Mais si, luttant avec succès contre l'influence du patriotisme, nous rétablissons dans leur intégrité les témoignages qui ont subi son action corruptrice, nous serons contraints de modifier cette acception.

Lisons, par exemple, ce que Cook raconte des Tahitiens à l'époque où il les visita pour la première fois. Nous serons surpris de trouver chez eux certains traits de caractère qui les mettaient au-dessus de leurs hôtes civilisés. Ils commettaient bien quelques petits larcins, mais ce n'était rien en comparaison des matelots, qui volaient les chevilles de fer de leur navire pour payer les femmes sauvages. Lorsque Cook eut établi une pénalité contre les voleurs, les naturels portèrent plainte contre un homme de son équipage : le matelot ayant été reconnu coupable et condamné à subir la peine du fouet, les naturels s'efforcèrent de le sauver : n'ayant pu y parvenir, ils versèrent des larmes à l'aspect des apprêts du supplice. Examinons de même, à un point de vue critique, les relations de la mort de Cook : nous verrons clairement que les habitants des îles Sandwich montrèrent des dispositions amicales, jusqu'au jour où de mauvais traitements les eurent autorisés à en redouter d'autres pour l'avenir. L'expérience d'une foule d'autres voyageurs montre, de même, que presque toutes les races non civilisées se montrent bienveillantes à la première visite, et que les dispositions hostiles qu'elles témoignent parfois plus tard ne sont que les représailles que leur ont fait les races civilisées. L'histoire des naturels de l'île de la reine Charlotte, qui n'attaquèrent la troupe du capitaine Carteret qu'après en avoir reçu de justes sujets d'irritation, peut être prise pour type de l'histoire des rapports entre sauvages et civilisés. Allons aux informations sur le cas du missionnaire Williams « le martyr d'Erromanga », il se trouvera que son assassinat, qu'on a exploité pour prouver la méchanceté de la nature humaine non amendée, n'était qu'une vengeance de violences commises antérieurement par des Européens pervers. Lisez quelques témoignages sur la conduite respective des sauvages et des civilisés :

« Après que nous eûmes tué un homme aux Marquises, que nous en eûmes grièvement blessé un autre à l'île de Pâques et harponné un troisième avec une gaffe à Tongatabu; après que nous en eûmes blessé à Namocka, un autre à Mallicoalla et tué un à Tana, les habitants de ces diverses localités continuèrent à se montrer polis et inoffensifs à notre égard; ils auraient pourtant pu tirer pleine vengeance de nous en tuant nos trainards.

« Sauf à Casta, où l'on m'attribua quelque temps des projets hostiles, pendant tous mes voyages, je n'ai reçu d'accueil inhospitalier de personne — sauf des Européens, qui n'avaient rien à me reprocher, sinon ma pauvreté apparente.

« En février 1812, les gens de Winnebah (Côte-d'Or) s'emparèrent de leur commandant, M. Meredith, et le maltraitèrent de telle sorte qu'il en mourut. La ville et le fort furent détruits par les Anglais. Pendant nombre d'années, chaque navire anglais passant devant Winnebah lâchait une bordée sur la ville, pour donner aux naturels une idée de la vengeance rigoureuse réservée à ceux qui verseraient du sang européen. »

Vous plait-il, au lieu de ces témoignages isolés, de prendre l'opinion d'un homme qui a rassemblé un grand nombre de témoignages? Washington

Irving dit, à propos de l'accueil amical fait à Ensico par les naturels de Carthagène (sur la côte de la Nouvelle-Grenade) qui, quelques années auparavant, avaient subi de cruels traitements de la part des Espagnols :

« Quand nous nous rappelons la vengeance sanglante et aveugle dont Ojida et ses compagnons punirent la résistance naturelle de ce peuple aux envahisseurs, et que nous mettons en regard l'esprit de clémence et de modération que montra ce même peuple dans une occasion où la vengeance s'offrait à lui, nous avouons qu'un doute fugitif traverse notre esprit et que nous nous demandons si on applique toujours bien à qui de droit le nom, arbitraire du reste, de sauvage. »

Il est difficile de contester que ce doute ne soit raisonnable, lorsqu'on a lu le récit des cruautés diaboliques commises en Amérique par les Européens, lors de l'invasion. A Saint-Domingue, par exemple, les Français faisaient mettre les naturels à genoux au bord d'une tranchée profonde et les fusillaient par fournées jusqu'à ce que la tranchée fut pleine, à moins que, pour s'épargner de la peine, ils ne les menassent en pleine mer, où on les jetait par dessus bord attachés en grappes. A Saint-Domingue, également, les Espagnols faisaient subir de si horribles traitements aux indigènes réduits en esclavage, que ceux-ci se tuaient en masse. Des estampes espagnoles nous ont conservé les divers modes de suicide usités.

L'Anglais alléguera-t-il que ces actes de démons et des myriades d'autres du même genre ont été commis dans d'autres temps par des races civilisées qui ne sont pas la sienne, et qu'ils sont imputables à la religion corrompue que lui, l'Anglais, répudie ? Il est bon, en ce cas, de lui rappeler que plusieurs des faits précités parlent contre nous-mêmes, et que sa religion épurée n'a pas empêché sa race de traiter de la même façon les Indiens de l'Amérique du Nord.

Nous pourrions le faire rougir en lui racontant les abominations qui se commettent dans nos colonies, de nos jours. Sans entrer dans les détails, il suffira de rappeler un fait notoire. Nous voulons parler des razzias et des massacres qui ont été faits dans les mers du Sud. C'est toujours la même répétition : — trahison à l'égard d'un grand nombre de naturels, dont on sacrifie la vie sans pitié ; mince vengeance tirée à l'occasion par les indigènes ; ceux-ci accusés d'un meurtre atroce ; finalement, massacre général des naturels, coupables ou innocents.

HERBERT SPENCER.

NOS RICHESSES

I

L'humanité a fait un bout de chemin depuis ces âges reculés durant lesquels l'homme, façonnant en silex des outils rudimentaires, vivait des hasards de la chasse et ne laissait pour tout héritage à ses enfants qu'un abri sous les rochers, que de pauvres ustensiles en pierre, et la Nature, immense, incomprise, terrible, avec laquelle ils devaient entrer en lutte pour maintenir leur chétive existence.

Pendant cette période troublée qui a duré des milliers et des milliers d'années, le genre humain a cependant accumulé des trésors inouïs. Il a défriché le sol, desséché les marais, percé les forêts, tracé des routes ; bâti, inventé, observé, raisonné ; créé un outillage compliqué, arraché ses secrets à la Nature, dompté la vapeur ; si bien qu'à sa naissance l'enfant de l'homme civilisé trouve aujourd'hui à son service tout un capital immense, accumulé par ceux qui l'ont précédé. Et ce capital lui permet maintenant d'obtenir, rien que par son travail, combiné avec celui des autres, des richesses dépassant les rêves des Orientaux dans leurs contes des Mille et une Nuits.

Le sol est, en partie, défriché, prêt à recevoir le labour intelligent et les semences choisies, à se parer de luxuriantes récoltes — plus qu'il n'en faut pour satisfaire tous les besoins de l'humanité. Les moyens de culture sont connus. Sur le sol

vierge des prairies de l'Amérique, cent hommes aidés de machines puissantes produisent en quelques mois le blé nécessaire pour la vie de dix mille personnes pendant toute une année. Là où l'homme veut doubler, tripler, centupler son rapport, il fait le sol, donne à chaque plante les soins qui lui conviennent et obtient des récoltes prodigieuses. Et tandis que le chasseur devait s'emparer autrefois de cent kilomètres carrés pour y trouver la nourriture de sa famille, le civilisé fait croître, avec infiniment moins de peine et plus de sûreté, tout ce qu'il lui faut pour faire vivre les siens sur une dix-millième partie de cet espace.

Le climat n'est plus un obstacle. Quand le soleil manque, l'homme le remplace par la chaleur artificielle, en attendant qu'il fasse aussi la lumière pour activer la végétation. Avec du verre et des conduits d'eau chaude, il récolte sur un espace donné dix fois plus de produits qu'il n'en obtenait auparavant.

Les prodiges accomplis dans l'industrie sont encore plus frappants. Avec ces êtres intelligents, les machines modernes, — fruit de trois ou quatre générations d'inventeurs, la plupart inconnus, — cent hommes fabriquent de quoi vêtir dix mille hommes pendant deux ans. Dans les mines de charbon bien organisées, cent hommes extraient chaque année de quoi chauffer dix mille familles sous un ciel rigoureux.

Oui, certes, nous sommes riches, infiniment plus que nous ne le pensons. Riches, par ce que nous possédons déjà; encore plus riches par ce que nous pouvons produire avec l'outillage actuel. Infiniment plus riches parce que nous pourrions obtenir de notre sol, de nos manufactures, de notre science et de notre savoir technique, s'ils étaient appliqués à procurer le bien-être de tous.



II

Nous sommes riches dans les sociétés civilisées. Pourquoi donc autour de nous cette misère? Pourquoi ce travail pénible, abrutissant des masses? Pourquoi cette insécurité du lendemain, même pour le travailleur le mieux rétribué, au milieu des richesses héritées du passé et malgré les moyens puissants de production qui donneraient l'aisance à tous, en retour de quelques heures de travail journalier?

Les socialistes l'ont dit et redit à satiété. Chaque jour ils le répètent, le démontrent par des arguments empruntés à toutes les sciences. Parce que tout ce qui est nécessaire à la production : — le sol, les mines, les machines, les voies de communication, la nourriture, l'abri, l'éducation, le savoir — tout a

été capturé par quelques-uns dans le cours de cette longue histoire de pillage, d'exodes, de guerres, d'ignorance et d'oppression, que l'humanité a vécu avant d'avoir appris à dompter les forces de la Nature.

Parce que, se prévalant de prétendus droits acquis dans le passé, ils s'approprient aujourd'hui les deux tiers des produits du labeur humain qu'ils livrent au gaspillage le plus insensé, le plus scandaleux; parce que, ayant réduit les masses à n'avoir point devant elles de quoi vivre un mois ou même huit jours, ils ne permettent à l'homme de travailler que s'il consent à leur laisser prélever la part du lion; parce qu'ils l'empêchent de produire ce dont il a besoin et le forcent à produire, non pas ce qui serait nécessaire aux autres, mais ce qui promet les plus grands bénéfices à l'accapareur.

Tout le socialisme est là!

Pierre KROPOTKINE.

LES DEUX VIEUX

PAR HEILDBRINK.



- Encore un accident. Deux estropiés de plus.
— Triste, en effet, mais crois-tu, père Anselme, que même sans les accidents, nos enfants, avec le surmenage des usines, atteindront notre âge?
— Je crois..... je crois..... qu'ils mourront avant nous.

LES DEUX IVRESSES

I

Quand la misère, au fond des bouges apparue,
Pousse les travailleurs affamés dans la rue ;
Quand le peuple s'ébranle et que sur le pavé
Retombe le bruit sourd de son flot soulevé,
Le bourgeois épais dit en sortant d'une fête :
« C'est encore le vin qui leur trouble la tête. »
Et toujours le mépris marque de son fer chaud
Les ivresses d'en bas, jamais celles d'en haut.

II

En bas, c'est la taverne où la débauche obscène
Est le masque hideux de la souffrance humaine,
Où, dans l'apaisement passager des douleurs,
Le chant sort de la plainte et le rire des pleurs ;
Où s'accourent tous ceux que la Morgue réclame,
Où la corruption est plus triste qu'infâme,
Où la joie un instant berce l'infortuné
Qu'à son baigne éternel Malthus a condamné
Et qui verse aux maudits du moderne calvaire
De l'oubli dans leur cœur et du vin dans leur verre.
On est pauvre, on est triste et rude est la saison.
Quand on rentre, il fait froid, le soir, à la maison.
Dans la journée on a travaillé sans relâche,
Hélas ! et maintenant qu'on a fini sa tâche,
On songe à l'avenir plein de maux inconnus ;
L'enfant réchauffe en vain ses pauvres membres nus ;
L'aïeul malade git dans un coin de la chambre
Où s'engouffre en sifflant la bise de décembre,
Et l'on a besoin d'air, de vic et de soleil !
Un jour la pauvreté donne un mauvais conseil.
« Femme, dit l'ouvrier, je prends sur ma semaine
« Quelques sous. Il est bon qu'après huit jours de peine
« Et de travail, on ait sa part dans le bonheur.
« Boire de l'eau toujours ôte sa force au cœur,
« Et souvent j'ai senti quand j'étais à l'ouvrage,
« Aussi bien que mes bras s'affaiblir mon courage. »
Et l'ouvrier s'en va, pour oublier un peu,
Vider au cabaret un flacon de bleu.
Ou bien l'on a grandi, bâtard de la nature,
Comme ces tristes fleurs qui poussent sans culture.
Nul abri, pas de mère au front pensif et doux
Montrant du doigt un livre ouvert sur ses genoux,
On a marché sans but et seul dans l'ombre noire,
Et, n'ayant rien appris, on veut apprendre à boire
Ou bien encore, on s'est dit, un jour de printemps,
Qu'on est des travailleurs, mais que l'on a vingt ans,
Et qu'il n'est pas mauvais de s'égayer ensemble
Etant les compagnons que le travail rassemble.

Alors on part, le bras sous le bras, la gaieté
Dans le cœur, et tu ris, là-haut, Fraternité !
Car lorsque l'atelier, faisant taire les forges,
Chante sous la tonnelle avec les rouges-gorges,
Les cœurs battent, les mains se rencontrent, Dupont
Chante les droits du peuple, et Béranger répond.

III

Mais en haut, c'est le vice honnête homme, le vice
Croyant en Dieu, changeant d'habit dans la coulisse,
Le vice du bon ton, le vice aux airs fringants,
Qui sent le musc et l'ambre et qui porte des gants,
Le vieux vice classique ayant fait ses études,
Qui raille avec esprit, les pâles multitudes,
Vote pour la morale, engraisse des catins
Et qui permet l'ivresse aux bourgeois puritains,
A Prud'homme oubliant madame sa compagne.
Lorsque l'ivresse sort d'un flacon de champagne.
Voyez : l'ombre que font les couples enlacés
Passe, vient et revient sur les rideaux baissés.
La porte est close. O punch ! tandis que flambe l'âtre,
Tu lèches les cristaux de ta langue bleuâtre,
Et Vénus, au reflet des lustres sur les murs,
Dans les cadres dorés a des gestes impurs,
Et le regard se trouble, et la fille de joie,
Dégrafant son corset et sa robe de soie,
Ivre, folle, présente aux baisers avinés
Son épaule amaigrie et ses tétons fanés.
Gloire aux buveurs ! non pas aux buveurs des tavernes
S'enivrant d'un vin fade aux lueurs des lanternes,
Mais aux buveurs assis à la table des dieux,
Se couronnant de fleurs, s'enivrant de vins vieux,
Et laissant une odeur de chair prostituée
Sur les sofas où leur débauche s'est ruée !
Vivat ! on est de ceux qui, chancelant encor,
Jettent sur leur ivresse un manteau frangé d'or,
On est le fils heureux, fier d'un destin prospère,
Qui prend sur ses genoux la maîtresse du père,
On trinque à l'héritage, au trépas, à l'oubli
Du devoir, ce grand mort dans l'ombre enseveli ;
On fait le mal, et, pris des hoquets de l'orgie,
On laisse aller son front sur la nappe rougie,
Puis, quand au bas du ciel l'aube pâle apparaît,
On se blottit à deux dans un fiacre discret ;
Et c'est le pavé seul qui se lamente et gronde.

Pauvres, laissez passer l'ivresse du grand monde.

CLOVIS HUGUES.

Le privilège est une vermine qui carie insensiblement la liberté.

MACHIAVEL.

L'UNION LIBRE

Il paraît bien que « libre » mis à la suite d'union soit un véritable pléonasme. L'union, c'est presque l'identification, c'est une demi-fusion. Lorsqu'il s'agit de deux êtres humains, c'est l'entente, l'action commune.

Entre un homme et une femme, c'est, suivant une définition donnée à peu près ainsi par Camille Lemonnier : « la liberté mutuelle dans un attachement fort comme la mort ». Dans le même ordre d'idées et afin de conserver sous les yeux un fier idéal, nous citerons du même auteur les paroles suivantes extraites d'une nouvelle : *Le Don d'amour*. « J'ai mis, dit Data, mon orgueil et mon honneur à me donner librement à toi, parce qu'ainsi je me conformais à la beauté profonde de la vie. Celle-ci n'est belle que si elle est vécue dans sa sincérité, selon les buts qui lui furent assignés. La femme qui veut se défendre de suivre l'époux de son choix outrage la nature et la conscience, autant que celle qui, après avoir cessé de l'aimer, se résigne à lui témoigner les apparences de l'ancien amour. Et il n'y a pas plus d'hyprocrisie à accepter de la destinée un homme qu'on n'aime pas qu'à abandonner à celui qu'on n'aime plus un corps qui, secrètement, s'en est détaché. »



Nous posons ceci de notre côté :
Au point de vue moral et social, la loi ni les mœurs n'ont rien à faire dans une union qui consiste en l'abandon physique, volontaire et conscient, d'un homme et d'une femme l'un à l'autre. Leur solidarité est complète. La seule faute serait qu'une union de ce genre fût contractée par des considérations étrangères à l'amour ou qu'elle continuât d'exister quand l'amour a fini d'être. Les seules garanties de l'amour doivent être la

dignité et la sincérité des êtres qui se sont unis librement. Une telle attitude morale devrait supposer évidemment des êtres indépendants l'un de l'autre au point de vue de l'argent, des êtres équivalents en intelligence, en droits, ayant la faculté de se suffire personnellement et jouissant d'une égalité sociale. Voilà pourquoi en nos errements actuels, la loi n'a rien trouvé de mieux, pour perpétuer l'ancien état de choses : suprématie de l'homme, asservissement de la femme, que de faire du mariage une sorte de sacrement, en lequel la femme jure obéissance à l'homme, obéissance dont la légalité a fait un joug en dehors de la volonté féminine, un joug rivé par des textes !

Suivant nous, cependant, le déshonneur de la jeune fille n'est pas de se donner à qui elle aime, mais de s'abaisser jusqu'à se promettre à elle-même d'être soumise à son mari ou jusqu'à mentir à sa pensée secrète dans le serment d'obéissance qu'elle n'a pas l'intention de tenir.

Le consentement mutuel, voilà le seul contrat logique qui puisse exister entre deux personnes de sexes différents dont le lien a pour seule raison d'être l'affection, l'attraction, l'amour ! Tant que dure cet amour, le lien existe par consentement mutuel : quand vient à finir l'amour, l'union qui se fait immorale, doit ne plus être et toute solidarité amoureuse cesse entre les amants ; il ne demeure que leur responsabilité commune vis-à-vis de l'enfant.

L'union de l'homme et de la femme ne peut constituer qu'un contrat tacite, un contrat fait entre deux âmes, contrat résiliable par la volonté, non seulement des deux contractants, mais même d'un seul d'entre eux.

« Cette union, dit Bebel, doit être une alliance entre deux humains de sexe différent, ne s'appartenant qu'en vertu d'un amour et d'une estime réciproques et qui, selon l'expression frappante de Kant, forment seulement à eux deux l'être humain complet. »

L'institution du mariage a été basée de toute antiquité sur cet axiome que : toute oppression a pour point de départ la *dépendance économique* dans laquelle l'opprimé se trouve vis-à-vis de l'oppressé.

Or, la femme est le premier être humain qui ait eu à éprouver la servitude.

L'histoire de l'enlèvement des Sabines par les Romains constitue l'exemple du rapt en grand. Le rapt des femmes s'est même maintenu jusqu'à aujourd'hui, à titre de symbole, chez les Araucaniens, dans le Chili méridional, etc. Chez les anciens Germains, aussi longtemps qu'elle vivait dans la maison paternelle, la fille devait gagner son entretien par un pénible travail ; quittait-elle la maison pour se marier, elle n'avait plus rien à réclamer ; elle était une étrangère pour la communauté. Cette situation fut la même partout, dans l'Inde, en Egypte, en Grèce, à Rome, en Allemagne, en Angleterre, chez les Aztèques, chez les Incas, etc.

La soumission imposée à la femme par la force de l'homme est inscrite dès l'origine, lorsque les femmes étaient la propriété de la horde du clan.

Encore ce système sauvegardait-il du moins l'existence du droit maternel (gynécocratie), qui se conserva assez longtemps chez nombre de peuplades. Il était en vigueur, d'après Strabon, chez les Lydiens et les Lokriens : il s'est maintenu jusqu'à nos jours dans l'île de Java, chez les Hurons, les Iroquois et beaucoup de peuplades de l'Afrique centrale. Par suite, les enfants sont, en première ligne, parmi ces nations, la propriété de la mère, le changement continu du mâle laissant le père inconnu.

« Il est incontestable que l'existence du droit maternel fut la raison pour laquelle, de bonne heure, chez certains peuples, des femmes arrivèrent au pouvoir. »

De nos jours, les choses conjugales à peine se sont améliorées, parfois se sont empirées, même en regard des peuples pasteurs ou de certains peuples primitifs et « le monde bourgeois ne peut ni donner au mariage une forme satisfaisante, ni pourvoir à la satisfaction de ceux qui ne se marient pas ».

Il est parvenu à réaliser à coups de galanterie, d'hypocrisie, d'égoïsme cette théorie de Schopenhauer : « La femme est destinée à soigner et à élever l'enfance, parce que, puérile elle-même, elle reste pendant toute sa vie un grand enfant, une sorte d'intermédiaire entre l'enfant et l'homme, qui, lui, est le véritable être humain. Les jeunes filles doivent être élevées en vue de la vie domestique et de la soumission... Les femmes sont les « Philistins » les plus enracinés et les plus inguérissables. »

Pour élever l'enfant, pour être mère — réellement, vraiment — Schopenhauer n'a donc pas compris, il n'a pas senti qu'elle ne pouvait rester *puérile, un grand enfant*, car il importe qu'en pressentant les douceurs de la maternité, elle en sache les devoirs. A elle est confié le soin, soin délicat, soin scientifique, de préparer, par l'hygiène de l'âme et celle du corps, des êtres beaux, sains, bons et surtout sincères.

La sincérité est la prochaine conquête que fera notre humanité chercheuse et ce sera la plus féconde en résultats.

La mère doit apprendre à ses enfants à se faire heureux, et le bonheur tient en quelques mots. Il se base sur des habitudes prises, habitudes très simples, très saines, très douces, mais aux racines profondes et aux cimes élevées.

Toute mère, pour travailler à saper chez son enfant deux grandes erreurs qui mènent le monde, doit avoir l'intelligence cultivée dans le sens sublime du mot.

Les voici ces deux grandes erreurs.

La conviction que la masse est née pour souffrir, quand, au contraire, l'aspiration doit tendre vers la joie de vivre. De là, la résignation inepte et impuissante.

La persuasion que le travail est un fléau ou un châtement, quand il devrait être la libre expansion des activités de choix, des chères et joyeuses aptitudes de chaque humain.

Le salut des sociétés est dans l'éducation rationnelle des générations jeunes (éducation qui, pour les tout petits est spécialement œuvre maternelle). Il faut inculquer aux jeunes tout doucement que « l'objet de leurs réalisations et de leurs efforts doit être la poursuite de plus en plus réelle, de plus en plus parfaite, de plus en plus riche, d'une claire possession de la vie, de ses millions de formes, de sa liberté et mobilité infinies franchement vécues.

Est-ce la femme-enfant de Schopenhauer qui peut remplir cette mission si précieuse pour l'intérêt à venir des sociétés ?

Est-ce une telle mère aussi qui saurait et voudrait être courtisane.

L'union libre, fière et sérieuse, mais cela suppose la haute dignité que donne la confiance de sa valeur, que donne la sécurité d'un labeur personnel rémunéré.

Suivant l'expression de M. Jules Case, interviewé à propos de *Vassale*, jouée au Théâtre-Français, la *révoltée* de nos jours, déjà relevée de bien des servitudes, n'accepte plus l'autorité de l'homme s'imposant encore à la femme.

Donc, impossibilité absolue pour une femme non entachée de faiblesse lâche : de d'accepter les formules surannées consacrant sa liberté; de subir les lois qui, grâce au code Napoléon, régissent le mariage chez toutes les nations dites civilisées.

Impossibilité pour l'homme de supporter cette déchéance de la femme qu'il aime, laquelle, de plus, il serait forcé d'estimer moins.

Illogisme absolu de contracter devant la loi, indissolublement, jusqu'à un divorce rendu à dessein très difficile (et d'ailleurs annihilant l'œuvre devenue par cela même inutile du mariage légal) de contracter donc un engagement, un contrat, que le devenir seul des sentiments éprouvés, décidera long, bref ou ne se terminant qu'à la mort, l'attachement demeurant fidèle.

Qui aime aujourd'hui ne peut répondre d'aimer demain, et l'union sans amour est viol d'une part et ignominie de l'autre.

Les véritables unions sexuelles ont été rendues très difficiles parce qu'on les a confondues avec la prostitution, qui n'est que la débauche engendrée par un état maladif du corps et de l'âme, et surtout par l'ignorance imposée à la femme, sa dépendance pécuniaire, la mauvaise éducation donnée à chacun des deux sexes.

Un être à l'esprit honnête et élevé n'osera prostituer son amour, ni ses sens, car l'émotion sensuelle aura besoin chez lui d'être doublée de l'affection passionnelle, laquelle cherchera à étreindre intellectuellement et moralement un être digne.

Il considérera, à côté de l'union harmonique : volupté et bonheur, le résultat de cette union, l'enfant, à qui, sous peine de crime, il est tenu de léguer tout ce qu'il peut de santé, de compréhension, de sincérité, de probité humaine, d'aspirations pures vers le mieux-être et l'intérêt solidaire des terriens.

Si l'attraction sensuelle venait, malgré l'affinité des intelligences unies, à changer d'objet — ce qui serait excessivement plus rare en l'union libre que dans nos mariages légaux, — foyers de désunion et d'iniquité — le devoir envers l'enfant n'en existerait pas moins, la collectivité suppléant même à l'entretien de l'enfant, car de la source l'assistance de l'onde bienfaisante doit surgir.

Les parents demeureraient solidaires en l'aide intellectuelle et — si besoin — matérielle, donnée à l'enfant qui, pour les deux êtres loyalement unis ou loyalement séparés qui l'auraient mis au monde, ne pourrait ainsi ressentir qu'affection et estime.

Entre un homme et une femme qui se détestent ou se méprisent, l'enfant tiraillé souffre aujourd'hui moralement et intellectuellement, et par suite physiquement.

Guidés, au contraire, par un homme et une femme éclairés, loyaux, honnêtes, ayant pour les petits des sentiments dévoués et affectueux, un amour réel; les enfants se feraient avec énergie et dignité leur route dans le monde.

Nous croyons qu'entre un homme et une femme intellectuellement développés, qui se seront choisis librement, l'amour — dit-il se transformer à la longue en tendresse profonde — l'amour persistera.

Une seule chose est nécessaire en un tel contrat sentimental, c'est la sincérité absolue.

Est-ce que les défaillances ne sont pas inhérentes à la nature humaine. Le défaillant, évidemment, devra à l'enfant, nouveau survenu dans le monde, réparation, plutôt justice entière en ne faisant entre lui et ses autres enfants nulle différence de sollicitude,

À l'amant ou à l'amante, l'autre ne doit que ce que l'amour donne à l'amour tant qu'on s'aime.

Où l'affection demeure l'union subsiste, mais si un amour nouveau se trouve entier, sincère, celui ou celle qu'on n'aime plus doit avoir, comme Georges de Peyrebrune l'a noblement dit dans son roman *Libre*, le courage de s'écrier : « Nous ne sommes unis que devant notre conscience, et notre conscience c'était notre amour. Nos liens tombent avec la raison qui les avait noués. Tu es libre et je suis libre aussi de sauvegarder la dignité de ma vie. »

La douleur de celui qui cesse d'être aimé peut être immense, incommensurable, mais combien plus fait souffrir la disparition minute par minute de ce qui avait été la passion, la confiance de son conjoint, l'entente complète, l'harmonie, la fusion de deux en un. Il est moins horrible de rompre que de voir languir, devenir distrait, méchant, que de combler l'ennui profond que cause sa propre présence, le désir intense, magnétique, vers un autre être.

C'est question de nécessité d'ailleurs, d'inéluctable nécessité. L'amour ne s'impose pas, il s'inspire et se ressent.

Si la lueur est prise pour la lumière, le vrai flambeau se ranimera et ce sera à sa clarté que l'union vraie se fortifiera, s'épurera, fera fleurir en le couple humain les fruits de progrès et de bonté.

Cherchons tous à créer, comme dit Bebel, une saine méthode de vie et de travail, un système d'éducation le plus large possible à satisfaire d'une façon naturelle les instincts naturels et sains et la prostitution aura vécu, et la débauche s'éteindra sous les ruines des faux principes, des erreurs et de la mauvaise organisation sociales.

Un mot pour finir, un mot de Magalhaès Lima, dans son *Œuvre internationale* :

« La famille se compose, en dernière analyse, du père et de la mère. Pour légitimer leur amour, ils n'ont pas besoin de fonctionnaires. Leur conscience reste la seule garantie de cette union libre et spontanée. Le seul argument contre cette union, c'est l'avenir des enfants. Or, les enfants deviendront des citoyens : ils appartiennent à l'État, à la commune. Avec l'abolition de l'héritage, on arrivera à organiser un fond national ou communal destiné à l'éducation, de sorte qu'elle ne soit plus un privilège des riches. Et c'est précisément ce manque d'éducation qui a fait jusqu'ici l'infériorité de la femme. Le jour où elle sera instruite et élevée comme l'homme, ce jour-là, l'heure de son affranchissement aura sonné. »

Nous ajouterons :

Ce jour-là où tous deux, homme et femme, seront élevés rationnellement se lèvera l'aurore de la vraie humanité.

Ce qu'actuellement nous demandons, c'est l'entretien des enfants par l'État, sous le nom de budget de la maternité. (Évidemment, les modifications eu égard à la forme de cet entretien se feront d'elles-mêmes.) Une mesure peut être immédiate, nous le répétons, c'est l'aide effective pour la fille-mère, pour la veuve-mère, pour toutes celles qui remplissent une fonction sociale en portant dans leurs bras avec sollicitude l'enfant qu'ils ont mis au monde. Il nous faut d'ailleurs le développement intellectuel de la femme, son entrée en les carrières où le labeur peut être rémunéré, son indépendance pécuniaire enfin!

La est l'intérêt, le salut des jeunes générations !

EUGÉNIE POTONIÉ-PIERRE.

LA GUERRE

PAR VALÈRE BERNARD.



LA GUERRE

On vient de déclarer la guerre :
 « Allons-y ! disent les vautours ;
 « Mais cela ne nous change guère.
 « N'est-ce pas guerre tous les jours ? »

Du moins elle jette son masque,
 En riant d'un rire insensé,
 Le squelette a coiffé son casque,
 Son cheval-squelette est lancé.

Elle couvait, aussi perverse,
 De classe à classe, à tous degrés ;
 Ici, guet-apens du commerce ;
 Là, famille à couteaux tirés.

Privé d'essor, le brigandage
 Chutait au bague à tous propos ;
 On ne tolérait le pillage
 Qu'à titre de banque et d'impôts.

On sevrail la soif sanguinaire ;
 On réprimait le fauve instinct ;
 On inquiétait Lacenaire,
 On chagrinaît ce bon Castaing.

Ah ! nous blâmons l'infanticide !
 Nos fils ont vingt ans... et ce soir
 Le Conseil des bouchers déeide
 Lesquels sont bons pour l'abattoir.

Emplumés, tatoués, nous sommes
 Des Peaux-Rouges, des claus rivaux.
 Jetons au sol un fannier d'hommes,
 « La terre en produit de nouveaux ! »

Souffleté, l'Évangile émigre,
 Les apôtres s'en vont héros,
 O patrie ! un reste de tigre
 Rugit dans tous les « cœurs biens nés ! »

On chauffe à blanc votre colère,
 Peuples sans solidarité,
 Mis au régime cellulaire
 De la nationalité.

L'obus déchire la nuit noire,
 Le feu dévore la cité ;
 Le sang est tiré... viens le boire !
 Toi, qu'on nomme l'Humanité.

Le droit de la force et du nombre
 Piaffe sur les vaineus meurtris !
 La gloire étend sur le ciel sombre
 Ses ailes de chauve-souris.

Guerre ! guerre ! mais qu'attend-elle
 Pour broyer la chair et les os ?
 Elle attend la feuille nouvelle,
 Le mois des fleurs et des oiseaux.

EUGÈNE POTTIER.

LA GUERRE

PAR VALÈRE BERNARD.



DUO ET CHŒURS

STROPHES GÉMINÉES

A la mémoire d'Auguste Fourès.

I

LA GUERRE

Soldats, vos étendards différant de couleur,
Vous êtes ennemis. Qu'une rage sanglante
Au massacre commun pousse votre valeur !
Tuez, tuez, tuez.... Ah ! que la Mort est lente!...

LA PAIX

Aimez-vous, aidez-vous, fils de l'Humanité ;
Voyez dans tout le globe une même patrie !
Prolongez les rayons de la Fraternité,
Et n'en veuillez qu'au mal dont la vie est flétrie.

II

LA GUERRE

Ecoutez le bruit sourd du boulet trouant l'air,
Le formidable éclat de la bombe à mitraille,
Le sifflet de l'obus armé d'un bec de fer,
Et la grêle du plomb sur les champs de bataille.

LA PAIX

Ecoutez les oiseaux qui chantent dans les bois,
Le poulain qui hennit et la brebis qui bêle,
Et le bœuf mugissant, et les milliers de voix
Montant du gosier d'or de l'antique Cybèle.

LA GUERRE

PAR VALÈRE BERNARD



III

LA GUERRE

Pointez bien, artilleurs, et que cette maison
Craque comme un vaisseau trop battu par la houle ;
Son toit s'effondre.... Allons! vous en aurez raison....
Bravo! vous en voilà maîtres.... Elle s'écroule!

LA PAIX

Ouvriers, suspendez le labeur entrepris.
Puisque les murs sont faits et la maison couverte,
Et ses pignons ornés de drapeaux et fleuris,
Buvez à vos santés sous la tonnelle verte!

IV

LA GUERRE

Cuirassiers, en avant! lancez vos lourds chevaux,
Et qu'ils piétinent bien la plaine ensemencée,
Afin que l'on ne voie aucun des grains nouveaux
En germer, une fois votre troupe passée.

LA PAIX

La campagne sourit gaiement à son réveil.
Tout ce qui vit se sent renaitre à la jeunesse.
Coupez les blés, — les blés dorés par le soleil, —
O moissonneurs, afin qu'aussi le pain renaisse.

V

LA GUERRE

Si tu veux n'avoir pas la neige pour linceul,
Sans même être tué raide dans la grand' garde,

Fantassin, ô gibier d'affût, qui mourras seul,
Tiens armé ton fusil, marche, écoute et regarde.

LA PAIX

Jeune gars amoureux, petit printemps humain,
Quelles chastes douceurs te dit la fille brune.
Qui se pend à ton bras et dont tu tiens la main,
Et que ta lèvre couche en joue au clair de lune?

VI

LA GUERRE

Une balle à la gorge, un coup de sabre au flanc,
Tu râles, cette nuit, sous la froidure noire.
Ils seront liers de toi, ta femme et ton enfant,
Car tu meurs comme un brave en te couvrant de gloire.

LA PAIX

De retour au logis, utile travailleur,
Console-toi, ce soir, de la journée amère,
En donnant à ton fils le baiser le meilleur,
Et le plus chaud baiser à sa gentille mère.

CHŒUR DE PRINCES

La Paix ne sait ce qu'elle dit,
Et sa harangue est molle et lâche;
Afin d'asseoir notre crédit,
Portez les armes sans relâche.

Oui, devant la Guerre à genoux,
Peuples et bénissez son zèle.
Car, nous serions perdus sans elle,
Et vous seriez perdus sans nous.

CHŒUR DE PEUPLES

La sainte Paix qu'on veut nous rendre,
Et que vous cherchez à bannir,
Ne nous verra plus jamais prendre
Les armes pour vous soutenir.

Non, Princes! Et puissent vos races,
Que le monde ignorant élut,
S'éteindre sans laisser de traces;
Votre perte est notre salut!

EDMOND THIAUDIÈRE.

HARMONIE — SOLIDARITÉ

En étudiant les causes de division qui, dans la société actuelle, font de chaque individu un adversaire de son semblable, nous voyons que la crainte seule du lendemain rend l'individu égoïste, dans le sens étroit du mot, c'est-à-dire ne pensant qu'à lui, rapportant tout à son *Moi*, ne s'occupant pas des individus qui peuvent souffrir du fait de sa jouissance, pourvu que le spectacle de ces souffrances ne s'étale pas immédiatement sous ses yeux.

Pourtant, malgré cela, l'homme, pris en général, souffre de voir souffrir son semblable; une misère qui frappera ses regards le troublera dans sa jouissance. Il se plaît à secourir son semblable, lorsqu'il peut le faire sans compromettre son bénéfice ou ses chances de réussite. Certains peuvent bien ne le faire que par ostentation, mais cette ostentation même, prouve que cela est bien vu de la généralité des individus.

C'est au nom de la société — c'est-à-dire pour le bien de tous — que l'individu accepte les entraves et l'exploitation actuelles, que la force, seule,

serait impuissante à maintenir. En admettant qu'il entrât dans ce respect une part de la peur des gendarmes, quel est le bénéfice qu'en tirent les sans-le-sou, eux qui fournissent la force et n'ont rien à défendre ? Ne sont-ce pas eux qui fournissent les gendarmes ?

Ne voit-on pas dans des cas exceptionnels, des individus sacrifier, bien-être, existence, pour des causes d'intérêt général : science, patrie, amour de l'humanité, pour le triomphe de leurs seules idées particulières ? L'exemple d'amis risquant leur vie, leur situation ou leur liberté, pour être utiles à un ami, est-il si rare ? Certes, la bourgeoisie actuelle avec ses tripotages, son amour du lucre, les chantages et les trahisons, qu'elle semble avoir mis à l'ordre du jour, semblerait nous prouver l'avachissement de l'humanité, mais elle n'est, heureusement, que la minorité, et tous, dans la bourgeoisie, ne sont pas non plus des politiciens.

Le désir d'*arriver*, l'amour du lucre ne sont que les produits de l'organisation antagonique de la société qui fait, aux individus, une loi d'user de tous les moyens dans cette lutte de tous les instants pour atteindre le but avant leurs concurrents. Il faut qu'ils les écrasent s'ils ne veulent pas être écrasés eux-mêmes, et servir de marchepied à leurs vainqueurs. Telle est l'organisation de la société actuelle, qu'il faut se boucher les oreilles pour ne pas entendre les cris de ceux qui se noient, afin de ne pas être tenté de leur porter secours ; loin de s'arrêter à leur tendre la perche, il faut, au contraire, les *aider* à s'enfoncer davantage. La foule des rivaux n'est-elle pas là, derrière vous, avançant toujours et qui vous écraserait sans pitié, si vous faisiez mine de vous arrêter ?

Quoi d'étonnant après cela, à ce que l'accord et l'entente entre les individus soient rendus si difficiles dans la société actuelle. Vous basez votre organisation sur la concurrence individuelle, sur l'extermination des uns les autres, scandalisez-vous donc, ensuite, de récolter haine et tempête ! L'homme qui s'asseoirait sur un fourneau de mine, et y mettrait le feu après l'avoir chargé, serait tout autant que vous, en droit de s'étonner, de sauter en l'air... s'il en avait le temps.

Tout autrement constituée serait la nôtre ; la propriété individuelle serait abolie, les individus n'auraient plus besoin de thésauriser pour s'assurer l'existence du lendemain. Le stimulant des individus ne serait plus le désir d'amasser, le besoin d'arracher bon gré, mal gré, sa pitance, mais le besoin d'agir, de se perfectionner, d'aspirer toujours à un mieux idéal. Les relations de groupes et d'individus ne s'établiront plus en vue de ces échanges où chaque contractant ne cherche qu'à *enfoncer* son partenaire ; les rapports n'auront pour but que de se faciliter mutuellement la besogne, l'entente sera facile, les causes de discorde auront disparu, les relations sociales pousseront les hommes vers la solidarité au lieu de les exciter à se nuire. Semez entente, vous récolterez union.

Nous l'avons vu aussi, cette entente, certainement, ne s'établira pas parfaite du premier coup. Les miracles ne s'improvisent plus. Avant d'arriver à ce que cela marche sans heurts ni froissement, il y aura sans doute bien des hésitations, bien des tâtonnements, bien des déceptions, mais nous avons encore vu que nous n'espérons pas cette transformation du jour au lendemain ; que, pour qu'elle s'établisse et soit durable, cela demanderait de longs efforts.

Le travail sera long, pénible, nous l'accordons, et demandera bien des luttes, bien des recommencements, parfois bien de l'abnégation de la part des individus ; mais, avec tous ces essais, toutes ces reprises, toutes ces désillusions, la réussite n'en sera que plus assurée, plus qu'elle ne pourrait l'être par des actes d'autorité et d'oppression.

Les fautes, les déceptions, auront pour effet de rendre les individus plus circonspects, de les inciter à réfléchir avant d'agir. Lorsqu'ils s'apercevront qu'ils ont fait fausse route, il leur sera facile de changer de direction, tandis qu'une autorité leur imprimant une mauvaise direction, ils ne pourraient s'y soustraire qu'en recommençant une nouvelle révolution, avant que la précédente soit achevée. L'expérience nous démontre qu'il est plus facile de se donner des maîtres que de s'en débarrasser.

Jean GRAVE

Dans la société future

Au cours d'une promenade de santé matinale, je visitai Charlestown. Parmi les changements, si nombreux, que je n'essaierai pas de les indiquer, qui prouvaient qu'un siècle avait passé, je remarquai surtout la totale disparition de la vieille prison.

— « C'était avant ma naissance, mais j'en ai entendu parler, me dit le docteur, lorsque je fis allusion au fait à l'heure du déjeuner.

Nous n'avons pas de prisons aujourd'hui. Tous les cas d'atavisme sont traités dans les hôpitaux.

— D'atavisme! m'écriai-je surpris.

— Pourquoi non? L'idée de châtier les malheureux a été abandonnée il y a cinquante ans, et plus encore, je crois.

— Je ne vous comprends pas bien, dis-je, « Atavisme », de mon temps, était un mot que l'on appliquait aux cas où un trait spécial d'un ancêtre reparaissait dans le descendant. Dois-je comprendre que le crime est aujourd'hui considéré comme la répétition d'une déformation ancestrale!

— Je vous demande pardon, me dit le docteur Leete avec un sourire à moitié humoristique, à moitié railleur, mais puisque vous avez si bien expliqué la chose, je dois convenir que c'est absolument ainsi.

Après ce que j'avais déjà appris des contrastes moraux entre les deux siècles, il était sans doute absurde de ma part de

faire de la sensibilité sur ce sujet. Probablement, si le docteur Leete n'avait pas parlé sur ce ton, et si M^{me} Leete et Edith n'avaient montré de l'embaras, je n'aurais pas rougi comme je le fis.

— Je ne courrais pas grand risque d'être fier de ma génération, dis-je, mais vraiment.

— Votre génération, c'est celle-ci, monsieur West, dit Edith, c'est celle où vous vivez. Ce n'est que parce que nous y vivons que nous l'appelons la nôtre.

— Merci, j'essaierai de le penser.

Et comme mes yeux rencontrèrent les siens, leur douceur guérit ma sensiblerie.

Après tout, dis-je en riant, j'étais calviniste et je ne dois pas être surpris d'entendre parler du crime comme d'un trait ancestral.

— En fait, dit le docteur, notre acception du mot n'a rien à voir avec votre génération — si, avec la permission de ma fille, j'ose dire votre génération,



Edward Bellamy

— autant que cela impliquerait que nous nous sentons supérieurs à vous, comme individus. De votre temps les dix-neuf vingtièmes des crimes — j'entends par là tous les méfaits — provenaient de l'inégalité des conditions. Le besoin viciait le pauvre. L'appât de gains plus gros, le désir de conserver des gains acquis entraînaient au mal celui qui possédait directement ou indirectement ; la soif de l'argent, de cet argent qui signifiait tout ce qui est bon, était le mobile de tous les crimes, la racine de la plante vénéneuse qui aurait envahi votre civilisation sous l'attrail de vos lois, de vos tribunaux, de votre police. Lorsque nous avons confié à la nation l'entière richesse publique, et garanti à tous une large satisfaction de leurs besoins, d'un côté supprimant l'indigence, de l'autre interdisant l'accumulation des richesses, nous avons coupé la racine ; l'arbre pernicieux qui assombrissait votre société a péri en un jour. Quant à la classe relativement restreinte de crimes contre les personnes, où l'idée du gain n'entre pas, même de nos jours ils n'étaient guère commis que par l'ignorant, le bestial. Aujourd'hui que l'éducation et les bonnes manières ne sont plus le monopole de quelques-uns, mais le lot de tous, on n'entend presque plus parler de ces atrocités. Vous voyez maintenant pourquoi on appelle atavisme ce que vous appelez crime. C'est parce qu'à peu près toutes les formes de crimes connues de vous sont maintenant sans motifs. Lorsqu'elles se produisent, elles ne peuvent s'expliquer que par une déviation héréditaire. Vous appelez les personnes qui volaient sans motifs des « kleptomanes » et quand le cas était évident vous jugiez absurde de les punir comme des voleurs. Votre attitude envers le kleptomane est la nôtre envers la victime de l'atavisme, une attitude de pitié et une contrainte ferme, mais douce.

— Mais, comment faites-vous vos lois ?

— Nous n'avons pas de lois, ou, du moins, presque pas. Considérez que nous n'avons rien à faire des lois ! Les principes fondam. ntaux sur lesquels est basée notre société réglent, une fois pour toutes, les difficultés et malentendus qui, de votre temps, nécessitaient des lois.

Les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de vos lois concernaient la définition et la protection de la propriété individuelle ou les relations d'acheteurs et vendeurs. Il n'y a plus ni propriété individuelle, ni acheteurs, ni vendeurs. Par suite, la raison d'être de toute votre législation a cessé. Autrefois, la société était une pyramide posée sur son sommet. Tous les mouvements de la nature humaine tendaient à la renverser. Elle ne pouvait être maintenue droite (1) que par tout un système d'étais, de supports, de pieds-droits sous la forme des lois.

Un congrès central et quarante législatures d'état, édictant quelques vingt mille lois chaque année, n'arrivaient pas à remplacer suffisamment vite les étais qui cédaient. Maintenant, la pyramide repose sur sa base et elle a aussi peu besoin de supports artificiels que les montagnes éternelles.

ED. BELLAMY.

LE ROQUET GREC ET LES DOGUES EUROPÉENS



Flohi (Vienne). — Le petit chien (la Grèce), courant : « Ils m'envient même le moindre petit os !... Sont-ils canailles ! »

(1) Il y a ici un jeu de mots intraduisible.

LA FRANCE (Mimi Pinson) ET LA GRÈCE

PAR WILLETTE.



MIMI PINSON. — Ne compte pas sur moi, pauvre chérie; mes lions, hélas!
n'ont engendré que des veaux!

(*La Crète devant l'image.*)

(*Le Rire.*)

L'Édenté de Varzin

Le vieux sanglier malade qui, après s'être appelé si longtemps le chancelier de l'Empire, est redevenu tout uniment von Bismarck, perd rarement l'occasion d'épancher dans le sein de quelque journaliste son âme réactionnaire. Il est l'ennemi de la liberté et, conséquemment, de tout peuple qui y aspire. C'est donc avec le plus vif empressement qu'il s'est soumis à l'interrogatoire d'un reporter anglais qui désirait le questionner sur la lutte des Crétois contre les oppresseurs turcs.

Et comme on s'étonnait des propos grossièrement outrageants prêtés

au fauve octogénaire contre une nation qui se bat héroïquement pour son indépendance, il les a confirmés dans ces termes ignobles :

Ma justification touchant ce que j'ai dit des Crétois est dans l'épître de saint Paul à Tite, chapitre 1^{er}, versets 12 et 13 : « Un d'entre vous, un prophète même, a dit que les Crétois sont toujours menteurs, que ce sont des mauvaises bêtes et des fainéants. Ce témoignage est vrai. En conséquence, châtiez-les fortement pour qu'ils restent fermes dans la loi. »

VON BISMARCK.

Voilà tout ce que le charlatan dégommé a trouvé pour ce qu'il appelle sa « justification ». On lui parle de femmes égorgées et de villes mises à sac par les soldats du sultan. Alors il cite une épître de saint Paul. Que d'esprit et de goût dans cette ironie ! Cet ancien diable, s'étant fait ermite, en arrive à consulter la Bible sur la direction des affaires européennes.

Il est à supposer que la perte du pouvoir lui a rudement tapé sur la colloquinte pour que sa scélératesse ait ainsi tourné au gâtisme. Et, pour comble de bêtise impudente, il rappelle précisément le passage de l'épître où les Crétois sont traités de menteurs. Mais si les menteurs devraient être châtiés avec cette rigueur, il y a longtemps que Bismarck aurait vécu, lui dont la vie politique ne fut qu'une longue imposture et qui, dans son cynisme, a fini par avouer avoir falsifié les dépêches qui ont amené la guerre de 1870.

Ce qui démontre à quel point les Crétois sont honnêtes et leurs revendications équitables, c'est justement la haine que le faussaire Bismarck affiche à leur endroit. Etre qualifiés de « menteurs » par l'homme dont les mensonges sont entrés dans l'histoire, ils ne pouvaient véritablement espérer mieux.

Il y a même dans les cours de rhétorique un exemple à ce sujet : « Epiménide prétend que les Crétois sont menteurs. Or, Epiménide est Crétois ; donc il est menteur. Donc il ment en affirmant que les Crétois sont menteurs. Et si les Crétois ne sont pas menteurs, Epiménide, étant Crétois, n'est pas menteur non plus. Donc les Crétois ne sont pas menteurs. »

Toutes ces déductions s'appliqueraient à Bismarck, à cette différence près que, sa qualité de menteur étant officiellement reconnue, les Crétois, tout en cessant d'être menteurs, n'empêcheront pas Bismarck de le rester.

Mais que penser de cet homme d'Etat en disponibilité par retrait d'emploi qui, au lieu d'atténuer, au moins par la dignité de son attitude, la honte de sa destitution, s'amuse à cracher dans des plaisanteries bestiales ses dernières dents sur des braves qui sacrifient à la reprise de leur autonomie leurs dernières ressources et leurs dernières charges de poudre ?

Comme on sent que si cet édenté avait encore la force de mordre, il aiderait de toute sa diplomatie les Turcs à exterminer les révoltés ! Rien ne m'apparaît plus horrible que les durs-à-cuire de gouvernement, dont le seul rêve, qui les hante jusqu'au tombeau, serait d'appliquer à tous les peuples le régime de Biribi et de répondre à leurs réclamations par la crapaudine et la poire d'angoisse.

Heureusement, l'horrible dégustateur de chair humaine en est réduit pour jamais à sa choucroute, et, pour avoir contre eux ce mangeur d'hommes, les Crétois n'en auront que plus énergiquement avec eux les émancipateurs et les antiesclavagistes.

Bismarck peut débâter à son aise contre le mouvement libérateur qui s'accroît dans l'ordre politique aussi bien que dans l'ordre social. Varzin est pour lui une île d'Elbe dont il ne reviendra pas.

HENRI ROCHEFORT.

MISÈRE ET SURPRODUCTION

La machine, de plus en plus envahissante, remplace partout l'ouvrier par des manœuvres.

Le progrès veut qu'il en soit ainsi.

Très bien.

Nous nous inclinons devant le progrès.

Mais le progrès veut-il aussi que les salaires aillent sans cesse en décroissant ?

Telle est la question qui se pose chaque jour d'une façon plus pressante, et que la bourgeoisie capitaliste n'arrivera pas à éluder. En attendant que la solution socialiste intervienne — et cela ne saurait tarder — nous allons placer sous les yeux de nos lecteurs quelques faits appuyés de chiffres précis, qui feront clairement ressortir les désastreuses conséquences du machinisme dans l'état social actuel.

* * *

Prenons d'abord la fabrication de la fonte, en France seulement.

Les hauts fourneaux au bois, aujourd'hui supprimés, produisaient, il y a 50 ans, quatre à cinq tonnes de fonte par 24 heures ; ceux au coke, 10 à 12 tonnes. Or, ces derniers produisent couramment, à l'époque où nous sommes, cent tonnes et plus, le chiffre de cent n'étant ici qu'une moyenne.

Conséquences : un ouvrier fait le travail de dix pour les fourneaux au coke et le travail de vingt pour les fourneaux au bois.

D'autre part l'acier que l'on fabriquait jadis au creuset par charges de 20 kilos se produit aujourd'hui par charges de 10 000 kilos et plus dans des fours et appareils spéciaux, et l'ouvrier a un travail plus simple pour la production de 10.000 kilos que jadis le fondeur au creuset pour la production de vingt kilos !

Enfin le rail, il y a cinquante ans, se fabriquait en fer et coûtait 40 francs les 100 kilos. On avait grand-peine à produire 12 à 15 tonnes par laminoir et en 12 heures.

Aujourd'hui, le rail se fait en acier, le prix est descendu à 10 francs les 100 kilos et la production a presque décuplé. Tout se fait mécaniquement : un chef de train et quelques manœuvres suffisent !

* * *

La fabrication des glaces s'est transformée plus complètement encore que la fabrication de la fonte.

Au commencement de ce siècle, un mètre carré de glace coûtait deux cents francs ; aujourd'hui la même surface ne coûte plus que trente francs.

Lors de l'Exposition internationale de Paris, en 1889, la Compagnie de St-Gobain a pu exposer une glace de 34 mètres carrés ; — c'était la plus grande qui eût jamais été produite.

Mais, comme dans toutes les autres branches de l'industrie, à mesure que le système de production se simplifiait, le personnel des usines était réduit dans des proportions à peu près égales à l'augmentation de la production !

* * *

La fabrication des machines avaleuses de prolétaires a ressenti, elle aussi, le contre-coup de cette marche vertigineuse du progrès.

Autrefois une machine coûtait autant de fois mille francs qu'elle avait de chevaux-vapeur.

C'était réglé.

Aujourd'hui, une machine ne coûte plus que 150 ou 200 francs par cheval-vapeur, par suite du prix de plus en plus réduit des métaux : fer, acier, cuivre, du meilleur parti qu'on sait tirer de la vapeur, de la puissance et de la perfection mécanique de l'outillage.

Les ouvriers ajusteurs, mouleurs, tourneurs, ont bien toujours leur place, en tant que spécialistes, mais leur outillage leur permet de faire un travail dix fois plus considérable que celui que l'on faisait il y a cinquante ans.

Des exemples que je viens de citer il résulte :

- 1° Que la valeur professionnelle de l'ouvrier est de plus en plus remplacée par la machine et par les procédés scientifiques ;
- 2° Que, grâce à la machine, la productivité du travail est décuplée quand elle n'est pas centuplée.

Il semblerait que ces développements de la force mécanique auraient dû être plutôt favorables que nuisibles à la grande masse des prolétaires.

Malheureusement, il n'en a pas été ainsi.

La valeur professionnelle diminuée et souvent même annihilée, la productivité augmentée dans les effrayantes proportions que l'on a vues plus haut, ont eu pour conséquences immédiates de rompre l'équilibre entre l'offre et la demande, — tant au point de vue de la consommation que de la production.

On a vu le marché s'engorger, les produits s'entasser, s'emmagasiner et subir, par suite, des détériorations et une dépréciation forcée.

On a vu, enfin, les ouvriers non occupés dans une proportion égale au surcroît de la production, c'est-à-dire, au bas mot, *dans la proportion de 9 sur 10*, venir concurrencer leurs camarades restés à l'atelier et entraîner ainsi une diminution constante des salaires, diminution qui est allée au-dessous du *tantum* de subsistance nécessaire au prolétaire pour qu'il puisse se nourrir strictement et se reproduire !

* * *

Telle est, exposée aussi succinctement que possible, la situation faite au prolétariat par l'extension du machinisme. Cette situation se traduit couramment par ces mots : chômages, grèves, privations, faim, vagabondage, prostitution, suicides, crimes !... Elle ne peut se dénouer que par une transformation radicale de notre état social.

Aux dépossédés de la machine, il appartient d'amener cette transformation.

Le Collectivisme les met sur la voie en leur recommandant de s'organiser en *parti de classe*, de conquérir le pouvoir politique pour réaliser leur émancipation économique.

Il faut que tous les salariés se pénètrent bien de la nécessité de cette tactique. Il faut qu'ils se disent que la société actuelle ne se transformera que sous leur action. C'est *en eux* et non pas autour d'eux qu'ils trouveront les moyens de faire de la machine, cause de leurs misères présentes, l'instrument de leur bonheur futur — et du bonheur de l'humanité.

G. SIAUVE-EVAUSY.

LE CONSERVATEUR

BOUTADE

Le conservateur est un être bizarre qui a deux pieds, mais qui ne marche pas, qui a deux yeux, mais qui ne voit pas ; les naturalistes assurent même qu'il a un cerveau : mais il agit comme s'il n'en avait point. Il boit, mange, digère, se reproduit, il a toutes les apparences de la vie et pourtant on n'ose dire qu'il vit. On s'est longtemps demandé s'il était mollusque, végétal ou s'il formait une espèce à part ; mais la science a découvert et démontré que c'est une variété de l'espèce humaine.

On naît conservateur comme on naît sourd et muet. On le devient aussi, comme on devient paralytique. Il y a des conservateurs qui se souviennent d'avoir marché ; il y en a même qui ont des velléités de marcher encore. Par malheur ils ont si peu l'habitude de se mouvoir qu'ils vont, non pas comme la tortue (ce serait la calomnier), mais comme l'écrevisse ou le cheval de manège. Le plus curieux est qu'ils croient avancer, quand ils reculent ou qu'ils tournent en cercle.

Ceux-là cependant sont l'élite de l'espèce ; les autres sont des fanatiques d'immobilité, des dieux Terme, auraient dit les anciens, des

bornes, sont obligés de dire les modernes. Encore si c'étaient d'honnêtes bornes! On passerait à côté et tout serait dit. Mais non! elles sont plantées à travers de la route où chemine l'humanité. Aussi gare les cahots, les chocs, les halles forcées. Etonnez-vous après cela si cette pauvre humanité marche d'un train si lent!

Au demeurant, ces conservateurs sont bonnes gens. Ils sont pieux; car leurs pères l'étaient; de l'aveu même de leurs ennemis, ils ont la religion du succès. Ils ne sont pas rancuniers: ils ont la générosité de pardonner aux nouveautés, quand elles sont devenues vieilles, et alors ils les conservent avec autant de zèle que s'ils n'avaient pas tout fait pour les empêcher de naître.

Ne les accusez pas d'être changeants. Eux changer! Mais ils ont horreur du changement! Ils sont toujours pour ce qui est établi. Est-ce leur faute si le gouvernement établi n'est pas toujours le même? La girouette ne bouge jamais d'elle-même. Ce n'est pas elle qui tourne; c'est le vent.

Pourquoi changeraient ils, d'ailleurs, ces vrais sages? Leur dit-on que tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes? Ils s'interrogent avec la bonne foi la plus pure: « Que me manque-t-il? Mon lit est moelleux, ma table bien servie, ma santé robuste, ma fortune bien placée. Qui donc ose prétendre que le monde va mal? » Ils consultent leurs amis, leurs voisins, propriétaires et conservateurs renforcés comme eux-mêmes! Pour eux aussi la vie est douce; à peine quelques épines cachées sous les roses. Il est donc bien avéré que les plaintes contre la société sont des propos d'hommes égarés ou criminels. Ils s'indignent vertueusement, et, si vous les traitez d'égoïstes, vous n'êtes qu'une mauvaise langue ou un révolutionnaire. C'est l'injure la plus grave que puisse vous lancer un conservateur; qui dit révolutionnaire, dit un monstre qu'il faut écraser, fusiller ou tout au moins déporter.

Lui, au contraire, il est bien vu des sergents de ville, bien noté par l'autorité. M. le commissaire le salue; M. le maire daigne le consulter; M. le curé le cite comme un modèle. Le jour où il meurt, la république, la monarchie, l'empire, perdent en lui un serviteur dévoué. Sa tombe raconte à la postérité qu'il fut bon père, bon époux, bon citoyen, etc. — Graveur, mon ami, pourquoi n'avoir pas écrit simplement: *Il fut conservateur.*

Ce mot aurait suffi sans ce torrent d'éloges.

GEORGES RENARD,
directeur de la *Revue socialiste*

LE FEU GREC



Si Mme Europe n'aboutit à rien avec sa seringue, il faudra bien que la diplomatie s'amène avec son artillerie.

(Der Junge Kikeriki).

Notre Politique étrangère

PAR FERTOM



HANOTAUX. — Ah! c'est vous le Turc?... Eh bien, continuez!...

(Le Pilon.)

LES ÉLECTIONS PROCHAINES

En 1898 doivent avoir lieu les élections législatives. Leur importance est considérable. Il faut que les électeurs réfléchissent bien à l'acte qu'ils auront à accomplir afin de ne pas nommer des députés qu'ils maudiront quelques mois plus tard, ainsi qu'il arrive ordinairement.

Les hommes de la majorité néfaste qui a soutenu le ministère des affameurs, Méline et C^o ont été — il nous semble — assez jugés pour qu'ils restent tous sur le carreau.

Si, par impossible, ils nous revenaient encore, ce serait tant pis pour les électeurs qui, ainsi enverraient leurs exploités éhontés défendre leurs intérêts déjà trahis par eux.

Après l'article du citoyen Millerand sur la *Bataille Electorale*, nous donnons un article *Appel aux électeurs* rédigé par Alfred Delvau à l'occasion des élections de 1848. Cet article s'applique très bien aux circonstances actuelles. Il a paru sans signature dans le *Bulletin de la République* de 1848, n° 8. Alfred Delvau était le secrétaire de Ledru-Rollin et principal collaborateur avec Georges Sand du *Bulletin de la République*. C'était un excellent communiste, et le plus fin écrivain et littérateur du second Empire.

P. A.

LA BATAILLE ÉLECTORALE

Les élections législatives sont l'événement politique le plus grave qui est appelé à marquer l'année 1893.

La Chambre qui a vu le jour en 1893 retourne devant ses électeurs, les mains vides. Il sera curieux de connaître le jugement qu'ils porteront sur elle.

Mais leur verdict empruntera son intérêt moins encore à ce qu'il dira du passé qu'à ce qu'il fera prévoir de l'avenir.

C'est au suffrage universel qu'il appartient, par ses choix, de donner à la politique, à la conduite des affaires publiques ses directions décisives.

Il sera sollicité en bien des sens contradictoires par les partis qui quémangent ses faveurs. Auquel donnera-t-il la palme ?

Le parti socialiste a poursuivi, depuis quatre ans, une campagne active et tenace. Il ne s'est pas enfermé dans l'enceinte du Palais-Bourbon. Il ne s'est pas laissé éblouir par ses succès électoraux.

Nulla occasion n'a été négligée par lui d'entrer en relations avec le peuple. Jamais les ouvriers en lutte avec leurs patrons n'ont inutilement fait appel au concours des députés socialistes.

Mais ce n'est pas seulement à l'occasion des grèves, ces tristes batailles économiques, dernier recours des travailleurs aux abois; ce n'est pas exclusivement dans des régions en état de guerre que les élus du socialisme ont porté leur parole et leurs doctrines. Les réunions de tout genre, les fêtes, les assemblées fraternelles leur ont fourni prétexte au développement de leur propagande.

Pourtant c'est du haut de la tribune parlementaire qu'ils ont avec le plus d'éclat parlé au pays. Les superbes harangues de Jaurès ont été autant d'appels retentissants qui ont trouvé le chemin du cerveau et du cœur de la foule.

La période électorale va être une occasion toute naturelle à notre parti d'entrer en communication avec le suffrage universel. Certes nous avons l'assurance, qui s'appuie sur des faits, de grossir d'un considérable appoint la phalange des députés socialistes que les élections de 1893 firent entrer au Palais-Bourbon.

Mais, et c'est ce qui imprime précisément à notre propagande le caractère impersonnel qui fait sa force, lors même que nous luttons pour la conquête d'un siège électif, c'est moins le succès immédiat que nous poursuivons sur la tête d'un candidat, que l'affirmation de nos principes et le recrutement d'adhérents nouveaux.

Envisagée de ce point de vue, qui est le vrai, la défaite même, en une circonscription où pour la première fois nous engageons la lutte, constitue pour notre parti un réel avantage. Elle a permis aux socialistes conscients, qui n'avaient pas eu encore l'occasion de s'agglomérer, de s'unir en des groupements. Elle a été l'occasion pour les hésitants de franchir le pas qui les séparerait de nous, pour des indifférents, de s'éveiller à la connaissance de nos doctrines, pour des adversaires de perdre dans la lutte même certains des parti pris dont ils étaient animés.

Ainsi la bataille électorale fournit au socialisme un admirable champ de propagande et de bataille.

Mais les résultats mêmes qu'il est appelé à en retirer lui dictent la tactique à suivre et les armes à employer.

Il ne se propose pas de plier sous l'autorité d'une minorité hardie et violente une majorité ignorante et hostile. Il entend au contraire l'amener à partager librement les idées qu'il croit justes et c'est de cette majorité convaincue et consciente qu'il veut tenir le pouvoir.

Son but est de convaincre. Ses armes seront le raisonnement et la persuasion. Il s'étudiera, en toute circonstance, à faire connaître ses doctrines; à provoquer les contradictions; à examiner sérieusement les arguments opposés; à dissiper, sans colère, le brouillard des mensonges et des calomnies.

Œuvre lente, seule efficace. Et précisément parce qu'elle est lente, nous n'avons pas le droit de laisser passer une seule des occasions qui nous sont offertes de la faire progresser.

Marchons donc à la bataille électorale, avec sang-froid et avec confiance. Sûrs de nos intentions, ne nous laissons décourager ni par l'injure, ni par une calomnie, ni par le soupçon.

Ne nous laissons pas de faire connaître le sens vrai de nos doctrines, le but où elles tendent, les voies par lesquelles elles y marchent.

Nos adversaires, par l'ardeur inconsidérée qu'ils ont apportée à nous combattre, ont préparé sans s'en douter les esprits à écouter avec curiosité l'exposé de nos doctrines.

En avant, pour la République socialiste!

A. MILLERAND.

APPEL AUX ÉLECTEURS

Ouvriers des villes et des manufactures, généreux enfants de la République, c'est vous qui formez la majorité des électeurs dans les vastes et nombreux foyers de l'industrie. Il importe que vous vous rendiez compte de vos souffrances, de vos droits et de vos justes prétentions. Faites-les connaître, parlez à vos candidats, parlez à la France ce langage éloquent et simple de la vérité que la France n'a jamais entendu encore d'une manière officielle.

Quand vous aurez dit ce que vous avez souffert, ce que vous ne devez plus souffrir, votre tâche ne sera pas encore remplie. Il faudra veiller à ce que tout ce qui est possible soit fait, veiller à ce que rien de possible ne soit omis. L'avenir est dans vos mains. Jamais encore l'humanité n'a eu à remplir une si belle et si grande mission, car il s'agira d'accomplir des réformes que l'humanité réclame en vain depuis des siècles. Celui qui n'examinerait pas avec une conscience austère et pure ce que la société lui doit, et ce qu'il doit à la société, ne serait pas à la hauteur de cette grande époque de l'histoire où nous entrons. Ne pas vouloir tout le bien que cette époque peut accomplir, serait un crime envers l'humanité.

C'est pour cela que l'homme du peuple, cet homme nouveau qui vient de recevoir le baptême du droit politique, doit s'instruire de ses droits et de ses devoirs avec soin, avec religion, avec une âme dégagée de tout préjugé, comme de tout égoïsme.

Il importe que la classe la plus nombreuse et la plus utile, celle des travailleurs, révèle ses souffrances; il importe pour qu'elle les révèle avec fruit, qu'elle les révèle avec noblesse, avec fermeté, avec la volonté solennelle de donner au monde un grand exemple de la dignité humaine reprenant la place qui lui était due. Il faut que le peuple ait la majesté qu'on croyait jadis être l'apanage des rois. La violence était celui des tyrans. Le peuple a prouvé que l'heure de son règne avait enfin sonné; car le peuple est calme, patient et ferme. Le peuple n'est pas un souverain absolu à la manière des rois. C'est la vérité qui seule est absolue.

Travailleurs, venez dire ce que vous avez souffert. L'humanité vous écoute,

consternée de l'avoir permis, impatiente de ne plus le permettre. Venez dire que votre vie a été un martyre, que vous n'avez pas seulement manqué de pain, mais d'air vital, et de cette bienfaisante clarté du soleil qu'il semblait impossible à l'homme de refuser à l'homme. Le régime de l'industrie avait pour tant résolu ce monstrueux problème d'enfouir, dans des usines infectes, dans des souterrains ténébreux, dans des cachots homicides, non seulement l'homme, mais la femme, mais l'enfant... non pas le vieillard ! Dans certaines industries l'homme ne vieillit pas ! des statistiques exactes qu'il faudra bien qu'on fasse connaître (il était défendu naguère pour le public) ; disons que dans certaines localités industrielles, la durée moyenne de la vie de l'enfant était de vingt-sept mois. Venez révéler ces horreurs au monde épouventé ; venez dire que la vos enfants naissaient avec le principe d'une mort prochaine et inévitable, et que le berceau était un cercueil ; venez dire qu'ailleurs vos filles, à peine développées, n'avaient pas de choix entre le suicide et la prostitution ; venez dire que les vieillards infirmes étaient abandonnés quand la mort vous frappait avant eux, et qu'on a vu des femmes étendues sur les pierres de la morgue avec le cadavre de leurs enfants enlacés à leur cadavre ; venez dire combien de fois les meilleurs et les plus forts d'entre vous ont lutté contre la pensée du suicide, la nuit, lorsque, dévorés par la faim, démoralisés par le froid qui ôte toute énergie au corps et à l'âme, ils contemplaient, dans une sinistre insomnie, la pâleur de leurs enfants agonisants sur la paille.

Que les moins malheureux d'entre vous racontent aussi les inquiétudes et les soucis dont ils ont été rongés lorsqu'une blessure, une maladie, leur faisait compter avec épouvante les jours sans travail ! Que les plus actifs et les plus robustes nous disent avec quelle fièvre et douloureuse impatience ils ont compté aussi les jours où le travail manquait à leurs bras ! Que les mères nous disent quelles sombres pensées traversaient leur esprit, le jour où elles voyaient leurs filles devenues mères à leur tour ! Dites-nous, enfin, ce que c'est que la misère, comme elle change en terreur ou en désespoir tout ce qui fait l'orgueil et la confiance de l'homme ! Dites-le bien, car le monde officiel ne l'a pas su, les monarchies nous ont fait un crime de le savoir et de le dire ; et, pour l'avoir vivement exprimé, plusieurs ont languï dans les prisons d'Etat, plusieurs y sont morts, beaucoup ont été persécutés, raillés, ruinés, calomniés, montrés au doigt comme des factieux ou des insensés.

Martyrs du travail, levez-vous et parlez ! Dites comme on spéculait dans les hôpitaux sur les aliments et les remèdes qu'ordonnaient pour vous les médecins ! Dites quels soins on prenait de votre corps et de votre âme ! Dites comment la fraude était partout : quels poisons la spéculation mêlait au pain amer que vous mangiez, au vin où vous trouviez l'ivresse, la fureur et l'anéantissement de toutes les facultés ! Dites l'effroi que vous éprouviez en voyant grandir ces enfants que vous ne pouviez ni instruire, ni surveiller, ni confier à la société pour les protéger et les éclairer. Pour ceux qui montraient un caractère facile, vous redoutiez la dépravation qui mène à l'idiotisme ; pour ces caractères ardents et généreux, l'indignation comprimée qui mène à la fureur, la fureur impuissante qui mène à la folie.

Ce que vous avez souffert, on aura peine à le croire. N'était-il pas défendu de le croire, sous peine de passer pour anarchiste, sous peine d'être puni comme provocateur à la haine entre les hommes !

Décrets monstrueux, et qui prouvent que, pour toute garantie au renversement des lois humaines, la monarchie n'avait pu trouver que la loi du silence. Condamnation vivante du système, cette loi préjugeait l'impossibilité de dire la vérité sans amener l'égoïsme des hommes les uns par les autres.

Arrière ce silence des tombeaux, arrière ces lois de l'assassinat ! La société vous doit désormais de sonder vos plaies et d'y porter remède. Elle vous doit de veiller à la conservation de votre vie, de votre santé, de votre intelligence, de votre dignité. Elle vous doit du travail, des aliments, de l'instruction, de l'honneur, de l'air, du jour ! Elle doit un asile à vos vieillards, de l'emploi à vos bras, de la confiance à vos cœurs, du repos à vos nuits. Elle doit veiller à la pudeur de vos filles, à l'avenir possible de vos enfants, aux funérailles de vos vieillards, car vous n'avez pas même de quoi assurer un coin de terre après la mort à ceux qui n'avaient pas une place au soleil durant la vie.

La société, vous allez y porter la main. Travailleurs, c'est un édifice que vous allez construire pour la postérité. Ne souffrez pas qu'il soit bâti pour quelques-uns seulement, tandis que l'humanité raterait à la porte, nue, affamée, avilie, désespérée.

ALFRED DELVREAU.

LA MACHINE

Aux filles du peuple.

Je viens de m'éveiller
Et je suis déjà fatiguée.
Ce matin, la nature est gaie.
Mais il faut aller travailler,
Et douze heures, sans surveiller,
Le dos courbé sur la machine...
Oh! que j'ai mal dans la poitrine!

Me voici dans mon coin,
Je manque d'air, j'y vois à peine.
Dire qu'il fait beau dans la plaine!
Ici, le soleil n'entre point.
J'en aurais pourtant bien besoin
Pour m'égayer à la machine...
Oh! que j'ai mal dans la poitrine!

On sonne le dîner.
Je n'ai pas faim, je suis trop lasse.
Voilà deux ans que rien ne passé,
Et, j'aurai beau me lisiner,
Ça ne fera que couvrir
À chaque tour de la machine...
Oh! que j'ai mal dans la poitrine!

Je dédie ces six couplets aux filles du peuple entassées pêle-mêle dans ces grands bagnes industriels où elles travaillent, du matin au soir, pour un salaire qui ne leur assure même pas le pain quotidien.

Des milliers de pauvres filles succombent tous les ans à cette vie de galères. D'autres viennent prendre leur place sans s'inquiéter du sort qui leur est réservé. Et cependant il n'est plus besoin d'écrire en grosses lettres sur les portes de ces bagnes :

ICI, L'ON TUE!

On le sait.

Mais qu'importe! Les hauts barons de la féodalité industrielle et financière n'ont pas le temps de s'arrêter à ces petites misères. Il faut avant tout bâcler des affaires et amasser des millions.

Quant aux forçats du travail, il leur reste l'hôpital, le trottoir ou la rivière.

C'est à peu près le seul moyen qu'ils aient de rompre leur ban!

Ah! il est temps, ce me semble, que nous ayons un peu plus de sentiment de la famille et que le peuple comprenne qu'il ne doit plus faire de ses enfants de la chair à produire pour les capitalistes et de la chair à canon pour les politiciens.

J.-B. CLÉMENT.

LE SOCIALISME DE L'AVENIR

Le socialisme parcourt différentes phases de développement; mais le plus grand danger est que tout le monde est socialiste, et, du moment que tout le monde est socialiste, les véritables socialistes sont des hérétiques, comme les vrais chrétiens, les Ebionites, au commencement de notre ère, furent considérés comme des hérétiques aux yeux du christianisme officiel de Constantin et ses politiciens.

Maintenant la parole est au socialisme d'Etat, et chaque pas qu'on fait actuellement dans la direction du socialisme nous mène vers le socialisme d'Etat.

On peut déclarer mille fois dans des résolutions que la dernière lutte sera entre la socialdémocratie et le socialisme d'Etat. Il n'en sera pas moins vrai qu'il faut être aveugle pour ne pas voir que le socialisme d'aujourd'hui devient de plus en plus socialisme d'Etat.

Qu'est-ce que le socialisme d'Etat ?

L'expansion de la puissance de l'Etat. Chaque branche d'industrie vient sous le patronage de l'Etat, jusqu'au moment où l'Etat devient la Providence terrestre, qui est le régulateur omnipotent. Adieu liberté chérie ! Chaque homme est un numéro, est un rouage dans la machine !

Il y a deux sortes de communisme : l'un d'en haut et l'autre d'en bas ; l'un autoritaire et l'autre libertaire. L'un donne du pain à tous, comme le tyran qui soigne les intérêts matériels, afin de pouvoir maîtriser les pensées ; mais il ne donne pas de liberté.

L'autre est persuadé que l'homme ne vit pas seulement de pain, que l'homme, même quand il a du pain, n'est pas content s'il manque de liberté. Car, qu'est-ce que l'homme sans liberté ? Prenez la liberté aux hommes et vous leur prendrez le caractère, l'individualité, les qualités par lesquelles ils s'élèvent au-dessus de tous.

Il veut laisser croître le communisme dans la société.

Je puis m'imaginer que les deux formes, le communisme et l'individualisme, vivent côte à côte ; de sorte qu'on peut choisir. Par exemple, on a des tables communes où chacun peut prendre son diner, mais on peut aussi recevoir son diner chez soi. Chacun son goût. Quand la forme communiste sera celle de l'avenir, on verra que de plus en plus les personnes auront la tendance de diner ensemble, et les diners à la maison feront exception.

Autre exemple :

Les enfants recevront une éducation commune, car sans cela la fraternité resterait phrase creuse ; mais ce serait la plus grande stupidité d'arracher les enfants aux mères pour leur éducation. On ferait naître alors une grande opposition.

On laissera donc le libre choix. Les plus grands soins seront donnés à l'éducation commune au point de vue hygiénique et agréable, de sorte que les mères qui aiment leurs enfants porteront librement leurs enfants à ces institutions, parce qu'elles ne pourraient leur donner ce qu'ils trouveront là.

Les mères seront persuadées que l'enfant n'est pas une propriété privée avec laquelle on fait ce qu'on peut, dont on use et abuse (*ius utendi et abutendi*), mais qu'il est dès sa jeunesse le membre d'une communauté où les sentiments de solidarité et de fraternité sont cultivés.

Et alors l'intérêt de l'enfant sera supérieur à l'intérêt de la mère. Par contrainte on n'arriverait pas où on voudrait arriver, mais si on donne — aux mères surtout — l'occasion de guérir les préjugés de leur éducation, on verra que cela ne durera pas longtemps et que l'éducation commune sera la règle.

Le communisme doit croître dans les hommes, car dans un monde individualiste, où on pratique le « chacun pour soi et Dieu pour tous », on devient naturellement individualiste.

Le sentiment commun est supprimé chez la plupart des hommes, quoi qu'il soit le sentiment primitif. Voyez comme les enfants cherchent surtout les enfants et jamais ils ne sont plus heureux que quand ils jouent ensemble.

Voilà où la nature nous montre le chemin.

Le communisme commandé d'en haut ne peut conquérir le monde, car tout ce qui est commandé et n'est pas fait volontairement s'anéantit de soi-même. Seulement le communisme libertaire, qui croit avec le développement moral et intellectuel de l'homme, peut vaincre le monde.

Nous ne pouvons définir la forme dans laquelle la société sera réglée, mais nous pouvons dire que, seule, cette forme, qui garantit la liberté la plus complète aux individus, a la chance de vaincre. Mais ce n'est pas à nous de donner des règles pour l'avenir, car chaque génération fait ses institutions selon son propre goût.

Quand nous bâtissons une maison, nous la faisons comme nous la souhaitons; mais qui nous dit que nos descendants n'auront pas un tout autre goût et qu'ils ne seront pas du tout contents des maisons dans lesquelles on voudra les mettre?

Chacun suivra son goût, et c'est pour cela que nous devons être prudents en ne réglementant pas trop. Le socialisme d'Etat ne peut pas durer, car c'est l'esclavage commun et nous, nous souhaitons la liberté commune. C'est donc une forme transitoire par laquelle on va passer peut-être, mais qui ne sera pas durable.

A l'œuvre tous, et songeons à un socialisme libertaire, car la liberté seule c'est la vie. Le socialisme ne sera pas, ou il sera libertaire.

F. DOMELA NIEUWENHUIS.

Pensées comico-philosophiques

Les hommes avarés ne sont pas des hommes donneurs,

* *

Pour savoir ce que pensent les gens qui portent des lunettes, il faut leur tirer les vers du nez.

* *

Le mariage est le bague de l'amour.

* *

Jeunes fiancés, l'avenir est le vrai présent d'un futur.

* *

Si je deviens riche un jour, je veux avoir deux jolis chevaux entiers et un coupé.

* *

L'honnêteté dans ce siècle n'est pratiquée qu'à coups de chapeau.

* *

Souvent les malheureux sont exposés à la morgue.

* *

En Russie, la liberté est un vaste champ dont bien des gens voudraient avoir la clé.

* *

La bravoure est une valeur qui ne fait pas de prime à la Bourse.

* *

L'ambition est un arrosoir qui fait germer et grandir les hommes.



Spécimen des académiciens de l'avenir que nous promet l'élection de M. Hanotaux à l'Académie française.

Je suis convaincu qu'il y aurait moins de maris trompés si le mariage était aboli.

Si le chaste Joseph n'avait pas eu de manteau, je me demande par où la Putiphar aurait pu le retenir.

Un de mes amis [qui a étudié la Bible, appelle l'inconstance de Thamar mythe.

Il est bon que la balance de la justice ne soit pas un fléau.

S'il n'y avait pas le vice, on ne distinguerait pas la vertu. La vertu, pour se faire apprécier, a donc besoin du vice. Avouez que c'est peu honorable pour elle.

Il est rare de voir un brigand de grands chemins briguant les honneurs.

Les gens qui entendent le moins la plaisanterie, ce sont les sourds.

Ce que je préfère au céleri, c'est le riz.

Maints couples, dont le ménage est un enfer, seraient désolés d'être séparés.

Dieu disait à Moïse : *je suis celui qui est*; le capitaliste dit aujourd'hui : *je suis celui qui a*.

Le moins coûteux de tous les vices, c'est l'ingratitude.

La dot est la raison du mariage, l'amour en est le prétexte.

Sarcey conteste aux femmes la puissance de faire des chefs-d'œuvre. On voit bien que c'est une femme qui l'a mis au monde, le gros pâté.

Le mariage, c'est de l'ennui à deux.

Si la vérité habite le fond d'un puits, comment se fait-il qu'elle sorte de la bouche de l'innocence.

Les femmes laides ont été mises au monde pour faire la consolation des aveugles.

Je disais l'autre jour à un voleur de ma connaissance : si tu ne veux pas être découvert, garde ton chapeau sur la tête.

Si le Mont-de-Piété était en caoutchouc il prêterait davantage.

En toute sauce il faut considérer la farine.

Quand le canon ronfle, c'est preuve qu'il ne dort pas.

L'ouvrier est le saindoux qui graisse la roue de la fortune... des capitalistes.

* *

L'or aime bien les femmes qui ne le sont pas.

* *

Mon tailleur ne peut jamais mesurer un vêtement sans le *mettre*.

* *

Frédéric le Grand disait à Voltaire : « Nous aimons mieux nourrir un poète que de le voir nous rire au nez. »

* *

L'espérance fait vivre l'homme mais ne le nourrit jamais.

* *

Aimer d'amour, dans la société actuelle, c'est semer de la graine de malheur dans le champ de l'existence.

* *

L'argent est un piédestal pour les petits.

* *

La vie est une fleur qui pousse chez le riche comme chez le pauvre. Le premier l'arrose avec du champagne, le second avec des pleurs.

* *

Mon propriétaire compare la femme à une cloche : plus on la frappe, plus elle *raisonne*.

* *

Il vaut mieux être perdu de vue que de réputation.

* *

A une compagnie d'assurances, je préfère une compagnie de perdreaux. Ça vole moins.

* *

Souvent les traits qu'on fait à sa femme ne sont pas des traits d'esprit.

* *

Quand une cuisinière fait danser l'anse du panier, il faut la faire sauter.

* *

Les gens sans idées ont le plus d'idées d'eux-mêmes

* *

Si les moines sont gras, c'est qu'ils sont toujours à l'office.

ORGANISATIONS CORPORATIVE ET POLITIQUE

On en arrive souvent par une accentuation excessive de l'esprit syndical à dénigrer les organisations politiques et à méconnaître l'utilité, la nécessité primordiale de la lutte politique.

Il importe, pensons-nous, de délimiter exactement, en vue d'une propagande consciente, le terrain d'action propre à chacune des deux organisations, corporative et politique, qu'on essaie d'opposer, et de montrer qu'elles ne font que se compléter, en assignant leur importance respective au point de vue social.

D'autant plus que nous ne constatons que trop souvent, dans la presse bourgeoise, cette tendance insidieuse et intéressée à vouloir ériger la lutte politique en monopole des « intellectuels », les « roublards qui profitent du mouvement socialiste pour se tailler des prébendes », et à confiner les travailleurs manuels dans la lutte économique-corporative.

Personne parmi nous ne tombera dans le piège grossier que nous tendent nos adversaires ; mais il faut aussi que chacun soit à même de soutenir victorieusement une discussion sur ce point.

Un grand fait domine le mouvement du prolétariat international de ces dernières années : c'est l'adhésion des « Knights of Labour » des Etats-Unis à la lutte politique et à la participation des Trades-Unions anglaises aux batailles électorales.

On sait que les travailleurs américains et anglais firent une résistance désespérée à l'invasion du socialisme continental, qui transporta la lutte des classes sur le terrain politique. Malgré toutes les tentatives en sens contraire, ils prétendaient vouloir se fixer dans l'action corporative, espérant venir à bout du patronat par l'action syndicale et obtenir des réformes sociales probantes et décisives par la lutte purement économique, avec leurs immenses armées de syndiqués et les trésors inestimables de leurs caisses de grève et de chômage.

Là où les arguments et les leçons théoriques furent impuissants, les événements sont venus à la rescousse pour détourner les travailleurs de ces deux grands pays de la tactique traditionnelle et pour les convertir à la stratégie électorale.

Il nous semble que cette conversion miraculeuse des St-Thomas du prolétariat, des incrédules des syndicats, des réfractaires de la lutte politique, doit être pour tous un enseignement péremptoire. Si l'organisation corporative a incontestablement sa raison d'être et répond à une nécessité indéniable, il n'en est pas moins vrai qu'elle est tout à fait insuffisante pour faire brèche dans le capitalisme et pour produire des résultats durables et sensibles au point de vue de l'amélioration de la classe ouvrière ; il faut que la lutte corporative se complète par la lutte politique qui doit sanctionner ses efforts.

De plus en plus, avec le développement de la production capitaliste, la force syndicale se voit neutralisée ; de plus en plus son action se limite et se circonscrit, avec l'accroissement de la puissance capitaliste.

Il fut un temps où le travailleur pouvait traiter d'égal à égal avec le patron. Lorsque, au seuil de l'industrialisme, avec une production manuelle qui ne connaissait ni vapeur, ni machinisme, l'ouvrier était un artiste, façonnant le produit de ses propres mains, sans le concours des auxiliaires de fer et d'acier mus par les forces naturelles, et avec son intelligence qui dirigeait le travail du petit outil, il représentait une valeur dans l'atelier, il était le co-associé de l'industriel, qui ne pouvait se passer de ses services et devait subir ses conditions dans une mesure relative.

Mais le machinisme a vu le jour ; l'ouvrier en chair et en os a été supplanté par l'ouvrier mécanique. Il a perdu sa qualité d'artiste et son rôle prépondérant dans la production en même temps que sa puissance vis-à-vis du patronat. Il est devenu un simple auxiliaire de la machine, la grande accapareuse de travail ; il s'est transformé en machine de la machine.

Dès lors, il devenait plus aisément remplaçable ; simple pièce du grand rouage producteur, on pouvait facilement lui suppléer, là où il faisait défaut ; il s'avilissait comme valeur technique et par contre-coup, comme valeur sociale vis-à-vis de l'employeur. Par le fait, ses prétentions à l'égard de celui-ci devaient baisser et se modérer, et la lutte du prolétariat contre le patronat se compliquait ; les atouts du premier passaient aux mains du second sur le terrain corporatif.

Avec le machinisme se formait aussi l'armée de réserve du capital ; malgré l'extension considérable de la production, la mécanique centuplant la force productive du travail devait en arriver à créer ces légions innombrables de sans-travail, qui, poussés par leurs besoins économiques non satisfaits, entraînés par leur existence de vaineux et de déprimés sur la pente de la dégradation et de l'inconscience de classe, allaient devenir les alliés de la classe exploiteuse et les complices de son exploitation.

Ajoutez encore à ces deux causes premières l'augmentation de la force de résistance patronale qui accompagne la concentration capitaliste, corollaire du développement de l'outillage mécanique.

Désormais on ne se trouve plus en présence de milliers de petits patrons ;

qu'on peut combattre et vaincre en détail, mais en face de gigantesques firmes, aux capitaux énormes, qui peuvent attendre autant de semaines que les travailleurs peuvent attendre de jours.

Ce changement dans les conditions du mode de production devait appeler un changement dans les rapports militaires, si je puis m'exprimer ainsi, des deux grandes classes qui divisent la société. De même que l'usage des canons et des fusils à longue portée a révolutionné la stratégie sur les champs de bataille, de même la machinisation de l'industrie devait et doit encore modifier la stratégie ouvrière.

La lutte exclusivement corporative convenait à la petite guerre des travailleurs de la production manuelle ; la lutte politique est plus spécialement conforme à la grande guerre du prolétariat contre le capitalisme.

Car si la transformation mécanique a plus ou moins désarmé les travailleurs vis-à-vis du capital sur le terrain syndical et a fait de la lutte des ouvriers, retranchés dans leurs syndicats comme Diogène dans son tonneau sans qu'ils veuillent en sortir aux jours d'élections contre les capitalistes, la lutte du pot de terre contre le pot de fer, elle a eu des résultats diamétralement opposés sur le terrain politique.

En même temps qu'elle achevait le tassement des catégories sociales, séparait plus nettement les classes et poussait à l'extrême l'antagonisme de ces classes, par une conséquence naturelle elle décuplait la puissance politique du prolétariat ; elle décimait les intermédiaires, rapprochait les travailleurs, solidarisait leurs intérêts, guidait en quelque sorte l'armée ouvrière, exploitée et opprimée à l'usine, vers l'urne électorale, où se rencontreraient les milliers et les milliers de bulletins de vote prolétariens, noyant les bulletins capitalistes.

Les mourants de la lutte syndicale ressuscitent avec une vigueur nouvelle, avec une vitalité croissant dans des proportions prodigieuses sur le terrain politique. Là est la vraie force du prolétariat, là est son champ de manoeuvres ; là s'élèvera le monument commémoratif de sa victoire.

Tel est, à notre sens, la conclusion qui découle de l'évolution économique du capitalisme.

Les syndicats doivent lutter pour des intérêts tout immédiats, pour des améliorations toutes spéciales ; ils peuvent aussi servir d'école, où s'enseignent les hautes vertus socialistes, la solidarité, la fraternité, et où se forment les cadres qui, un jour, devront fournir le personnel de « l'administration des choses » du régime socialiste.

Les organismes politiques marchent à la bataille pour la transformation sociale, à la conquête des réformes décisives qui modifieront les rapports de capital et travail, sans distinction de métiers ou de sexes, à l'assaut du capitalisme lui-même.

Ils ont repris l'œuvre des groupements syndicaux de la période de production manuelle dans des conditions nouvelles, avec des garanties assurées de triomphe, et parachèvent les efforts de ceux-là, enfin d'instaurer pour le salut de tous cette organisation collectiviste, dont la classe ouvrière est eueinte.

LÉO.

PAYS D'OUEST

MÈRE BOUDAN

Lorsque le père Boudan fut mort, mère Boudan continua de circuler tout le jour par les maisons du hameau, et de jacasser, le soir, aux veillées, sur le pas des portes ou autour de l'âtre. Elle était déjà bien vieille, le jour où elle perdit son bonhomme, et depuis, plus de vingt années sont passées, elle est devenue octogénaire, nonagénaire, centenaire. Elle a mis sa mante noire pour suivre nombre d'enterrements, et elle est toujours rentrée chez elle alerte et guillerette, avec mille histoires à raconter sur les morts et sur les vivants.

Vieille d'un siècle, elle continua de rabâcher et de médire, car l'âge ne l'avait pas bonifiée. La poche à fiel continuait de sécréter dans sa carcasse

usée la méfiance hargneuse, la conjecture outrageante, la méchanceté noire. Tout le monde l'écoutait bouche bée, autrefois, dans la stupéfaction des propos extraordinaires qu'elle tenait sur tous, tirant parti du moindre indice, l'imagination épouvantablement fertile en suppositions. Et puis, on avait pris l'habitude de ses bavardages, comme du jacassement de la pie, du croassement du corbeau. Souvent même, maintenant qu'elle avait cent ans, ceux qu'elle interpellait ne l'écoutaient que pendant un instant, la quittaient au milieu de ses divagations, la plantaient là, au milieu du chemin ou sur le seuil de la maison, et elle continuait son interminable litanie injurieuse, sans rien voir, courbée de plus en plus sur ses deux bâtons.

Cette cassure du corps, cette tête penchée, c'était là surtout l'atteinte de l'âge. Les mains noueuses tenaient bien les bâtons; la marche, un peu pénible, était continuelle; les yeux y voyaient suffisamment pour éviter les heurts et les chutes, et la parole était infatigable dans la bouche sans dents. La première debout et la dernière couchée, on ne voyait que mère Boudan entre les quelques chaumines du hameau et sur la route du bourg.

Le problème de l'existence n'avait jamais été bien difficile à résoudre pour la vieille femme; mais pourtant, voici qu'il ne pouvait plus être résolu. Au temps du père Boudan, le jardin, le pré et l'étable donnaient de quoi vivre, et au-delà, par les légumes, par le lait et le beurre de la vache, par le lard du porc. A cela s'ajoutaient encore la menuiserie du vieux, les raïstolages de clous et de planches auxquels il passait les heures du dimanche. On croyait même à l'existence d'un petit magot, que la survivante avait peut-être écorné depuis.

Pout-être. On n'en était pas bien sûr. Elle avait, en effet, continué de vivre comme par le passé, cultivant le jardin, menant la vache au pré, vendant son cochon pour en racheter un autre. Jusqu'au jour où la possibilité de travailler s'amointrit en elle. Elle conduisait encore la vache par le chemin, ou plutôt elle se figurait encore la conduire : elles étaient, la vieille et la vache, chacune à un bout de la corde et bien fin aurait pu dire qui conduisait l'autre. Mais la vache mourut, mais il fallut renoncer à retourner la terre du jardin, à laver le linge, à faire le ménage, et la bonne volonté des voisins dut se manifester. Non sous forme d'argent, les gens n'étaient pas riches, et, quand même, l'idée de sortir un sou de la poche n'aurait pu leur venir, mais sous forme de travail. On balaya la chambre de la mère Boudan, on lui fit son lit, on lui récolta ses pommes de terre, on soigna son porc, on lui donna du lait, du beurre et du pain, les dons en petite quantité, mais la bonne femme mangeait peu. Des vêtements, elle en avait pour jusqu'à la fin de sa vie, quand même elle aurait vécu un autre siècle.

Les jours pouvaient se succéder longtemps ainsi, mais la chaumine semblait devoir s'en aller avant l'habitante. Déjà une partie du toit s'était crevée; il avait fallu boucher le trou par lequel il pleuvait, remettre des lattes, refaire le chaume. La maçonnerie, à son tour, s'en allait, l'abri n'était plus sûr, les voisins se lassaient; il fallut chercher un autre gîte.

Mère Boudan avisa mère Mauge qu'elle viendrait bien loger chez elle pour le temps qui lui restait à vivre, qu'elle lui laisserait son lit, son armoire, sa table, son banc, son linge, sa mante, et tout le reste, et qu'elle lui donnerait son argent tout de suite. Mère Mauge, chargée d'enfants, accepta. Le déménagement fut vite fait, et la centenaire installée dans une arrière-chambre déjà garnie de plusieurs couchettes. Il était temps. Le lendemain, la maison qu'ilée s'écroula, ne fut plus qu'une ruine moisie sur le sol, un logis de cafards et de cloportes.

Les premiers jours, tout se passa à peu près bien. On avait casé les meubles; mère Boudan avait donné son argent : quatre-vingts francs en écus, en menues pièces blanches, en sous. En échange, on la servait, on écoutait d'une oreille ses bavardages.

Au bout d'un mois, toute la maison était d'une humeur enragée. La fureur croissante de mère Boudan était un mal contagieux qui se communiquait aux

plus bénins. Mère Maugé, ses filles et ses fils, étaient des gens tranquilles, auraient fort bien laissé, selon les conventions, leur locataire achever d'user sa vie chez eux. Mais la violente vieille ne leur laissait pas un instant de repos, leur fatiguait la tête de ses doléances et de ses accusations contre tout le monde du hameau, du bourg, et enfin contre eux-mêmes.

Elle finit, le troisième mois, par trouver un grief dont elle les assassinait nuit et jour : elle réclamait son argent. On eut beau lui expliquer comment la plus grande partie avait été déjà employée par l'achat d'une vache, et par ceci, et par cela, elle ne voulut plus en démordre. On n'avait de repos que le samedi soir, lorsqu'elle revenait de se confesser. Elle gardait le silence tout le soir, toute la nuit. Pas aimable, pas radoucie. Non ; silencieuse. Une simple accalmie. Le lendemain matin, elle filait vite, sur ses deux bâtons, s'en allait communier à la première messe, et elle n'était pas plutôt revenue, qu'elle recommençait à apostropher ses hôtes, à les harceler de ses réclamations entrecoupées d'injures.

Mère Maugé finit par dire à mère Boudan que, si elle ne cessait pas ces manières, elle finirait par la mettre à la porte et par la faire prendre par l'hospice. Elle crut la calmer par cette menace, mais elle l'exaspéra. Désormais, la centenaire s'en alla clamer partout qu'après lui avoir volé son argent, on voulait la chasser. « Je ne veux point aller chez les bonnes sœurs », criait-elle. Et même, sa colère devint telle qu'elle en vint à des extrémités brutales, qu'elle essaya de battre les enfants, et qu'elle voulut se détruire. Une des fillettes la trouva, un soir, qui essayait de s'étrangler avec ses jarretières en lisière de drap. Un autre jour, on eut grand mal à l'empêcher de se laisser glisser dans la mare. Elle ne dissimula pas qu'elle espérait envoyer ainsi mère Maugé en justice.

Celle-ci n'y tint plus, alla trouver une sœur de l'hospice, lui conta ses peines. Un matin, on vint chercher la terrible vieille, et toute récalcitrante qu'elle était, on finit par la faire monter dans une sorte de véhicule qui tenait de la civière et de la chaise à porteur.

Depuis, elle vécut à l'hospice, disputant, marmonnant, essayant de se sauver, lançant de ses yeux presque éteints des regards encore éclairés par une lueur de haine. On la regardait comme tombée en enfance, on la laissait s'encolérer dans le vide, inquiet d'elle lorsqu'elle avait réussi à se cacher dans quelque recoin pendant des heures.

C'est ainsi qu'un jour on la trouva blottie dans l'escalier du clocher de la chapelle. On la ramena, un peu exaltée. Pendant la nuit, on fut réveillé par le feu. La chapelle brûlait, puis le bâtiment de l'hospice. Il fallut faire sortir les malades, les vieux. Ce fut un affreux drame nocturne, tout le pays illuminé jusqu'au matin. Mère Boudan, sauvée comme les autres, riait d'un mauvais rire. On resta persuadé que c'était elle qui avait allumé l'incendie. Comment ? on ne le sut jamais. « Ce n'est point moi, ma bonne sœur », dit-elle sans cesse à la religieuse qui l'interrogeait. Il fallut bien en rester là, se contenter de surveiller les pas sournois et l'immobilité épieuse de la mauvaise vieille de cent un ans.

GUSTAVE GEFFROY.

Une page peu connue de George Sand sur la femme ⁽¹⁾

Citoyens,

Au moment d'examiner les plus grands principes de la justice et de l'humanité, il importe que vous pesiez avec attention dans votre raison, dans votre conscience et dans votre cœur, les in justices dont tous les membres de la famille humaine sont victimes depuis tant de siècles,

Le peuple a souffert ; l'homme n'a pas suffi à une tâche au-dessus de ses forces, celle de nourrir, d'habiter, de vêtir, de protéger et d'instruire sa famille. Cette tâche, lorsque la famille est nombreuse, lorsque la société la laisse peser tout entière sur l'individu, est trop lourde pour le prolétaire. Il faut absolument que la société républicaine vienne efficacement au secours du vieillard usé par le travail sans relâche, de la femme privée de travail suffisant, de l'enfant sacrifié au travail

(1) Parue dans le *Bulletin de la République* de 1878, n° 12, sans signature.

prématuré ; c'est par là seulement que le père de famille ne sera point accablé par un travail excessif.

Chacun de ces membres de votre famille réclame des soins particuliers, et le sort des femmes est celui qui a jusqu'ici le moins occupé l'attention des législateurs. La législation du peuple doit être grande comme ses besoins inassouvis, comme ses aspirations ardentes. Ce n'est pas le peuple oublié et méconnu si longtemps qui oubliera et méconnaîtra une seule souffrance dans l'humanité.

La femme a nécessairement subi la plus lourde part de cette oppression accablante que la misère exerce sur l'âme et le corps. Condamnée par la nature à la douleur physique, au travail terrible et sacré de la maternité, c'est elle particulièrement que la société eût dû entourer d'une protection digne de ses fonctions augustes. Notre première République eut l'instinct et le sentiment d'un respect patriotique pour les femmes. L'héroïne populaire fut alors un type que l'on ne songea point à tourner en ridicule. Ce sont les classes privilégiées qui ont toujours raillé et dédaigné le courage et le dévouement de la femme. L'homme du peuple sait bien que quand il est frappé dans le combat, son enfant et sa femme restent sur la barricade jusqu'à ce que sa mort soit vengée.

Dans ces derniers temps, plusieurs femmes, encouragées par l'esprit de secte, ont élevé la voix pour réclamer, au nom de l'intelligence, les privilèges de l'intelligence. La question était mal posée. En admettant que la société eût beaucoup gagné à l'admission de quelques capacités du sexe dans l'administration des affaires publiques, la masse des femmes pauvres et privées d'éducation n'y eût rien gagné. Ces réclamations personnelles n'ont point ému la société. La société qui va se reconstruire sera émue profondément des pétitions simples et touchantes qui se formulèrent au nom du sexe entier, et qui auront pour but de détruire le manque d'instruction, l'abandon, la dépravation, la misère, qui pèsent sur la femme, en général, encore plus que sur l'homme.

Nous ne craignons pas de le dire, les tentatives de la *femme libre* dans le saint-simonisme ont eu un caractère aristocratique. L'homme n'étant pas libre, comment la femme pouvait-elle sagement aspirer à l'être plus que lui ? — Aujourd'hui la question doit changer de face. L'homme est en train de s'affranchir du joug de l'ignorance et de la misère. Il ne s'agit plus d'ouvrir un temple à quelques élus d'une théocratie déguisée. Il s'agit d'ouvrir un monde à tous les êtres qui composent l'humanité ; qu'ils soient hommes ou femmes, ils doivent échapper à l'esclavage de la misère et de l'ignorance.

C'est maintenant ou jamais que les femmes instruites, qui prétendent au titre de *bons citoyens*, doivent oublier leur personnalité ; et si elles veulent prouver leur mérite, c'est en faisant abnégation d'elles-mêmes pour ne s'occuper que des pauvres femmes et des pauvres filles du peuple.

Il est affreux, il fait horreur et honte à l'humanité, le sort de la malheureuse enfant qui voit sa mère abandonnée ou son père infirme, ses frères et ses sœurs mourant de faim. Elle ignore le mal, elle voudrait travailler pour nourrir et sauver ceux qu'elle aime ; elle cherche de l'ouvrage ; peu de travaux sont à sa portée, et ceux dont elle peut se charger sont souvent confiés à des hommes. Il a été démontré, prouvé par des chiffres, que les travaux confiés au plus grand nombre des femmes ont une rétribution tellement dérisoire qu'il leur est matériellement impossible d'en vivre personnellement. Qu'est-ce donc quand une fille dévouée, une femme généreuse, une mère désespérée ont à partager l'obole de chaque jour avec une famille sans ressources ?

Mais quoi ! la société ne leur offre-t-elle aucun moyen d'échapper au suicide ? Aucun autre que la prostitution. Le vice est là qui invite le désespoir et qui se fait une arme des instincts les plus sacrés de la femme. Le vice ne fait pas l'aumône, il la vend ; il ne donne pas, il achète. La virginité est un objet de trafic coté à la bourse de l'infamie. On l'a vu trop souvent, c'est le dévouement enthousiaste de l'enfant qui a sauvé sa famille au prix d'une flétrissure indélébile. De saintes filles ont marché, les yeux fermés, à ce martyre, abandonnant leur corps à l'outrage et recommandant leur âme à un Dieu vengeur.

Et quand ce n'est pas l'excès de la misère qui précipite la fille du pauvre dans cet abîme, ce sont des tentations puissantes dont la société devrait être également responsable. La femme a des instincts particuliers dont la société n'a jamais tenu aucun compte. Ce désir de plaire, qui n'est autre chose que le besoin d'être aimée, et qui prouve que la femme vit exclusivement par le cœur, devient une passion funeste quand il ne trouve pas ses aliments légitimes. La misère enlaidit la femme plus vite que l'homme. Les haillons se poétisent encore sur la mâle stature de l'ouvrier ; ils effacent la beauté de la femme, et la femme met son orgueil à être élégante quand elle le peut, comme l'ouvrier met sa fierté à être propre le dimanche ; l'amour de l'élégance, qui est un charme et presque un mérite chez la femme aisée, devient donc nécessairement un crime chez la femme pauvre, et c'est par là que beaucoup succombent.

Pour que l'instinct de la femme s'élevât au-dessus de cette passion comprimée, il

faudrait qu'elle trouvât, dans la société, de deux choses l'une : ou le moyen de satisfaire modestement ses goûts, ou une éducation forte et sérieuse qui s'élevât au-dessus de toutes les faiblesses de la nature. La société ne donne ni la satisfaction, ni le préservatif. La femme est abandonnée à elle-même et livrée sans défense à la tentation.

Que dire d'une société où le vice est tellement inévitable qu'une femme honnête et bonne n'est pas en droit d'adresser un reproche à une malheureuse prostituée ? Que penser d'un état de choses où la pratique des plus simples devoirs, le respect de soi-même, la décence, le soin de la santé, deviennent, dans de certaines conditions, des vertus de luxe qu'on n'a pas le moyen d'avoir ?

Honte et désolation ! Pauvres femmes, fleurs flétries avant d'éclorre, martyres d'une civilisation menteuse et d'une société impie ! lamentez-vous comme les filles de Sion, car il n'y aura pas assez de larmes pour laver les affronts que vous avez subis. Mères infortunées qui avez vu vos enfants, pâles et sombres, rentrer le soir, après l'heure, et tomber dans vos bras avec le frisson convulsif de l'horreur et de l'épouvante ! parlez à vos époux, à vos frères, à vos fils. C'est une grande prédication que celle de l'affranchissement sérieux et moralisateur de la femme. C'est vous qu'elle concerne, et il n'est pas besoin de bouches éloqu岸tes qui se fassent vos interprètes. Vous serez toutes de grands orateurs au lyrr domestique, et il n'est point d'hommes dont les entrailles ne s'émeuvent au récit de vos poignantes douleurs.

GEORGE SAND.

L'IMMORTALITÉ

Si l'on compare le temps où nous vivons aux époques les plus vantées, on sera frappé des progrès que nous avons faits. Il est vrai qu'un des résultats de ces progrès est d'avoir établi plus d'égalité entre les hommes, quant à l'état intellectuel ; que les grands génies d'aujourd'hui ne s'élèvent plus au-dessus de l'ensemble comme des colosses dont les proportions démesurées font paraître les autres hommes plus petits qu'ils ne le sont réellement ; ces prestiges d'optique se dissipent. Mais de ce que les hommes extraordinaires de notre temps sont moins au-dessus de leurs contemporains, ce n'est pas une raison pour les mettre au-dessous de ceux de l'antiquité. Ce qui est incontestable, c'est qu'en prenant l'ensemble des acquisitions faites par l'intelligence humaine, on est embarrassé de déterminer le rapport entre l'ancien état de l'homme et celui d'aujourd'hui.

Quand les connaissances étaient renfermées dans un petit nombre de têtes ou dans quelques manuscrits, une irruption de barbares, un incendie suffisaient à les détruire ; une nation entière rentrait dans les ténèbres, la civilisation acquise était perdue.

De pareils dangers ne sont plus à redouter. A la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci, les combats les plus meurtriers, les dévastations, tous les fléaux qui sortent du conflit des nations n'ont point amené la barbarie ; ils ont, au contraire, hâté les progrès de la civilisation. Les vainqueurs portaient à la fois les ravages et les lumières.

Est-ce à dire que la guerre soit la cause de ces développements intellectuels qui nous étonnent ? Evidemment, non. Ils doivent être attribués à une force dont l'action constante, énergique, irrésistible, aurait triomphé de tous les obstacles et ouvert à tous les peuples la carrière que quelques-uns ont déjà parcourue. Cette force existe ; elle brave les attaques des ennemis de la liberté et du bonheur de l'homme, elle s'appelle l'imprimerie.

L'imprimerie franchit les espaces et distribue à tous les hommes les connaissances les plus diverses. Sans sortir de chez soi, on est instruit de ce qui se passe sur toute la terre et de ce qui s'est passé dans les temps dont il reste quelques vestiges. C'est l'imprimerie qui a fait tomber le sceptre des mains de la force brute.

Lorsque le peuple ne savait que ce que chaque individu peut apprendre seul, que les livres étaient rares ainsi que ceux qui pouvaient en profiter, il n'y avait pas d'opinion publique et même pas de public. La tyrannie était en sûreté. Le poison, le fer ou la corde faisaient disparaître les témoins, si la terre ne suffisait pas à leur imposer silence; mais, depuis que la presse existe, le nombre des observateurs est devenu si grand que tout ce qui exige du temps, des apprêts, des coopérateurs est bientôt remarqué, découvert. Les gouvernements ont cessé d'être à l'abri de l'impunité.

La presse n'est pas seulement l'organe de l'opinion; elle la défend et lui fournit des armes. Elle n'a point créé le génie, il y en eut de tout temps, comme de l'or dans les mines, mais le génie demeurait sans valeur. Plus d'une fois, les découvertes ont péri avec leurs auteurs, plus d'une fois la superstition les a détournées de leur destination; ou l'imposture s'en est emparée pour assurer son pouvoir sur l'ignorance et l'incrédulité. La vapeur servit, dit-on, aux prêtres égyptiens pour le secret de tirer quelques étincelles des nuages orageux; mais ces ébauches de découvertes ne pouvaient être achevées, et si quelques circonstances permettaient d'en apprécier la valeur, les moyens manquaient pour en tirer parti.

Depuis l'invention de l'imprimerie, ces pertes ne sont plus à craindre. L'esprit humain voit avec orgueil l'immensité de la carrière ouverte devant lui. Dans quelque direction qu'il veuille aller, des secours, des coopérations lui arrivent de tous côtés. Dès qu'une découverte est annoncée, elle devient une propriété commune, dont chacun s'empresse de tirer parti. Depuis Adam, les oiseaux, de génération en génération, se laissent prendre aux mêmes pièges. Il n'en saurait être ainsi de l'humanité à qui l'expérience est transmise. Rien ne peut se perdre.

L'Imprimerie réalise l'immortalité de l'âme humaine.

AURÉLIEN SCHOLL.

HYMNE DE RÉVOLTE

Et Lémec dit à Hada et à Tsilla, ses femmes:
Femmes de Lémec, entendez ma voix, écoutez ma parole: je tuai un homme si je suis blessé, même un jeune homme si je suis meurtri.

Car si Cain est vengé sept fois au double,
Lémec le sera soixante-dix-sept fois.

(Genèse, IV, v. 23 et 24.)

« Épouses de Lémec, Hada toi qui fus belle
Et dans les soirs éteints, souple comme un roseau,
Et toi Tsilla que suit en bêlant le chevreau
Et dont la chevelure a des battements d'aile:

Mon visage se plisse et mes poils sont chenus,
Or, entendez ma voix, écoutez ma parole:
Malgré mes six cents ans ma force me console,
Le temps cruel n'a pas décharné mes bras nus.

Car je puis, brandissant la redoutable épée
Aller vers la montagne où brillent les éclairs,
Dans les sombres vallons ou sur les coteaux clairs,
Aux bois où des rumeurs montent de la feuillée,

Arrachant les débris de mon gosier profond,
Ma voix a la vigueur des vents parmi les hêtres,
Et je jette mon rire à la frayeur des êtres
Et toujours le silence aussitôt me répond.



Dessin de DUMAS

La République nous appelle,
Sachons vaincre ou sachons mourir!...

De tous côtés l'appel ne réveilla personne.
Ceux de la plaine ont peur de l'ombre de mon corps,
Et je n'entends au loin, à l'heure où je m'endors,
Que le cri du lion allant vers sa lionne.

Celui qui trouverait l'audace en son cœur fier
D'entamer dans la nuit ma chair d'une blessure,
Son crâne éclaterait sous ma rude morsure
Et serait une proie aux bêtes du désert.

Même un jeune homme errant par les sillons des seigles
Qui toucherait ce corps qu'ont marqué pour toujours
Femmes ! vos seuls baisers et les pattes des ours,
Je donnerais son ventre à mes frères, les aigles !

Mais si quelqu'un posait un doigt mortel sur moi,
Joyeux de mon sommeil et de l'abri trop terne,
Celui-là ! gagnât-il la plus sombre caverne,
Il sentira sur lui passer un vent d'effroi !

Ce n'est pas en ta force, Elohim ! que j'espère.
Oui, tu voulais garder sept fois le grand aïeul,
Mais Lémec, lui, te hait, car Lémec n'est plus seul :
Ses soixante-et-dix fils sauront venger leur père !

Non ! Non ! Je ne veux pas de ton bras, Iahvé !
Ta colère est injuste et ta lèvre est perfide
Comme l'eau des étangs qu'aucun frisson ne ride.
L'œil des mâles altiers ne t'a jamais trouvé !

Car tu n'aimes que l'être au front dans la poussière,
Que ta voix fait courber ainsi que du blé mûr
Et qui trouvant le sol sous ses talons peu sûr
Dans son aveuglement adore la lumière !

Dieu haineux ! Dieu méchant ! Dieu pervers ! Dieu jaloux !
La lâcheté pour toi dépasse tout courage,
Et ton cœur est content quand tu fais avec rage
Casser leurs crocs de fer dans la gueule des loups.

Non ! les présents divins n'enchantent pas nos songes.
Notre corps est trop droit pour pouvoir se plier,
Ton ciel nous déplaît trop pour nous humilier,
Nous n'avons pas besoin de croire à tes mensonges !

Nous n'avons pas besoin d'espérer, nous vivons !
Que nous font ton azur et tes vaines promesses ?
La Terre maternelle est pleine de caresses
Et l'éternel Soleil nous donne ses rayons.

Notre souffle est plus fort que le cri des tempêtes,
Nos bras plus que ta foudre, Iahvé ! sont puissants.
A nous l'horizon vaste et les soirs teints de sangs,
Et l'ombrage du cèdre où reposer nos têtes.

Vois Jubal ! Il dévaste où le conduit le vent.
Plantant sa haute tente aux quatre coins du monde,
Il poursuit devant lui sa marche vagabonde
Et sa race aux grands pieds roule comme un torrent !

Las des fruits, ils ont pris les bœliers des troupeaux.
Ayant des dents, non pas pour brouter, mais pour mordre,
Ils ont mangé leur chair au mépris de ton ordre
Et vêtu leurs corps nus des laines de leurs peaux.

Vois Jubal ! Il a pris aux forêts leurs murmures,
Dans les trous du bois sec su moduler des sons,
Et l'on croit voir des faons gémir sous les huissons,
Et des vols clairs d'oiseaux rire dans les ramures.

En écoutant l'écho qui répétait ses œuvres
Des pères ont pleuré, les mains sur leurs genoux ;
Et dans les soirs d'été ses accents sont si doux
Que l'herbe autour de lui s'argente de coulèvres.

Vois Nahama, ma fille aux beaux yeux ! Tous ses chants
Jettent dans nos dormirs de blancs flocons d'étoiles ;
Et ses doigts — tout le long du jour — tissent les toiles
Avec le vert pishthéh qui fleurit dans nos champs.

Vois Jubal ! Sous ses mains le métal siffle et gronde
Comme les hauts dattiers sur les flancs des côteaux.
Sa race aux larges poings brandit les lourds marteaux
Et lève vers les cieux sa redoutable fronde,

Et la hache de fer dont le tranchant est pis
Que la griffe des ours qui n'osent plus le suivre !
Il fait rugir sa voix dans les tymbrils de cuivre.
Le fil de sa charrue engendre les épis.

Lémec pour te braver s'est armé de ce glaive.
Notre aigle a senti la hache sur son front,
Mais nous avons lavé ton inutile affront,
Car ta splendeur s'éteint et notre aube se lève!

Par nous, à tout moment et dans l'éternité
Les hommes, connaissant le bonheur et la joie
Pourront rire des maux que ton ciel leur envoie.
Nous sommes les vainqueurs de ta divinité!

Et notre race aura des rejetons sans nombre
Qui clameront leur force et diront en tous lieux
La beauté d'être libre et la haine des dieux
Et le dédain pour ceux qui rampent dans ton ombre.

Notre exemple sera le bâton de leur main,
Et sans lever les yeux, fiers, révoltés et sages
Ils garderont toujours, par le lointain des âges
Dans leur cœur de héros l'âpre orgueil de Caïn ! »

ALBERT LANTOINE.

Le Coopératisme devant le Socialisme libertaire

Il semble, en France, que le coopératisme trouve de plus en plus des défenseurs et que, joint au trade unionisme, il va aller sans cesse en grandissant. Nous ne saurions trop nous en réjouir. Dans les milieux communistes anarchistes, c'est surtout depuis la verrerie ouvrière d'Albi que l'idée s'est répandue. D'abord les *Temps Nouveaux*, *La Sociale* (maintenant *Père Peinard*), furent plutôt des adversaires; mais à la suite de discussions auxquelles prirent part Agnès Henry, J. Grave, Pelloutier, Pouget et nous même, l'attitude changea. L'embryon de communisme, la non intervention des pouvoirs publics qui étaient dans la fondation de cette verrerie, apparurent aux communistes libertaires qui appuyèrent cette création ouvrière. Maintenant, le socialisme anarchique français est, sinon dans sa totalité, au moins pour une grande part, orienté vers la libre union dans les métiers, la libre fédération des métiers, la libre coopération. A sa suite évoluent les organes socialistes anarchistes en divers pays, tels la *Tribune Libre* à Charleroi (Etats-Unis), *Trabalhador* à Porto, etc., tandis qu'en Allemagne *Der Sozialist* subissait le même processus évolutif indépendamment du mouvement français.

En mars 1897, il est paru un petit volume fort intéressant : *Le Coopératisme devant les écoles sociales*. L'auteur, A.-D. Bancel, est un jeune socialiste libertaire, dont l'éducation et l'instruction scientifiques sérieuses font prévoir de remarquables travaux, à en juger par ce court opuscule. M. Bancel est surtout partisan des coopératives de consommation, mais il ne voit là avec raison qu'un commencement. Au fond, il adopte les idées de Ch. Gide, qui préconise : 1° Coopératives de consommation, fédération de ces coopératives entre elles pour diminuer les frais; 2° Prélèvement de capitaux sur les bénéfices des coopératives de consommation, fondation avec ces capitaux de coopératives de production; 3° Prélèvement de capitaux sur l'ensemble des bénéfices des coopératives pour acquérir des domaines et des fermes, et créer des coopératives agricoles. M. Bancel conseille avec non moins de raison l'union intime des syndicats avec les coopératives et l'appropriation d'une partie des bénéfices aux syndicats au lieu d'être aux coopérateurs. Il veut la communisation d'une part des bénéfices et son emploi pour la pro-

pagande; c'est l'extension à toutes les coopératives du principe qui a présidé à l'édification de la verrerie d'Albi. Il est à désirer que ces idées s'étendent de plus en plus dans le prolétariat, se réalisent de plus en plus.

L'homme agit toujours par intérêt. Le plus souvent il n'en a qu'une notion étroite; il ne voit que l'immédiat avantage. Aussi, pensons-nous qu'il y a utilité à joindre la participation aux bénéfices au coopératisme, au syndicalisme. Il y aura, de cette façon, un intérêt direct, immédiat pour les employés et ouvriers à utiliser le mieux possible, et leur temps et les matières premières. De là résulteront un accroissement des bénéfices, et par suite des avantages pour le prolétariat entier. En combinant ces trois systèmes, le prolétariat peut acquérir une force économique bien plus grande que celle du capitalisme. Possesseurs d'usines nombreuses dans plus ou moins de branches industrielles, les ouvriers peuvent arrêter par la grève les usines capitalistes concurrentes. Ils les obligeraient à traiter avec eux, et bientôt les détenteurs de capitaux verraient qu'il y a avantage pour eux à commanditer des groupements ouvriers, des syndicats pour la création de coopératives de production. Ainsi, le prolétariat deviendrait peu à peu possesseur de toute l'industrie. Les bénéfices se répartiraient ainsi : 1° Un tant pour cent aux capitalistes commanditaires; 2° Un tant pour cent aux ouvriers et employés de la coopérative; 3° Le reste, qui peut être la part la plus grosse, au prolétariat entier, au moyen de son emploi pour la propagande.

Le jour où le prolétariat, fortement syndiqué en majorité, se trouverait possesseur de la majorité des industries, alors il lui serait loisible de réduire la part des commanditaires, en l'amortissant de façon à devenir propriétaire en laps de temps assez court. Ainsi, sans révolution violente, peut s'effectuer la transformation économique, la propriété des moyens de production passant des mains des détenteurs du capital à celles des producteurs. Et, en même temps, s'effectuerait progressivement la transformation intellectuelle et morale par suite de l'éducation subie par les ouvriers dans les groupements libres syndicaux et coopératifs.

A. HAMON.

Une Visite à l'Exposition de Bruxelles

L'état sanitaire de cette ville

Le service de santé (hygiène, salubrité et sécurité publiques) de Bruxelles, qui est dirigé par M. le docteur Janssens, a établi au Palais de la Ville un compartiment des plus intéressants et des plus instructifs. Indépendamment des plans (locaux de la direction d'hygiène, laboratoire communal de chimie et de bactériologie, maison d'attente au poste sanitaire servant à héberger la famille des personnes malades à l'hôpital, en attendant que leur unique chambre de logement soit désinfectée), sont exposés divers instruments pour le service des vaccinations, le matériel pour le service de la désinfection des logements contaminés et pour le service des secours publics en cas d'accident, des appareils et procédés relatifs à l'analyse des denrées alimentaires et des eaux.

Un parallèle démographique et sanitaire sur 100 habitants, d'après leur situation sociale, fait l'objet d'un tableau qui nous a paru tellement instructif que nous en avons noté les parties principales à l'intention des lecteurs de *l'Almanach de la Question Sociale* :

	Classe riche	Classe moyenne	Classe pauvre
Naissances.....	13	27	60
Mariages.....	27.1	32.1	40.8
Décès.....	17	29.5	53.5
Morts-nés, sur 100 naissances	42	34.2	23.8

Malgré l'exode des familles pauvres vers la banlieue, il résulte des diagrammes exposés au Pavillon de la Ville que la population pauvre est encore assez considérable à Bruxelles.

La proportion entre ces chiffres est figurée au tableau par des cercles colorés, ce qui rend la différence entre les classes plus frappante que par la numération.

La classe moyenne et la classe riche ont ensemble 4 enfants lorsque la classe pauvre en a 6. En donnant deux, trois et quatre voix aux électeurs de ces classes, on a donc pu escompter leur prépondérance permanente sur la classe pauvre. La situation malheureuse du prolétariat contribue donc à aggraver son état de sujétion à l'égard des autres classes.

Les enfants pauvres ont d'ailleurs moins de chances de vivre, ainsi qu'on le verra plus loin.

Un diagramme qui est d'une éloquence extraordinaire, c'est celui qui donne, pour chacune des trois classes, la durée probable de la vie.

En effet, la durée moyenne de la vie d'un homme de la classe riche est de 53 ans; elle n'est que de 35 ans pour un homme de la classe moyenne; la durée de la vie descend à 18 ans pour la classe pauvre.

Un pauvre a donc la vie trois fois plus courte que celle d'un riche et deux fois plus courte que celle d'une personne aisée.

De telles constatations — faites par des fonctionnaires habitués à enregistrer méthodiquement les événements et qu'on ne peut soupçonner d'avoir obéi à des préoccupations tendancielles — impriment au front de notre société marâtre un stigmate ineffaçable.

Le pauvre meurt plus vite que le riche parce que, mal nourri, il ne reconstitue pas ses forces perdues au travail.

Et il ne procréé, le plus souvent, que des êtres dégénérés.

Les tableaux résumant la proportion des morts pour chacune des trois classes prouvent combien la mortalité est intense aux deux âges extrêmes dans la classe pauvre.

Sous la rubrique: *Tribut payé à la mortalité spéciale par les diverses classes sociales*, nous trouvons qu'il meurt jusqu'à l'âge d'un an, 74 enfants pauvres contre 4 riches et 22 de la classe moyenne. Il n'en faut point chercher la cause ailleurs que dans l'insuffisance de la nourriture et le manque de soins, la plupart des femmes de la classe ouvrière étant obligées, non seulement de faire le ménage, mais encore de travailler pour parfaire le salaire du père, et se trouvent par conséquent empêchées d'allaiter les nouveau-nés comme il conviendrait. La mère pauvre, n'ayant elle-même qu'une nourriture insuffisante, ne peut avoir un lait riche en matières nutritives, et l'allaitement l'affaiblit au bout de quelques semaines; aussi essaye-t-on de parer à l'insuffisance de la nutrition par des panades que l'estomac de l'enfant ne peut digérer.

La proportion des enfants morts de maladies d'intestins, démontre que c'est bien au régime alimentaire qu'il faut attribuer la fréquence de mort parmi les enfants.

Ainsi, l'entérite et la diarrhée infantile, pour 100 enfants morts, sont pour la classe riche de 4.4; pour la classe moyenne de 17.2 et pour la classe pauvre de 78.4.

Donc, plus de 78 enfants pauvres meurent de diarrhée contre moins de 22 enfants des autres classes.

Sous la série précédente de trois diagrammes donnant la mortalité des enfants de 0 à 1 an, se trouvent deux autres séries de 3 diagrammes figurant la mortalité de l'âge adulte et de la vieillesse. De 20 à 50 ans, sur 100 morts, il y a 18.8 riches, 33.9 personnes aisées, 47.3 pauvres, et de 70 à 100 ans, il y a 41.5 riches, 37 aisés, 21.5 pauvres. Bien rares sont donc les pauvres, — les plus nombreux proportionnellement à la population des deux autres classes, — qui atteignent l'âge de la vieillesse.

Nous remarquons que si les maladies de cœur et l'apoplexie cérébrale

frappent surtout les classes riche et moyenne (résultat d'une suralimentation chez les uns et d'un excès de travail intellectuel chez les autres), en revanche, les maladies infectieuses emportent 7 dixièmes des pauvres contre 3 dixièmes de personnes appartenant aux autres classes. Ainsi dans les maladies infectieuses, sur 100 morts, il y en a 8.6 dans la classe riche ; 21.4 dans la classe moyenne et 70 dans la classe pauvre.

La classe ouvrière est exposée plus que les autres classes aux maladies infectieuses, tant il est vrai qu'un corps débilité par l'excès de travail, l'insuffisance de nourriture ou la dégénérescence originelle, reçoit plus facilement les germes de maladie.

Résumons l'ensemble du tableau de la mortalité des différentes classes :

	Sur 100 morts		
	Classe riche	Classe moyenne	Classe pauvre
Age de 0 à 1 an	4	22	74
Age adulte, 20 à 50 ans.....	18.8	33.9	47.3
Vieillesse, 70 à 100 ans.....	41.5	37	21.5
Maladies infectieuses.....	8.6	21.4	70
Phthisie pulmonaire.....	8.7	33.6	57.7
Enérite, diarrée infantile.....	4.4	17.2	78.4
Bronchite et pneumonie.....	16.3	27	57
Maladies organiques du cœur	37	34.6	28.4
Apoplexie.....	30.2	37.2	32.6
Suicides.....	19.3	57	24
Cancers.....	30.3	31.3	38.4
Suites de couches.....	17	54	29

Si nous comparons ce tableau avec celui que nous avons reproduit en tête de l'article, nous constatons une corrélation saisissante entre le nombre des enfants mort-nés dans la bourgeoisie et le nombre des femmes mortes de suites de couches. En effet, sur 100 enfants mort-nés, il y en a 42 riches, 34.2 aisés et 23.8 pauvres seulement. Et le nombre des femmes mortes de suites de couches est de 17 riches, 54 aisées et 29 pauvres seulement.

Les femmes riches ou aisées étant mieux soignées lors de l'accouchement que les femmes pauvres, il faut en conclure que le Malthusianisme rencontre plus d'adeptes dans la bourgeoisie que dans la classe ouvrière, bien que l'on accuse celle-ci de poursuivre, sous l'influence du parti socialiste, la suppression de la famille.

Lorsque nous aurons constaté le nombre élevé de suicides dans la bourgeoisie : 19.3 dans la classe riche, 57 dans la classe moyenne, 24 dans la classe pauvre (il y a une erreur de 3/10 dans le total), nous aurons un aperçu des conséquences de l'insécurité dans la classe moyenne et de la misère dans la classe pauvre. Il est évident que les désastres financiers provoquent la plupart des suicides dans la bourgeoisie moyenne, et la misère ceux constatés dans la classe pauvre. L'alcoolisme y a aussi une part importante.

On voit que si ce compartiment n'attire point les visiteurs en quête d'amusements frivoles, il est de nature à vivement intéresser ceux qui désirent s'instruire. Au point de vue des études sociales, il renferme des renseignements fort précieux sur lesquels nous attirons l'attention de nos amis.

Les grands travaux d'assainissement qui ont été effectués : le voûtement de la Seine et la démolition de nombreux quartiers exclusivement habités par des familles pauvres, ont fait éclore une ville nouvelle, extrêmement luxueuse, mais d'où un grand nombre de travailleurs ont été chassés.

La constatation de ce fait n'implique de notre part aucun blâme. On n'a point eu tort de porter la pioche sur les taudis infects où grouillait une population extrêmement agglomérée, peu en contact avec la portion du peuple dont le degré moral et intellectuel était supérieur, ce qui rendait toute amélioration presque impossible. Mais on eût pu réserver quelques hectares de terrains à la construction d'habitations saines destinées à la classe ouvrière, laquelle, exploitée par M. Vautour, paye proportionnellement les plus forts loyers.

Bref, pour tout homme jugeant impartialement les résultats de l'organisation sociale actuelle, les statistiques officielles constituent des documents d'une irrésistible éloquence en faveur d'une transformation sociale. La formule socialiste s'impose en regard des méfaits de l'individualisme.

ANT. DELPORTE.

LA GRÈVE GÉNÉRALE

Incompréhensible pour beaucoup de gens, parce que peu initiés aux mystères de la politique, l'opposition violente faite à la Grève générale s'explique très facilement dès que l'on prend le soin d'étudier l'état d'esprit des hommes — socialistes ou non — que l'ambition a empoignés, emportés et jetés dans le tourbillon politique où, fatalement, devront s'engouffrer, disparaître à jamais les belles convictions d'antan, jusqu'au souvenir même des compagnons de lutte, des dangers et des heures difficiles pendant lesquelles on se jurait d'aller jusqu'au bout malgré vents et marées...

Rien ne peut valoir, pour juger, peser moralement un citoyen, comme de le placer dans cette alternative : ou bien de briser ce qu'en langage parlementaire on est convenu d'appeler son avenir politique en demeurant irrévocablement fidèle à ses convictions premières, ou d'assurer ce même avenir en les modifiant dans le sens de la modération en attendant, ce qui est le propre de cette espèce d'individus connus sous le nom « d'hommes d'Etat ou de gouvernement », de les renier complètement.

Ainsi donc, si nous nous en rapportons à ce que certains socialistes disaient ou écrivaient, il y a quelques années, sur le parlementarisme et l'action révolutionnaire, et ce qu'ils écrivent ou disent aujourd'hui sur ces choses, on en peut conclure qu'ils se considèrent comme appelés à devenir... des hommes de gouvernement!

C'est parmi ces derniers que la Grève générale rencontre les plus acharnés adversaires; cela se comprend du reste. Cependant, empêchés qu'ils sont d'apporter des arguments plausibles, en dehors de ceux visant leurs propres intérêts, ils fuient les tribunes publiques, sachant qu'ils n'y pourraient récolter que de défectueux ordres du jour, vigoureusement appuyés par des faits qui détruisent leurs superbes affirmations et démontrent que l'idée de Grève générale fait, chaque jour, des pas de géant.

Un simple exposé des événements économiques durant ces derniers mois suffit pour abattre la superbe de ces impeccables docteurs. Les travailleurs de France, d'Angleterre, d'Italie, de Suisse, de Hongrie, de Russie et des Etats-Unis, tenaillés au moral et au physique par l'oppression capitaliste, n'ont cure de donner tort ou raison à telle ou telle théorie; placés devant les difficultés, ils emploient l'arme qui leur paraît la plus commode, parce que mise toujours à leur portée et qui, à force d'avoir été maniée, finira, telle la fronde de David, à abattre le Goliath armé de pied en cap.

Sans vouloir médire des autres moyens qu'à notre corps défendant nous avons préconisés et employés, nous maintenons que la Grève générale est la plate-forme la plus efficace que le monde du travail puisse adopter, et qu'il suffira que dans quelques pays l'entente se fasse parmi certaines catégories de travailleurs qui *commandent* en partie la production pour, en quelques jours, mettre des millions d'hommes dans l'obligation d'aider à la transformation sociale, car la Grève générale, messieurs les parlementaires, c'est la Révolution se faisant par et pour les prolétaires.

J. ALLEMANE.

Loin de regarder l'état de communauté comme une chimère impraticable, il n'est pas aisé de concevoir comment les hommes sont venus à établir celui des propriétés particulières.

MABLY : De la Législation.

LES RÉVOLTÉS

PAR COUTURIER.



Prends ton fusil, bonhomme !
C'est le tocsin qui sonne,
Au loin le canon tonne.
Nos amis sont là-bas
Qui comptent sur tes bras.

MUSIQUE
ANCIENNE

Prends ton Fusil! Bonhomme

PAROLES
DE HENRI TUROT

Mouv^t de Marche

The musical score is written in a single system with five staves. The first staff begins with a treble clef, a key signature of one flat (B-flat), and a 2/4 time signature. The tempo is marked 'Mouv^t de Marche' and the dynamics are 'mf'. The lyrics are: 'Le pro - lé - taire en fin s'est ré - vol - té,'. The second staff continues the melody with lyrics: 'Le pro - lé - taire enfin s'est ré - vol - té L'ex - ploï - té'. The third staff continues with lyrics: 'Veut la jus - tice et veut la li - ber - té.' The fourth staff is marked 'REFRAIN' and begins with 'Prends ton fu - sil bon - hom - me! C'est le toc -'. The fifth staff continues the refrain with lyrics: '- sin qui son - ne Au loin le ca - non ton - ne. Nos a - mis sont là -'. The sixth staff concludes the refrain with lyrics: '- bas Qui comptent sur tes bras.'

II

Le capital ébâit roi. Plus de roi! (*bis*)
Leve-toi!
On est las d'être esclavé sous sa loi.
(*Au refrain*)

III

Plus de curés, de patrons, d'exploiteurs. (*bis*)
Haut les cours!
A bas les calotins et les voleurs.
(*Au refrain*)

IV

Si vers nous le soldat marche à grands pas (*bis*)
L'arme au bras,
Sur son frère en blouse il ne tire pas.
(*Au refrain*)

V

Paysans, travailleurs, unissez-vous! (*bis*)
Sous vos coups
Le bourgeois fuit. La victoire est à nous!
(*Au refrain*)

VI

Le drapeau rouge se dresse éclatant. (*bis*)
En avant!
Honte au peureux et honte au fainéant.
(*Au refrain*)

l'absinthe et des liqueurs fortes, que par dégoût de l'existence, telle que la ploutocratie moderne nous l'a faite. On boit pour oublier ses misères, ses peines, ses rancœurs, ses amertumes, pour s'abrutir. C'est une manière de suicide lent.

Il est certain que les deux petites filles, dont les journaux de cette semaine ont froidement enregistré, sous la rubrique *faits-divers*, la fin lugubre, n'avaient pas lu Schopenhauer et ne raisonnaient pas leur pessimisme. Mais elles avaient la sensation de la cruauté du sort, de l'isolement, de l'abandon, du manque de protection et d'appui, et elles ont préféré mourir.

* *

Les bêtes ne se tuent pas. Le suicide est une spécialité de la race humaine. Cependant les bêtes souffrent, elles aussi. Elles ont même (certaines d'entre elles) une double part de souffrances : celles qui sont communes à tous les êtres pourvus de sensibilité, et celles qui leur sont infligées par la barbarie de l'homme.

Néanmoins, elles ne se tuent pas, n'étant pas douées comme nous, d'une raison supérieure. Grâce à leur infériorité, elles vivent conformément à leur instinct, aux lois de leur organisme ; elles sont restées ce qu'elles étaient aux premiers jours, n'ont pas « progressé », n'ont pas trouvé mille inventions pour aggraver l'existence et pour la rendre insupportable :

Comment il faut *subir* la vie et tous ses maux,
C'est vous qui le savez, sublimes animaux !

pourrait-on dire, en modifiant légèrement un distique de la *Mort du loup*. Et, à cet égard, nous ferions bien de prendre exemple sur les bêtes, et de vivre un peu comme elles, conformément à la nature.

* *

Dans une récente entrevue au sujet du féminisme, c'est-à-dire du mouvement qui entraîne les femmes à se délivrer des entraves dont la société les a surchargées, M. Emile Zola disait, ou du moins on lui prêtait les paroles suivantes :

« — La femme, ainsi que l'homme d'ailleurs, ne sera jamais que ce que la nature veut qu'elle soit. »

Je crois que, si la nature avait une volonté, il lui serait tout à fait indifférent que les femmes s'habillent en petits garçons, ou qu'avant de procréer, elles aillent en demander la permission aux autorités constituées.

Mais je crois aussi que la nature, n'étant pas une personne, n'a pas de volonté, — à moins qu'on ne fasse de ce terme le synonyme du vocable : *Dieu*, — ce qui n'est certainement pas le cas de M. Zola.

Ce que j'en dis n'est pas pour chercher une querelle de mots à l'éminent auteur des *Rougon Macquart*, lequel, dans sa réponse, s'est tout bonnement servi d'une expression courante — mais inexacte. Je désire seulement fixer le sens de cette phrase : *vivre conformément à la nature*.

La nature, c'est l'ensemble des lois qui régissent les choses et les êtres, lois dont nous ignorons et dont nous ignorerons toujours le principe.

Dans un sens plus restreint, la nature, ce sont nos instincts, l'ensemble des propriétés que nous devons à notre naissance, à notre organisation.

C'est en ce sens qu'on peut dire que nous avons eu le tort de nous éloigner de la nature et que nous ferions bien d'y revenir.

Les bêtes suivent leurs instincts. Nous passons notre temps à vouloir comprimer les nôtres et ceux d'autrui.

La vie est mauvaise : elle serait pourtant supportable, si nous la vivions simplement. Nous l'avons compliquée à plaisir. Nous sommes accablés d'obligations absurdes, emprisonnés dans un réseau inextricable de lois, de conventions, de préjugés saugrenus ou tyranniques. La société est une immense machine, toute hérissée de dents, de roues, de rouages, d'engrenages, dans les mâchoires desquels les humbles, les pauvres, les cœurs sensibles, les âmes délicates et tendres sont perpétuellement déchirés, déchiquetés, et crient et saignent. C'est là ce qui rend la vie intolérable, au point que tant de malheureux s'en débarrassent volontairement.

LOUIS DE GRAMONT.

D'UN ALTRUISME

Tel que trop on l'exalte, l'Altruisme n'est qu'un mensonge, ou le rêve hasardeux d'un sentimentalisme sans valeur.

Pas plus que le Devoir, il ne se peut définir, selon M. Jules Simon : « La science du sacrifice ». Scientifiquement, le mot sacrifice n'existe pas : si tout tend à produire autrui, à se multiplier, tout tend auparavant et en même temps à se conserver et fortifier, — à l'épanouissement premièrement de l'individu.

Il ment, ou il ignore et s'ignore soi-même, dément d'une Foi, l'homme qui proclame naturel et méritoire, consacrer immédiatement sa vie et son effort — uniquement, à Autrui... Vers tous les ganglions nerveux de son être, protestent les cellules se contractant du primordial « instinct de conservation », source universelle et salutaire de l'égoïsme...

Pourtant, un altruisme aussi, en phénomènes d'éternel et meilleur devenir, existe dans la Nature éternellement créatrice, épanchant autour d'elle, d'une loi multiple et heureuse, le grain de géniture.

Donc, double tendance : égoïsme, altruisme. Antinomie qu'il sied de résoudre en harmonieuse résultante....

* *

Mais leur altruisme de laïque chaire, — qu'est-ce? sinon l'idée humiliante de Charité, ou, plus plate encore, de Philanthropie! — Des hommes donc, ont l'audace, l'orgueil insane, de se prétendre au-dessus des lois naturelles qui veulent l'être pour l'être, d'abord. — et au-dessus des autres hommes qui inconsciemment ou consciemment couvrent à la plénitude sacrée de leur individualité morale et physique!

Folie de leur part, ou habileté, si naïve qu'ils ne saisissent pas ce qu'ont d'insultant leurs théories pour des hommes tels qu'eux-mêmes, engendrés avec des droits et des devoirs, aptes à développer, selon de naturelles vertus, leurs êtres à toute la Nature affinaux et sympathiques, — hommes à qui n'est nécessaire (qui pourrait ne leur devenir que déviateur) leur sacrifice offert!

Se dire, en l'Absolu, homme d'altruisme, de philanthropie, de charité, — c'est, en orgueil illégitime, faire l'aumône : et l'aumône doit nécessairement humilier l'être qui se taxe d'humain.

Pas plus que l'animal de qui s'essore sa plus intellectuelle forme, l'homme ne peut être un pur altruiste à la manière dont on l'entend. Il ne se peut donner entier sincèrement, lui que domine la nécessité primordiale : se conserver! Et tel altruisme, il s'en faut défier : il est peut-être plus près d'un trouble instinct qu'on ne le pense, l'instinct qui, pour triompher, s'aide de ruse et d'apitoiement. Il sait se rendre doux, pour mieux asservir à soi, pour mieux annihiler en soi!...

* *

Ici, comme en tous phénomènes d'ordre moral (ou le verra sans doute quand la Science, devenant indépendante en des caractères plus forts, aidera par les vieilles et merveilleuses intuitions de l'Inde, de l'Iran et de l'Égypte — sa pénible analyse), ici encore il importe de s'éclairer des naturels faits, et de leurs lois.

L'instinct de reproduction, — instinct altruiste, en l'ordre physique — s'annonce-t-il à l'aurore de l'être : alors que donner de soi pour autrui, altérerait ou détruirait l'individuelle substance? Non. Mais l'être grandit, s'affirme en harmonie, conquiert son indivise unité, se gonfle de vie, en pléthore : et alors seulement, il déverse pour autrui, pour l'être nouveau qui sera lui-même encore dans le devenir, son grain et sa semence. Le trop plein de lui-même, pour ainsi dire, qui compromettrait précisément son harmonie vitale.

Et, ce sera son devoir naturel, s'il est homme, d'acquérir cette vitalité puissante, comme pléthorique, avant de faire œuvre de chair, — pour que, fort lui-même, il fasse fort son fruit!...

Dans l'ordre moral, de même. Continûment, nous devons tendre à amasser et peser et comprendre en nous le divers et évoluant monde des sensations, des sentiments et des idées, à exercer notre activité en vue de grandir dans le temps et l'espace notre Moi, — afin de prendre de nous-même et de l'Univers la plus large Conscience, unité de notre durée psycho-physique.

Alors, naturellement, sans orgueil et sans pitié, pareille au pollen qui s'épand aux meilleures fécondations, — nous pourrions pénétrer les autres êtres de notre science de la Vie. Et, celui dont l'aspiration à s'épanouir n'aura pas été aussi heureuse que la nôtre, par nous se pourra compléter, — et encore, complété par nous, pourra à son tour aider autrui....

De la suite longue des déductions scientifiques et hypothétiques des livres précédents de mon Œuvre, — le récent (le volume III de *l'Ordre altruiste*) a pu apporter mes conclusions, quant à la valeur de l'Individu, qui se pourraient ainsi résumer :

1° — La Matière, la Vie, tendent à se conserver. C'est l'instinct primordial, retrouvé aux phénomènes les plus complexes.

2° — Cette loi de Vie, incite la Vie à s'analyser, — à tenter de se connaître davantage, afin de se mieux et plus sûrement perpétuer.

3° — En concordance logique, finale, avec le Tout, l'Homme doit donc faire effort à connaître l'Univers et lui-même, et à se synthétiser.

4° — D'où, son plus de Science, fait son plus de valeur morale....

J'oppose donc à la formule de Descartes (qui ne renferme pas de critérium), celle-ci : « Je sais : donc, — Je suis. »

5° — Or, comme toute connaissance individuelle dépend aussi des connaissances ataviques, l'Homme est solidaire du Passé, et lui doit gratitude.

6° — Et, de ce fait, il se doit à l'Avenir.

7° — Donc, il doit tendre, plus sa valeur morale est grande, s'il sait et conçoit davantage, à entraîner les autres vers lui, c'est-à-dire vers le plus d'évolutive Perfection.

C'est là, l'Altruisme vrai, — scientifiquement basé....

* *

Que, au nom des lois naturelles qui devront, dans une société qui voudrait être viable, devenir la Loi! tous les êtres soient conscients de tel Altruisme : et voici une Société qui veut, selon son prime instinct, s'élever au plus haut de son Individualisme, — tout en tendant au plus haut de l'Amour universel. Car, plus sa conscience grandit, plus l'homme doit être heureux, — et ainsi, il le sera, non seulement en soi-même, mais en l'universel Autrui.

Egoïsme, altruisme : l'antinomie ainsi se résout, en précise résultante.

L'Altruisme devient donc, le produit mutuel naturel, — ni sentimentale, ni rusé, ni fanatique, — de l'effort unifié des égoïsmes.

RENÉ GHIL

CE QUE BISMARCK A COUTÉ A L'EUROPE

Dans une entrevue avec un rédacteur du *Messenger d'Athènes*, le général Turr, créateur du canal de Corinthe, a évalué à 125 milliards de francs, la somme que le prince de Bismarck a fait, depuis 25 ans, dépenser à l'Europe, par sa politique de terrorisation militaire qui a obligé tous les pays à s'armer jusqu'aux dents et à payer la paix encore plus cher que la guerre.

Si les deux tiers de cette somme seulement avaient été consacrés à l'amélioration du bien-être général, la redoutable question sociale qui pèse actuellement comme un cauchemar sur l'Europe entière, ne serait pas si aiguë.

Ce que Bismarck nous a coûté, ajoute le général Turr, c'est une situation qui est en train de nous conduire non seulement à la banqueroute, mais à l'invasion de la vieille Europe par les barbares de l'Orient, car la muraille de Chine va tomber, à la suite de la guerre japonaise, et les Chinois, qui forment le tiers de la population du globe, vont nous donner le spectacle d'un immense et redoutable exode vers l'Occident. L'Europe désunie par la politique bismarckienne sera hors d'état de résister à cette invasion.

SIX CONTRE UN

PAR PEPIN.



Si c'est pour jouer un si vilain rôle que l'on a fait l'alliance franco-russe, merci !...
(*Le Grelot.*)

Le Grelot exprime ici par l'image ce que d'autres, dans la presse quotidienne, ont exprimé par la plume : La France à la remorque de la Russie, la France entrant dans le Concert Européen, sous les auspices du Tzar, est forcée naturellement, ou de suivre la politique des autres puissances ou de se retirer ; la France menée par le nez ; la France obligée de suivre quand même.

JOHN GRAND-CARTERET.

CRIMES ET TRAHISONS

Pendant trois mois et demi j'ai suivi les événements d'Orient, constaté l'attitude des puissances pendant les préliminaires du conflit, assisté aux quotidiennes débâcles de la malheureuse guerre gréco-turque.

Et je ne puis encore, de retour en France, détacher ma pensée des infamies qui se sont commises là-bas, du crime des grandes puissances contre la civilisation au profit de la barbarie, de la monstrueuse trahison de la maison royale de Grèce, contre un peuple fier et malheureux.

Est-il besoin de rafraîchir la mémoire du lecteur et de lui rappeler les massacres d'Arménie ?

N'avons-nous pas tous tressailli de pitié et de colère au récit des effroyables tortures que savaient, avec tant de raffinement, imaginer les Turcs pour leurs

victimes : les femmes violées, les enfants découpés en morceaux sur les genoux de leurs mères, les hommes égorgés ou assommés, certains trépanés légèrement pour que, sur leur cerveau mis à nu, puissent s'acharner de répugnants insectes; d'autres écorchés vifs, la peau découpée en minces lamelles, les ongles arrachés, les parties sexuelles déprimées et tordues.

Ainsi périrent plus de trois cents mille Arméniens, massacrés administrativement, sur l'ordre du sultan rouge, par les soldats turcs en service régulier. L'Europe laissa couler ce sang sans une protestation. Et M. Hanotaux vint même, à la tribune française, insinuer que les massacres étaient imaginaires et que, d'ailleurs, la faute en était aux Arméniens.

Encouragé par les sympathies des puissances, le grand Saigneur n'eut garde de s'arrêter en si beau chemin. En Crète les massacres furent organisés : à la Canée, à Candie, les assassinats, les pillages et les incendies commenceront toujours sur un mot d'ordre venu de Constantinople.

Or, les Crétois n'ont pas la résignation des Arméniens; ils refusèrent de se laisser égorgé comme des moutons à l'abattoir; ils prirent leurs fusils, se réfugièrent dans la montagne et se défendirent avec une superbe énergie.

Alors l'Europe s'émut; les escadres s'ébranlèrent, les troupes débarquèrent, les canons tonnent, la mitraille éclate. Pourquoi ?

Pour arrêter, pour punir les massacreurs ! Mais non, naïfs !

Pour frapper les victimes révoltées, pour apprendre aux Crétois ce qu'il en coûte de ne point se soumettre aux fantaisies meurtrières du Sultan !

Et qu'on ne vienne pas discuter et nier ! J'ai vu tout cela; j'ai été témoin de ces choses ! Voilà le crime de l'Europe ! Mais nous n'étions pas, en Orient, au bout des horreurs.

Les Grecs, malgré les lâches menaces qu'on multiplia contre eux, ne purent point supporter qu'on égorgât leurs frères crétois, et, forçant la main à leur roi, ils réclamèrent la guerre. Et le conflit éclata.

Mais l'armée grecque était commandée par le Diadoque ou prince héritier.

La marine hellénique était sous les ordres du second fils du roi. A Athènes, sa majesté prit la direction spéciale des affaires extérieures, gouverna par dessus ses ministres.

Et alors nous assistâmes à la plus abominable, à la plus grecque des trahisons.

Le roi, pour garder son trône avec l'appui des puissances et pour donner à son peuple une leçon qui démolit à jamais l'opposition, organisa la défaite avec ses fils.

Le Diadoque se sauva sans résistance, abandonna les populations et les armées qu'il commandait, livra sans se défendre toutes les places fortifiées. Il fuit, le misérable, s'emparant des trains remplis de blessés pour mettre ses chevaux. De temps en temps il joua la comédie de la bataille et fit tuer des milliers d'hommes pour garder une position que, le soir, il abandonnait sans motif. Et pendant que les troupes luttaient héroïquement, lui et ses généraux de cour fumaient des cigarettes dans le jardin de la maison qui l'abritait.

Son frère, le prince Georges, opéra sur mer ou plutôt il n'exerça son commandement que pour imposer l'inaction. Il pouvait s'emparer des îles de l'Archipel, bombarder Salonique, prendre Preveza. Pendant toute la durée de la guerre, il resta caché dans des ports, sans tirer des coups de canon, sans tenter une sortie.

Et de cette attitude, la Grèce supporta les conséquences. Vaincue sur terre, elle n'eut aucune compensation à offrir au Turc envahissant.

J'en pourrais dire long, si je me laissais ainsi aller à mes souvenirs et cet article n'est déjà que trop étendu ! Aussi bien, il est temps de conclure.

La Grèce a succombé sous la double coalition des financiers cosmopolites intéressés à la hausse des fonds ottomans et des dynasties européennes associées pour une œuvre monstrueuse de réaction.

Sultan égorgé, roi traître. Czar orgueilleux, Kayser insolent, faux républicains, tous se sont trouvés d'accord pour écraser un peuple qui rêvait de justice et de liberté. Tous ces hommes se valent !

De plus en plus, les peuples verront se dresser contre eux la formidable alliance des potentats et des exploités. Qu'ils le comprennent et que leur seul souci soit de se débarrasser de ces vampires internationaux.

Alors, ils pourront espérer des jours meilleurs ! HENRI TUROT.

ANECDOTES D'ANTAN

Si Malherbe imposait l'aumône aux autres, il ne paraît pas avoir prêché l'exemple. Quand un pauvre lui demandait quelque charité en disant : « Je prierai Dieu pour vous... » — Eh! répondait-il, comment voulez-vous que Dieu fasse attention à vos prières? Vous n'avez pas sur lui un grand crédit. Regardez dans quel état il vous laisse!

Par ces temps de mysticisme, de théosophisme, de spiritisme, de magnétisme, etc., doctrines religieuses qui embrouillent l'intelligence humaine sans rien leur apporter de sérieux et de vrai, il est bon d'adresser à ces mystagogues en *isme* le quatrain suivant, déjà vieux d'un siècle :

Si quelque esprit original
Persiste encore dans son délire,
Il sera permis de lui dire :
Crois au magnétisme... ANIMAL.

Privat d'Anglemont, qui a beaucoup écrit sur les chiffonniers, en avise un et lui décoche en pleine poitrine ce distique philosophique :

Si tu ramassais tout ce qu'on perd dans la crotte,
Mon Dieu! que de vertus à mettre dans ta hotte!

Quelle est sa stupéfaction en oyant cette réponse de son interlocuteur :

J'hérite chaque nuit des splendeurs de l'époque;
Plaisir, fête ou grandeur, qu'est-ce, au fond? une loque!

Privat recule de trois pas, salue profondément l'arliste chansonnier et lui réplique :

Oui, la vie, il est vrai, est un triste chiffon!
La splendeur est la forme, et la hotte le fond!

UNE FARCE NATURALISTE

Un inconnu, l'autre jour, déposa une bombe dans un chalet de nécessité, à Paris. On n'a pas droit à un brevet d'invention, cet inconnu-là; tout au plus à un brevet perfectionnement. Car Vivier, au temps de ses célèbres mystifications, avait imaginé une combinaison plus délatative vraiment.

Brusquement il était entré dans un de ces établissements à 15 centimes, qu'on appelait pas-chalet encore. C'est un progrès de la poésie actuelle.

En pénétrant, Vivier a eu soin de donner des marques de vive surexcitation.

Une fois enfermé, il prend un pistolet chargé de poudre et fait feu.

— Ah! mon Dieu, exclame la buraliste, c'est le monsieur de tout à l'heure qui avait l'air si agité. Il se sera suicidé. Au secours!

Elle appelle. On enfonce la porte, et l'on trouve Vivier qui, imperturbable et serein :

— Qu'est-ce que vous me voulez?... On n'a donc plus le droit de se soulager pour ses trois sous?

Et, écrasée, par la stupeur admirative, la tenancière de murmurer :

— Pardon, monsieur; voilà quinze ans que je suis dans la profession, et je n'avais jamais rien entendu de pareil.

Un abbé, qui était très laid, demandait une abbaye au Régent.

— Allez vous faire (...!) répondit le prince sans détourner la tête.

— Encore faut-il de l'argent pour cela, dit l'abbé, et votre Altesse en conviendra, si elle daigne me regarder.

Le prince éclata de rire et donna l'abbaye.

Un aveu : Charles-Quint disait à François I^{er} :

* Nous commandons, vous et moi, à des peuples si bouillants, si fiers et tempétifs, que si nous ne faisons quelque guerre par intervalle, pour les amuser et leur amortir cette impétuosité, nos sujets, propres nous la feraient, ce qui serait bien pis ».

Sur un ci-devant (en 1794) :

Ce fat dont la voiture entière
Menace, écrase le passant,
Doit être un ci-devant.

— Oui : c'est un ci-devant... derrière.

Travail et Misère

Dans une chambre peu meublée, mais propre, et qu'égaient des étoffes claires, un enfant est sur le point de naître. Content de son modeste intérieur, et fière surtout de n'avoir point de dettes, la jeune mère a retardé le plus possible son départ de l'atelier de couture. Depuis deux jours seulement, elle reste au logis, occupant ses loisirs à de menus travaux. Les douleurs l'ont prise ce matin, au réveil, et comme les voisines expérimentées ont assuré que la délivrance n'aurait pas lieu avant le milieu du jour, son mari, pour ne pas perdre un temps précieux, s'est rendu comme d'habitude à l'atelier, qu'il ne quittera qu'à midi. Il besognera peu, sans doute, pendant cette matinée; il oubliera souvent de conduire son outil pour conter à ses camarades l'événement qui le préoccupe et les rêves qu'il caresse; mais il aura gagné 2 fr. 50, et ces 2 fr. 50, c'est presque la nourriture d'une journée tout entière.

L'enfant né, qui l'allaitera? Là dessus le débat est clos depuis longtemps. L'ouvrière se résoudra bien, si la nécessité l'y oblige, à mettre son second enfant en nourrice; mais elle garde jalousement le fruit de sa première maternité, comme si, bien qu'ayant toutes raisons de regarder l'avenir avec confiance, elle y discernait les malheurs qu'il prépare. Elle allaitera l'enfant le matin, avant de se rendre à l'atelier, à midi, le soir; et la voisine, quelque femme d'âge qui vit seule, le surveillera le reste du jour. C'est là la période la plus heureuse de la vie ouvrière. Si nul accident, nulle catastrophe, n'apporte fortuitement le trouble dans le ménage, le contentement, la paix et l'ordre y règnent, et l'ouvrier se tient (un peu égoïstement) à l'écart des agitations sociales.

Mais combien dure ce calme? Cinq ou six années suffisent pour produire dans cet intérieur une révolution fatale et sans remède. La mère a d'autres enfants, et avec eux survient la gêne. Une dette se creuse, et dans l'effort incessant à la combler, la surveillance inquiète, exercée naguère sur le premier-né, se relâche insensiblement. La femme prolonge sa « journée » jusqu'à huit heures. l'homme jusqu'à neuf ou dix heures : la vie de famille d'autrefois disparaît. L'enfant vit surtout dans le ruisseau, avec les gamins du voisinage; il y contracte des habitudes mauvaises, et ce n'est pas sans une douloureuse surprise qu'on entend parfois sortir de sa bouche les paroles les plus grossières. Comment, harassés de fatigue, inquiets de cette misère prochaine qu'ils redoutent encore jusqu'à ce que l'accoutumance la leur fasse envisager et supporter comme le lot naturel du prolétaire, les parents auraient-ils le temps et la liberté d'esprit nécessaires pour donner à l'enfant les soins matériels et moraux? Et c'est alors que l'infortuné court le plus grand risque de verser dans le vice, sans qu'on puisse l'imputer à crime à ses parents ou à lui-même.

Douze ans... c'est l'âge où l'enfant quitte l'école pour commencer son apprentissage. Par quel prodige parviendra-t-il à s'initier aux secrets de la profession? Ce n'est pas un apprenti que s'est adjoint le chef d'équipe, c'est un commissionnaire, dont on utilise la force naissante à conduire ou à porter de lourds fardeaux, et qui perd en courses la plus grande partie de ses journées. Tant bien que mal, entre deux sorties, il apprend à river une pièce ou à l'ajuster; mais s'il n'est pas doué de quelque intelligence, que sera-t-il jamais, qu'un ouvrier de second ordre, apte seulement aux besognes toutes faites? A midi, il déjeune de pommes de terre ou de mauvaise charcuterie, et s'il a pu cacher à ses parents la rétribution d'une course exceptionnelle, il termine son repas par une « goutte », prise, en crainte des remontrances ou des sarcasmes, dans un bar où ne fréquentent point ses compagnons d'atelier. Car, et c'est une remarque essentielle à faire, c'est surtout de treize à dix-huit ou vingt ans que l'ouvrier haute l'estaminet. Il n'y est point attiré, sans doute, par le goût des boissons; souvent même il laisse demi-plein le verre d'alcool qu'il s'est fait servir; ce qui l'y attire, c'est la manie d'imitation des enfants, le besoin de se persuader qu'il a atteint l'âge d'homme, et que, comme l'homme, il peut absorber des liqueurs fortes. Mais si, par malheur,

il contracte la passion de l'ivrognerie, le voilà perdu, car la caserne l'appelle pour achever sa ruine, et rentré dans la vie civile, il lui restera bien peu d'énergie pour s'affranchir d'habitudes funestes. N'oublions pas toutefois que pour la plupart de ces jeunes gens la période de vingt-cinq à trente ans est salubre. Familiarisés déjà avec les difficultés de l'existence, connaissant le prix des choses, bientôt unis à une compagne de travail, le cabaret, naguère encore une habitude, n'est plus pour eux qu'une distraction passagère, à quoi il préfèrent encore, l'été, la joie des courses à travers champs.

Si, depuis son départ de la caserne jusqu'à son mariage, le jeune ouvrier a pu réaliser quelques économies, s'il est surtout intelligent et habile, les premières années du mariage sont heureuses. Mais viennent les enfants, et il faut d'abord restreindre les dépenses : plus de mets recherchés le dimanche, plus de promenades coûteuses, puis ces privations même deviennent insupportables, et la dette commence. Les épreuves s'ajoutent aux épreuves. Des enfants, l'un a eu la rougeole, celui-ci des convulsions, celui-là quelque autre des affections du premier âge. La mère souffre de douleurs gastriques, le père a été frappé d'une fluxion de poitrine. D'année en année, le prix des vivres augmente et le loyer devient plus considérable. Les modestes bijoux acquis pendant les premiers temps du mariage, s'en vont au Mont-de-Piété, et les *reconnaisances* chez le prêteur sur gages. L'atelier où l'homme travaillait depuis quinze ans périclité, le salaire diminue, le patron licencie quelques ouvriers ou vend un établissement ruineux : c'est le chômage, un chômage parfois trop long, suivant l'âge de l'ouvrier et le métier qu'il exerce.

Dès lors, quelle sera la vieillesse de ces pauvres gens? Leurs enfants leur viennent en aide, il est vrai, mais en quelle mesure! Le garçon gagne 1 fr. ou 1 fr. 25, la fille 50 ou 75 cent. Aussi, jusqu'à leur dernière heure, ils traîneront pesamment leur existence, l'homme écarté des ateliers parce qu'il ne peut plus fournir un travail rémunérateur, la femme courbée sur des travaux de couture payés à la tâche et qui seront l'unique ressource du ménage lorsqu'à leur tour les enfants se seront mariés.



Et dire que c'est nous qui sommes le peuple souverain.

Ce tableau de la vie ouvrière est-il complet? Sont-ce là toutes les misères auxquelles la société condamne ceux de ses membres qui, faute de ce levier nécessaire : l'argent, ne peuvent tirer parti d'une force et d'une intelligence au moins égales à celles du commun des hommes? Ne manque-t-il rien à ce dénombrement des douleurs qui affligent l'ouvrier? Hélas! que de pages il faudrait encore pour achever son martyrologe! Et comme, à mesure qu'on pénètre son existence, on s'étonne de son courage à supporter le malheur, de sa patience à en secouer le joug! Combien sont-ils, ceux qui rêvent de bouleversements soudains où s'anéantirait le vieux monde, à côté de ceux qui, calmes et longanimes, attendent d'on ne sait quelle chimérique évolution, d'une nouvelle nuit du Quatre-Août peut-être, la transformation sociale si chèrement caressée?...

FERNAND PELLOUTIER.

« Le nombre des accidents augmente d'une manière extraordinairement rapide, à mesure que la fatigue et l'affaiblissement de l'ouvrier se développent insensiblement. »

(Institut impérial des assurances en Allemagne).

SOCIALISME

Qu'entendez-vous par le mot *socialisme*? Qu'est-ce que vous appelez la *socialisation des moyens d'existence de l'humanité*?

Lorsqu'on vous dit : Nous changerons les ateliers où vous êtes condamnés de travailler et de souffrir chaque jour de votre vie de prolétaires, en ateliers communaux; vous y travaillerez comme auparavant avec la seule différence que les magistrats de la commune où vous vivrez vous feront la loi en réglementant votre travail et que vous aurez à obéir à leurs règlements, ainsi qu'aux ordonnances spéciales des directeurs de vos établissements et de leurs surveillants, les fonctionnaires subalternes,

Lorsqu'on vous promet : Nous vous ferons partager, vous, prolétaires assujettis; vous, cochers d'omnibus, gaziers, cordonniers, typographes, menuisiers, et vous autres, esclaves salariés, sans distinction, le bonheur des employés de l'Etat et des sergents de ville de vos communes d'habitation, nous vous dorloterons sous les ailes de notre gouvernement, comme on le fait dans la France actuelle pour les ouvriers et les ouvrières travaillant à la fabrication du tabac et des allumettes; nous vous transférerons dans cette communauté socialiste, dans laquelle le gouvernement sera le propriétaire de tous les établissements de l'industrie, du commerce, des communications, ainsi que le grand entrepreneur de l'agriculture,

Dites-nous, ouvriers prolétaires, lorsqu'on vous parle ainsi, que pensez-vous de cela?

John Stuart Mill, l'économiste anglais de l'école bourgeoise, a défini ainsi le socialisme :

« Not necessarily implying Communism, or the entire abolition of private property, but applied to any system which requires that the land and the instruments of production should be the property, not of individuals, but of communities or associations, or of the government. » (JOHN STUART MILL, *Political Economy*, book II, chap. I.)

« Non nécessairement impliquant le Communisme ou l'abolition entière de la propriété privée, mais appliquée à chaque système, requérant que le sol et les instruments de production soient la propriété, non d'individus, mais de communautés ou d'associations ou celle du gouvernement. »

Croyez-vous que, conformément à cette définition, vous vivrez dans une communauté socialiste, lorsque le gouvernement aura monopolisé le commerce, l'industrie, les communications, etc., ne vous laissant pas d'autre garantie d'être libre et heureux sous ce régime de propriété, soi-disant socialisée, que la consolation de pouvoir élire vous-mêmes vos gouvernants par la voie du suffrage universel?

Dans ce cas, vous n'avez pas besoin de faire une révolution, vous, le prolétariat malheureux. Vous n'avez qu'à mettre aux sièges gouvernementaux les *Guesde* et autres semblables, à achever ce qu'on appelle sarcastiquement « la conquête des pouvoirs publics *par le peuple* » et après avoir fait usage de ce grand privilège, vous pourrez entrer d'une manière facile et « légalitaire » dans la nouvelle société.

Mais si vous voulez lutter, au contraire, pour une production et une répartition des richesses vraiment communistes, basées sur l'organisation libre des producteurs, si vous croyez que ce n'est pas le gouvernement, mais que ce sont les syndicats ouvriers qui devront remplacer dans l'avenir les entrepreneurs particuliers de nos jours, si vous êtes d'avis que les ouvriers organisés dans les diverses branches et sur leur domaine local ou régional devront diriger la production et la distribution des biens se plaçant seulement sous le contrôle direct des consommateurs, dont les désirs sont à respecter également par les entrepreneurs capitalistes de notre siècle; dans ce cas, la réglementation de votre travail par le gouvernement ne peut pas vous satisfaire.

Et comprenant le socialisme dans ce sens, vous avancerez dans une direction véritablement socialiste lorsque vous pourrez contraindre les capitalistes

à suivre la volonté de leurs ouvriers organisés, sous menace d'une grève. Vous aurez alors plus de raison d'appeler « domaine collectif » les ateliers où vous pourrez exercer votre influence directe sur le travail — les ateliers étant encore cependant, en nom, la propriété des exploiters capitalistes — que de dire « socialisés » des établissements appartenant en nom à la collectivité, mais en réalité aux gouvernements.

Vous réaliserez le socialisme dans un degré plus développé, en menant les entrepreneurs particuliers de défaite en défaite, de honte en honte, par la force de votre organisation et de votre solidarité et par la violence si vous en avez besoin, qu'en vous transformant en fonctionnaires d'état, maîtres sur le papier timbré peut-être, mais serviteur, esclave, salarié en réalité.

Si vous voulez comprendre le socialisme, vraiment, dans le sens de « l'abolition entière de la propriété », et comme « impliquant le communisme », vous aurez besoin de révolutionner la vieille société bourgeoise.

Et, disons-le franchement, en comprenant ainsi le socialisme, toute grève dans laquelle entrent les ouvriers organisés, chacune de ces luttes encore locales et restreintes à des industries particulières et n'étant plus à ce jour que des combats d'avant-postes, mais qui deviendront de plus en plus une lutte de classes générale, même chaque action de révolte personnelle contre l'assujettissement de classe de la part des ouvriers salariés de nos jours, *c'est déjà un morceau de cette grande révolution qui nous apportera le socialisme*

Amsterdam

CHRIST. CORNÉLIJSEN.

LA CHANSON DES DOS

Dédié à Félixque.

Quand les heur's a tombé comme un glas
La nuit quand y fait du verglas
Ou quand la neige a s'amencelle,
A la Chapelle.

ARISTIDE BRUANT.

La Guyane est à nos Césars,
Comme la Sibirie aux Tsars;
Faut pas qu'un anarchis revienne
De Cayenne.

Ni les anarchis, ni tous ceux
Qui prétend' qu'on peut être mieux
El qu'il faut qu'a liberté vienne
Sans Cayenne.

Liberté d'quoi? Eh! donc Clampin!
Liberté de crever de faim.
Il faut bien que l'ord' se soutienne
Par Cayenne.

C'est la moind' chose! que tout chacun
Paye ce tribut opportun,
Que tout en'mi d' l'Etat s' promène
A Cayenne.

Pour nous et nos gonges, le soir,
On fait paisibles les trottoirs,
En j'tant tout chacun qui s' démène
A Cayenne.

Qui donc dirait que Canovas,
A Montjich ne torture pas?
Qu'on n'assassine pas en Guienne
A Cayenne?

Qui qu'applaudit avec fureur,
A la ballade ed not' emp'eur,
Là bas où la poleace est reine
Comm' Cayenne.

Qui qu'ent' éric viv' Casimir,
Si l'on nous avait fait partir?
Y a pas risqué qu'on nous y mène
A Cayenne.

C'est les marnites ni les dos
Qui guécillent pour des temps nouveaux,
El Mélin' veut pas qu'on nous prenne
Pour Cayenne.

Nous ne faisons qu' chercher dans l' tas,
Les détrit's des Panamas;
Nous ne sommes pas d' ceux qu'on traîne
A Cayenne.

Du reste, à monsieur Béranger,
Nous promettons nous marier,
Quand nous aurons la poche pleine
Sans Cayenne.

Y'a pas qu' nous qui sommes maq.....x,
Six grands pouvoies furent les dos
De la Turquie en sa gehenne
Loin d' Cayenne.

Où les puissances, proprement,
Furent marnites du Sultan,
Sans aller faire quarantaine
A Cayenne.

Nous sommes les soutiens d' l'Etat,
Parfois aussi un magistrat,
Prend feu' chez nous sans qu'on l'emmène
A Cayenne.

Le temps n'est pas d'honorer les dos
Nous sommes avec les pu gros.
Ils empêchent qu'on nous détiennent
A Cayenne.

O la belle institution !
Par ce temps de troubles sans nom
Où qu'un dix-huit mars se ramène,
Que Cayenne !

Ceux qu'on n'aurait pas fait plier,
En mai, dans l'entre ou mit d'acier,
Aujourd'hui c'est une autre antienne
A Cayenne.

Des las de morts ça sent mauvais,
Le progrès s'est fait ; désormais
Ne faut plus qu'un machabé traîne
A Cayenne.

Y a vingt-six ans on vit voler
Dans Paris des moueh' de charnier,
On craint pu que la peste vienne
A Cayenne.

J' pense avec e'l gouvernement
Que les pavés couverts de sang,
C'est pas sain et qu'mieux vaud la plaine
De Cayenne.

LOUISE MICHEL.

CONTRE LA MAGISTRATURE

C'est un lieu commun, prétendre que toute iniquité judiciaire est uniquement le fait des chats-fourrés qui ne sont grassement rétribués que pour distribuer des condamnations à tort et à travers, toujours et quand même. Encore nous plaît-il de le répéter avec MM. Lailler et Vonoven, avocats à la cour d'appel de Paris, qui viennent d'en faire la preuve, on peut dire définitive, dans le livre paru récemment chez l'éditeur Pedone, et intitulé : *Les Erreurs judiciaires*.

C'est vraiment une œuvre très intéressante à « potasser ». Il y a là près de cent, exactement quatre-vingt-douze, comptes rendus de procès plus passionnants que des romans, véritables scénarios de mélodrames. Dans le nombre, nous pouvons citer, parmi les plus récents, les affaires Louarn et Baffet, femme Doise, Saussier, femme Druaux, Cauvin, Mac-Auliffe, etc... dont les débats jadis touchèrent bien des cœurs, et dont le souvenir douloureux est certainement resté gravé dans toutes les mémoires.

Toutes ces causes, si brièvement exposées qu'elles soient, sont singulièrement suggestives, et ont cette éloquence brutale qui résulte des simples faits. D'autant que, soucieux d'enregistrer seulement d'indiscutables documents, les auteurs n'ont fait figurer dans leur martyrologe que les victimes d'erreurs reconnues pour ainsi dire officiellement, soit qu'elles aient été révisées, soit qu'elles aient été reconnues par les pouvoirs publics. La meilleure preuve de la sévérité scrupuleuse qu'ils ont apportée dans le choix des causes qu'ils rapportent, c'est qu'ils ne classent pas dans ce nombre la légendaire affaire Lesurques ou du « Courrier de Lyon », sous prétexte que le pourvoi en révision, formé en 1858 par la fille du condamné de l'an IV, avait été rejeté par la Cour suprême.

Mais ce n'est là encore que la seconde partie de l'ouvrage : la première est une œuvre de philosophie et de critique judiciaires, qui met à nu les vices de la pratique criminelle, et fait ressortir en ses moindres détails l'inégalité monstrueuse de la défense et de l'accusation. En cela surtout, MM. Lailler et Vonoven ont bien mérité ; car ils ont véritablement fait œuvre de sociologues.

En effet, la vérité générale qui se dégage nettement de leur argumentation, c'est qu'il n'est pas d'erreur judiciaire qui ne soit absolument imputable à un magistrat. Ils démontrent jusqu'à l'évidence que si les erreurs sont dues à plusieurs causes, il en est une sans laquelle toutes les autres eussent été sans effet, à savoir que les magistrats chargés d'instruire ou de juger furent inférieurs à leur tâche.

Et alors, la conclusion à laquelle ils aboutissent, c'est qu'il ne devrait pas y avoir d'erreur judiciaire. Mais pour cela, il faudrait d'abord chez le juge criminel cette inquiétude d'esprit, « qui fait, comme dit Renan, qu'après avoir trouvé le vrai, on le cherche encore ». C'est tout de suite réclamer l'impossible de la part de magistrats qui ne sont soigneusement recrutés que parmi les ratés des familles de robe, les riches imbéciles et les serviles ambi-

tieux, et que leur fonction même transforme bientôt en simples machines à condamner.

Aussi MM. Lailler et Vonoven ont-ils beau se défendre, d'ailleurs sans conviction, d'avoir fait œuvre de dénigrement. La vérité est qu'ils ont réellement dressé un formidable réquisitoire contre notre magistrature déjà tant décriée. Leur livre est une bonne et courageuse action.

Cependant, après l'avoir lu, l'on ne peut se dispenser de légitimes appréhensions. Si les magistrats, par négligence ou incapacité, ou bêtise, ou canaillerie, sont assez criminels pour commettre de telles erreurs et se jouer avec une impudente légèreté de la liberté des justiciables, que doit-ce être alors dans les affaires politiques? Sur ce point, MM. Lailler et Vonoven se montrent d'une excessive prudence, se contentant de poser en principe qu'en politique il n'y a pas de justice; il y a seulement ce qu'on appelle, par un euphémisme commode, « des nécessités gouvernementales ». C'est charmant, et cela suffit : tout le monde est d'accord à ce propos.

Il y a quand même de quoi être indigné : en ce qui nous concerne, nous nous sentons pris d'une haine féroce pour ces abominables gredins, embusqués derrière leur comptoir, le Code à la main, ainsi que des bandits, le revolver au poing, au coin d'un bois. Et malheur au pauvre justiciable, même et surtout innocent, qui est contraint de pénétrer en l'autre de Thémis; il en sortira moins facilement que d'une caverne de brigands : ici encore, il ne risque que sa bourse; là, au contraire, il laisse toujours son honneur et sa liberté.

D'ailleurs, tout le monde sait ces choses, et si nous les répétons ici, ce n'est pas que nous ayons plaisir à les ressasser ou qu'il y ait quelque danger dont l'attrait nous excite. Mais il faut profiter de toutes les occasions pour dénoncer, sans se lasser, l'indignité de la magistrature, jusqu'à ce qu'en un jour de révolte on ait détruit cette odieuse institution. Quant au péril, il n'y en a pas le moindre : les robins sont moins bêtes que canailles, et ils se gardent bien maintenant de poursuivre pour injures à la magistrature. Ces sortes d'affaires ont toujours tourné à leur confusion, par l'acquiescement de leurs détracteurs. Le fait est, qu'au plus fort des passions politiques et des luttes de parti, il y a toujours un moment où l'accord unanime de tous les citoyens se fait comme par enchantement, c'est quand il s'agit de dévoiler les infamies de la magistrature.

ROGER GATINEAU.



A l'Élysée (préparatifs de voyage) : « Va lui dire que ça n'entre pas ! »

STATISTIQUES DIVERSES

La fortune mobilière de la France

D'après un travail du ministère des finances, le montant des valeurs mobilières circulant en France serait, en capital, de *quatre-vingts milliards et demi*, dont soixante milliards et demi pour les valeurs françaises et vingt milliards pour les valeurs étrangères.

Les valeurs françaises se classent ainsi :

	Milliards
Rentes sur l'Etat	26
Actions de chemins de fer	4
Obligations de chemins de fer	15
Actions et obligations du Crédit foncier	3
Obligations de la ville de Paris et des villes, communes et des départements	2 1/2
Valeurs industrielles : mines, assurances, etc.	10

Les valeurs étrangères se partagent de la manière suivante :

	Milliards
Fonds d'Etat	12
Valeurs industrielles	8

On a pu déterminer assez exactement la classification des valeurs françaises en valeurs nominatives ou au porteur.

Les valeurs nominatives s'élèvent à 36 milliards et demi, dont 19 milliards et demi de rentes et 16 milliards d'autres valeurs.

Les valeurs au porteur représentent un total de 25 milliards, dont 6 milliards et demi pour les rentes et 18 milliards et demi pour les autres valeurs.

Quant aux valeurs étrangères, on n'a pu arriver à une classification précise, mais il y a certitude qu'elles sont en général au porteur.

Le budget de la France

Le budget de la France a plus que doublé depuis cinquante ans. De 1.388 millions de francs en 1845, il a atteint le chiffre de 3.517 millions en 1884 et est évalué à 3.428 millions pour 1895.

De 1869 à 1873, il y a eu une augmentation brusque de 1 milliard.

Dans le budget de cette année, les dépenses de la guerre, presque trois fois plus fortes que celles de l'instruction publique, se sont élevées à 627 millions et demi, et celles de la marine à 266 millions.

L'office du travail en France

633 syndicats d'ouvriers et employés de l'industrie ou du commerce, groupant 143.572 adhérents, ont adressé à l'Office du travail des rapports sur la situation, au point de vue du chômage, au 15 novembre.

Il 0/0 des adhérents étaient sans travail à cette date. Il 0/0 des syndicats, avec 9 0/0 des adhérents, considèrent la situation comme meilleure que l'an dernier à la même époque ; 40 0/0 des syndicats, avec 27 0/0 des adhérents, la jugent équivalente, et 49 0/0 des syndicats, avec 61 0/0 des adhérents, la tiennent pour plus mauvaise.

Les syndicats en France

Les syndicats professionnels légalement constitués étaient, en France, au 1^{er} juillet 1894, au nombre de 4.956, soit 414 de plus qu'au 1^{er} juillet 1893. Ces syndicats comprenaient 943.732 membres, soit 43,423 de plus que dans l'exercice précédent. Ils se divisaient comme suit :

1.518 syndicats patronaux	122.251
2.178 — ouvriers	408.025
177 — mixtes	29.124
1.093 — agricoles	384.332

Il y a dix ans, il n'existait que 101 syndicats patronaux, 68 ouvriers, 1 mixte et 5 agricoles ; en tout 175 syndicats légalement constitués.

Les localités dans lesquelles existent des syndicats patronaux sont : Paris, 356 ; Lyon, 65 ; Marseille, 64 ; Bordeaux, 52 ; Nantes, 25 ; Orléans, 25 ; Saint-Etienne et Toulouse, 23 ; Lille, 22 ; Rouen, 20.

Pour les syndicats ouvriers, ce sont : Paris, 313 ; Lyon, 118 ; Marseille, 90 ; Toulouse, 74 ; Bordeaux, 65 ; Nantes, 52 ; Saint-Etienne, 39 ; Alger, 27 ; Grenoble et Angers, 26.

Enfin, en 1884, on ne comptait que 20 unions de syndicats professionnels et, en 1894, on en comptait 127.

Le nombre des institutions de prévoyance et d'éducation créées par les syndicats progresse régulièrement. Actuellement, on leur doit 336 sociétés ou caisses de secours mutuels, 191 cours professionnels, 450 offices de placement, 567 bibliothèques, 63 champs d'expérience, 25 laboratoires d'analyses et d'expertises, 28 pépinières, 265 publications diverses, 2 orphelinats, 44 caisses de retraite, 70 caisses de chômage, etc., etc.

Plus on est pauvre moins on vit

Nous demandons les huit heures de travail parce que nous ne voulons plus que le prolétaire soit usé avant l'âge et meure jeune, tandis que les exploités fainéants continuent à jouir longuement de la vie.

Voici une statistique qui prouve combien nous avons raison de revendiquer la réforme des Trois Huit dans l'intérêt de la santé des ouvriers.

De 1.000 personnes restent en vie :

Après 5 ans	913 bourgeois	655 pauvres
10	938 —	508 —
20	866 —	556 —
30	796 —	486 —
40	695 —	396 —
50	557 —	283 —
60	398 —	172 —
70	235 —	65 —
80	37 —	9 —

D'où l'on peut conclure que les riches vivent pendant 50 ans sans rien faire, tandis que les pauvres meurent après 32 ans de travail éreintant au profit du capitalisme. Henri Heine exprimait cette idée :

Le droit à la vie, imbécile.
Ceux qui possèdent l'ont seuls.

Les forces socialistes dans les divers pays

Allemagne. — Suffrages : En 1871, 124.655 ; en 1881, 311.951 ; en 1890, 1 million 427.298 ; en 1893, 1.876.758. Associations socialistes : 250.000 membres. Députés au Reichstag : 48. Presse du parti : 41 journaux quotidiens et 123 journaux hebdomadaires.

France. — Suffrages : En 1889, 91.000 ; en 1893, 609.000 ; en 1896, 1.400.000. Députés socialistes : 62 ; majorité socialiste dans 29 grandes villes, dont Paris, et dans 1.200 petites villes. Presse du parti : 78 journaux quotidiens et hebdomadaires.

Italie. — Suffrages : En 1893, 20.000 ; en 1896, 90.000. Députés : 19. Presse du parti : 33 journaux quotidiens et hebdomadaires.

Danemark. — Suffrages : En 1872, 315 ; en 1884, 6.805 ; en 1887, 8.408 ; en 1890, 17.232 ; en 1893, 25.019. Associations socialistes : 713. Députés : 9. Presse du parti : 6 quotidiens et 3 hebdomadaires.

Suède-Norvège. — Nombre de suffrages inconnu. Syndicats socialistes : 72. Presse du parti : 2 quotidiens et quelques hebdomadaires. Un député élu par Stockholm.

Belgique. — Suffrages : En 1894, 344.000 ; en 1896, 451.000. Députés : 29. Quotidiens : 5 et un grand nombre de journaux hebdomadaires et syndicaux.

Suisse. — Suffrages : En 1896, 107.990.

Autriche. — Suffrages : En 1895, 90.000. Presse du parti : 65 quotidiens et hebdomadaires.

Angleterre. — Suffrages : En 1895, 98.000. Plus de députés élus directement comme socialistes. Beaucoup de députés ouvriers élus par des groupements ouvriers teintés de socialisme.

Serbie. — Nombre de suffrages : 50.000.

République Argentine. — 76 syndicats. Plusieurs journaux de langue étrangère.

Espagne. — Chiffres manquent. Presse du parti : 5 hebdomadaires.

Etats-Unis. — Suffrages : En 1881, 2.068 ; en 1890, 13.331 ; en 1892, 21.157 ; en 1894, 33.133 ; en 1896, 40.000 environ.

Les renseignements manquent pour les autres pays.

La population de la terre

Il y a environ 1.500.000.000 d'habitants sur la terre. Il en meurt chaque année 33.033.000.

Le nombre des hommes et des femmes est à peu près égal, et la moyenne de la durée de la vie est d'environ trente-trois ans.

Un quart des hommes meurent avant d'avoir atteint leur quinzième année.

Sur 1.000 personnes, une seulement atteint l'âge de 100 ans, et pas plus d'une sur 509 n'atteint sa 80^e année ; 33.033.000 personnes mourant chaque année, cela fait un total de 91.874 par jour, 3.720 par heure, 60 par minute et 1 par seconde.

Le prix de la vie dans les capitales

Parmi les capitales européennes, c'est à Vienne qu'on relève les prix les plus bas pour le grand nombre des denrées : au contraire, c'est à Madrid que la vie est la plus coûteuse ; le pain, la viande, le sucre, le charbon, y sont à un prix très élevé.

A noter le prix excessif du pain blanc à Saint-Petersbourg : 0 fr. 78 le kilo. C'est qu'en Russie, le pain blanc est encore un aliment de luxe.

Si l'on fait un classement des capitales pour les prix les moins élevés, New-York Bruxelles et Vienne sont en tête ; Paris occupe la moyenne.

La fortune des Etats-Unis

Le statisticien Henry Gannet évalue la fortune des Etats-Unis en 1890 à 12 milliards 1/2 et 20 millions. Chaque habitant possède donc 200 dollars.

En 1880, la fortune totale ne s'élevait qu'à 8 milliards 3/4, 5 0/0 de la fortune actuelle appartient aux millionnaires, 27 0/0 à ceux qui possèdent de 20.000 à 200.000 dollars, 25 0/0 à ceux qui ont 2.000 à 20.000 dollars, 37 0/0 aux propriétaires de 200 à 2.000 dollars, et 6 0/0 aux personnes qui possèdent moins que 200 dollars.

Les illettrés aux Etats-Unis

La population entière, en 1890, était de 47.413.559, dont 6.324.702 illettrés, soit 13,3 0/0, et en 1880, de 36.701.607, dont 6.239.958 illettrés, soit 17 0/0.

La population blanche, en 1890, était de 41.931.074, dont 3.212.574 illettrés, soit 7,7 0/0, et en 1880, 32.160.400, dont 3.019.058 illettrés, soit 9,4 0/0.

Les hommes de couleur étaient, en 1890, au nombre de 5.482.485, dont 3.112.128 illettrés, soit 56,8 0/0, et en 1880, de 4.601.207, dont 3.220.878 illettrés, soit 70 0/0.

Le machinisme

Le deuxième rapport annuel (année 1894) du bureau de statistique de New-York donne les chiffres suivants qui expriment, pour certaines industries, la mesure dans laquelle le travail des machines a pris la place du travail des hommes :

Charpentiers.....	15 p. c.
Ouvriers du vêtement.....	50 »
Chemisiers.....	30 »
Fabricants de bretelles.....	33,5 »
Boulangers et pâtisseries.....	20 »
Ebénistes.....	35 »
Chapeliers.....	50 »
Ouvriers en sparterie.....	60 »
Chaudronniers.....	43,5 »
Maréchaux ferrants.....	33,5 »
Carbonniers.....	37 »
Marins.....	50 »
Voiliers.....	30 »
Relieurs.....	31,5 »
Typographes.....	41 1/3
Fondeurs de caractères.....	50 »
Rubaniers.....	40 »
Graveurs sur bois.....	20 »
Tonneliers.....	62,5 »

Cette élimination rapide des hommes par les machines dans toutes les branches de la production, finira inévitablement par ouvrir les yeux aux travailleurs qui, comme les anciens trade-unionistes, espèrent encore que l'amélioration de leur sort peut être réalisée, sur les bases du salariat, par l'organisation de sociétés de résistance ayant exclusivement la grève comme arme.

Elle leur fera comprendre que le développement prodigieux du machinisme ne permet le relèvement et l'émancipation de la classe ouvrière que par un seul moyen : le retour à la collectivité de la propriété des agents naturels et des instruments de production. C'est donc bien dans le collectivisme et pour y parvenir, dans la conquête du pouvoir politique, qu'est le salut.

La consommation Industrielle de l'or et de l'argent

On estime la production du métal argent dans le monde, en 1896, à 5 millions de kilos, soit environ 1100 millions de francs. Comme débouché à cette production, il paraît que dans certains pays on a constaté que la consommation industrielle de ce métal avait doublé. Bien que cette consommation ait notablement augmenté en France, elle n'a pas encore atteint ce taux, comme on peut le voir d'après le tableau ci-dessous, donnant, depuis 1850, des quantités d'or et d'argent soumise au droit de garantie :

Années	Or	Argent
1850	5,256.1	57,216.9
1860	8,965.4	71,394.5
1868	10,158.2	68,518.6
1876	11,631.5	72,033.9
1876	14,263.7	82,260.8
1881	8,494.7	84,421.4
1889	8,168.2	105,856.8
1895	8,608.9	108,577.2

Ainsi, en France, la consommation des objets d'or soumis au droit de marque a diminué, à cause de la mode qui a abandonné les bijoux. La consommation de l'argent s'est, au contraire, notablement accrue depuis la baisse de la valeur de ce métal : au lieu de 68,518 kilos en 1868 et de 72,033 en 1876, elle est passée à 105,577 en 1896, soit 58 p. c. d'augmentation relativement à 1868 et un peu plus de 50 p. c. par rapport à 1876. Une très grande entrave au développement de la consommation industrielle de l'argent chez nous est le maintien du droit de marque à 20 francs, par kilo, soit aujourd'hui 20 p. c. environ de la valeur.

Dépeuplement des campagnes

Dans une intéressante lecture, faite à la Société des Sciences du Hainaut, M. E. Jotrant a communiqué le tableau suivant, qui donne la proportion actuelle des ruraux et des citadins dans les principaux pays d'Europe, étant admis que l'on regardera comme citadins les habitants des agglomérations d'au moins dix mille habitants.

	Citadins	Ruraux
Russie	9.2	90.8
Suède	9.2	90.8
Norvège	13	87
Grèce	15	85
Suisse	16	84
Danemark	17.6	82.4
France	24	76
Belgique	34.5	65.5
Hollande	38	62
Angleterre	48	52

On voit que l'Angleterre, la Hollande et la Belgique sont les trois pays qui souffrent le plus de la dépopulation des campagnes.

La situation actuelle n'est pas nouvelle. L'empire romain à son déclin l'a éprouvée également. Alors aussi les classes aisées de la société ont fixé leur séjour à Rome et dans les grandes villes de l'Italie, entraînant avec elles une foule immense de prolétaires.

Les campagnes furent abandonnées et l'agriculture tomba dans un état lamentable. Aussi fallut-il faire appel aux barbares pour cultiver les terres en friche. En 193, l'empereur Pertinax accorda l'exemption de l'impôt pendant dix ans à quiconque labourerait les terres incultes de l'empire, et, cependant, quelques siècles plus tard, la campagne romaine comprenait encore plus de cent mille hectares de terres non cultivées.

Comme l'empire romain, la société bourgeoise actuelle porte dans ses flancs les germes de sa destruction future.

L'individualisme outrancier, la concentration des richesses et de la propriété foncière hâteront le moment où les prolétaires industriels et agricoles se débarrasseront des parasites sociaux qui les dévorent.

Statistique américaine

En 1790, la population était d'environ quatre millions d'habitants, la plupart engagés dans l'agriculture.

La valeur fiscale du pays était de 150 millions de dollars, soit une moyenne de 128 dollars pour chaque homme, femme et enfant.

En 1850, la population s'élevait à 23.000.000 d'habitants et la valeur fiscale s'élevait à 2.099.000.000 de dollars, une moyenne d'environ 99 dollars par tête. Cette richesse était répartie entre l'agriculture et l'industrie comme suit :

1.070.000.000 dollars pour valeurs agricoles et
1.019.000.000 pour les industrielles.

L'industrie atteint presque l'agriculture.

En 1870, la population atteint 40.000.000 d'hommes; la richesse totale du pays 7.232.000.000 dollars, donc une moyenne de 181 dollars. Les intérêts agricoles sont représentés par 3.000.000.000 et les intérêts industriels par 4.232.000.000 de dollars. L'industrie avait dépassé l'agriculture.

En 1880, la population avait atteint 50.000.000 d'habitants et la valeur fiscale de la contrée avait sauté jusqu'à 16.902.000.000 de dollars, soit une moyenne de 338 dollars par tête d'habitant.

En 1890, la population était supérieure de 10.000.000 d'âmes, la richesse tripla durant ces dix ans, la moyenne étant de 1.008 dollars par tête.

Cependant, durant ces dix ans, les salaires des « skilled workmen » (ouvriers faits) n'augmentèrent que de 12,5 p. c.

Et l'armée des sans-travail atteignit des proportions dangereuses.

Et les fermiers furent réduits à la misère. La richesse agricole a diminué de 65 p. c. durant cette même période qui a vu se tripler la richesse des propriétaires des machines, des moyens de transport, etc.

Les paysans, qui formaient la colonne du pays avant 1860, sont de plus en plus expropriés et jetés au paupérisme.

L'Émigration aux États-Unis

L'*Economista* publie le relevé suivant des Européens ayant émigré aux États-Unis du 1^{er} juillet 1895 au 30 juin 1896 :

	Hommes	Femmes	Total
Bohême et Moravie.....	1.232	1.477	2.709
Galicie et Bukovine.....	8.149	4.547	12.696
Autriche.....	12.422	6.378	18.800
Hongrie.....	21.322	9.576	30.898
Belgique.....	793	468	1.261
Danemark.....	1.749	1.418	3.167
France (Corse comprise).....	1.381	1.082	2.463
Allemagne.....	16.942	14.943	31.885
Grèce.....	2.124	51	2.175
Italie.....	51.067	16.993	68.060
Hollande.....	929	654	1.583
Norvège.....	5.581	3.274	8.855
Portugal.....	1.410	1.456	2.766
Roumanie.....	453	332	785
Russie.....	28.438	16.609	45.047
Finlande.....	3.725	2.583	6.308
Pologne.....	99	282	381
Espagne.....	293	57	350
Suède.....	10.968	10.209	21.177
Suisse.....	1.401	903	2.304
Turquie d'Europe.....	113	51	164
Angleterre.....	11.178	8.314	19.492
Irlande.....	17.625	22.637	40.262
Ecosse.....	2.000	1.483	3.483
Galles.....	915	666	1.581
Divers.....	4	5	9
Totaux.....	202.628	126.439	329.067

Les Chemins de fer aux États-Unis

Au 30 juin 1893, il y avait aux États-Unis 176.461.007 milles de voies ferrées, appartenant à 1.800 compagnies. Le capital de ces compagnies était de 10 milliards 586.235.410 dollars, équivalant à 63.421 dollars par mille de voies ferrées.

Le nombre de passagers transportés au cours de l'année s'est élevé à 745,119,482. Les recettes brutes à 1,220,751,874 dollars, dépenses de traction, etc., 827 millions. Les recettes nettes, 392,830,575 dollars équivalant à 2,314 dollars par mille. 21,299 dollars profits nets, 392,830,575 dollars équivalant à 2,314 dollars par mille. Le nombre des employés était de 873,602. Le nombre de tués au cours de l'année a été de 2,727, soit 127 de plus que l'année précédente; il est bon d'ajouter que le nombre d'employés s'était accru pendant cet exercice de 52,187. Le nombre de passagers tués a été de 299, soit 77 en moins qu'en 1892. Les blessés se sont chiffrés au chiffre de 3,229.

Le rapport de la commission *Inter States of commerce*, qui donne cette statistique, réclame des Chambres législatives différentes mesures, l'autorisant à réglementer le coût des transports (passagers et marchandises), ainsi qu'à restreindre les pouvoirs des compagnies au profit de l'*Inter States of commerce*, représentant la nation. Qu'en adviendra-t-il? Ce serait bien difficile à dire.

Progress du machinisme

En 1886, il n'y avait aux Etats-Unis que 13 trains électriques, comptant 100 voitures; tandis que, à présent, il y a 536 Compagnies, possédant 9,000 milles de voie et 23,000 voitures, représentant un capital de 400 millions de dollars. Et devant la révolution qui s'opère dans les moyens de production et de transport, on ne s'explique pas pourquoi il y a tant de gens sans emploi. De pareils chiffres sont de puissants agitateurs. Le socialisme est dans l'air.

Le gain des locomotives

Les Compagnies de chemin de fer en Angleterre ont publié récemment une curieuse statistique relative au gain représenté pour chacune d'elles, par chaque locomotive en service.

Voici, en chiffres ronds, ce que gagne par an *une* locomotive des principales lignes anglaises: Métropolitain de Londres, 250,000 francs; London Chatham Railway, 150,000 francs; London-Brighton Railway, 137,500 francs; Great Western, 125,000 francs; Midland, 100,000 francs.

Maintenant, veut-on savoir combien les grandes Compagnies dépensent de charbon par semaine pour chauffer leurs machines?

Le North Western Railway vient en tête de liste avec 27,000 tonnes; puis arrivent le Midland avec 25,000 tonnes, le Great Northern, 12,000 et le Great Eastern Railway, qui en brûle 10,000 tonnes environ. Ces quatre Compagnies, à elles seules, consomment donc *cent dix-huit kilogrammes* de charbon *par seconde*.

Et notez qu'il y a plus de vingt-cinq grands réseaux distincts de l'autre côté du détroit, sans compter quatre-vingt-douze chemins de fer moins importants!

Etats-Unis

Le gouvernement des Etats-Unis vient de publier une statistique curieuse et intéressante à plus d'un titre, et qui peut nous donner une idée de l'importance et des résultats que le mouvement des femmes a produit dans ces derniers temps. On y trouve des chiffres qui peuvent servir à comparer la situation de 1870 avec celle de 1890, par rapport au nombre des femmes qui exercent des professions indépendantes dans le pays. Voici ce qui résulte de ces données statistiques au sujet des professions exercées par les femmes:

	1870	1890
Artistes de théâtre.....	692	3,949
Architectes.....	1	22
Peintres et sculpteurs.....	412	10,810
Ecrivains.....	159	2,725
Ecclesiastiques.....	67	1,235
Dentistes.....	24	337
Ingénieurs.....	»	127
Journalistes.....	»	885
Juristes.....	35	208
Musiciennes.....	5	34,518
Directrices de théâtre.....	5,752	634
Teneurs de livres.....	100	27,777
Commis aux écritures.....	»	64,048
Sténographes, compositeurs.....	8,016	12,185
	7	

Ces chiffres se passent de tout commentaire, d'autant plus que depuis 1890 ce mouvement ne peut que s'être accentué davantage. D'ailleurs ce n'est pas seulement aux Etats-Unis qu'on a constaté la formation du prolétariat intellectuel féminin, créé par l'évolution économique, et qui rejette le plus souvent de la vie de famille

cherche dans les professions les plus différentes et qui ne paraissent pas faites pour la femme, un dérivatif à son activité, ainsi que des moyens d'existence.

Sa concurrence au travail de l'homme deviendra sans doute plus âpre et plus grave qu'elle ne l'est, mais elle prépare aussi les éléments qui amèneront l'émancipation sociale de la femme, car son émancipation économique en est la condition essentielle.

Production et travail en Angleterre

Dans la statistique du mois de septembre sur le marché du travail en Angleterre, nous trouvons des renseignements d'une haute portée au point de vue général du développement capitaliste.

Les changements dans les salaires et les heures du travail ont été, en septembre de 65, dont 55 affectaient les salaires et la durée du travail. L'augmentation des salaires a profité à 5.500 ouvriers environ, tandis que la diminution en a frappé plus de 100.000, la plupart des mineurs de la principauté de Galles et du comté de Monmouth (90,000). La réduction de la durée du travail a été favorable à 2,000 ouvriers environ.

La proportion des indigents par rapport à la population est demeurée stationnaire (214 par 100.000 habitants), mais si on compare cette moyenne à celle de 1883, on constate une légère augmentation (313 contre 314).

L'importation pendant le mois de septembre, a diminué de presque 30 millions de francs et l'exportation de 21 millions comparativement au mois de septembre 1893.

Ces données prouvent que l'Angleterre aussi se trouve sur la pente de l'abîme; le capitalisme y exerce ses ravages et est en train d'ancantrir le dernier pays qui lui avait résisté.

La misère y augmente; les crises s'y multiplient; le commerce et l'industrie sont dans le marasme. Le régime bourgeois a fait définitivement la preuve de son incapacité absolue à assurer le bien-être et l'indépendance de la masse.

La Paix armée

La célébration bruyante des anniversaires de 1870 par les Allemands donne une certaine actualité à la question des forces militaires des divers pays.

C'est la Russie qui vient en tête avec un effectif de 858,000 hommes sur le pied de paix, soit neuf soldats pour 1,000 habitants.

L'Allemagne et la France viennent ensuite: la première avec un effectif de 580,000 hommes, soit 13 pour 1,000; la seconde avec 542,000, soit 14 pour 1,000.

L'Autriche a 380,000 hommes, soit dix pour 1,000; la Chine et l'Italie, 300,000, ou l'une, un pour 1,000 habitants, et l'autre, dix pour 1,000; l'Angleterre, six pour 1,000 ou 230,000 soldats; la Suisse, quarante-cinq pour 1,000 ou 131,000 hommes de troupes; l'Espagne, 100,000 hommes ou six pour 1,000; la Belgique, 31,000 ou huit pour 1,000 etc.

La France et la Russie réunies peuvent mettre, en temps de paix, 1,400,000 hommes sur pied, et, en temps de guerre, 9,700,000. Les puissances de la triple alliance auraient 1,192,000 soldats ou 7,700,000 dans les mêmes alternatives.

Ces armements écrasants qu'on appelle la paix armée, coûtent par an la bagatelle de cinq milliards et demi. Plus 10 milliards, au moins, qu'on ne produit pas.

Disparition de la classe moyenne]

Si l'on compare les listes électorales communales de Berlin pour les années 1891, 1893, 1895, nous obtenons le tableau suivant :

	1891	1893	1895
Première classe.....	3.555	2.042	1.460
Deuxième classe... ..	18.030	13.049	9.372
Troisième classe.....	239.132	274.034	289.973
Totaux des électeurs...	260.717	289.125	300.814

Tandis que le nombre total des électeurs s'est accru de 40.000 ou 15 0/0, le nombre des inscrits dans la première classe a diminué de 60 0/0 et dans la deuxième classe de 50 0/0.

Chaque classe nomme un tiers des conseillers communaux.

Déjà en 1891, 3.555 électeurs de la première classe avaient autant de puissance électorale que 239.132 de la 3^e classe, chaque classe nommant 42 conseillers; la voix d'un électeur de 1^{re} classe valait donc 70 fois plus que celle d'un électeur de 3^e classe.

D'après les dernières listes, la voix d'un électeur de 1^{re} classe vaut 200 fois autant que celle d'un électeur de 3^e classe.

Les électeurs de première et deuxième classe ensemble ne comptent pas 4 0/0 du corps électoral, nommant 84 conseillers, tandis que 96 0/0 des électeurs ne peuvent élire que 42 conseillers.

La folle militariste

De l'*Economiste européen*, les lignes suivantes :

« L'alliance franco-russe, comme d'ailleurs la triple alliance, est constituée dans une intention purement pacifique; elle a pour but de garantir une sécurité réciproque à la France et à la Russie, comme la triple alliance a pour but de garantir une sécurité réciproque à l'Allemagne, à l'Autriche-Hongrie et à l'Italie.

« Quel est le résultat visible de cette assurance mutuelle ?

« En 1883, les dépenses militaires (guerre et marine) des cinq nations assurées s'élevaient à environ 2,872 millions de francs et l'effectif de leurs armées sur le pied de paix était environ 2,145,000 hommes; en 1893, les dépenses d'ordre de guerre atteignaient 3,760 millions et l'effectif de paix 2,546,000 hommes; en 1898, les dépenses de même nature dépasseront probablement 4 milliards de francs, et l'effectif de paix 2,800,000 hommes; que serait-ce, grands dieux ! si les nations considérées ne jouissaient point d'une sécurité réciproque. »

Statistique des suicides

M. le Dr Forbes Winslow a donné au Congrès de médecine légale la statistique suivante des suicides qui se sont produits à Londres. Sur 7.190 cas relevés par le docteur Forbes Winslow, les causes doivent en être attribuées à

	Hommes	Femmes
La misère.....	905	511
Chagrins domestiques.....	728	523
Pertes d'argent.....	322	283
Ivrognerie et débauche.....	287	288
Pertes de jeu.....	155	141
Ambition contrariée.....	122	110
Chagrins d'amour.....	97	157
Jalousie.....	94	53
Amour-propre froissé.....	53	53
Remord.....	49	37
Fanatisme.....	16	1
Misanthropie.....	3	3
Causes inconnues.....	1381	57

Population et pauvreté

D'après la *Revue Scientifique*, sur 1.000 habitants des deux sexes, de plus de 15 ans, 45.8 sont mariés en France, 53 en Allemagne, 52.6 en Angleterre, 49.9 en Ecosse, 23 en Irlande et 91.6 en Hongrie.

Quant aux naissances, la France en compte 163 légitimes et 16.7 illégitimes, sur 1.000 femmes de 15 à 50 ans; l'Allemagne 270 et 2.65; l'Ecosse 269 et 19.9; l'Angleterre 250 et 12.1; l'Irlande 210 et 4.1.

D'après les principes de Malthus, non seulement la France devrait être la contrée la plus riche en Europe, mais encore la pauvreté devrait y être absolument inconnue.

Qu'on juge de la valeur de la théorie malthusienne !

Nos néomalthusiens devraient méditer sur cette statistique !

Les parlementaires anglais

Aujourd'hui que les résultats complets des élections en Angleterre sont connus, il nous a paru curieux de faire un dénombrement des parlementaires anglais d'après leurs professions. La nouvelle Chambre des communes comprend : 26 banquiers, 131 avocats, 19 distillateurs ou marchands de vin, 12 ingénieurs, 15 propriétaires de mines ou marchands de charbons, 9 diplomates ou fonctionnaires du gouvernement, 19 agriculteurs, 105 propriétaires terriens, 2 propriétaires d'hôtel, 15 métallurgistes, 12 représentants ouvriers, 54 manufacturiers, 11 médecins, 35 marchands, 31 propriétaires de journaux et journalistes, 7 éditeurs et libraires, 10 professeurs de l'Université, 13 propriétaires et constructeurs de bateaux, 19 avoués, 4 agents de change, 16 marchands (general merchants), 3 instituteurs, 1 major général de l'armée, 2 lieutenants généraux, 4 colonels, 9 lieutenants-colonels, 13 capitaines, 5 majors, 1 amiral, 2 capitaines de vaisseau et 1 lieutenant de vaisseau.

Cent quatre membres du Parlement ne peuvent être classés, pour cette raison qu'ils se contentent de vivre de leurs rentes.



*Mon Livret, en ces jours de Fêtes, Le Sage, même, à cinquante ans,
Ne convient pas aux seuls Enfants; Proffite à l'week des Bêtes :*

Frontispice des *Fables choisies d'Ésope*, tiré de la Bibliographie-Iconographie :
Les Almanachs Français.

VARIÉTÉ

L'ESPRIT DES ALMANACHS

En confectionneur d'Almanach, que nous sommes, nous ne pouvons passer sous silence l'apparition d'une Bibliographie-Iconographie due aux intelligentes et patientes recherches de M. John Grand Carteret et intitulée : *Les Almanachs français*. C'est un travail qu'on peut qualifier de monumental. C'est le livre le plus beau et le plus intéressant, peut-être, qui ait paru dans ces deux dernières années (1). C'est, en un mot, une remarquable encyclopédie des Almanachs, Années, Annuares, Calendriers, Chansonniers, Etrennes, Etats, Heures, Listes, Livres d'Adresses, Tableaux, Tablettes et autres publications annuelles éditées à Paris de 1860 à 1895.

Pour donner une idée de ce travail il suffit de dire qu'il contient plus de 900 pages, texte fin sur deux colonnes, 5 planches coloriées et 306 vignettes (affiches, reliures, titres et figures d'Almanachs).

L'auteur débute par une préface historique et synthétique de *l'Almanach-Livre à travers les âges*, qui à elle seule ferait un intéressant volume, publiée séparément.

(1) Chez M. Alisié, libraire-éditeur, un très tort vol. in-8°. Prix : 50 francs.



Affiche pour les Almanachs de chez Plou. — D'après l'original en noir.

Il commence son sujet par la définition suivante de l'Almanach :

« L'Almanach, la véritable Bible de l'Humanité; l'Almanach, le livre multi-
« forme, qui a revêtu tous les aspects, pris tous les formats, tantôt instrument
« de propagande et de vulgarisation, tantôt petit bijou de luxe; ici à l'usage
« des gens des campagnes, là, pour les galants abbés et les coquettes mar-
« quises; — l'Almanach, recueil de prédictions, contes, balivernes, coqs-à-
« l'âne et histoires grivoises; — l'Almanach, choix de poésies galantes, aux
« titres ornés, coquetteraient enguirlandés; l'Almanach qui, longtemps, fut le
« livre de chevet des raffinés et des lettrés; — l'Almanach qu'on a pu appeler,
« avec raison, le seul livre dans lequel puissent épeler les gens qui ne savent
« pas lire; — l'Almanach qui, plus que tout autre, garde en lui quelque
« chose de l'humanité, avec ses feuilles de papier blanc destinées à recevoir
« les pensées, les dates mémorables de la vie; l'Almanach qui nous transmet
« les impressions, les souvenirs d'inconnus dans l'existence desquels nous
« prenons, ainsi, plaisir à pénétrer, avec lesquels nous entrons en communion,
« vivant, pour un instant, de leur joie et de leur peine; — l'Almanach véri-
« table livre-journal confident de tant de secrets et de récits naïfs; — l'Alma-
« nach remis comme don par le facteur de la « petite poste »; l'Almanach
« offert comme présent d'étrennes en guise de bonbons ou de fleurs! Tout un
« monde! »

Voici donc une longue mais bien exacte et bien pittoresque définition de l'Almanach.

Après la synthèse historique de l'Almanach à travers les âges, faite avec une érudition qui honore l'auteur, celui-ci continue par la Bibliographie proprement dite de quatre siècles d'Almanachs Parisiens soit 3.633 almanachs différents! Quel monde d'Almanachs! Et quels titres bizarres parfois et quelles dénominations étranges. Comme c'est intéressant de parcourir leurs indications avec, souvent, des extraits piquants.

Certes nous n'entreprendrons pas une analyse, même succincte, de cet ouvrage, cela nous entraînerait trop loin. Nous voulons seulement signaler cette Bibliographie dans notre Almanach qui y occupe, d'ailleurs, une bonne petite place grâce à l'indulgente critique de M. J. Grand Carteret, car chaque Almanach est accompagné d'une notice critique ou historique dans cette immense bibliographie.

Nous avons voulu aussi, en parlant de cet ouvrage et pour nous conformer

Affiche de
DE FERRE
pour
PARIS-ALMANACH 1895
Petit Almanach
avec
lithographies
de
PATRICE DILLON
et texte
de
EMILE GOUDEAU



au titre que nous donnons à cet article, intéresser nos lecteurs par quelques extraits d'épigrammes et pensées philosophiques ou sociales qui cadrent bien avec le contenu et le but de notre Almanach.

Ceci, dit entrons de suite dans cette véritable forêt d'Almanachs et surtout ne nous laissons pas trop tenter dans notre cueillette en épigrammes et en vignettes car nous risquons d'envahir la moitié de notre annuaire.

Nous commençons par l'*Almanach pour l'an de grâce 1642*. En tête de chaque mois il contient un quatrain sententieux ayant la mort pour sujet. Voici le quatrain d'octobre :

La vie que tu vois n'est qu'une Comédie,
Où l'un fait le César, et l'autre l'Arlequin ;
Mais la Mort la finit toujours en Tragédie
Et ne distingue point l'Empereur du faquin.

* * *

Le *Grand Almanach de l'Amour*, pour l'année 1659, nous fait voir qu'alors comme à présent c'était l'argent qui dominait le monde; en effet une poésie intitulée : « Moyen pour compter suivant la chronologie d'Amour », se termine ainsi :

Car dans ce siècle si pervers
Grands esprits et faiseurs de vers
On se rit de votre poésie;
Aucun objet n'est indulgent
Et si vous n'avez point d'argent
N'aguère (sic) de votre beau génie.



Voici un quatrain qui est tiré de l'*Almanach du Diable* pour 1738, c'est le Diable qui parle :

Je rôde partout ce bas monde
Et ne m'arrête en aucun lieu,
Si ce n'est pour y rire un peu
Des fous dont je vois qu'il abonde.

L'Almanach des C... ou amusement pour le beau sexe, pour l'année 1741. En plus du calendrier ordinaire, chaque mois contient des épigrammes et des énigmes. Ces épigrammes sont assez amusantes, en voici une, celle de février :

Pour qu'un ménage soit tranquille
Et que tout aille à l'unisson,
La femme doit être docile
Et muette comme un poisson.

On est à la veille de la Révolution. Un almanach de 1789 : *Le Médecin galant*, almanach chantant, contient cette épigramme :

LA CONSULTATION

L'on demandait au plus grand médecin
Dont la Seine s'enorgueillisse [plus sain.
En quel temps le repas était à l'homme le
— Le riche peut manger, averti par la faim,
Répond-il, c'est le moment précis ;
Le pauvre quand il a du pain.

Almanach des Patriotes français pour 1790 ou Précis des Révolutions de 1789. Il contient ces commandements de la Patrie :

Avec ardeur tu défendras
Ta liberté dès à présent ;
Du clergé tu supprimeras
La moitié nécessairement ;
De tous moines tu purgeras
La France irrévocablement ;
Et de leurs mains tu reprendras
Les biens volés anciennement ;
Aux gens de loi tu couperas
Les ongles radicalement ;
Aux financiers tu donneras
Congé définitivement.
De tes impôts tu connaîtras
La cause et l'emploi clairement ;
Et jamais tu n'en donneras
Pour engraisser un fainéant ;
Des bonnes lois tu formeras
Mais simples, sans déguisement ;
Ton e time tu garderas
Pour les vertus et non l'argent ;
Aux dignités tu placeras,
Des gens de bien soigneusement ;
Et sans gêne tu puniras
Tout pervers indistinctement ;
Ainsi faisant tu détruiras
Tous les abus absolument.
Et, dès lors tu deviendras
Heureux et libre assurément.



Promulgation de la Constitution Française.

Dans le *Croquis des Croqueurs*, pot-pouri (sic) national (1790), nous trouvons cette prophétie décevante :

Dans deux ans,
O le bon temps !
Français nous serons contents ;
Plus de soucis et d'alarmes.

Hélas ! hélas ! « Nous voilà cent ans après et nous sommes plus mécontents que jamais.

* *

Eprques les plus intéressantes des révolutions de Paris ou le Triomphe de la Liberté, dédié aux bons citoyens (1790). Contient, entre autres, le passage suivant d'une lettre écrite à la Liberté :

Avant que la juste vengeance
Vint rompre nos honteux liens,
La faim, la mort ou le silence
Étaient le lot du plébéien.
Aujourd'hui, nous marchons sans crainte
Et, sans anéantir les lois,
Ce qui respire à notre enceinte,
De l'homme a repris tous les droits.

* *

Voici maintenant le *Calendrier du Père Duchesne*. Il contient un frontispice représentant le « Père Duchesne lisant aux astres » :

Triste nom d'un Tyran, dans mon observatoire
Que de sots, de fripons, au temple de mémoire.

Dans ce calendrier, les noms des saints sont remplacés par ceux de

« citoyens Jeanfoutres actifs » ; les « foutres coquines » y figurent pour leur part avec des épithètes salées : « p... à laquais » ou commis à calotte », etc. Les choses et les gens du moment sont accommodés à toutes les sauces du Zodiaque : « Lafayette, fin politique. Appartement de la Reine. Louis XVI (tout aussi bête que saint Louis, son patron), être indéfinissable où on le pose. »

* *

Dans l'*Ecole de la Modestie ou le Maître Citrique*, dédié aux Enfants de la Nation (1791), nous trouvons le vœu des dames françaises suivant. « L'amour se réveille et les femmes qui l'entourent lui disent :]

Mais surtout ne reprends tes armes
Que pour punir les coeurs méchants.
La France a vu couler des larmes ;
Sévis contre tous ses tyrans.

* *

L'*Almanach du Père Gérard* est trop connu pour que nous insistions.



Père Duchesne lisant aux astres.

ALMANACH
 DU
 PÈRE GÉRARD
 POUR L'ANNÉE 1792
 III^e DE LA LIBERTÉ.
 OUVRAGE qui a remporté le prix
 proposé par la SOCIÉTÉ DES
 AMIS DE LA CONSTITUTION
 séante aux Jacobins à Paris.
 PAR J. M. COLLOT D'HERBÉTS,
 Membre de la Société.
 A PARIS,
 Chez Buisson, rue Hautefeuille, n^o 14.
 1792.



*Le Père Gérard sur la liste de la Convention
 et l'adoption de son ouvrage.*

Les deux gravures ci-dessous font allusion à deux inventions, l'une, la première, à la découverte du télégraphe. Le Génie ailé tient d'une main un flambeau et, de l'autre, un papier sur lequel on lit : *Convention Nationale*; l'autre fait allusion à la découverte de l'aérostation.
 Ces deux gravures sont tirées d'Almanachs de l'époque des inventions.



*Gérard, au dit an 92.
 Le génie des français apporte des nouvelles.*



*A Paris chez Tubert, rue St-Jacques la porte
 cochère vis - a - vis celle des Mathurins.*

Le Panthéon des philanthropes ou l'Ecole de la Révolution, almanach orné de jolies gravures (1792), contient cet épigramme : « Hommes, aimez les Hommes, soyez libres et ouvrez à tous les portes de la Patrie ». — Sous une des gravures qui représente le *Cabinet des patriotes* (public contemplant dans un Musée patriotique les six têtes de Franklin, Washington, Robespierre, Lousalot, Grégoire et Pétion), on lit les vers suivants :

Voilà les mortels qu'on révère
 Dans le siècle de la raison,
 Ceux qui formés sur leur modèle
 Comme eux servent l'humanité,
 Sont les seuls qu'un barin fidèle,
 Doit peindre à la postérité.

* *

La civilogie portative ou le *Manuel des citoyens* est aussi un almanach intéressant comme le précédent et contient de jolies gravures.

Nous extrayons, sur les *effets de la Constitution*, les vers suivants :

On vante l'ambrosie
 Qui fait le repas des dieux,
 Notre table est servie
 De mets aussi précieux,
 Un travail que rien n'enchaîne
 Les obtient heureusement,
 Quand le produit suit la peine,
 Le cœur est toujours content.



le Cabinet des Patriotes.



Et voici quelques autres vers sur le repentir d'un fugitif :

L'Amour, autant que le civisme
 Me remet enfin dans tes bras.
 Là, j'abjure le despotisme
 Et tous les citoyens ingrats.

Que mon exemple les anime
Et que repentants à leur tour,
Ils viennent expier leur crime,
Aux pieds des lois et de l'Amour.



* * *

Voici maintenant un extrait satirique d'un almanach réactionnaire de cette époque (1792) : *La Constitution en vaudeville*. La Déclaration des Droits de l'homme est ridiculisée de la sorte :

Ou sensés ou nigauds,
Les hommes sont égaux
A la qualité près

Ils sont tous indistinctement
Fils d'un papa, d'une maman;
Peupler et cultiver la terre
Voilà quel est leur ministère,
Mais tous n'ont pas l'heureux talent
De pouvoir faire également
Tout ce qu'on a fait pour les faire.

* * *

Voyons aussi quelques vers de l'*Almanach des Sans-Culottes* :

Sans-culottes voilà vos droits,
C'est l'hommage d'un frère.
En vain les tyrans aux abois
Nous déclarent la guerre,
Soyons toujours républicains,
Opposons à leurs sots refrains
Nos droits et notre pique!
De notre Sénat les bienfaits
Sont célébrés dans ces couplets.
Chantons : (bis) Vive la République!

* * *

Veut-on quelques vers sur la justice de l'ancien régime, qui n'était pas, tant s'en faut, meilleur que le nôtre ?



Nous en trouvons un trait dans les *Chants républicains et Poésies patriotiques du citoyen Person (An III)* :

COUPLLET VILLAGEOIS SUR LA CI-DEVANT JUSTICE
VENALE

Avoir affaire à la Justice
En vérité, c'est un supplice.
A peine a-t-on un p'tit comptant
Le diable est là qui vous le prend.
Faut aller de Caïphe à Pilate ;
Et l'on finit par avoir tort :
La raison se donne au plus fort. (*bis*)

* *

Écoutez maintenant les conseils d'un
Babouviste, Sylvain Maréchal, talentueux
— comme dirait un décadent — de
première force. C'est dans l'*Hymne pour
les trente-six fêtes décadaires*, suivi d'un
calendrier pour l'an III de la République,
que nous les trouvons :

A LA POSTÉRITÉ

Vous, générations futures,
Nos chers neveux.
Dans des nouvelles conjectures
Ferez-vous mieux !
Contenez-vous d'être doublures
De vos aïeux.

Sans Rois, Nobles, Robins, ni Prêtres,
Nous vous laissons ;
Tous égaux, tous frères, tous maîtres
Nous vous laissons
Profitez, s'il reste des traitres,
De nos leçons.

Tu nous dois sans doute un hommage
Postérité !
Autant que nous, sois toujours sage
En vérité,
Et sache qu'un si grand ouvrage
Nous a coûté.

* *

Voici un quatrain tiré de l'*Almanach
des gens de bien (1793)* :

Je vois un nouveau peuple orner cette contrée,
Du sein des cieux Themis descend avec Astrée ;
Saturne sur nos champs revient régner encore,
Et ramène aux mortels les jours de l'âge d'or.

* *

Un almanach qui nous va pour son esprit
et ses tendances, c'est celui qui a
pour titre : *Les Vautours du XVIII^e
siècle ou les Crésus modernes au tri-
bunal de l'opinion publique*, An VI de la
République (1798).

Avec un frontispice au burin repré-
sentant un personnage soutenu par une
femme (personnification de la Répu-
blique) et qui vomit dans un coffre les
écus indument amassés ! Comme lé-
gende, on lit :



Délicieuse gravure tirée d'un Almanach
du dernier siècle.



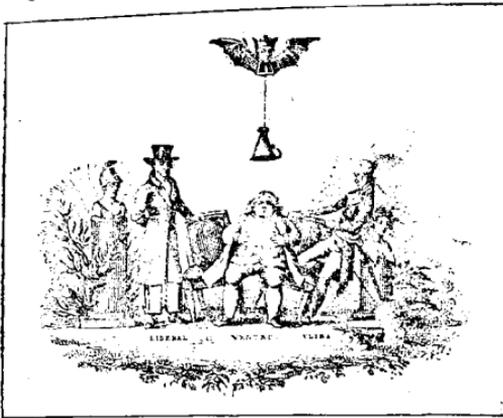
LES VEAUTOURS (*sic*) DU XVIII^e SIÈCLE

La Justice offre ici la preuve manifeste,
Que le bien mal acquis est toujours indigeste.

Le texte de l'Almanach est, du reste, un violent pamphlet contre les agitateurs, contre tous les enrichis du temps :

..... Cette vile engeance
De qui le luxe scandaleux
Insulte à la probe indigence.

Quand ferons nous rendre gorge à nos loups-cerviers de la finance et autres voleurs de tout parage, comme l'indique le frontispice de cet Almanach?



Frontispice d'un almanach politique de la Restauration.

**

Un très joli frontispice dans le *Chansonnier de la Cour et de la Ville* (1810), on y remarque une pièce de Carnot *Les Mœurs de mon village*, dans laquelle l'extrait les vers suivants :

La timide pastourelle
Ignorait le nom d'amour,
N'osait lever la paup'lette
Et travaillait tout le jour.
Maintenant elle est subtile,
S'enflamme à commandement,
Et sait, comme à la ville,
Vous aimer pour votre argent.

**

Le *Carreau* de 1834 a comme épigraphe ce distique de Désaugiers :

Aime, ris, chante et bois.
Tu ne vivras qu'une fois.

**

Nous voilà arrivé à l'*Almanach Phalanstérien* pour 1843. En voici l'épigraphie prise à Beranger :

Fourier nous dit : Sors de la fange,
Peuple en proie aux déceptions;
Travail, groupé par phalange,
Dans un cercle d'attraction.
La Terre après tant de désastres,
Avec le ciel forme un hymen;
Et la loi qui regit les astres
Doane la paix au genre humain.

**

Nous trouvons une jolie épigraphie de Paris en vers anciens par Arsène Houssaye dans l'*Almanach du Jour de l'An* de 1846 :

Adieu Paris où le monde a passé
L'amour, la beauté, la folie,
L'esprit, la grandeur, le génie.
La Bourse à tout remplacé :
Requiescat in pace.

**

L'*Almanach des Réformateurs* de 1850 a une couverture, illustrée par Gaudin, représentant les principaux chefs du mouvement réformiste ou socialiste de l'époque : Pierre Leroux, Considerant, Proudhon, Robert Owen, Cabet, etc.





Affiche de-sinée par Cham.

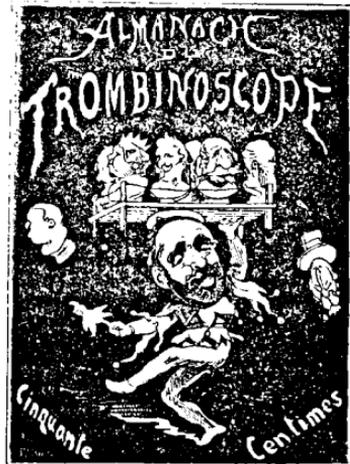
Voici un distique de l'Almanach du Loustic français de 1830 :

D'un rire burlesque le plaisir utile
Epanouit le cœur et chasse la bile.

* *

Epigraphe de l'Almanach des Corporations nouvelles, 1832 :

Je m'en vais conquérir la Terre,
J'ai remplacé Napoléon,
Je suis le prolétaire.



L'Almanach du Hanneton de 1867, a une couverture dessinée par André Gille et contient douze sonnets de Vermersch. Deux braves lutteurs que la misère a rendu fous.

* *

Nous terminons ces citations par une dernière concernant notre *Almanach de la Question Sociale*. M. J. Grand-Carteret lui consacre un article d'environ une page dans son importante bibliographie. Voici un fragment de cet article :



Ses mains ont bientôt arraché
Le canot qui flottait à son dos attaché
Et sur la vague le dieu lance
Cette nef, sa seule espérance :
Son arc lui sert de mat, de voiles son bandeau.

« Almanach fort bien fait, dirigé contre
« la classe bourgeoise, défendant « la Sainte
« cause de l'égalité sociale et de l'affran-
« chissement humain », œuvre de propa-
« grande comme l'*Almanach du Père Gé-
« rard*. Il contient un triple calendrier
« grégorien, républicain et socialiste. « l'Ère
« nouvelle, dit l'auteur, devant partir non
« pas de la Révolution Française, mais de
« la Commune de 1871, triomphe de la
« Révolution Sociale ».

« Il donne également, pour chaque jour,
« les éphémérides socialistes et de la libre
« pensée parce que « déjà, dans la pratique,
« beaucoup de groupements socialistes et
« libre penseurs fêtent certaines dates
« célèbres. »

P. ARGYRIADÈS.

SCIENCE ET SOCIALISME

Dans sa déclaration de principe, le Comité révolutionnaire central se déclare athée, il ajoute matérialiste et transformiste. Il n'y a pas là un article de foi, mais la reconnaissance de faits scientifiques démontrés par l'étude de la nature, par la lecture de ce grand livre ouvert à tous : la terre sur laquelle nous vivons.

La doctrine scientifique du transformisme, plus particulièrement étudiée et développée par Lamarck, puis par les naturalistes anglais Darwin et Wallace et dont l'étude se continue de nos jours, en démontrant que tous les êtres animés, y compris l'homme, ont la même origine, a permis d'attaquer les religions dans leurs bases les plus solides, et de rejeter toute idée de morale et d'organisation sociale ne reposant pas sur les lois physiques qui régissent le monde.

Il y a donc dans cette déclaration autre chose que la haine bien légitime du prêtre, mais la volonté de donner à l'ordre social futur une base solide, indiscutable, et de démontrer qu'il sera la conséquence naturelle de l'évolution progressive de l'humanité.

Ce que nous pourrions constater avec plaisir c'est que le caractère très intéressant du socialisme français est d'être nettement anti-clérical et de mener de front la lutte économique, politique et philosophique. Alors que les partis bourgeois ont plus ou moins abandonné sur ce point, comme sur bien d'autres, les traditions de leurs ancêtres, le parti socialiste est resté l'héritier fidèle des philosophes du siècle dernier qui poursuivirent d'une façon si vigoureuse, la guerre contre les religions et leurs représentants.

Mais il n'est pas suffisant d'être anti-clérical, tous les libres-penseurs le sont, et pourtant combien, parmi eux, ne sont pas affranchis de toute idée mystique et conservent encore en eux la croyance en un pouvoir surnaturel

réglant, par sa volonté, les actes des humains. Ceux-là sont plutôt les adversaires des abus commis au nom des religions que de l'idée religieuse elle-même.

Il est vrai que ce n'est pas brusquement et par un simple effort de volonté que les cerveaux humains peuvent se débarrasser de ce qu'y a fait pénétrer un enseignement barbare et ridicule qui pendant tant de siècles a entravé le développement normal de l'humanité et qui n'a pu se perpétuer jusqu'à nos jours que par l'intérêt qu'ont eu à le maintenir ceux qui de tous temps ont vécu de la misère du peuple et devaient pour cela le maintenir dans l'ignorance. Nous pouvons regretter que ce changement ne se fasse pas plus rapidement ; mais, nous en étonner outre mesure, serait la négation même du transformisme qui fait inévitablement une si large part à l'atavisme dans la constitution humaine.

Dans certains pays, les socialistes ont été obligés de tenir compte des croyances et des pratiques religieuses malheureusement encore trop répandues et suivies et de laisser de côté la question religieuse dans la crainte d'éloigner beaucoup de travailleurs encore trop sous la domination du clergé. La conséquence en a été qu'ils ont dû faire place aux socialistes religieux, alliés d'un jour, qu'ils auront à combattre, car ils mettront en péril le triomphe du socialisme scientifique ou tout au moins chercheront à en retarder l'avènement.

Si, en France, nous avons pu, grâce à notre milieu, à notre passé historique, nous élever au-dessus des vieilles idées religieuses et rejeter loin de nous, comme ennemis dangereux, les prétendus socialistes chrétiens, nous n'en devons pas moins unir nos efforts pour détruire ce qui peut rester de mysticisme, même chez certains des nôtres ; car l'homme ne peut être réellement un être libre, ne relevant que de lui-même et ne reconnaissant aucun devoirs à remplir que ceux qu'il doit à la Société, que lorsqu'il a l'esprit complètement délivré de toutes croyances surnaturelles qui le gênaient toujours dans l'œuvre de son émancipation.

C'est pourquoi le Comité Révolutionnaire Central a tenu à déclarer tout d'abord que, comme partie politique, il ne reconnaît d'autres doctrines philosophiques que celle basée sur l'observation, sur la science qui, en démontrant que tous les hommes ont la même origine, conclut et conduit fatalement et logiquement à l'égalité sociale.

Quand Darwin fit faire un si grand pas à la doctrine transformiste en en expliquant la marche par la lutte pour l'existence et la survivance des êtres les mieux conditionnés, les économistes bourgeois voulurent s'emparer de cette vérité à leur profit en déclarant que c'était la consécration des inégalités sociales ! car, disaient-ils, dans la Société comme dans la nature, les êtres les plus favorisés doivent s'élever au-dessus des êtres inférieurs et les dominer. Il était facile de démontrer la fausseté de ces conclusions ; car, pour qu'elles puissent être adoptées, il eût fallu pouvoir démontrer, d'une façon indiscutable, que ceux qui comparent ce qu'on nomme les classes supérieures, que les favorisés de la fortune sont la partie la plus intelligente de l'humanité, ou bien, qu'à défaut d'intelligence ils ont la force, le courage, la persévérance, les vertus qui font triompher de tous les obstacles : car, il eût été osé de soutenir semblable thèse, à laquelle on eût pu répondre en prouvant que la fortune vraiment aveugle ne prodigue que bien rarement ses faveurs aux plus méritants, mais plutôt aux moins scrupuleux, et que tous ces beaux jeunes gens qui trônent dans les salons, aux courses, dans les loges de théâtres, aux bains de mer, ne sont, le plus souvent, que des fruits secs, de parfaits crétins, incapables de faire œuvre de leurs dix doigts et qui n'ont à leur avoir qu'une fortune qu'ils n'ont pas eu grand-peine à acquérir.

La théorie ne tenant pas debout, on n'a pas insisté, les économistes sont rentrés un peu penauds dans le giron de l'église en se contentant de continuer à défendre, par la force, un état de choses qui n'est conforme ni à la science, ni à la justice, ni à la raison.

Les socialistes, toujours avides de vérités scientifiques, attendu qu'ils n'ont rien à en redouter, bien au contraire, ont puisé dans ces révélations nouvelles sur l'origine de l'homme, des arguments concluants en faveur de leurs

théories égalitaires. Loin de rougir d'avoir eu pour ancêtres les êtres les plus inférieurs, ils en ont conclu, avec raison, que cette ascension constante de la nature vers le mieux qui se réalise lentement, mais sans arrêt, devait les encourager à poursuivre la réalisation de ce mieux dans l'ordre social et que c'est aider la nature que d'employer toutes les forces humaines pour hâter la venue d'une Société égalitaire dont l'avènement est fatal.

Il est donc indispensable que les socialistes ne fassent aucune alliance, même passagère, avec ceux qui professent des idées religieuses quelles qu'elles soient : science et religion ne peuvent marcher d'accord. En la science mettons tout notre espoir; en elle, cherchons un appui qui ne nous fera jamais défaut. Chaque progrès, chaque découverte scientifique applaudit et nous rend plus facile la route vers l'avenir social.

E. LANDRIN.

DISCIPLINE SOCIALISTE

Il ne s'agit pas de formuler ici un ensemble de règles pour prescrire l'obéissance aux chefs nominaux des partis ouvriers. Les socialistes ne reconnaissent pas de chef; ils ne s'inclinent que devant la science des camarades de mérite qui ne sont jamais suivis, d'ailleurs, avec passivité aveugle. Par inclination naturelle, les socialistes sont réfractaires à la discipline des casernes et des couvents.

Nécessité d'une entente électorale. — Il s'agit d'examiner si les diverses fractions du parti socialiste, doivent ou ne doivent pas, se soumettre à la nécessité de la discipline électorale pour constituer un parti politique capable de conquérir les pouvoirs publics.

L'unique règle de discipline acceptée par la masse des électeurs républicains a été la cause de la consolidation des institutions gouvernementales qui se parent en France de l'étiquette de République. Il n'y a jamais eu d'autre principe d'union entre les appétits des opportunistes et les convoitises des radicaux. Le ralliement à la candidature républicaine ayant obtenu le plus grand nombre de suffrages au premier tour de scrutin, a suffi pour mettre jusqu'à présent à l'abri du danger la forme gouvernementale dont les ralliés, les opportunistes et les radicaux se disputent aujourd'hui les avantages de la direction. Le péril monarchique n'existe que depuis le jour où la peur du socialisme a dissous le vieux parti constitutionnel de la République, et a fait conclure un pacte d'alliance entre les monarchistes et les républicains qui s'avouent également réactionnaires, puisqu'ils se flattent d'être également conservateurs de l'ancien droit de propriété.



JUSTIN ALAVAILL

L'intérêt de classe a rapproché des ennemis qui paraissaient irréconciliables par principe politique.

Le parti socialiste saura-t-il s'unir pour lutter contre la coalition des défenseurs du régime capitaliste? Pourra-t-il se soumettre volontairement à la

règle de discipline électorale qui fut l'unique principe tutélaire du parti resté maître du pouvoir depuis vingt ans ? Les socialistes voudront-ils se dépêtrer de quelques malentendus intolérants qui semblent les diviser ?

Le doute naît quelquefois dans l'esprit, quand on se pose ces interrogations, et cependant il n'y a pas de cause sérieuse de scission entre les socialistes. Le défaut d'entente parmi les groupes du Parti Socialiste ne s'explique que par l'ardeur excusable des compétitions personnelles pour s'emparer des mandats électifs. Ce n'est que pour justifier la multiplicité des candidatures concurrentes que les divers groupements socialistes inventent un antagonisme de principe, et s'isolent sous prétexte de tactiques différentes.

Examinons de près les divergences d'opinion dans le parti socialiste.

La socialisation des moyens de production. — C'est sur cette question que certains socialistes d'humeur doctrinaire, essaient d'établir entre-eux un antagonisme de principe. Les uns ne réclament que la socialisation intégrale des instruments de production, d'échange et de crédit, par l'organisation graduelle de services publics municipaux, nationaux, ou internationaux, selon les cas, et admettent la propriété privée des objets d'usage et de consommation. Les autres exigent la socialisation complète de ce qui précède.

Est-ce que le collectiviste le moins pressé dans le mouvement de socialisation n'est pas animé du même esprit de révolte que le communiste, contre la barbarie antique du droit d'user et d'abuser des utilités sociales devenues la monstrueuse possession d'un seul individu ?

Il n'existe pas, à proprement parler, d'antagonisme de principe entre les communistes et les collectivistes au sujet de la socialisation des propriétés personnelles abusives. Tous les socialistes éclairés savent que la meilleure administration des choses, part de l'entreprise individuelle pour aller, en progressant, vers l'organisation collective. C'est un fait d'observation historique.

Les communistes et les collectivistes reconnaissent la même loi d'évolution sociale. Il n'y a dans la controverse inévitable, qu'une question de mesure pour la réalisation plus ou moins rapide du même programme. Il n'y a rien qui puisse excuser une hostilité électorale faisant le jeu des candidats de la classe capitaliste.

Union électorale. — Que les socialistes continuent donc à s'opposer des arguments dits de principe et des raisons dites de tactique. La multiplicité des conceptions pour préparer la ruine du régime économique actuel n'est pas un malheur. Les polémiques discourtoises, les excommunications mutuelles, les classifications hostiles tiennent en éveil l'émulation et le zèle de tous les socialistes unanimement jaloux de prouver qu'ils sont les serviteurs les mieux avisés et les plus dévoués de la République Sociale.

Si chacun de nous était de bonne foi et de tenue modeste, on conviendrait volontiers que nulle école socialiste ne saurait revendiquer le monopole exclusif de la science et de la loyauté. Mais allez donc exiger la modération du langage chez les militants dont l'ardeur de la foi et la sincérité de la passion sont les vertus essentielles !

Excusons les intransigeances. Pardonnons aux exagérations. Admirez les emportements. L'action vaillante ne jaillit pas du doute aimable. S'ils étaient moins entiers dans leurs façons de penser et de dire, les socialistes ne seraient que des révolutionnaires indécis.

Notre appel à la discipline n'est fait que dans l'espoir d'harmoniser un seul geste à l'heure des scrutins décisifs. Notre unique préoccupation est d'assurer le triomphe du drapeau internationaliste devant le suffrage universel. La discipline électorale peut seule remporter la victoire.

Dans leurs groupements particuliers, les sectaires de notre parti pourront, dès le lendemain des batailles électorales, reprendre le cours de leurs médiocrités et de leurs critiques dont la mêlée produit le mouvement de l'idée socialiste.

JUSTIN ALAVAILL.

La puissance des nations a pour tissu l'iniquité.

E. THAUDIÈRE.

POÉSIE DE FAUBOURG

I

CÔTIERS

Immobiles sous la flamboyante lumière,
Vieux l'un et l'autre d'un labeur invétéré,
Côtiers en fin de vie, en l'étape dernière,
L'homme et la bête ont même air stupide, égaré.

C'est, entre deux convois, la pause à la barrière
Où la rampe escalade un terrain torturé,
Pénible au vétéran dont les muscles d'arrière
Tendus à la rupture, ont peine à démarrer.

Pauvre carne, subis ta triste destinée,
Le servage auquel ta vieillesse est condamnée;
Trime, puisque aussi bien tu n'en peux autrement!

Mais toi qui vas trainant la jambe, homme-machine,
Impuissant au bonheur, c'est ta honte vraiment
D'être ainsi misérable — et de courber l'échine!

II

AU CAFÉ-CONCERT

Glâbre, énorme, blafard sous la lumière blanche,
La voix rauque avec des arrêts d'orgue poussif,
Le comique imbibé de sueur qu'il étanche,
Dit les couples s'aimant, le soir, sur les fortifs.

La chanteuse légère, au cou grêle et qui penche
— Venin des nourrissons — roucoule un air poncif;
Puis, lubrique à souhait, les chairs en avalanche,
La bacchante s'essouffle en un chahut lascif.

Yvette qui sait l'art d'induire en convoitise,
Donne aux yeux le régal d'une femme en chemise
Et voit tomber la turbe insane en pâmoison.

Mais voici, distillant le plus subtil poison,
Le ténor suraigu qui hurle à perdre haleine :
« Nous reprendrons un jour l'Alsace et la Lorraine. »

JEAN RÉFLEC.

SOCIALISME HUMAIN

On nous dit souvent que si nous apportions une formule pour la solution du problème social, ce ne pourrait être qu'une formule germanique. C'est le lieu commun de nos ennemis; ils oublient que le socialisme allemand lui-même, par toutes ses origines, par toutes ses racines, tient à la terre même de France, qu'il le proclame, l'affirme et s'en glorifie.

Non, ce n'est ni le socialisme germanique, ni celui d'un autre pays, c'est le socialisme humain, et si, à ce socialisme humain il fallait donner une nuance nationale, c'est la nuance de la France, du premier peuple émancipé, que porterait à cette heure le socialisme universel.

Et la preuve, c'est que pour préciser l'œuvre révolutionnaire nouvelle qu'accomplira, en ce qui concerne la propriété de la terre, le socialisme triomphant, il n'est facile de me reporter aux traditions, aux formules mêmes, aux principes et aux procédés de cette révolution française que, sans cesse, on revendique contre nous.

Oui, je suppose un moment que, de même qu'il y a un siècle, une grande crise nationale amena à Versailles une représentation nouvelle de la nation, je suppose que dans la Chambre, dans quelques années, et de quelque manière que se soient déroulés les événements, — que ce soit par l'évolution régulière du suffrage universel que plusieurs nations en Europe songent à violenter contre nous, ou que ce soit, comme au 4 septembre, par une poussée subite des événements, — je suppose qu'il y ait une Assemblée nouvelle à la place de la Chambre actuelle et que tout à coup, au lieu de voir, d'un bout à l'autre de cette Assemblée, les représentants naturels, légitimes des intérêts, grands ou petits, d'aujourd'hui, les représentants de la grande propriété terrienne, de la banque de la haute industrie, de la riche agriculture, ou bien ces représentants de la bourgeoisie moyenne, avocats, médecins qui, sans intérêt social bien constitué, sans plan social bien défini, suivent à peu près les événements et les forces dominantes. Je suppose, dis-je, qu'il y ait sur les bancs de cette assemblée, envoyé par la classe ouvrière, des travailleurs sortis de l'usine et décidés à transformer la propriété privée en propriété sociale : je suppose qu'il y vienne aussi des paysans dressés sur la glèbe, affranchis de leurs vieux préjugés, comprenant que, pour eux, il n'y a de propriété possible que par une transformation de la propriété générale et, à côté d'eux, cette partie de la bourgeoisie qui a rompu les ponts derrière elle, qui a brisé, par des déclarations absolues et par une conduite conforme à ces déclarations, tous les liens qui la rattachaient à la classe dominante, et aussi ces hommes de savoir, ces hommes de recherches, qu'on inquisite aujourd'hui, dans toutes nos grandes écoles, jusque dans l'intimité de leur pensée libre et dans leur conscience de savants, ces hommes qui se disent aujourd'hui qu'ils peuvent être disgraciés demain par M. Rambaud s'ils adhèrent à une doctrine socialiste qui leur paraîtra la vérité. Je suppose que tous ces hommes, paysans, ouvriers, savants, ingénieurs, agronomes, toute la science socialiste, tout le travail socialiste, siègent dans cette nouvelle Chambre; quel sera leur premier décret? quel sera leur premier acte?

Oh! oui, je le répète, ils créeront une société nouvelle, sans analogue à coup sûr dans l'histoire humaine; mais ils n'auront besoin, pour formuler leur décret, que de chercher dans les formules même de la Révolution française et, après avoir déclaré que les grandes usines, que les filatures, que les verreries, que les tissages, que les hauts fourneaux, que ces énormes casernes du travail industriel moderne doivent devenir la propriété de la nation, pour devenir la propriété des travailleurs associés en elle; après avoir déclaré cela pour le travail industriel, passant à la question agricole et paysanne, ils se souviendront qu'il y a un siècle, la bourgeoisie pour payer ses budgets, pour payer ses armées, pour enrichir la nouvelle couche de parvenus qui surgissait sur la société en décomposition, ils se souviendront que cette bourgeoisie révolutionnaire a proclamé biens nationaux, a attribué à la nation, a nationalisé, comme nous disons aujourd'hui, quoi? quelques lopins de terre?

quelques misérables morceaux de richesse ? Non ! Non elle a nationalisé 14 à 15 milliards de propriétés foncières appartenant aux nobles, appartenant aux prêtres, appartenant aux communautés religieuses, appartenant aux corporations d'ancien régime.

Et ces 14 à 15 milliards, qu'est-ce qu'ils représentaient ? Est-ce que c'était, je le répète, une petite opération, une opération limitée ? Mais à cette époque, cela représentait, dans certaines régions, près de la moitié de la valeur foncière, et sur les témoignages authentiques des écrivains de cette époque on peut voir qu'il y a eu un moment, de 1792 à 1794, où la moitié du domaine foncier appartenait à l'Etat révolutionnaire.

Ah ! on nous dit, que les paysans s'effrayent du mot d'expropriation. Mais on l'a largement pratiquée il y a un siècle. Seulement, malgré la légende, on ne l'a pas pratiquée pour eux ; on l'a pratiquée pour la classe bourgeoise nouvelle et avide. Je ne dis pas — c'est la tradition de nos manuels scolaires et je ne voudrais pas la déchirer — je ne dis pas qu'une partie, que quelques miettes de cet admirable domaine foncier ne soient allés aux petits propriétaires paysans. Ah ! je sais bien que, de loin en loin, la Convention rendait quelques décrets pour décider que les ventes se feroient à terme et qu'elles auraient lieu par petits lots, pour que cet immense domaine exproprié pût aller au moins par parcelles aux paysans de France ; mais ces décrets n'étaient pas exécutés et la force des choses reprenait son empire, servant en même temps tous les appétits qui fermentaient dans cette société nouvelle.

Comment fera-t-on croire que ces paysans, qui n'ont secoué avec eux l'ancien régime, que parce qu'ils étaient ruinés, pressurés jusqu'à la moelle, et qu'il ne leur restait rien, comment fera-t-on croire qu'ils ne sont entrés dans la Révolution que parce que l'ancien régime leur prenait tout, comment fera-t-on croire qu'il leur restât assez d'épargne, assez d'avances, de capital, pour acheter au comptant les terres qu'on vendait ? Car on les vendait au comptant, en bloc, et il y a avait des enchères énormes, qui livraient les biens nationaux par départements entiers aux intermédiaires, parce que, je le veux bien, — c'est leur excuse glorieuse, — on était dans la bataille, qu'il fallait nourrir leurs armées, que les fournisseurs n'attendaient pas et que, pour payer les fournisseurs, on ne pouvait pas attendre les échéances lointaines et échelonnées des petits paysans sans capital. Il leur fallait de l'argent tout de suite, l'argent de ceux qui en avaient, l'argent des gros fermiers enrichis, des hommes de finance, des fermiers généraux, l'argent des agioteurs, l'argent des spéculateurs, l'argent de la bourgeoisie rentière et financière qui commençait à percer. Et c'est à ceux-là qu'on a livré, sous le nom de biens nationaux, le plus clair de ce domaine de l'ancien régime qu'on a exproprié, en apparence pour les paysans, pour les bourgeois en réalité.

Ils reprennent aujourd'hui ce qu'on leur avait promis, ce qu'on ne leur a pas donné. Le socialisme, lui, ne procédera pas à ces partages illusoire, car ce sont eux les bourgeois qui ont été les partageux il y a un siècle.

Il ne procédera pas à ces partages, il ne donnera pas la terre à qui pourra l'acheter, car les classes dépouillées ne sont pas en mesure d'acheter les bénéfices du régime nouveau.

Non ! mais il dira à tous ces paysans épars sur le sol et qui le travaillent sans le posséder, à ces petits fermiers, métayers, ouvriers agricoles : « Désormais, c'est la nation qui est votre maître. Et comme la nation socialiste c'est vous-mêmes, travailleurs, comme elle ne peut avoir d'autre intérêt que le vôtre, d'autre vie que la vôtre, d'autre droit que le vôtre, c'est vous qui, par moi, serez vraiment les possesseurs de la terre travaillée par vous. Et, au lieu d'exiger de vous, comme le propriétaire d'hier, les redevances de la propriété oisive, je vous laisse les fruits du travail et la possession véritable du domaine, à condition qu'à votre tour vous ne vous transformiez pas en exploitateurs du travail. »

Voilà la révolution rurale, voilà la transformation agraire que le socialisme accomplira. Ah ! je m'imagine qu'on ne nous accusera plus, comme on l'a fait si souvent, d'avoir une doctrine à double face, l'une tournée vers les villes, l'autre tournée vers les champs. Nous avons une pensée une, une pensée complète qui aboutit à l'instauration de la propriété véritable sous une forme nouvelle pour les travailleurs du sol comme pour les ouvriers de l'industrie.

Et lorsqu'en même temps que nous libérerons, que nous doterons ainsi les travailleurs du sol, ces travailleurs qui, jusqu'ici, n'ont pas la moindre parcelle de la propriété, lorsque nous dirons aux petits propriétaires paysans : « Vous qui vous serviez de la terre comme d'un instrument de travail, gardez-la, puisque nous la donnons aux autres, mais vous êtes libérés de l'impôt, vous êtes libérés de l'hypothèque, vous êtes libérés de la spéculation et de l'usure, vous êtes libérés de la dette », alors, oui ! il se formera un seul bloc de toutes ces démocraties : petits propriétaires, ouvriers agricoles, petits fermiers, petits métayers, et, sur ce bloc, toutes vos forces de réaction ne pourront mordre.

JEAN JAURÈS.

L'ENFANTEMENT

N'avez-vous jamais éprouvé, au spectacle des usines et de leurs gigantesques cheminées qui incendient l'horizon, n'avez-vous jamais éprouvé le vertige du lendemain ?

Quelles obscures consciences font l'avenir ! Là, dans ces ateliers, on ne forge pas seulement le fer, on prépare un univers. Les esclaves qui geignent sous ces voûtes, s'agitent comme d'aveugles taupes et s'avancent vers un but qui leur est inconnu. Ils satisfont des besoins, ils en créent donc d'autres et, à leur tour, ils en connaissent de nouveaux. Du luxe inassouvi des riches, naissent les désirs des pauvres, et la force de ces désirs fera un jour éclater le monde. Mais, ô semeurs de rêves et de révolte, mes frères, de quel océan de sang et de tempêtes surgiront les terres nouvelles ! Tu tressailles, lecteur, pourtant, tu connais déjà sans doute de cruelles angoisses. N'est-tu pas né d'un déchirement et d'une plaie sanglante ? Sois l'intrépide servent de la justice et ne te préoccupe pas des lois qui gouvernent les enfancements. Qui sait d'ailleurs, si l'œuvre que nous commençons ne s'accomplira pas dans le calme d'un beau soir, soir de pardon et de mansuétude, dont le souffle apaisera les rancunes, endormira les colères et les haines, soir de bonheur et de tranquillité, paix, semblable au chimérique soir des messianistes où le faon des biches et le tigre doivent paître côte à côte.



BERNARD LAZARE

BERNARD LAZARE.

Otez l'intérêt de la terre et vous en bannirez la guerre.

MORELLI.

L'homme heureux est humain : c'est le lion repu. Que le maître ne se fie pas à la bonté originelle des caractères. L'enfant noie des mouches, bat son chien, étouffe son moineau ; né sans humanité, il a tous les vices de l'homme.

HELVÉTIUS, (de l'Homme).

AVEUX CAPITALISTES

La concurrence industrielle et les chômages qui ne cessent de se multiplier, deviennent un danger social sur lequel il est temps d'ouvrir les yeux. Ce danger n'est pas seulement national, il est international : telle est sa gravité, qu'il menace toute l'Europe.

Ce n'est pas un socialiste, ce n'est même pas un républicain qui le signale, c'est un royaliste, M. d'Estournelles, député de la Sarthe.

M. d'Estournelles a publié sur cette double question de la concurrence et du chômage, une étude très documentée dans la *Revue des Deux-Mondes*, et tout récemment il a adressé, sur le même sujet, une très intéressante lettre au *New-York Herald*.

Jusqu'où la production, la concurrence de la machine et des races pauvres abaisseront-elles la valeur du travail dans les pays civilisés ? Voilà ce que se demande le député de la Sarthe.

« Les transports, surabondants comme tout le reste, écrit-il, vont niveler de plus en plus le prix des choses dans le monde ; il n'y aura bientôt pour un grand nombre de denrées, qu'un seul universel marché où tous les produits naturels, imités ou contrefaits, s'offriront en masse et par conséquent tomberont au niveau de l'offre la plus basse.

« L'offre la plus basse sera faite par les producteurs qui emploieront le moins d'ouvriers ou les paieront moins cher, et, cela étant, quel sort attend alors les ouvriers civilisés, européens, américains, australiens, habitués à des salaires proportionnés à leurs besoins dix fois plus élevés que ceux d'un habile ouvrier oriental, cent fois, mille fois plus élevés que le prix du travail d'une machine ? »

Que répondre à cette question ?

Il est hors de doute que du train dont vont les choses, avant très peu d'années, dans cinq ou six ans peut-être, nous serons menacés d'un krack du travail et que la grève générale se fera toute seule, par la force des choses, malgré les ouvriers eux-mêmes condamnés au chômage général.

« Il faut trouver un moyen pourtant de ralentir la dépréciation de nos produits et de nos efforts, continue M. d'Estournelles ; sinon, reconnaissons qu'à bref délai, les peuples les plus civilisés vont être les plus malheureux ; leurs inventions les priveront de travail et donneront à leurs concurrents affamés des avantages écrasants. »

Le problème est donc posé et bien posé.

Mais encore une fois, où est la solution ?

On ne peut élever indéfiniment les droits de douanes ; on peut d'autant moins, que le péril consiste précisément dans la surproduction.

La consommation ne s'est pas développée et ne se développe pas proportionnellement à la production : il s'en faut de beaucoup et il n'en peut être autrement sous le régime capitaliste qui, absorbant de plus en plus les profits sociaux, restreint d'autant les ressources des travailleurs et, partant, leurs facultés de consommation.

On commence à entrevoir les conséquences de l'organisation économique qui pèse sur le monde moderne : le jour est proche où les excès du capitalisme se retourneront contre lui.

En paralysant les forces vives des nations civilisées, le capitalisme les livre, presque sans défense, à la concurrence des pays orientaux dont la production débordera bientôt sur l'Europe et l'Amérique et, grâce à la spéculation toujours agissante, finira par tarir dans ses sources le travail européen et américain.

Rien ne sert de se mettre la tête sous l'aile ; le danger est là et il faut le regarder en face.

S'il est vrai de dire que « gouverner c'est prévoir », il semble que la tâche de nos gouvernants soit toute tracée. Attendre que la formidable crise dont nous sommes menacés ait éclaté, et qu'il soit trop tard pour la conjurer, serait un crime.

Nos gouvernants auront-ils conscience de leurs responsabilités ? Entendront-ils le cri d'alarme poussé par M. d'Estournelles ? Hélas ! que peut-on espérer de leur surdité volontaire ?

Conserver le pouvoir pour le pouvoir lui-même et les avantages qu'il procure, n'est-ce pas toute leur politique ? N'est-ce pas l'unique objectif de la bourgeoisie, dont ils sont les mandataires ?

Ils fermeront les yeux ; ils laisseront le péril grandir et leur imprévoyance égoïste autant qu'insouciante ne fera que hâter le dénouement.

— Ça durera toujours autant que nous, disent-ils.
Ce n'est pas très sûr.

Après nous le déluge ! disait-on déjà au siècle dernier.

C'est ainsi que la monarchie est allée à la ruine.

La bourgeoisie finira de même. Les mêmes fautes la conduiront au même résultat, c'est-à-dire à la Révolution qu'elle ne veut pas prévenir, qu'elle rend inévitable par son incroyable aveuglement.

Quand les gouvernements, pressés par les circonstances, comprendront enfin qu'il est urgent de procéder à une organisation internationale du travail pour opposer une infranchissable digue à la marée montante de la production asiatique, ils s'apercevront alors de leur impuissance et de leur inutilité.

Le monde du travail aura préparé lui-même, sous l'empire du sentiment de la conservation, les solutions nécessaires : l'indifférence, l'incurie des dirigeants l'ayant obligé à ne chercher son salut qu'en lui-même dans son propre effort, il sera organisé et de telle sorte, qu'il renversera d'un coup d'épaulé les vieilles machines gouvernementales.

La Révolution sociale, préparée par la force des choses, par l'impéritie des classes les plus intéressées à la retarder, se fera d'elle-même ; elle naîtra des conflits économiques internationaux que les gouvernements auront inconsciemment provoqués et dont ils se seront montrés incapables de conjurer les effets.

ALFRED ETIÉVANT.

Quelques pensées de Chamfort

Misérables institutions humaines, qui, faites pour inspirer le mépris et l'horreur, exigent qu'on les respecte et qu'on les révère.

* *

Définition d'un gouvernement despotique : un ordre de choses où le supérieur est vil et l'inférieur avili.

* *

— Je n'ai pu acheter ce saumon.

— Pourquoi ?

— Un conseiller le marchandait.

— Prends ces cent écus et va m'acheter le saumon et le conseiller.

* *

Lorsque l'on considère que le produit du travail et des lumières de trente ou quarante siècles a été de livrer 300 millions d'hommes, répandus dans le globe, à une trentaine de despotes, la plupart ignorants et imbéciles, dont chacun est gouverné par trois ou quatre scélérats, quelquefois stupides, que penser de l'humanité et qu'attendre d'elle à l'avenir ?

L'homme pauvre, mais indépendant des hommes, n'est qu'aux ordres de la nécessité.

L'homme riche, mais dépendant, est aux ordres d'un autre homme ou de plusieurs.

* *

Le mariage, tel qu'il se pratique chez les grands, est une indécence convenue.

* *

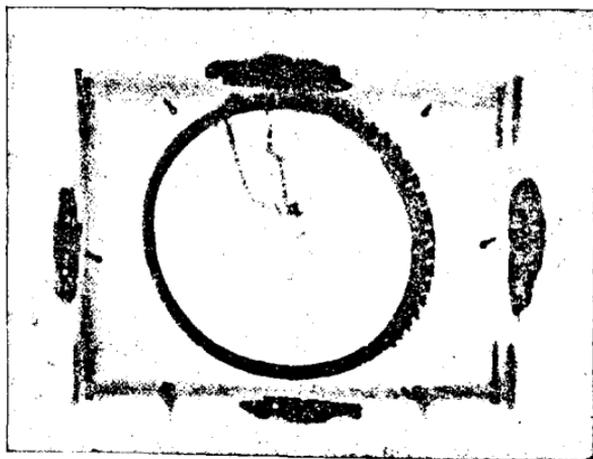
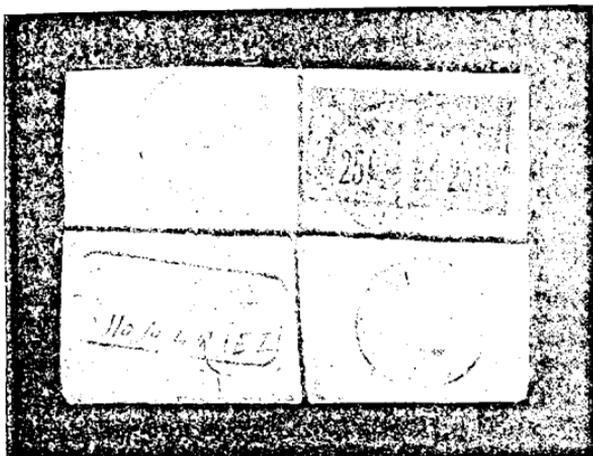
Un médecin disait : « Il n'y a que les héritiers qui payent bien ».

* *

C'est un proverbe turc que ce beau mot : « O malheur ! Je te rends grâce si tu es seul ! »

La « Revue scientifique et industrielle de l'année »

Publication excessivement intéressante que notre ami et collaborateur Jules Breton a entreprise. Il a voulu, ainsi qu'il le dit lui-même dans son avant-propos, contribuer à la vulgarisation des idées scientifiques, aider, autant qu'il lui sera possible, au progrès des sciences positives « dont dépendent toutes les autres manifestations de l'esprit humain et qui constituent la puis-



sante locomotive qui remorque l'humanité vers la parfaite civilisation avec une vitesse toujours croissante. »

Cet important ouvrage, qui comporte un gros volume de 660 pages grand in-4° illustré de 790 gravures, est divisé en cinq parties du plus haut intérêt.

La première partie est consacrée aux rayons X et constitue le travail le plus

complet qui ait paru jusqu'ici sur cette nouvelle et si intéressante question des rayons X, de la radiographie et de la fluoroscopie; les gravures ci-dessus qui montrent : la première, la photographie d'une boîte en bois et la seconde la radiographie de la même boîte indiquant son contenu : un bracelet, sont extraites de ce chapitre.

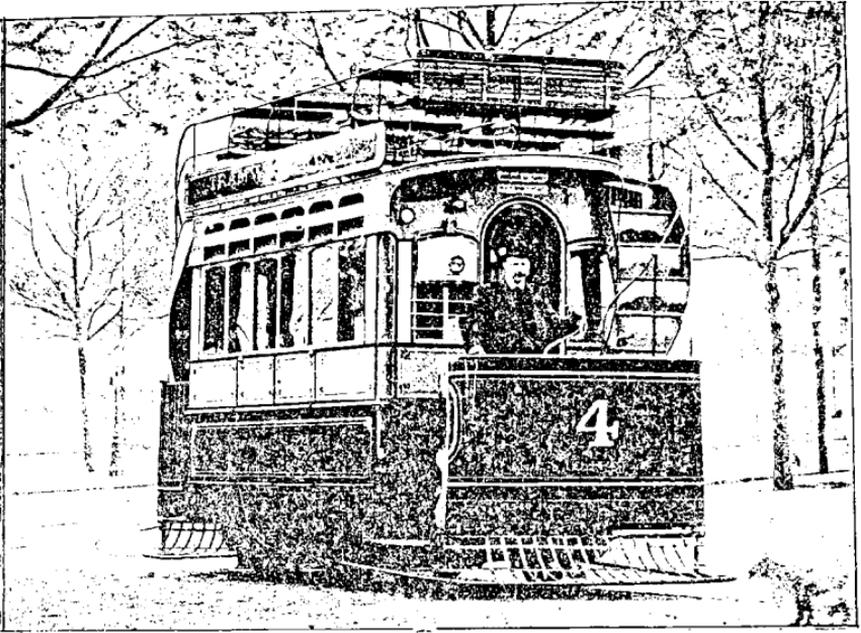
La seconde partie comprend un exposé très documenté de l'histoire, de la préparation et de l'utilisation de l'acétylène, ce gaz connu depuis de longues années, mais qu'un nouveau mode de préparation a fait récemment sortir des laboratoires pour entrer dans l'industrie où il présente un grand avenir comme mode d'éclairage, comme producteur de force motrice et surtout peut-être comme point de départ de la préparation synthétique d'une multitude de corps.

La troisième partie examine en détail la chronophotographie qui constitue également une très intéressante et importante nouveauté; dans une étude sérieuse et très complète tous les appareils de projection animée sont soigneusement décrits; nous extrayons de ce chapitre la figure 4 ci-jointe qui représente un fragment de bande pelliculaire portant la succession des images analytiques du mouvement.

La quatrième partie se rapporte aux machines motrices et contient l'exposé des plus récents progrès faits dans la construction des moteurs à vent, à eau, à vapeur, à air chaud, à air comprimé, à gaz, à essence de pétrole, à pétrole lampant et enfin à gaz pauvre.

La cinquième et dernière partie consacrée à la traction mécanique comporte l'étude complète des dispositifs employés pour la traction des véhicules terrestres, nautiques et aériens. Les nouveaux progrès faits dans la traction mécanique des chemins de fer, des tramways, des voitures automobiles y sont principalement longuement et complètement exposés. De cette intéressante partie, nous extrayons les figures suivantes représentant la première : un tramway à moteur





à gaz qui est présentement essayé à Paris ; la figure suivante est la reproduction d'une voiture automobile à pétrole, dont le rapide développement menace heureusement les antiques voitures à chevaux ; enfin, la dernière

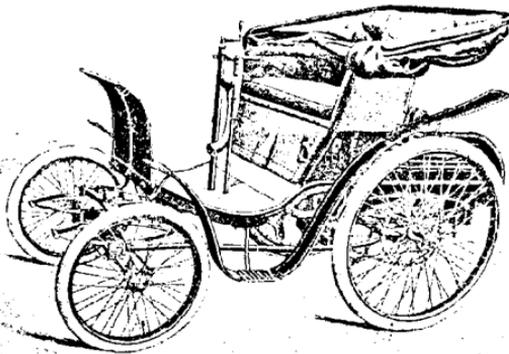
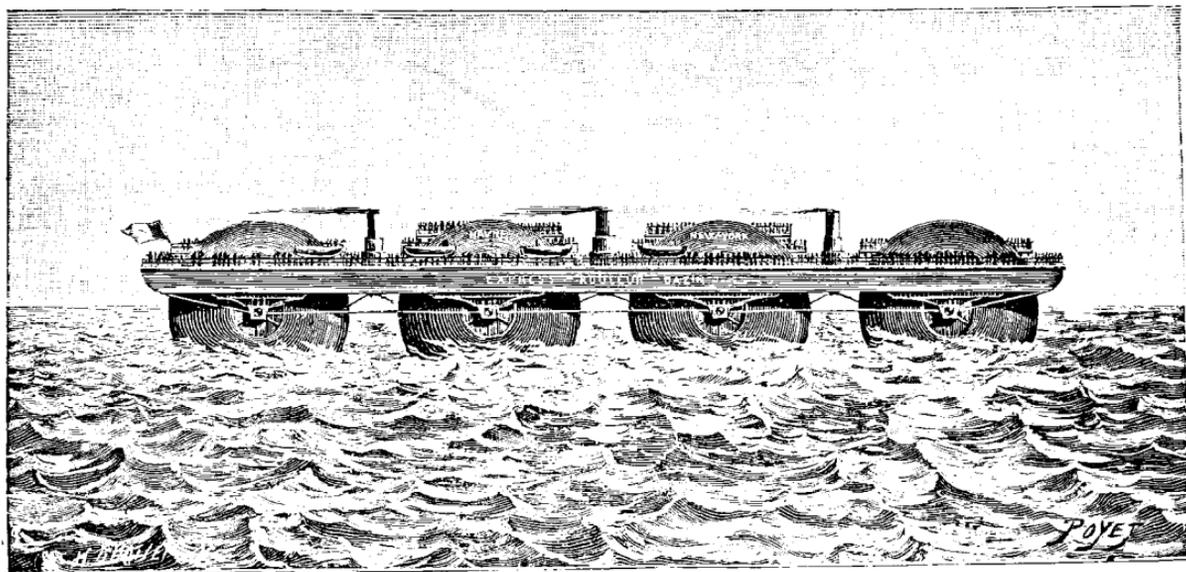


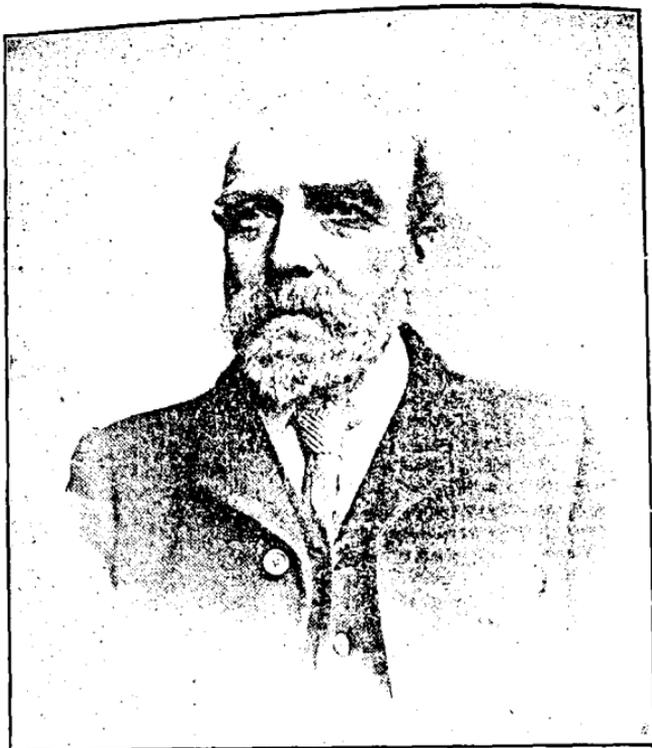
figure montre l'original bateau rouleur dont on a tant parlé dans ces derniers temps.

Nous regrettons que la place dont nous disposons ici ne nous permette pas de nous étendre davantage sur cet ouvrage de notre ami Jules Breton. Mais nous sommes certains que cette magnifique Revue scientifique est appelé à un grand avenir.

P. A.



Bateau rouleur



MORRISSON DAVIDSON
LITTÉRATEUR SOCIALISTE ANGLAIS

UNE AUTOMOBILE EN 1769

Dans les mémoires de Bachaumont écrits, au jour le jour, au dernier siècle, nous trouvons le premier essai des automobiles qui bientôt remplaceront partout la traction par les chevaux et autres modes de transport.

Nul ne se serait douté qu'en 1769 on essayait déjà des automobiles à Paris. Voici l'extrait de ces mémoires :

1^{er} décembre 1769.

« La machine pour faire aller un chariot sans chevaux est de M. de Gribeauval ; on en a réitéré dernièrement l'expérience avec plus de succès ; mais pas encore avec tout celui qu'il a lieu de s'en promettre ; il est question de les perfectionner. La machine est une machine à feu (1) ».

Qui se serait douté aussi que l'application des *rail-ways* remonte au XVI^e siècle ? Et cependant cela est.

On voit en effet à Turin toutes les anciennes rues rayées de dalles, placées en vue de faciliter le roulage des voitures.

(1) Le premier essai fut fait en présence du lieutenant général de Gribeauval, à l'arsenal de Paris, en octobre 1769 ; mais la machine ne fit qu'un quart de lieue (1 kilomètre) en 10 minutes. Que de progrès depuis !

LES RÉFRACTAIRES

Sous le premier empire, chaque fois qu'on prenait à la France un peu de sa chair pour boucher les trous faits par le canon de l'ennemi, il se trouvait, dans le fond des villages, des fils de paysans qui refusaient de marcher à l'appel du grand empereur. Que leur faisait à eux, les ébats de nos aigles, au-dessus du monde que l'on entrât à Berlin ou à Vienne, au Vatican ou au Kremlin? Vers ces hameaux perchés sur le flanc des montagnes, perdus dans le fond des vallées, le vent ne chassait point des nuages de poudre et de gloire. Ils aimaient, eux, leurs prairies vertes, leurs bles jaunes; ils tenaient comme des arbres à la terre sur laquelle ils avaient poussé, et ils maudissaient la main qui les déracinait. Ils ne reconnaissaient pas, cet homme des champs, de loi humaine qui pût lui prendre sa liberté, faire de lui un héros quand il voulait rester un paysan. Non pas qu'il frémît à l'idée du danger, au récit des batailles; il avait peur de la caserne, non du combat; peur de la vie, non de la mort. Il préférait, à ce voyage glorieux à travers le monde, les promenades solitaires de la nuit, sous le feu des gendarmes, autour de la cabane où était mort son aïeul aux longs cheveux blancs. Au matin du jour où devaient partir les conscrits, quand le soleil n'était pas encore levé, il faisait son sac, le sac du rebelle; il décrochait le vieux fusil pendu au-dessus de la cheminée, le père lui glissait des balles, la mère apportait un pain de six livres, tous trois s'embrassaient; il allait voir encore une fois les bœufs dans l'étable, puis il partait et se perdait dans la campagne.

C'était un *réfractaire*.



JULES VALLÈS

Ce n'est point de ceux-là que je veux parler.

Mes réfractaires, à moi, ils rôdent sur le fumier des villes, ils n'ont pas les vertus naïves, ils n'aiment pas à voir lever l'aurore.

Il existe de par les chemins une race de gens qui, eux aussi, ont juré d'être libres; qui, au lieu d'accepter la place que leur offrait le monde, ont voulu s'en faire une tout seuls, à coups d'audace ou de talent; qui, se croyant de taille à arriver d'un coup, par la seule force de leur désir, au souffle brûlant de leur ambition, n'ont pas daigné se mêler aux autres, prendre un numéro dans la vie; qui n'ont pu, en tous cas, faire le sacrifice assez long, qui ont coupé à travers champs au lieu de rester sur la grand-route, et s'en vont maintenant battant la campagne, le long des ruisseaux de Paris.

Je les appelle des RÉFRACTAIRES.

Des réfractaires, ces gens qui ont fait de tout et ne sont rien, qui ont été à toutes les écoles: de droit, de médecine ou des chartes, et qui n'ont ni grade, ni brevet, ni diplôme.

Réfractaires, ce professeur qui a vendu sa toge, cet officier qui a troqué

sa tunique contre la chemise de couleur du volontaire, cet avocat qui se fait comédien, ce prêtre qui se fait journaliste.

Des réfractaires, ces fous tranquilles, travailleurs enthousiastes, savants courageux, qui passent leur vie et mangent leurs petits sous à chercher le mouvement perpétuel, la navigation aérienne, le dahlia bleu, le merle blanc; des réfractaires aussi, ces inquiets qui ont soit seulement de bruit et d'émotions, qui croient avoir, quand même, une mission à remplir, un sacerdoce à exercer, un drapeau à défendre.

Réfractaire, quiconque n'a pas pied dans la vie, n'a pas une profession, un état, un métier, qui ne peut pas se dire quelque chose, ophycleide, ébéniste, notaire, docteur ou cordonnier, qui n'a pour tout bagage que sa manie, sottise ou grande, mesquine ou glorieuse, qu'il fasse de l'art, des lettres, de l'astrologie, du magnétisme, de la chiromancie, qu'il veuille fonder une banque, une école ou une religion!

Des réfractaires, tous ceux qui n'ayant point pu, point voulu ou point su obéir à la loi commune, se sont jetés dans l'aventure; pauvres fous qui ont mis en partant leurs bottes de sept lieues, et qu'on retrouve à mi-côte en savates.

Réfractaires, enfin, tous ces gens qui vous ont des métiers non classés dans le *Bottin* : inventeur, poète, tribun, philosophe ou héros . . .

Le monde veut en faire des percepteurs ou des notaires. Ils s'écartent, ils s'éloignent, ils vont vivre une vie à part, étrange et douloureuse. . . .

Le réfractaire des campagnes, du moins, a pour lui l'amitié des gens du village, l'amour des belles filles de l'endroit : on en parle dans les veillées; il trouve toujours sous le ventre de quelque pierre des provisions de poudre ou de pain. Il n'a à craindre que les gendarmes; et encore s'ils sont trop près, les pantalons bleus, il abaisse le canon de son fusil; s'ils avancent, il fait feu!

Le réfractaire de Paris, lui, il marche à travers les huées et les rires, sans ruser et sans feindre, poitrine découverte, l'orgueil en avant comme un flambeau. La misère arrive qui souffle dessus, l'empoigne au cou et le couche dans le ruisseau; de vaillantes natures souvent, des esprits généreux, de nobles cœurs, que j'ai vus se faner et mourir parce qu'ils ont ri, ces aveugles, au nez de la vie réelle, qu'ils ont *blagué* ses exigences et ses dangers. Elle les fera périr, pour se venger, d'une mort lente, dans une agonie de dix ans, pleine de chagrins sans grandeur, de douleurs comiques, de supplices sans gloire!

Voulez-vous me suivre et faire le chemin? Il y a des auberges drôles sur la route.

* * *

Je les reconnaitrais entre mille, ces réfractaires!

Ce paletot de coupe ambitieuse, brûlé par le soleil et fripé par la pluie, ce pantalon qui fut gris-perle, cet habit à queue de morue dessalée par la misère, qui a déjà servi trois carêmes, sous lequel je l'ai vu trotter l'automne dernier par l'orage, cet hiver sous la neige! Et la chaussure! toujours étrange! des souliers de bal, des bottes de pêcheur, des bottines de femme, ce qu'ils trouvent! — des pantoufles, quand il y en a. Mon Dieu oui! j'en ai vu qui ont ainsi traversé la vie — en voisin — en pantoufles et en cheveux. J'ai connu des chapeaux trop larges, donnés par une grosse tête, qui ont été tenus à la main pendant des semaines, des mois, des années. J'en ai connu qu'on n'était jamais parce qu'ils battaient de l'aile, et qu'il aurait fallu les prendre par le tuyau pour présenter ses civilités. Ceux qui le savaient, d'en rire, et les réfractaires aussi! Pour dissimuler leur misère, ne pas la porter comme un joug, ils la portent comme une fantaisie. Ils prennent des airs d'inspiré ou d'excentrique, de farceur ou de puritain. — Diogène ou Brutus. Escousse ou Lantara. Ils cachent sous le voile de l'originalité leurs angoisses et leur honte, dussent-ils donner des coups de canif dans des hottes neuves pour excuser les trous des souliers passés et des bottines à venir. Ils consentent à passer pour fous, à condition de paraître moins pauvres; ils laissent dire qu'ils *déménagent*, pour avoir l'air d'avoir des meubles.

Voilà l'histoire de bien des tournures étranges et de plus d'une tête à la Juif-Errant. Il y a des barbes qu'on laisse traiter de socialistes parce qu'il en

coûte trois sous chaque fois pour se faire raser et que l'on soupe avec trois sous dans une chambre de réfractaire.

Entre eux, du reste, et le pauvre banal existe la différence de l'esclave au vaincu. Ils n'ont point l'air de mendiants, mais d'émigrés. Leur origine se trahit plus fièrement encore dans les rides de leur visage; j'y lis autre chose que les angoisses d'un corps qui souffre, j'y lis les douleurs de l'orgueil blessé.

Ils rient pourtant : Il le faut bien ! — S'ils ne mettaient jamais de masques, s'ils n'attachaient pas de grelots à leur bonnet vert, leurs visages pâles nous feraient peur, nous ne voudrions pas frotter nos habits à leurs haillons, notre ennui tranquille à leur tristesse pleurarde et bête; leur excentricité fait passer leur misère, jette des fleurs sur leur guenille. Ils rient, c'est là leur courage et leur vertu; c'est souvent pour ne pas pleurer. Ces rires-là, je les connais : ils valent les larmes des crocodiles.

JULES VALLÈS.

SOCIALISME ET INDIVIDUALITÉ

La plus forte objection qu'on élève contre le socialisme, est que sous un régime socialiste l'individualité disparaîtrait.

C'est une erreur, et il n'y a point de désaccord entre les socialistes et les soi-disant individualistes, sur l'importance de maintenir et de développer le caractère et l'individualité.

Rien ne détruit autant le caractère et l'individualité humaine, que de dépendre de la volonté d'un autre.

Chez les animaux domestiques, le manque d'initiative est évident, et on peut certainement attribuer cela, à ce qu'ils dépendent d'un maître qui pourvoit à leur nourriture.

La position de l'ouvrier est la même. Lui aussi dépend de quelqu'un, par le besoin qu'il a de gagner sa vie, et partout où existe une pareille dépendance, l'individualisme doit fatalement subir un changement désavantageux.

Mais avec le socialisme, cette dépendance disparaîtra, les besoins physiques étant complètement satisfaits.

L'homme ne dépendra plus d'un autre homme. Il ne devra que sa part de travail pour contribuer au bien-être de la communauté.

Retourneau a remarqué que, là où les énergies d'une race s'épuisent à la recherche de la nourriture, le progrès est impossible, et qu'il ne pourra y avoir de développement moral tant que le nécessaire de la vie ne sera pas généreusement assuré.

Le type, le moins avancé du sauvage, ne pense pas à autre chose qu'à s'assurer la nourriture et, par conséquent, il reste toujours sauvage.

De même, chez la majorité des ouvriers aujourd'hui. La plus grande partie de leur énergie est absorbée par l'effort qu'ils font pour vivre. Et, grâce à cela, leur individualité est arrêtée dans son développement.

Seul, le socialisme amènera un changement sous ce rapport, et l'homme sera libre d'avancer tranquillement vers une vie plus élevée et plus noble.

Je suis socialiste, puisque je suis individualiste.

C'est contre la propriété réservée que nous luttons.

La possession commune de cette propriété, et une juste répartition des richesses, rendront si facile et si simple l'obtention de tout ce qui est nécessaire à la vie, que cela deviendra un incident léger dans la vie d'un homme, au lieu d'en être, comme aujourd'hui, la chose la plus importante.

KEIR HARDIE.

Le désir de s'approprier les biens et les fruits du travail des autres est communément le mobile de ceux qui gouvernent.

D'HOLBACH.

L'ALLIANCE PAR LA JUSTICE

On reconnaît partout la nécessité de l'alliance, sans lui donner partout le seul fondement qui en fasse une réalité, et une réalité féconde; ce fondement est dans la justice, et la justice ici comme à l'égard des individus, est dans le respect mutuel de la dignité, de l'autonomie des partis à unir, dans l'affirmation de leur commune légitimité historique et de leur fonction positive dans la marche de la société.

On méconnaît l'essence et la vraie grandeur du parti ouvrier quand on n'y voit que l'organe d'un intérêt de classe dans la constitution de la société moderne, et qu'on mesure sa sphère d'action légitime à cet intérêt collectif actuel; s'il naît de l'évolution économique et de la différenciation des classes qu'elle a produite, s'il doit son existence et son nom à l'inégalité des conditions, principe de toutes les inégalités, source profonde de toutes les révolutions, il exprime aussi, par là même, qu'il poursuit l'annéantissement de l'inégalité des conditions et que son action politique nécessaire se prolongera jusque-là. Son idéal s'élève à la conception d'un ordre social nouveau d'où les inégalités historiques soient bannies, à la transformation du régime de la propriété qui en rende le retour impossible; à l'harmonie des fonctions sociales qui se concilie avec la plus large expansion de l'individu; issu de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre sur laquelle ont pesé les injustices séculaires, le parti ouvrier devient alors le parti de l'*universel*, de l'*humain*, animé d'un principe moral dirigeant, la solidarité, et sa fonction historique est précisément alors de le faire rayonner dans toutes les institutions sociales; ici c'est encore méconnaître la justice de ne voir, comme le font trop souvent les publicistes progressistes, qu'une vaine métaphysique dans cet effort incessant quoique toujours très imparfait pour s'élever à la compréhension totale de son propre principe et de ses applications sociales; c'est cet effort même qui assure la continuité de son action historique et le pénètre du sentiment de sa grande mission et de sa destination finale.

Il porte véritablement en lui, selon le mot du poète, un monde nouveau, et c'est pour cela aussi que c'est contre lui, par une inévitable réaction, que se fortifie sous nos yeux, sous la direction puissante de l'Église, la structure du monde social basé sur l'autorité, la hiérarchie, l'inégalité. Par une sorte de polarisation des idées, une conception de l'ordre social évoque dans toute sa puissance organique une autre conception de l'ordre; c'est sur cette grande voie de l'idéal que se déroulent les réformes.

Ici, on heurte également la justice quand on considère le parti progressiste comme un parti sans idéal. Sans idéal! Quelle adhésion spontanée et digne, quel concours durable, quelle énergie féconde attendra-t-on d'un groupe que l'on destitue ainsi de la puissance fécondante de l'idée, auquel on inflige une sorte de décapitation morale?

Le parti progressiste procède en droite ligne d'une conception individualiste du droit économique et politique, de la justice sous sa forme encore négative, se ramenant à l'égalité libérale de *droit* dans des conditions, grâce à la propriété individuelle, inégales de *fait*, et qui a suffi à la constitution et au développement de la bourgeoisie. Sans doute il est sollicité sans cesse à revenir à cette forme originaire de sa pensée, mais sans cesse aussi il est sollicité par un principe supérieur à l'individualisme, la solidarité: issu d'une classe dirigeante, chacune des conquêtes qu'il réalise est une victoire sur l'égoïsme de classe, et comment cette victoire s'accomplit-elle si ce n'est par l'action même d'un idéal supérieur?

Ce que l'on peut dire, c'est que pendant que le parti ouvrier contracte pour ainsi dire dans toute sa conception idéale toute l'évolution à parcourir et le but dernier à atteindre, l'idéal progressiste se développe par degrés sur la ligne du temps, toujours mobile et relatif, et livré à des oscillations fréquentes.

Ainsi la différenciation des principes moraux auxquels les deux partis se rattachent originellement s'oppose à l'absorption de l'un d'eux par l'autre, c'est

le gage de leur indépendance relative, de leur autonomie et du respect mutuel de cette autonomie. Leur action commune, leur concours dépendent de l'héritage commun du Droit humain, des droits de l'homme qu'ils ont aujourd'hui à défendre, et de la puissance d'adaptation du parti progressiste aux réformes successives que poursuit le parti socialiste. Le parti progressiste a-t-il son idéal figé, cristallisé dans quelques réformes transitoires ?

La nature du progrès implique le mouvement dans une direction qui n'est autre ici que celle de la justice et de l'égalité, elle ne comporte a priori pas de limites, et par nature le progrès est indéfini. On peut mesurer la puissance d'expansion du parti progressiste dans l'avenir à la pénétration du principe de solidarité dans son programme présent. Il arrive au parti socialiste de dédaigner le programme progressiste comme superficiel et n'atteignant pas le fond des choses, c'est contraire à la justice, il méconnaît alors la coopération persistante de générations de socialistes à la formation de ce programme : il arrive au parti progressiste d'opposer ce programme aux socialistes comme s'il était son œuvre propre, exclusive, et qu'elle leur fût étrangère, c'est une injustice plus grande encore. Il y a tel article de ce programme où vient s'inscrire obscurément l'œuvre maîtresse des plus vigoureux penseurs socialistes : le seul article sur la réorganisation du crédit condense la pensée de Proudhon que ses disciples ont mis vingt ans à répandre, l'œuvre de François Haeck tout entière qui procède lui-même des plus fermes représentants de l'école socialiste ; l'article qui provoque la reconstitution du domaine communal et le rachat des mines consacre la doctrine de l'évolution même de la propriété, l'une des plus grandes acquisitions du socialisme, et transporte dans le domaine pratique la pensée socialiste tout entière d'Emile de Laveleye ; l'article relatif à l'impôt des successions et à la limitation des degrés de successibilité renferme dans son principe tout l'instrument pratique de réalisation du collectivisme de Collins et de son école.

Cependant, malgré la grandeur de ces concessions, le parti progressiste tracera-t-il une limite inflexible à l'application des principes qu'il consacre ; ou bien la différenciation des classes se consummera-t-elle si profondément que le parti progressiste, déchiré par la contradiction intime des principes qui le sollicitent, sera refoulé lui-même dans la société capitaliste ?

Si logiquement il est permis de prolonger jusque-là l'évolution historique, en fait il faut reconnaître que le développement du capitalisme est loin encore d'avoir atteint cette universalité et cette concentration, et qu'il reste un nombre considérable d'éléments économiques servant d'appui naturel à un parti progressiste.

En second lieu l'action régulatrice du socialisme et de tous les réformateurs sincères, n'attend pas que l'antagonisme soit poussé à l'extrême et je nie que son intervention efficace et décisive soit comme reportée au terme fatal de l'expansion capitaliste. La concentration capitaliste prévue par les Saint-Simoniens, par Fourier surtout et par Proudhon, a précisément provoqué tous leurs plans de réformes plus ou moins imparfaits, pour en paralyser l'achèvement.

Dans cette entreprise de réformation toutes les modifications salutaires apportées aux conditions sociales par les réformes antérieures fortifient une action normalement progressive, et si les représentants des partis progressistes sont de-tinés à s'arrêter devant des formes nouvelles de l'idéal social, leur œuvre pratique n'aura-t-elle pas servi à préparer des générations promptes à les accueillir ?

L'esprit impartial entrevoit par une action collective énergique et par la méthode scientifique sévère, la possibilité de conjurer les antagonismes les plus redoutables et de soustraire la marche progressive de la société aux fluctuations dont l'amplitude va jusqu'à jeter le découragement chez les âmes les plus viriles.

La méthode scientifique, positive dans les réformes, n'est-ce donc pas une acquisition de cette seconde moitié du siècle dont toutes les écoles doivent le plus justement se réjouir ? Il arrive aux progressistes de s'attribuer l'honneur de ces grands efforts vers la méthode positive de réformation sociale. Qu'ils songent donc à tant de maîtres illustres et de frères laborieux qui avec nous tous ont consumé leurs efforts à donner au socialisme ses fondements positifs,

et à tracer l'ordre des réformes sociales tel qu'elles s'enchaînent rigoureusement et progressent toujours ; n'est-ce rien d'avoir voulu unir la puissance d'idéal la plus élevée à la méthode la plus inflexible ; *des réformes toujours, des utopies jamais*, disait Proudhon qui a si cruellement connu la désespérance mais qui s'est relevé toujours ; des utopies jamais, mais l'idéal de justice le plus élevé toujours dressé devant nous.

L'union dans la méthode scientifique, l'union dans le respect mutuel et l'autonomie des partis, voilà ce qui est possible aujourd'hui ; que cette union soit pour nous tous un contrôle incessant, sans être une chaîne, qu'elle nous ramène sans cesse à la positivité, sans éteindre la flamme ardente de l'idéal, et nous pourrions nous rendre ce commun témoignage d'avoir donné à notre société tourmentée le gage le plus solide de pacification et de justice.

HECTOR DENIS.

Justice, non Charité

Ce qu'il fallait faire ? il aurait vainement, à cette heure, taché de le savoir. Tout restait en suspens, il avait devant lui l'immense monde, encore encombré des ruines du passé, débarrassé demain peut-être. Là-bas, dans le faubourg dououreux, il allait retrouver le bon abbé Rose, qui, la veille encore, lui avait écrit de revenir, de revenir bien vite soigner les pauvres, les aimer, les sauver, puisque cette Rome, si resplendissante de loin, était sourde à la charité. Et, autour du bon prêtre passible, il retrouverait aussi le flot toujours croissant des misérables, les petits tombés des nids, qu'il ramassait pâles de faim, grelottant de froid, les ménages d'épouvantable détresse, où le père boit, où la mère se prostitue, où les fils et les filles tombent au vice et au crime, les maisons entières à travers lesquelles la famine soufflait, la saleté la plus basse, la promiscuité la plus honteuse, pas de meubles, pas de litige, une vie de lête qui se contente et se soulage comme elle peut, au hasard de l'instinct et de la rencontre. Puis, ce seraient encore les coups de froid de l'hiver, les désastres du chômage, des rafales de phtisie emportant les faibles, tandis que les forts serraient les poings, en rêvant de vengeance. Puis, un soir, ils rentreraient peut-être dans quelque chambre d'épouvante, où une mère se serait tuée avec ses cinq petits, son dernier né entre les bras, à sa mamelle vide, les autres épars sur le carreau nu, heureux enfin et rassurés d'être morts. Non, non ! cela n'était plus possible, la misère noire aboutissant au suicide, au milieu de ce grand Paris regorgeant de richesses, ivre de jouissances, jetant pour le plaisir les millions à la rue ! L'édifice social était pourri à la base, tout croulait dans la boue et dans le sang. Jamais il n'avait senti à ce point l'inutilité dérisoire de la charité. Et, tout d'un coup, il eut conscience que le mot attendu, le mot qui jaillissait enfin ! du grand muet séculaire, du peuple écrasé et haillonné, était le mot de justice. Ah ! oui, justice, et non plus charité ! La charité n'avait fait qu'éterniser la misère, la justice la guérirait peut-être. C'était de justice que les misérables avaient faim, un acte de justice pouvait seul balayer l'ancien monde, pour reconstruire le nouveau. Le grand muet ne serait ni au Vatican, ni au Quirinal, ni au pape, ni au roi, car il n'avait sourdement grondé au travers des âges, dans sa longue lutte, tantôt mystérieuse, tantôt ouverte, il ne s'était débattu entre le pontife et l'empereur, qui chacun le voulait à lui seul, que pour se reprendre, pour dire sa volonté de n'être à personne, le jour où il crierait justice. Demain allait-il donc être enfin ce jour de justice et de vérité ? Au milieu de son angoisse, partagé entre le besoin du devoir qui tourmente l'homme, et la souveraineté de la raison, qui l'aide à vivre debout, Pierre n'était sûr que de tenir son serment, prêtre sans croyance veillant sur la croyance des autres, faisant chastement, honnêtement son métier, dans la tristesse hautaine de n'avoir pu renoncer à son intelligence, comme il avait renoncé à sa chair d'amoureux et à son rêve de sauveur des peuples.

Emile ZOLA.

QUATRE MARTYRS DE LA COMMUNE



DELECLUSE



G. FLOUBENS



FERRÉ



RAOUL RIGAUT

LA PROPRIÉTÉ EST IMPOSSIBLE

Quand l'âne est trop chargé, il s'abat; l'homme avance toujours. Cet indomptable courage, bien connu du propriétaire, fonde l'espoir de sa spéculation. Le travailleur libre produit 10; pour moi, pense le propriétaire, il produira 12.

En effet, avant de consentir à la confiscation de son champ, avant de dire adieu au toit paternel, le paysan tente un effort désespéré; il prend à ferme de nouvelles terres. Il sèmera un tiers de plus, et la moitié de ce nouveau produit étant pour lui, il récoltera un sixième en sus, et il payera sa rente. Que de maux! Pour ajouter un sixième à sa production, il faut que le laboureur ajoute, non pas un sixième mais, deux sixièmes à son travail. C'est à ce prix qu'il moissonne, et qu'il paye un fermage que devant la nature il ne doit pas.



PROUDHON

Ce que fait le fermier, l'industriel l'essaye à son tour; celui-là multiplie ses labours et déj'ossède ses voisins; celui-ci abaisse le prix de sa marchandise, s'efforce d'accaparer la fabrication et la vente, d'écraser ses concurrents. Pour assouvir la propriété, il faut d'abord quelle travailleur produise au delà de ses besoins; puis, il faut qu'il produise au delà de ses forces; car, par l'émigration des travailleurs devenus propriétaires, l'un est toujours la conséquence de l'autre. Mais pour produire au delà de ses forces et de ses besoins, il faut s'emparer de la production d'autrui, et, par conséquent, diminuer le nombre des producteurs: ainsi le propriétaire, après avoir fait baisser la production en se mettant à l'écart, la fait baisser encore en fomentant l'accaparement du travail. Comptons.

Le déficit éprouvé par le travailleur après le paiement de la rente ayant été, comme nous l'avons reconnu, d'un dixième, cette quantité

sera celle dont il cherchera à augmenter sa production. Pour cela, il ne voit d'autre moyen que d'accroître sa tâche: c'est aussi ce qu'il fait. Le mécontentement des propriétaires qui n'ont pu se faire intégralement payer, les offices avantageuses et les promesses que leur font d'autres fermiers, qu'ils supposent plus diligents, plus laborieux, plus sûrs; les tripotages secrets et les intrigues, tout cela détermine un mouvement dans la répartition des travaux, et l'élimination d'un certain nombre de producteurs.

Sur 900, 90 seront expulsés afin d'ajouter un dixième à la production des autres. Mais le produit total en sera-t-il augmenté? Pas le moins du monde: il y aura 810 travailleurs produisant comme 900, tandis que c'est comme 1,000 qu'ils devront produire. Or, le fermage ayant été établi en raison du capital territorial, non en raison du travail, et ne diminuant pas, les dettes continuent comme par le passé, avec un surcroît de fatigue. Voilà donc une Société qui se décime et se décime encore: elle s'annihilerait si les faillites, les banqueroutes, les catastrophes politiques et économiques ne venaient périodiquement rétablir l'équilibre et distraire l'attention des véritables causes de la gêne universelle.

Après l'accaparement des capitaux et des terres viennent les procédés économiques, dont le résultat est encore de mettre un certain nombre de travailleurs hors de la production. L'intérêt suivant partout le fermier et l'entrepreneur, ils se disent, chacun de son côté: J'aurais de quoi payer mon fermage et mes intérêts;

si je payais moins de main-d'œuvre. Alors ces inventions admirables, destinées à rendre le travail facile et prompt, deviennent autant de machines infernales qui tuent les travailleurs par milliers.

« Il y a quelques années, la comtesse de Strafford expulsa 15,000 individus de ses terres, qu'ils faisaient valoir comme fermiers. Cet acte d'administration privée fut renouvelé en 1820 par un autre grand propriétaire écossais, à l'égard de 600 familles de fermiers. » (L'issot, *du Suicide et de la Révolte.*)

L'auteur que je cite, et qui a écrit des pages éloquentes sur l'esprit de révolte qui agite les sociétés modernes, ne dit pas s'il aurait désapprouvé une révolte de la part de ces proscrits. Pour moi, je déclare hautement qu'elle eût été à mes yeux le premier des droits et le plus saint des devoirs; et tout ce que je souhaite aujourd'hui, c'est que ma profession de foi soit entendue.

La société se dévore : 1^o par la suppression violente et périodique des travailleurs; nous venons de le voir et nous le verrons encore; 2^o par la retenue que la propriété exerce sur la consommation du producteur. Ces deux modes de suicide sont d'abord simultanés; mais bientôt le premier reçoit une nouvelle activité du second, la famine se joignant à l'usure pour rendre le travail tout à la fois plus nécessaire et plus rare.

D'après les principes du commerce et de l'économie politique, pour qu'une entreprise industrielle soit bonne, il faut que son produit soit égal : 1^o à l'intérêt du capital; 2^o à l'entretien de ce capital; 3^o à la somme des salaires de tous les ouvriers et entrepreneurs; de plus, il faut autant que possible qu'il y ait un bénéfice quelconque de réalisé.

Admirez le génie fiscal et rapace de la propriété; autant l'abaîne prend de noms différents, autant de fois le propriétaire prétend la recevoir : 1^o sous forme d'intérêt; 2^o sous celle de bénéfices. Car, dit-il, l'intérêt des capitaux fait partie des avances de fabrication.

Si l'on a mis 100,000 fr. dans une manufacture et que, dépenses prélevées, on recueille 5,000 fr. dans l'année, on n'a pas de profit, ou a seulement l'intérêt du capital. Or, le propriétaire n'est pas homme à travailler pour rien; semblable au lion de la fable, il se fait payer chacun de ses titres, de manière qu'après qu'il est servi il ne reste rien pour les associés.

*Ego primam tollo, nominor quia leo ;
Secundam quia sum fortis tributus mihi ;
Tertiam quia plus valeo, me sequitur tertio ;
Malo adficiatur, si quis quartam tetigerit.*

Je ne connais rien de plus joli que cette fable :

Je suis entrepreneur, je prends la première part ;
Je suis travailleur, je prends la seconde ;
Je suis capitaliste, je prends la troisième ;
Je suis propriétaire, je prends tout.

En quatre vers, Phéâtre a résumé toutes les formes de la propriété.
Je dis que cet intérêt, à plus forte raison ce profit, est impossible.

P.-J. PROUDHON.

LES MATINÉES D'AUTEUIL

Il y a deux ans, M. P. Argyriadès eut l'idée d'organiser, en son gentil cottage d'Auteuil, des conférences ou causeries mensuelles. Le succès a couronné ses efforts, et chaque mois, le troisième dimanche, se réunissent dans les salons du directeur de la *Question sociale*, une foule cosmopolite. Les *Matinées d'Auteuil* vivent et vivront longtemps encore. Les réunions sont purement privées, mais l'auditoire n'en est pas moins nombreux, trop nombreux même parfois, tant l'on est attiré par la courtoise et chaude hospitalité de M. et Mme Argyriadès, par la parole vibrante, l'élocution claire, la science des conférenciers. Après que les invités ont ouï les orateurs, qui se nommèrent en 1896-97 : MM. Jules Bois, René Ghil, P. Robin, Dr Pioger, Marya Chély-Loëvy, Maud Gonne, Magalhães Lima, A. Hamon, A. Steens, Léopold Lacour, Arnaud-Jeanti, Alavaill, des rafraîchissements circulent, gracieusement offerts par Mme Argyriadès, qu'aident les non moins charmantes Mmes Ghil et Lantoin. Et au milieu de discussions parfois vives entre



Le plus grec n'est pas celui qu'on pense.

auditeurs d'opinions opposées, les jolis sourires de l'hôtesse et de ses aides reposent, calment les ardeurs trop grandes.

Les sujets les plus divers furent traités par les brillants conférenciers. Miss Maud Gonne nous émut avec les malheurs de l'Irlande; Mme Cheliga nous tint sous le charme avec la question de l'Emancipation de la femme, sujet de sa pièce, *l'Ornière*. M. Jules Bois nous entretenit, aux applaudissements de tous et surtout de toutes, sur l'âme scientifique, sujet quasi analogue que traita M. René Ghil, sous un autre aspect. Le Dr Pioger discourt sur Pierre Leroux, puis MM. Magalhães Lima et A. Hamon sur le *Libre arbitre et le déterminisme*. Les questions Crétoises et Cubaines, firent l'objet de deux émouvantes conférences, tandis que M. Léopold Lacour nous charma en parlant de *l'Humanisme intégral*.

L'auditoire choisit qui, assidûment suit les *Matinées d'Auteuil* est absolument cosmopolite. Des français, des grecs, des turcs, des anglais, des irlandais, des polonais, des russes, des écossais, des allemands, des belges, des portugais, des italiens, des cubains, des brésiliens, des autrichiens, etc., se rencontrent et fraternisent en ces hospitaliers salons. Nous ne citerons aucun nom, car nous ne pouvons tout citer, et les oubliés nous en voudraient.

A. HAMON.

« ESPÈRE »

Pour l'asservi.

Forgeron des luttes prochaines,
Je peuple mon esprit des chartes de demain,
Et sur le fer je frappe à tour de main,
De grands coups de marteau puissants comme des haines !

A tour de main, sans épuiser mes veines,
Sans jamais m'arrêter, je poursuis mon chemin,
Car je suis le Progrès sans fin,
Qui forge au monde vieux des époques sereines !

Je suis le créateur des sources de la vie,
Je forme la raison sur l'enclume rougie,
Et je donne aux cerveaux le pain de vérité.

Je conduis par la main les peuples sur la route,
D'où s'en vont chaque jour le mensonge et le doute.

La route de demain mène à la liberté !...

JULES MURZI.

LE SOCIALISME EN ANGLETERRE

L'année 1897, l'année du Jubilé de diamant de la Reine Victoria sera rappelée par beaucoup de gens comme l'année du réveil de l'assoupissement intellectuel. Les fêtes du Jubilé ont été si exagérées et les manifestations ont été d'un caractère si débordant, que leur but même a été dépassé.

Les fêtes du Jubilé étaient parfaitement justifiées en rappelant l'attention publique sur la grandeur de l'empire, sur les progrès de l'industrie, l'augmentation de la population et de la richesse, ainsi que sur les forces militaires, surtout de la flotte, et sur le développement des colonies ; mais, lorsque les ouvriers ont été invités à exprimer leurs sentiments de gratitude aux pouvoirs établis pour avoir vécu dans un pays si florissant, y travailler et bien souvent mourir d'inanition, les plus énergiques d'entr'eux commencèrent aussi à regarder le revers de la médaille.

Les socialistes, en effet, n'ont pas manqué de faire remarquer que la proportion de la population, qui ne pouvait se procurer une alimentation suffisante, était trop grande comparativement à ce qu'elle était auparavant, ayant atteint le cinquième de l'ensemble des habitants et qu'à Londres, seulement, il y a un demi-million d'individus qui souffrent de la faim et de ses conséquences funestes, que quatre-vingt mille femmes et deux cents mille enfants s'y trouvent compris et que ce chiffre représente la situation normale de Londres.

Dans certains districts, d'ailleurs, les travailleurs ne gagnent que 17 shillings par semaine et dans les districts ruraux, le salaire ne dépasse pas 12 shillings par semaine. Dans plusieurs districts, il est d'usage que les femmes travaillent pour gagner des salaires supplémentaires à ajouter à celui de leur mari ; les enfants eux-mêmes sont obligés de travailler, et, les salaires de tous les membres de la famille ne suffisent pas, bien souvent, à satisfaire les besoins les plus élémentaires de l'existence.

Cette triste situation est maintenant bien connue, seulement on se demande, par quels moyens on pourra la changer.

Il y a deux forces importantes sur lesquelles on peut compter : l'organisation ouvrière et le socialisme ; c'est à l'aide de ces forces que des grands changements peuvent être attendus dans un avenir prochain.

Les socialistes de la Grande-Bretagne n'ont pas réussi à envoyer, aux dernières élections, aucun de leurs au Parlement, mais à l'heure actuelle, plus de 300 socialistes font partie des assemblées administratives, comme conseillers des comtés, des villes, des paroisses, ou membres des commissions communales de la taxe des pauvres et des conseils scolaires. Les socialistes organisés, appartenant aux différentes fractions, ne doivent pas dépasser, dans la Grande-Bretagne, le chiffre de 39,000, ce qui n'est pas grand'chose, si on le compare avec le mouvement qu'on constate en France, en Allemagne et en Belgique. Cependant, nous nous efforçons de changer cette situation le plus tôt possible et les progrès importants ont été faits; mais, si au point de vue financier nous sommes assez faibles, notre puissance au scrutin est assez considérable.

Pour qu'on puisse se former là-dessus une idée assez exacte, il faudrait entrer dans des détails; mais, dès à présent on peut, en se basant sur des données positives, calculer à 300,000 environ, le nombre des voix qui se porteraient sur les candidats socialistes dans les circonscriptions où la propagande a été assez active, si les élections politiques avaient lieu aujourd'hui.

Mais les dépenses qu'il faut faire dans ce pays, pour soutenir des candidatures politiques, sont si exagérées, s'élevant à 300 livres sterling par candidat, qu'il n'est pas possible au parti socialiste, de présenter des candidatures dans tous les collèges où l'on pourrait réunir un nombre satisfaisant de voix. Cependant on fera tous les efforts nécessaires pour préparer les prochaines élections générales, qui auront lieu seulement en 1900, époque à laquelle nous serons complètement organisés.

Nous espérons qu'aux prochaines élections politiques, les socialistes de la Grande-Bretagne pourront présenter une centaine, au moins, de candidatures et le nombre des voix qu'elles pourront obtenir sera peut-être une fois plus grand que celui qu'on a réuni aux dernières élections générales, qui ont donné aux socialistes 43,000 voix.

Un fait d'un grand intérêt se produit aujourd'hui en Europe, le progrès, c'est-à-dire du mouvement coopératif, dont le succès a été si important et l'extension ininterrompue dans tout le pays de la coopération de production, ont eu pour effet d'amener les commerçants à former, dans toute l'Europe, un syndicat pour combattre la coopération. En conséquence, des patrons ont commencé à renvoyer ceux parmi leurs employés qui se refusaient à sortir des sociétés coopératives, en forçant ainsi les membres des dites sociétés, à soutenir les tendances politiques les plus avancées.

Cette nouvelle situation aura probablement pour résultat d'amener une entente entre les socialistes et les membres des sociétés coopératives, pour présenter des candidatures communes, aussi bien pour les élections politiques que pour les élections administratives, ce qui ne peut que favoriser le mouvement socialiste.

Ainsi, on pourra compter d'ici peu, non seulement sur les éléments de lutte que pourront fournir les organisations ouvrières et les socialistes militants, mais aussi sur une autre puissance politique et morale, appelée à combattre pour l'idéal socialiste, c'est-à-dire le mouvement coopératif. Des lors, les progrès du socialisme seront très rapides, la lutte sera acharnée, beaucoup tomberont, mais le peuple sera sauvé.

TOM MANN.

CATÉGORIES DE L'INDIGENCE

Un rédacteur de journal a fait les recherches qui suivent :

Regardez autour de vous et ne dites plus que la France regorge de ses produits, lorsque, sur 35 millions d'individus, il y a 27 millions de Français qui ne boivent pas de vin.

Il y en a 31 millions qui ne mangent pas de sucre.

Il y en a 20 millions qui ne portent pas de souliers.

Il y en a 31 qui ne mangent pas de viande.

Il y en a 18 qui ne mangent pas de pain de froment.

Enfin, il y a, d'après les statistiques, 4 millions d'individus qui sont en gênes.

MOUVEMENT SOCIALISTE INTERNATIONAL

Pendant la dernière année (1897), le mouvement socialiste, aussi bien dans le domaine économique que dans le domaine politique, s'est accentué dans tous les pays à régime capitaliste. La reprise des affaires commencée en 1894, a continué dans les années suivantes : le commerce international s'en est ressenti d'une manière favorable.

Par suite de l'amélioration générale dans la situation économique de tous les pays industriels, le mouvement socialiste a été aussi plus étendu et plus intense : les grèves ont été plus nombreuses, et ce qui est le plus important, ces grèves ont pris un caractère de plus en plus vaste, embrassant ou toute une industrie ou toute une localité, en prenant ainsi de plus en plus les allures d'une grève générale.

Les grèves d'ailleurs, ne se sont pas seulement produites dans l'industrie, comme il était arrivé le plus souvent jusqu'ici. Les travailleurs agricoles s'y sont aussi engagés. Les classes possédantes en ont été profondément frappées, car si les paysans entrent dans la lutte, en aidant les ouvriers industriels, le régime capitaliste ne saurait résister longtemps aux attaques des forces réunies du prolétariat tout entier. Les grèves des travailleurs agricoles de la Hongrie et de l'Italie, à l'approche de la moisson, ont été un phénomène économique, dont la portée n'échappera à personne, si on réfléchit qu'à l'exception, peut-être, de l'Angleterre, dans tous les autres pays, le mouvement socialiste ne pourrait aboutir, sans l'appui des prolétaires de la campagne.

Dans le domaine politique, le mouvement socialiste a gagné aussi en importance et en intensité. En effet, dans la dernière année, l'enceinte parlementaire a été franchie par les socialistes, en Autriche, en Hollande et en Suède. La présence dans les assemblées législatives, des députés socialistes, même en petit nombre, ne peut qu'avancer la solution du formidable problème que renferme la question sociale, car la lutte est bien plus facile et les résultats plus importants et plus immédiats dans la sphère politique, que dans la sphère économique, si on considère que la concentration du capital, le développement du machinisme et la formation de l'armée de réserve industrielle rendent aux prolétaires, de plus en plus difficile et incertaine, la lutte engagée sur le terrain économique.

Nous allons, maintenant, passer en revue les événements principaux qui caractérisent le mouvement socialiste dans les différents pays industriels et qui indiquent la marche du prolétariat vers son émancipation de l'oppression bourgeoise.

ALLEMAGNE

La situation industrielle de l'Allemagne a été l'année dernière assez satisfaisante, ce qui a favorisé le mouvement ouvrier et l'organisation du prolétariat qui, depuis quelque temps, à la suite de la crise plus ou moins latente qui avait duré jusqu'au commencement de 1895 laissait beaucoup à désirer.

Les grèves ont augmenté en nombre et en importance : la reprise des affaires n'y a pas été étrangère, au contraire. Cependant, il est à remarquer, qu'en raison de la concentration du capital, les grèves ont pris bien souvent un caractère général embrassant toute une industrie ou toute une localité, ce qui en a facilité le succès, les employeurs se trouvant plus embarrassés à remplacer les grévistes et amenés, par conséquent, à capituler.

C'est dans l'industrie textile, la métallurgie, le bâtiment et les mines, que les grèves ont éclaté en plus grand nombre, avec un succès, le plus souvent, favorable aux ouvriers. Les industries qui participent le plus largement à l'exportation, comme l'industrie textile et la métallurgie, ont vu se produire la plupart des grèves, le commerce international de l'Allemagne ayant pris des proportions importantes.

Le phénomène économique le plus considérable qui a eu lieu en Allemagne

a été la grève des ouvriers maritimes de Hambourg, provoquée par la réclamation d'une augmentation de salaires à laquelle les armateurs n'ont pas jugé devoir consentir. Après une lutte de trois mois environ, les grévistes ont dû reprendre le travail à peu près aux anciennes conditions. Le défaut d'organisation et le manque de ressources, sans parler de l'hostilité ouverte que la grève avait rencontrée dans le gouvernement, ont amené les grévistes à capituler.

La grève de Hambourg a été un des plus grands événements dans l'histoire du prolétariat moderne, non seulement par sa durée, mais aussi par son étendue ; elle a montré d'une manière frappante, l'antagonisme irréductible des intérêts du capital et du travail. La solidarité ouvrière internationale a eu aussi l'occasion de s'affirmer d'une façon éclatante.

Cette lutte a eu aussi des conséquences économiques importantes : les pertes des armateurs ont été de 70 millions de francs environ, et si les grévistes ont succombé, ils ont pu se convaincre, pendant la durée du conflit, que la mission sociale de l'Etat n'est qu'un vain mot et que l'émancipation du prolétariat ne peut être que le résultat de ses efforts.

Dans le domaine politique, le parti socialiste a eu des succès nombreux, non seulement dans les élections partielles au Parlement, mais aussi dans les élections aux diètes des différents Etats de l'Empire : même dans les conseils des Communes, les socialistes se trouvent aujourd'hui représentés.

Ainsi attaquées à leur base, les institutions politiques de l'Allemagne ne peuvent que se modifier dans un sens favorable aux revendications du prolétariat, à moins que la marche de l'évolution sociale ne soit arrêtée par la réaction, qui a tenté de porter un coup mortel au mouvement démocratique par le projet de loi en matière d'association, repoussé à une faible majorité par la Diète de Prusse.

Dans le domaine législatif, bien peu a été obtenu, au point de vue des intérêts du prolétariat, ce qui ne doit pas étonner, si on réfléchit que la majorité du Parlement est conservatrice. Le projet de revision de l'assurance contre les accidents, a été appuyé par les socialistes, notamment par rapport à la proposition de continuer le payement des secours aux ouvriers, qui, malgré la guérison, ne peuvent pas se remettre au travail.

Ainsi, dans son ensemble, le mouvement socialiste s'est accentué en Allemagne aussi bien au point de vue politique qu'économique : il n'y a pas de doute que, malgré l'hostilité du gouvernement et les tendances réactionnaires qui se manifestent dans les classes dirigeantes, le socialisme, favorisé par l'évolution économique continuera sa marche, en préparant les conditions d'une organisation sociale plus en harmonie avec les aspirations de l'humanité.

AUTRICHE-HONGRIE

Pendant la dernière année, le mouvement socialiste a obtenu des succès importants, surtout dans le domaine politique. Les socialistes en effet, ont franchi pour la première fois le seuil de l'enceinte parlementaire en Autriche, où ils comptent aujourd'hui 14 députés.

Le programme socialiste renferme les réformes suivantes : Suffrage universel égal et direct pour toutes les élections politiques et administratives ; suppression de la Chambre-Haute ; liberté de la presse ; abolition du timbre des journaux ; suppression de toutes entraves aux droits d'association, de réunion et de coalition ; enseignement neutre, obligatoire et gratuit ; extension de la réglementation du travail aux ouvriers de toutes catégories ; journée de huit heures ; assurance contre les accidents du travail, les maladies et la vieillesse ; suppression de tout impôt indirect ; gratuité de la justice et suppression de l'armée permanente.

Il va sans dire que ce programme ne peut avoir, pour le moment au moins, aucune chance de succès dans le Parlement ; cependant, les députés socialistes y ont déjà commencé leur œuvre d'agitation et de propagande d'autant plus importante, qu'ils peuvent parler au peuple tout entier du haut de la tribune, et donner ainsi à leurs paroles plus d'autorité.

Dans le domaine économique, les grèves ont été nombreuses et étendues,

surtout dans l'industrie textile, les mines et les transports : ce qu'on a remarqué ailleurs, on l'a constaté aussi en Autriche-Hongrie, c'est à dire que les grèves prennent de plus en plus de vastes proportions, de manière à se rapprocher aux grèves générales.

Mais la grève qui a été la plus grandiose, et dont les effets seront ressentis plus tard dans tous le pays de l'Empire, c'est la grève des travailleurs agricoles de la Hongrie au moment de la moisson, quoiqu'elle n'était pas générale, 24,000 travailleurs seulement s'y étant engagés dans différentes localités, néanmoins par la discipline, la solidarité et la conduite que les grévistes ont montrées, il a été constaté que l'organisation des prolétaires de l'agriculture était assez avancée, et que les actes de violence qui avaient autrefois accompagné les mouvements des travailleurs agricoles avaient fait place à des sentiments bien différents, dans lesquels on voyait que les grévistes étaient conscients des droits de leur classe et que dans leur intérêt même, la lutte engagée contre les grands propriétaires devait garder ; le calme et la confiance qui caractérisent les luttes modernes du prolétariat contre les exploiters.

Cette grève a amélioré quelque peu la situation des travailleurs agricoles ; la lutte sera sans doute reprise l'année prochaine dans des conditions meilleures, car l'intervention du gouvernement en faveur des propriétaires, en formant, à cet effet, une armée de réserve de prolétaires agricoles, lui deviendra peut-être assez difficile, en raison de l'étendue que prendra la grève, et plus encore par suite des difficultés que rencontrera le recrutement des paysans slovaques, qui eux aussi, grâce au gouvernement, ont pu assister à une des luttes les plus importantes du prolétariat moderne.

Les tribunaux industriels qui ont été établis en Autriche, paraissent mieux répondre aux intérêts des ouvriers, que les institutions qu'ils ont remplacées. Il en est de même aussi pour la loi réglant les sociétés coopératives, qui, comme en Belgique, peuvent non seulement adoucir quelque peu la charge de l'existence des prolétaires, mais aussi favoriser le mouvement ouvrier en aidant la propagande.

C'est ainsi qu'en Autriche-Hongrie, le prolétariat industriel et agricole a fait un pas en avant dans la voie de son émancipation : les progrès seront encore plus importants à l'avenir, car les droits politiques conquis par les travailleurs seront utilisés pour donner au mouvement socialiste plus de vigueur et d'ensemble, surtout depuis que les paysans eux-mêmes sont venus se grouper autour de son drapeau.

BELGIQUE

La Belgique, est peut-être, le pays de l'Europe continentale, où le mouvement socialiste, sous sa double forme économique et politique est plus accentué. La situation géographique du pays, la paix que lui assure une neutralité garantie par l'Europe, l'esprit d'ordre et d'économie, l'activité et la persévérance du peuple belge, expliquent le développement du capitalisme, la formation et le progrès du prolétariat qui en sont le résultat nécessaire.

Le mouvement économique s'est manifesté par l'organisation des syndicats industriels, des sociétés coopératives, et la lutte contre le capitalisme, surtout dans les charbonnages. Aussi les grèves ont été nombreuses et importantes dans l'industrie textile, la métallurgie et les houillères. Les conditions assez satisfaisantes de l'industrie expliquent l'augmentation du mouvement gréviste, favorisé aussi par la facilité des communications et le peu d'étendue du pays.

Les résultats que la grève a donnés au point de vue politique sont bien connus ; l'exemple de la Belgique a été suivi aussi par le prolétariat d'autres pays, entre autres par celui de l'Autriche, où la menace de la grève générale a forcé la main au gouvernement et a valu à la classe ouvrière le suffrage politique.

Dans le parlement, les députés socialistes se sont efforcés d'arracher au gouvernement quelques concessions, mais n'étant qu'une faible minorité, ils n'ont obtenu que des résultats peu importants. Cependant on a pu faire voter une loi, d'après laquelle dans les adjudications des travaux publics faites par

le gouvernement, on devait insérer dans le cahier des charges une clause obligeant l'adjudicataire à payer aux ouvriers qu'il emploie un salaire minimum. Cette clause a été aussi adoptée par plusieurs conseils des provinces et des communes.

En outre, des ouvriers ont été appelés aux fonctions d'inspecteurs dans les mines, ce qui aura pour effet d'atténuer aussi bien le nombre que l'étendue des accidents qui s'y produisent trop souvent.

Si le mouvement socialiste progresse rapidement en Belgique on le doit aussi à la coopération qu'on a appliquée sur une vaste échelle, et dont les bénéfices profitent d'abord aux travailleurs et ensuite à la propagande. Malgré l'incendie qui a ravagé dernièrement le « Vooruit », la société coopérative la plus importante de la Belgique, la coopération gagne toujours du terrain en Belgique, où les traditions des anciennes villes flamandes et wallonnes sont toujours vivaces, surtout dans les municipalités où les socialistes sont représentés, préparant ainsi les conditions pour l'affranchissement du prolétariat.

ETATS-UNIS

Le mouvement socialiste est encore assez faible aux Etats-Unis : l'étendue du territoire, la population encore clairsemée, la facilité jusqu'à ces derniers temps de trouver du travail et de gagner largement sa vie, étaient des obstacles sérieux à la formation du prolétariat et à son organisation, dans le domaine politique surtout.

Les syndicats professionnels, qui y existent, n'ont qu'une action restreinte; les deux organisations ouvrières les plus importantes, les Chevaliers du travail et la Fédération du travail, n'avaient qu'un but économique, se plaçant dans les luttes politiques à la remorque de l'un ou de l'autre des deux partis bourgeois, qui se contestaient tour à tour le pouvoir.

Cependant à mesure que la concentration du capital progressait, que le développement du machinisme s'accroissait et qu'une armée de réserve industrielle aux proportions formidables allait peu à peu se former et s'accroître, les prolétaires des Etats-Unis commençaient à comprendre, non seulement la nécessité de s'organiser sur une base plus vaste, embrassant toute l'Union américaine, mais aussi de donner au mouvement ouvrier un caractère politique, car dans le domaine professionnel, la lutte contre le capitalisme devenait de jour en jour plus difficile.

C'est ainsi que les anciennes organisations, les Chevaliers du travail et la Fédération du travail, se sont trouvées en dehors du mouvement contemporain, et allaient peu à peu se désagréger, entrant dans une période de décadence, tandis que les nouvelles organisations, l'Alliance socialiste des Etats-Unis et du Canada, et l'Union socialiste, mieux faites pour comprendre les besoins de notre époque, venaient à se constituer en prenant les places des anciennes.

De ces deux organisations, l'une, l'Alliance socialiste, dont le siège central est à New-York, est formée d'éléments la plupart étrangers aux Etats-Unis, tandis que l'autre, l'Union socialiste, dont le centre se trouve à Chicago, se compose presque exclusivement de citoyens originaires du pays.

Toutes les deux ont un programme franchement socialiste, au moins dans ses lignes fondamentales, calqué sur les programmes de l'Europe socialiste, la date de leur constitution, cependant, est encore trop récente pour qu'elles aient pu réaliser les revendications qui caractérisent le mouvement socialiste européen. Mais il n'y a pas de doute, qu'à l'aide de l'expérience, et dirigées comme elles le sont par des hommes de valeur, ces deux organisations ne tarderont pas à justifier l'attente des socialistes.

Le mouvement gréviste n'a pas produit aux Etats-Unis les effets sur lesquels on comptait : l'influence du capitalisme y est devenue prépondérante, non seulement dans la sphère économique, mais encore et surtout dans le domaine législatif et administratif; les Trusts, ou syndicats capitalistes, se sont emparés de presque toutes les branches de l'industrie, et en asservissant les pouvoirs publics à leurs intérêts, ils ont rendu de plus en plus difficile le succès des grèves, d'autant plus que l'armée de réserve peut toujours fournir aux employeurs les forces de travail qui leur sont nécessaires.

C'est dans l'industrie minière que les grèves ont éclaté le plus souvent ; mais, malgré le caractère grandiose qu'elles avaient pris, on les a vues presque toujours échouer, en jetant ainsi le doute et le découragement parmi les prolétaires. Il suffit de rappeler les grèves de Homestead et celle des travailleurs de la voie ferrée, les deux luttes, peut-être, les plus imposantes qu'on a vues aux Etats-Unis, et qui ont complètement échoué, pour se persuader qu'en Amérique surtout, la lutte sur le terrain économique est devenue presque impossible.

Ainsi tout en constatant le réveil du prolétariat américain, nous ne pouvons malheureusement indiquer pour l'année dernière aucun fait qui montre des résultats positifs obtenus, et nous devons, pour le moment au moins, nous borner à enregistrer seulement la formation des deux nouvelles organisations socialistes, qui paraissent appelées à donner au mouvement du prolétariat américain un impulsion plus grande, aussi bien dans le domaine politique que dans le domaine économique.

FRANCE

Le mouvement socialiste en France, aussi bien au point de vue économique que politique, est demeuré à peu près stationnaire pendant l'année dernière. La reprise du travail n'a pas été, en France, aussi accentuée que dans les autres pays industriels, le commerce international paraissant plutôt avoir diminué que progressé, l'exportation des produits industriels, l'importation des matières premières nécessaires à l'industrie ayant quelque peu faibli.

Il n'est pas bien difficile de s'expliquer ce phénomène économique, si on réfléchit que la petite industrie joue encore un rôle important en France, que les produits destinés à l'exportation sont surtout des produits de luxe, et que les charges tributaires assez lourdes ne peuvent qu'exercer, par leur répercussion sur les prix, qu'une influence funeste sur l'ensemble de la production nationale ; ajoutons aussi que le tarif douanier plus élevé, en général, que ceux des autres pays, n'a pas été étranger à la situation de l'industrie française, qui n'est pas aussi favorable qu'elle aurait dû l'être.

Les grèves qui reflètent toujours les conditions du marché du travail, pendant l'année dernière ont quelque peu augmenté pour le nombre, comparativement à l'année précédente, mais le chiffre des grévistes a été à peu près le même, ce qui indique, à ne pas en douter, que leur importance était moindre qu'auparavant et qu'elles se sont produites surtout dans la moyenne industrie. Au contraire, dans les autres pays, les grèves ayant un caractère local, paraissent avoir diminué, ce qui serait d'accord avec la concentration du capital et le progrès du machinisme, qui caractérisent la grande industrie.

L'issue des grèves éclatées en 1896, autant au moins qu'on peut en juger par les données qui ont été publiées, a été, dans l'ensemble, moins favorable aux ouvriers que celles qui se sont produites dans la période triennale antérieure, car les grèves qui ont échoué, on les voit monter de 31 0/0 en 1894 à 35.9 0/0 en 1895 et à 42.6 0/0 en 1896 et, pour l'année courante, le succès des grèves n'a pas été plus satisfaisant pour les travailleurs.

La grève de la Grand'Combe, peut-être la plus importante, n'a pas abouti, et celle des maçons de Lyon est encore ouverte. La plupart des grèves se sont produites dans le bâtiment, l'industrie textile, la métallurgie et les mines ; ce sont des questions de salaires qui les ont provoquées le plus souvent.

Quant à l'organisation du prolétariat, on a constaté que les syndicats agricoles et les syndicats mixtes, les premiers surtout, ont sensiblement augmenté, tandis que les syndicats ouvriers sont demeurés à peu près stationnaires, ce qui prouve encore une fois, que la situation industrielle n'a pas été améliorée.

Dans le domaine politique, il en est à peu près de même ; le terrain conquis a été maintenu, mais on n'est pas allé plus loin. Avec un gouvernement réactionnaire, soutenu par les capitalistes et les possédants il n'en pouvait pas être autrement ; ainsi, aucune loi n'a été votée pouvant satisfaire même les réclamations les plus modestes du prolétariat.

Mais si dans le domaine législatif l'action des socialistes a été à peu près

stérile, on n'en saurait dire autant dans la sphère administrative. Les conseils des communes où les socialistes sont pénétrés, ont pris l'initiative de réformes importantes pour venir en aide aux prolétaires.

Le Conseil municipal de Paris a toujours donné l'exemple : la diminution dans la durée du travail, la fixation d'un salaire minimum pour les ouvriers de la Ville et pour les ouvriers employés par les adjudicataires des travaux publics et, en général, l'amélioration dans les conditions de travail du prolétariat, ont été toujours l'objet de sa sollicitude attentive.

L'Etat, cependant, a empêché le plus souvent le Conseil d'aboutir dans ses efforts, même si les délibérations du Conseil avaient seulement un caractère démocratique et point socialiste, ce qui lui était facile, la Ville de Paris ayant des pouvoirs plus restreints que n'importe quelle commune de France. La crainte d'un mouvement révolutionnaire a fait imposer à la Ville de Paris un régime exceptionnel, qui la condamne à l'impuissance ou à piétiner sur place. Il en sera toujours ainsi, tant que l'Etat sera le représentant des intérêts de la bourgeoisie; dès lors, toute action qui n'est pas conforme aux intérêts des classes dirigeantes, doit être rigoureusement écartée.

Ainsi, le mouvement socialiste trouve, en France, de graves difficultés à se développer dans le domaine administratif; s'il a quelques chances de succès, c'est plutôt sur le terrain politique qu'il pourra les obtenir. C'est ce qu'on paraît avoir compris, car, dans ces derniers temps, des efforts ont été faits pour arriver à une entente entre les différentes fractions du parti socialiste; ces efforts, cependant, jusqu'ici, n'ont pas abouti; tant que l'accord ne sera pas fait, le mouvement socialiste ne pourra exercer qu'une action restreinte sur la marche des affaires du pays, d'autant plus qu'on ne peut pas s'appuyer sur un prolétariat puissamment organisé, la petite industrie ayant encore, en France, une situation prépondérante, à Paris surtout, où elle est encore largement représentée, en y exerçant une grande influence politique et économique.

GRANDE-BRETAGNE

La reprise du travail dans presque toutes les industries, qui date de trois ans environ, a eu pour effet d'accentuer le mouvement socialiste, sous sa double forme économique et politique. L'amélioration dans les conditions du travail a été sensible, au moins dans certaines industries, tandis qu'aux élections parlementaires partielles, qui ont eu lieu dans ces derniers temps, on a vu les prolétaires participer dans une proportion plus considérable qu'autrefois.

Le nombre des grèves a augmenté : les salaires aussi ont monté, le plus souvent, grâce à l'échelle mobile et à l'entente entre les employeurs et les ouvriers, et seulement dans une mesure restreinte au moyen de la grève.

Parmi les grèves qui se sont produites dans le courant de l'année, les plus importantes ont été celles des mécaniciens et des ouvriers travaillant à la construction des navires. La première, éclatée au mois de mars, avait été provoquée par une demande d'augmentation de salaires; l'autre, avait pour but d'obtenir une réduction de la durée du travail en appliquant la journée de huit heures.

La grève éclatée en mars a complètement abouti, les salaires ont été augmentés, les conditions satisfaisantes de l'industrie ayant permis aux employeurs de laisser leurs ouvriers aussi participer aux profits assez considérables que l'on obtenait. L'autre grève, au contraire, déclarée d'abord à Londres, s'est étendue rapidement à tout le pays, les employeurs ayant décidé de renvoyer 25 0/0 des ouvriers organisés de crainte de voir le mouvement gréviste embrasser toute la province.

Il est probable de voir aussi cette grève aboutir, les patrons étant divisés, les uns ayant accepté les réclamations de leurs ouvriers, tandis que les autres les ont repoussées. Les commandes, d'ailleurs, que les industriels ont à exécuter ne permettent pas, en général, aucun délai; les ouvriers non organisés, sur lesquels on avait cru pouvoir compter, ayant fait cause commune avec les grévistes. Enfin, la journée de huit heures, d'après l'expérience qu'on en a faite, paraît encore plus favorable aux intérêts des employeurs qu'à ceux des ouvriers.

Mais si dans le domaine professionnel, le mouvement socialiste s'est accentué, il en a été de même dans le domaine politique. La loi sur la responsabilité des patrons dans les cas d'accidents arrivés pendant le travail, marque un progrès important sur l'état de choses existant. Si, en matière de protection du travail, on ne s'est pas engagé plus avant, il faut l'attribuer à ce que le parti conservateur, aujourd'hui au pouvoir, n'a aucune sollicitude pour les intérêts des travailleurs.

Mais l'événement, peut-être le plus important qui s'est produit dans le mouvement socialiste de l'Angleterre, a été le rapprochement qui a eu lieu entre la fédération socialiste et le parti indépendant du travail, les deux organisations les plus puissantes de la Grande-Bretagne. Ces deux organisations ont été fondées lorsqu'on constata l'impuissance où se trouvaient les syndicats purement professionnels, les Trades Unions, en présence de la concentration du capital et du progrès du machinisme, à lutter avec succès contre le capitalisme, qui disposait du mécanisme législatif et de tous les pouvoirs publics.

Les prolétaires ayant été appelés à la vie politique, et à s'engager ainsi sur le terrain des luttes électorales, on ne pouvait plus, sans trahir la cause du prolétariat, se rattacher, comme on l'avait fait jusqu'alors, à l'un ou à l'autre des deux partis en lutte pour la conquête du pouvoir, mais il fallait constituer un parti nouveau, le parti socialiste. La concentration de toutes les forces ouvrières contre l'exploitation capitaliste, devenait ainsi le but de deux organisations, qui n'ont plus aucune raison d'agir séparément.

En effet, tant que la fédération socialiste et le parti indépendant du travail ne marcheront pas d'un commun accord et la main dans la main, l'action socialiste, dans son ensemble, s'en ressentira toujours d'une manière regrettable; on l'a bien vu aux dernières élections, où le manque d'union a favorisé le succès des candidatures bourgeoises.

Pour remédier à un état de choses si fâcheux, dans la conférence annuelle de la fédération socialiste, il a été décidé de nommer une commission chargée de préparer, d'accord avec les délégués du parti indépendant du Travail, un programme et une base d'actions communs. Il n'y a pas de doute qu'on aboutira, les intérêts vitaux du prolétariat anglais imposant la nécessité d'agir toujours d'un commun accord, à ce moment surtout où la lutte va prendre des proportions plus grandioses en même temps que plus graves.

Ainsi le mouvement socialiste de la Grande-Bretagne a donné des résultats importants et avancé la cause du prolétariat, dans ses efforts pour l'amélioration de sa situation économique et pour préparer les conditions de son émancipation.

ITALIE

C'est surtout sur le terrain politique que le prolétariat de l'Italie a obtenu dans ces derniers temps des résultats considérables. Les élections législatives ont été pour les socialistes un succès éclatant, malgré l'hostilité du gouvernement et malgré la coalition de tous les partis bourgeois contre les candidatures socialistes.

La situation économique du pays, très sombre, les impôts qui vont s'aggravant de jour en jour, les persécutions incessantes dont les socialistes sont l'objet, ont amené au parti des forces nouvelles. Les socialistes et les démocrates, frappés tous les deux par la haine des classes dirigeantes, ont trouvé une base commune d'entente et d'action qui peut se résumer ainsi : réforme du système tributaire ; protection plus efficace et plus étendue du travail ; partage des grandes propriétés ; socialisation des chemins de fer ; suppression de l'armée permanente ; gratuité de l'enseignement, de la justice, etc.

Il y a aujourd'hui à la Chambre, 90 députés environ, socialistes et démocrates, ayant accepté ce programme, qui n'est en somme que le programme minimum du parti socialiste. Jusqu'ici cependant, aucun résultat n'a été obtenu de quelque importance, dans le domaine législatif, la majorité réactionnaire de la Chambre s'étant toujours opposée aux réformes sociales, même les plus modestes, de crainte de favoriser le mouvement socialiste, et en aggravant ainsi la situation économique du pays, qui souffre non seulement

par les charges excessives de l'impôt, mais aussi par la dette hypothécaire, par les exécutions fiscales, le chômage, de plus en plus accentué, et par les difficultés de plus en plus grandes que le prolétariat manuel et intellectuel rencontre à trouver du travail. Cette situation ne peut se prolonger longtemps sans danger.

Quant au mouvement économique, les grèves industrielles ont été en général peu importantes, en raison du peu de développement de l'industrie et des conditions difficiles dans lesquelles se trouve le pays, où l'agriculture joue toujours le premier rôle. C'est en effet dans le domaine agricole que des grèves nombreuses et importantes se sont produites au moment de la moisson.

Malgré l'intervention du gouvernement en faveur des propriétaires, les grèves, grâce à l'entente, la discipline et la solidarité des travailleurs, et grâce aussi à l'appui que leur ont donné les députés socialistes, ont presque toujours abouti : les salaires ont été quelque peu augmentés, la durée du travail diminuée, et les contrats agricoles révisés. Ces résultats ne manqueront pas d'exercer une grande influence sur le prolétariat rural de la péninsule qui, secouant sa torpeur séculaire, entrera de plus en plus dans le mouvement socialiste moderne.

Dans le domaine législatif, ce qu'on a pu obtenir, c'est la réforme de la loi réglant la création des sociétés coopératives de production, d'après laquelle ces sociétés pourront se rendre adjudicataires à des conditions relativement faciles, des travaux publics jusqu'à la concurrence de fr. 100.000.

On n'ignore pas qu'en Italie, le mouvement coopératif est très développé, que les sociétés coopératives y sont nombreuses, et qu'elles ont donné des résultats satisfaisants.

Aussi, de même que dans les autres pays, en Italie aussi, le mouvement socialiste s'est accentué au point de vue politique surtout, malgré les conditions peu favorables dans lesquelles se trouve le pays, de sorte qu'on peut s'attendre à le voir encore progresser à l'avenir, grâce à l'appui surtout que leur a donné le prolétariat agricole.

RUSSIE

Le prolétariat russe commence à secouer sa torpeur : le capitalisme, favorisé par Alexandre III, s'étend et se développe avec rapidité et dans des proportions grandioses. Il suffit de rappeler, à cet effet que, d'après une statistique officielle, la Russie, sans compter la Pologne, possède aujourd'hui 17,665 fabriques, occupant 949,044 ouvriers et 264,030 ouvrières, disposant d'une force motrice importante, fournie par 10,525 machines à vapeur.

La Pologne russe, à elle seule compte, à l'heure actuelle, 2,711 fabriques, où travaillent 133.000 ouvriers ; dans le Caucase, il y a 1,200 établissements industriels, occupant plus de 22,000 ouvriers ; dans la Sibérie et le Turkestan le nombre de fabriques est de 968, employant ensemble environ 20,000 ouvriers.

Cet ensemble de fabriques a un caractère international bien accusé, car ce sont des capitalistes étrangers, la plupart anglais, français, belges et allemands, qui exploitent les industries en Russie. Les actionnaires des sociétés anonymes d'exportation des produits russes sont presque tous de nationalité étrangère.

De même que dans les autres pays, le développement du capitalisme en Russie a eu pour effet de préparer les éléments nécessaires à la formation du prolétariat industriel et à favoriser, dans la suite, le mouvement gréviste, surtout dans la Pologne et dans les gouvernements de Moscou et de Pétersbourg, les plus avancés au point de vue industriel.

Les grèves, provoquées presque toujours par les déplorables conditions de travail, ont amené, la dernière surtout éclatée à Saint-Petersbourg, en raison de la discipline et du calme que les grévistes y ont montrés, le gouvernement à édicter une loi, aux termes de laquelle, la journée de travail qui était auparavant en moyenne de 13 heures ici, ne doit désormais dépasser la durée de onze heures et demie et de dix heures seulement le samedi et la veille des jours de fête ; le travail de nuit ne doit pas se prolonger au-delà de

dix heures ; les heures supplémentaires ne sont permises que dans certaines industries et pourvu que les employeurs et les ouvriers se trouvent d'accord.

Ce succès, dû seulement aux efforts du prolétariat, a une grande importance : c'est le premier pas dans la voie qui doit peu à peu amener l'émancipation du prolétariat, car le retentissement que ces résultats a eu dans toute la Russie, ne permet pas de douter qu'on marchera plus loin sur le terrain des réformes.

L'ouverture des chemins de fer transcaspien et transsibérien, ce dernier encore inachevé, aura pour effet non seulement de favoriser le développement du capitalisme, mais aussi de donner une impulsion nouvelle au mouvement ouvrier, en y ajoutant le prolétariat agricole, car la Russie et la Sibérie se trouvent rapprochées du marché international, qui leur était jusqu'ici presque fermé par suite de la distance qu'on ne pouvait pas franchir sans supporter des frais énormes.

Les blés de la Sibérie ont déjà fait leur apparition sur les marchés de l'Europe ; une société russe et une compagnie anglaise se sont déjà constituées en vue d'en faciliter l'accès au marché international.

Les grèves éclatées à Saint-Petersbourg dans l'été de 1896 et au commencement de l'année courante, ont montré au gouvernement ainsi qu'aux industriels, la nécessité des réformes sociales. Ainsi on constate, du côté de l'initiative privée aussi bien que du côté du gouvernement, des tendances à améliorer peu à peu la situation des travailleurs.

Le développement du capitalisme, les progrès dans l'organisation du prolétariat, les réformes sociales, dont on a signalé le commencement, indiquent que le mouvement ouvrier prendra en Russie, comme dans les autres pays, un caractère politique, et qu'il lui sera possible d'attaquer ensuite l'autocratie et de renverser le régime qui existe aujourd'hui en Russie. Les premières secousses ont déjà forcé le tzarisme à faire des concessions qui n'étaient pas dans sa nature. Le mouvement, à mesure qu'il s'accroîtra, donnera des résultats encore plus favorables et peut-être même décisifs si, comme tout paraît l'indiquer, l'internationalisme des gouvernements et des capitalistes est à bref délai combattu par l'internationalisme des travailleurs ; la lutte entre le capital et le travail aura alors pour théâtre le monde entier.

SUISSE

On n'ignore pas que le mouvement socialiste, surtout sous sa forme politique, est plus faible en Suisse que dans les autres pays à régime capitaliste, ce qui s'explique par la petite propriété et la petite industrie qui y jouent encore un rôle important. Il ne faut, d'ailleurs, pas oublier qu'en Suisse, les réformes démocratiques ont été poussées plus loin que partout ailleurs, ce qui a eu pour effet de ralentir le mouvement socialiste, en affaiblissant les causes qui lui donnaient l'impulsion.

Les grèves, cependant ont été assez nombreuses dans le pays. grèves que la situation industrielle satisfaisante paraît avoir provoquées. En dehors de l'industrie textile et de la métallurgie, qui fournissent aux grèves le contingent le plus important, le bâtiment y a surtout contribué. Les voyageurs et les touristes qui, en si grand nombre visitent la Suisse, expliquent pourquoi le bâtiment est si largement représenté dans les grèves.

Mais la grève la plus importante a été celle des travailleurs du chemin de fer du Nord-Est, déterminée par le mauvais vouloir de la Compagnie à remplir les engagements qu'elle avait pris vis-à-vis de son personnel à l'époque de la grève générale des ouvriers et employés de la voie ferrée, éclatée le 1^{er} mars 1896. Grâce à la neutralité bienveillante du gouvernement, la Compagnie a dû s'exécuter.

C'est aux dernières élections législatives, que le parti socialiste a pu envoyer des représentants à la Chambre des députés, au Conseil National ; mais dans les Conseils des cantons et des communes, les socialistes sont en nombre assez grand. Mais les revendications, ayant un caractère socialiste, n'ont pas été même abordées dans l'enceinte parlementaire, les réformes sociales, au contraire, appuyées aussi par les démocrates, surtout en ce qui concerne la durée du travail dans les fabriques, le travail des femmes et des enfants, l'assu-

rance, etc., ont été l'objet des discussions dans les assemblées cantonales appelées à régler la protection du travail en dehors et comme complément de la loi fédérale sur les fabriques. Il va sans dire, que les délibérations qui ont été votées répondent en principe aux revendications du programme minimum.

A mesure, cependant, que la grande industrie s'établit et s'étend dans la Suisse, en éliminant peu à peu la petite industrie, le prolétariat augmente et s'organise, non pas seulement sur une base économique, mais aussi sur une base politique : la lutte du travail et du capital s'engagera aussi sur ce terrain : dès lors le mouvement socialiste jusqu'ici limité au domaine économique, se développera en prenant des proportions importantes et ne s'arrêtera plus jusqu'au jour où l'affranchissement de la classe ouvrière sera un fait accompli.

LA SPIRALE DU PROGRÈS

La vie sociale a toujours été un combat entre le bien et le mal, entre la réaction et le progrès, entre l'esclavage et la liberté, entre le servage et la propriété ; aujourd'hui nous disons entre le prolétariat et le Capitalisme, entre le Socialisme et l'économie dite politique. Mais l'histoire de la civilisation tout entière vient témoigner en faveur du triomphe plus ou moins lointain de la liberté et de l'égalité, par le solidarisme social ou Socialisme. Et, en effet, qui dit « civilisation » dit « progrès continu », et aujourd'hui le Progrès s'appelle Socialisme.

Certes, la route du Progrès est jonchée de martyrs, et c'est ce qui fait de l'histoire de l'Humanité le plus passionnant des récits ; mais cette route est en spirale, et finalement, dans les luttes entre la réaction et le progrès, c'est le progrès qui, à plus ou moins longue échéance, a toujours réussi à triompher, du moins le progrès tel qu'il était donné de le concevoir aux différents stades de l'Humanité.

L'Humanité suit une spirale qui, tournant toujours sur elle-même, va s'élargissant sans cesse. De nos jours, avec l'élargissement des aspirations sentimentales, des conceptions sociales des idées humanitaires, la spirale du progrès humain ne peut plus évoluer et s'élargir que par le Socialisme. Donc le Socialisme sera.

En Grèce, chaque cité se divisa en deux partis perpétuellement en guerre : le parti aristocratique qui, à l'aide de ses richesses, tendait à absorber le pouvoir par la propriété et la propriété par le pouvoir ; — le parti démocratique ou le peuple qui réclamait sa part de pouvoir et de propriété pour défendre sa liberté.

A Sparte, on fit un partage égal des biens, mais l'on n'abolit ni la propriété individuelle, ni, par conséquent, l'héritage, l'égalité originelle du partage disparut bien vite. Et la constitution de la liberté, n'étant au fond que la constitution de la propriété, la plus nombreuse partie de la société ne tarda pas à être transformée en chose. D'où l'atroce tyrannie qui pesa sur les ilotes.

De même à Athènes, le peuple finit par recevoir du trésor public une subvention qui lui permettait de vaquer aux affaires publiques, mais l'esclavage, plus mitigé qu'à Sparte cependant, n'en était pas moins la base matérielle de la cité, le moyen et la garantie de la liberté de l'homme véritable, du citoyen.

Au surplus, cette institution de l'esclavage n'empêchait nullement les luttes intestines entre citoyens, à cause de l'inégalité des propriétés et des revenus.

L'esclavage mis à part, — à Rome comme à Athènes, l'on voit dès l'origine deux races profondément distinctes, les plébéiens (*gentes minores*) et les patriciens (*gentes majores*), dont les luttes intestines remplissent toute l'histoire de la République romaine. Ce n'est qu'à force de persévérance et d'action politique régulière et continue, que les plébéiens romains conquièrent successivement la participation aux rites sacrés, au commandement militaire et à toutes les magistratures civiles, et revendiquèrent constamment, avec l'éga-

lité religieuse, politique, civile, la liberté et la garantie de la liberté, c'est-à-dire une certaine propriété. Chacun se rappelle les alternatives de succès qu'eurent à Rome la réaction et le progrès.

Un moment, la loi ordonna le partage des terres conquises et fixa des limites à l'étendue des possessions.

Mais la violence, la fraude et l'usure, cortège inévitable de la propriété individuelle, finirent par corrompre la nation entière; et le prolétariat ne vit plus d'autre issue que le césarisme. Par peur de Charvède, il se rua dans la servitude impériale, mais il tomba sur Scylla, où il retrouva déjà installés ses mêmes oppresseurs qui l'avaient devancé.

Vint ensuite l'invasion des barbares et l'asservissement de la population conquise. — Les peuples conquérants se convertirent à la foi chrétienne, mais l'Eglise ne pouvant, ni leur donner un droit politique, un droit social qu'elle ne possédait pas, — ni substituer à l'organisation du travail fondé sur l'esclavage désormais aboli, une autre organisation, — le servage remplaça avantagusement l'esclavage.

Le serf était moins l'esclave de l'homme que de la terre; il y avait dans cet état de soumission et de redevance partielles au seigneur, un commencement de propriété et par conséquent de liberté.

Grâce à l'instinctif besoin de progrès, plus fort que tous les obstacles, et sous l'impulsion de la Renaissance, puis de la découverte de l'imprimerie et du Nouveau-Monde, un mouvement d'affranchissement se produisit, rapide chez les artisans, très lent chez les paysans. Ainsi naquit le salaire qui, peu à peu substitué au servage, devint la base d'une constitution nouvelle du travail.

Le salaire dépendant de ceux qui achètent le travail, quelques-uns réussirent à échapper à cette dépendance et à acquérir les conditions de fait ou matérielle de la liberté, c'est-à-dire un fonds individuel de propriété. De là l'origine de la Bourgeoisie ou Tiers-Etat, qui trouva la garantie politique indispensable à sa sécurité dans l'établissement des communes, dont l'institution est une des principales phases du développement de la liberté et du progrès de la civilisation.

Cependant, s'il n'y eut plus d'esclaves dans la commune du Moyen-Age, comme dans la Cité antique, il y eut encore des plébéiens, des prolétaires, le peuple, la plèbe; — et au-dessus une aristocratie bourgeoise, chaque jour accrue par ceux qui étaient parvenus à se créer une propriété, complètement de la liberté et sa garantie première. — Enfin, après les jacqueries, lorsque la noblesse, encore investie de privilèges, fut privée de puissance politique, le même flot du progrès qui avait apporté les Communes et les Corporations, les remporta (pour les transformer) dans la tourmente révolutionnaire, qui fit disparaître toutes les prérogatives.

Le Droit humain réapparut triomphant, et dans le premier enthousiasme, les organisateurs de la Révolution française espéraient fonder la législation complète de l'humanité.

On sait ce qu'il advint.... Les mœurs s'adoucirent, l'arbitraire rencontra des obstacles plus puissants; la justice, moins partielle, prit une forme plus régulière; la faiblesse fut mieux protégée; par l'effet même de l'affranchissement du travail et par l'extension de la propriété, et l'énorme essor de l'industrie, la richesse s'accrut, et aussi le nombre des riches. Pourtant une sève plus abondante de liberté circula dans le corps social.

Cependant la Révolution n'ayant pas été intégrale, l'Humanité n'ayant pas encore acquis la pleine conscience des nécessités collectivistes, — l'institution politique du cens vint affirmer et souligner ce fait économique, que la Révolution française n'avait pas fait disparaître, à savoir la domination des possédants.

La plèbe avait aidé la bourgeoisie à faire sa révolution; un grand progrès avait été accompli; mais, en échange de ses services contre la réaction, la plèbe n'avait reçu que le droit personnel, la condition morale de la liberté. Même le droit au suffrage lui manquait; et partant, l'admission à toutes les carrières. Il fallut, après l'émeute avortée de 1830, la révolution de 1848, pour lui donner cette garantie politique de sa liberté métaphysique.

Quant à la condition matérielle de la liberté pratique, à savoir la propriété

des fruits de son travail, le peuple l'attend encore. Car la Révolution de 1870, n'ayant pas été complétée par le triomphe de la Commune, n'a pu que garantir plus encore la condition morale de la liberté, par l'instauration de l'insuffisante instruction primaire, gratuite, laïque et obligatoire, et par de timides essais de garantisme social, dont aucun ne peut aboutir à supprimer la misère involontaire, et l'asservissement d'une classe à une autre.

Le progrès qui, pour l'homme, a sa racine dans la personnalité, est le progrès de la personnalité même, ou de la liberté. Et l'histoire de la civilisation n'est à tout prendre, que l'histoire des conquêtes de l'esprit de liberté, le tableau de ses réalisations progressives.

Aujourd'hui, les conditions morales et juridiques de la liberté sont acquises et reconnues, mais non pas ses conditions économiques. Le droit pur est toujours étouffé sous la domination de la force égoïste. Les victoires nouvelles remportées par la Science sur la Nature, au lieu de tourner au bénéfice de l'Humanité, n'ont eu pour effet que d'aggraver ses maux, parce que ces victoires ne sont pas profitables à tous, — parce qu'entre le droit reconnu et l'ordre pratique effectif, il y a un abîme. — parce que le peuple continue à végéter, asservi et souffrant, sous la dure dépendance de ceux entre les mains desquels sont concentrés la richesse et le pouvoir, — parce que l'asservissement des travailleurs aux acheteurs de travail, constitue une prolongation de ce servage pour l'abolition duquel ont dû combattre les révolutionnaires 89, de 93, de 1848 et de 1871, — parce qu'il subsiste toujours, plus ou moins raréfié selon l'échelle sociale, — un esclavage économique.

L'on répète souvent que l'esclavage domine l'antiquité, le servage le Moyen-Age, et le salariat la société contemporaine, — et que le salariat disparaîtra comme ont disparu l'esclavage et le servage. Cette vue est absolument juste mais incomplète.

Oui, le salariat disparaîtrait grâce au collectivisme qui, loin d'être la négation des principes de la Révolution française n'en est, au contraire, que la consécration, le *substratum* essentiel à la mise en pratique de la trilogie révolutionnaire : Liberté, Egalité, Fraternité.

Pour achever de s'affranchir, et parvenir au règne de la sécurité égalitaire et de la justice solidaire, que manquerait-il donc encore au peuple enfin libéré par la double action politique et économique, par l'instauration d'un régime collectiviste ? Il lui manquerait la résultante des constants efforts du Syndicat et de la Commune, ces deux éléments alvéolaires de la grande ruche socialiste en voie de formation, — à savoir : la réalisation de l'entière liberté fondée sur l'égalité de nature, c'est-à-dire d'une organisation où tout le monde serait propriétaire, problème dont l'unique solution est l'établissement d'une organisation communiste où nul ne sera propriétaire.

Partout et toujours, l'égalité et la liberté eurent la propriété pour expression et pour but. Et c'est vers cette conquête de la propriété commune, base de la liberté intégrale, que l'on peut pour ainsi dire suivre de l'œil la marche, en spirale, de l'allranchissement progressif des masses opprimées.

Le Communisme, voilà la vérité, dont l'évidence est destinée à frapper de plus en plus les esprits consciencieux. — Le Communisme, voilà, sans que l'Humanité s'en rendit très bien compte, l'étoile lumineuse qui n'a pas cessé de la guider dans sa marche en avant, à travers toutes les embûches de l'esprit d'égoïsme et de réaction.

C'est outrager le bon sens de soutenir que les révolutions successives de ce siècle ont été faites uniquement pour changer le personnel gouvernemental, et non pas pour procurer au peuple plus de bien-être, plus d'égalité, plus de liberté, plus de justice. Et il serait inconcevable que, compris ou incompris, conscient ou inconscient, le Socialisme ne soit pas devenu et ne reste pas, inébranlable, la nouvelle foi populaire.

Le Socialisme sera, parce qu'il devient, — parce qu'il est le produit de la révolution connexe de la Pensée et du procès économique, parce qu'il est la résultante de tous les mouvements émancipateurs de l'Humanité.

ADRIEN VEBER.



Enfin la République réalise son idéal... kikiriki!...



LE PRÉSIDENT. — Allons, vite enfants, que l'on décore, que l'on sorte les tapis, les fleurs, mais que l'on se hâte avant tout de faire disparaître tous ces emblèmes et ces inscriptions compromettantes — le Tzar vient.



Donner et ses chefs... dont il aurait reçu l'approbation.

Comédie politique de 1897 (FRANCE)



La première charrette : Naquet cou-
tant après la voiture devant le mener à Mazas.



Toujours la première charrette :
le coquin Arton devenu le grand justicier de la
République.



Le député musulman : « Pas plus cabotin que vous, chers compatriotes!... Ne portez-vous
pas chacun le déguisement de votre emploi! »



La Mil-Carême. — Char de la Diplomatie :
le dindon qui se fourre des plumes de paon dans le
derrière.



La mévente du porc

Comédie politique de 1897 (FRANCE)

Ira-t-il en Russie ?



HANOIAUX : « Un, deux, trois... Vous ferez un voyage sur mer!... Un, deux, trois... Pour un pays où vous recevrez beaucoup d'honneur et de gloire!... Un, deux, trois... Ça finira par une demande d'argent.



Préparatifs de départ

L'ITINÉRAIRE

PAR GARAN D'ÂCHE



Félix Faure, devant le *Globe*, cherche un moyen pour éviter la rencontre de l'empereur Guillaume pendant son voyage en Russie. Nous donnons en tout petits caractères le texte, des plus spirituels, qui accompagne le dessin désopilant.



Traité de votre déshonre
De nosseux Parvanes,
Félicitez dit : « Emore »
« Ça, alors, je m'en vas »

« Mon sort n'est plus sinistre,
Car la Constitution
Devient un idéal
C'est une pure infection »



Voyez qui s'avance
Seul avec Montarret,
Au pas - de la grande
Éternel un jetté »

« La Loi et Anglettes,
Il est tout de suite
Qu'il indigne la Justice,
Sans m'en le faire espère »



En Américain, en Suisse,
D'un formidabile zéou
Il se prendre la tête
Ne l'émoussé Pétissou »

La fin de son règne
Par cet exploit de sport
C'est : « Ça s'écrit »
« L'athlète est vraiment fort »



En l'été et de ses glaces,
L'ombé des Nautiles,
Son balon-avec, gréer,
Franchit tous les dangers »

En un moment cet écu,
Il dit : « Meigé Nansen,
« Ce Pôle très arctique
« Est un pays marin »



« Toujours bon de Michou,
« Echappé au régime,
« Il part pour la Chine,
« Qu'est ce train de Toulon »

« Montarret, c'est un colosse,
« C'est il, enroulé,
« C'est de ne voir personne
« Qui n'oseille à Doumer il »



« Visant le Turque,
« Il est des Arméniens
« Qu'on mettrait en bouillie
« Au cr. « China » de Chrétiens »

« Ah ! dit-il, c'est le Prince
« D'écouter ce Pacha
« Ça s'écrit ce qu'on suppose,
« L'Arab, ça n'est pas il »



« Sur un lit de la Libérine,
« En l'usage, gélouant,
« Il est beaucoup de pouce
« À jampier ce carrou »

« C'est l'histoire coaque,
« D'écouter ce Pacha
« Me félicité la cavalerie
« D'écouter ce carrou »



« Quand il revient ce France,
« Tout était bien changé
« D'écouter ce Pacha
« Avant de déchoir »

« C'est un spectacle moderne
« En descendant d'écouter,
« Faut-il un peu minutes
« Prises par l'Auton »

Voyage autour du monde de notre bon président

Comédie politique de 1897 (ALLEMAGNE)



Le nouveau canon allemand

LE FRANÇAIS : « Dis-donc, choucrouttmann, j'étais que tu devais attendre que je commence pour fabriquer de nouveaux canons ? »
 — « Oh ! che fabrique pas... Che brébare seulement quelques bédides éjandillons. »



« — Nous autres, allemands, ne craignons que Dieu. » Mais, hélas ! voilà quel aspect a le bon Dieu des Germains !



— « Michel, Michel, ne trouves-tu pas que tu en as déjà assez des bruits de ton passé, de tes fêtes commémoratives et de tes solennités patriotiques ? N'entends-tu pas que la voix de la civilisation t'appelle ailleurs ?... »



Les Tchèques, les Polonais, les Slovaques et le parti conservateur autrichien sont enfin arrivés à jeter par terre la trop encombrante dame allemande qui faisait tant souffrir ses voisins dans le pays des Habsbourg.

Comédie politique de 1897 (ANGLETERRE)

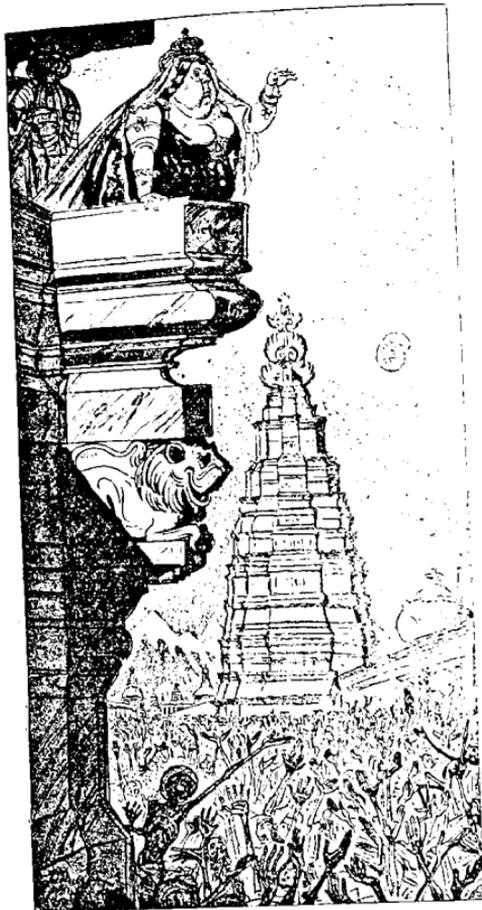


Lord Salisbury essaie d'hypnotiser la Reine et de lui persuader dans son sommeil que tout n'est pas encore perdu.

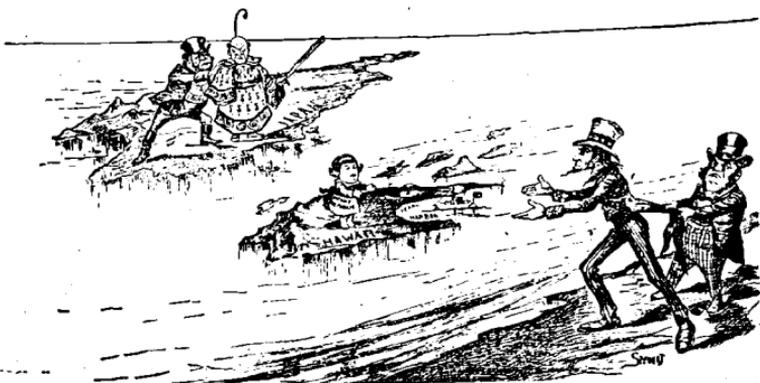


La reine Victoria va déposer une couronne mortuaire sur le tombeau des appétits anglais au Transvaal.

Comédie politique de 1897 (ANGLETERRE)



La gracieuse et généreuse reine Victoria donne 500 livres sterling à tous ces malheureux.



Les Hawaïens crient au secours, et John Bull aura beau être avec les Japonais, le frère Jonathan accourra au sauvetage quand même.

Comédie politique de 1897 (ANGLETERRE)



John Bull aux peuples d'Asie : « Sauvegardez vos intérêts sacrés ou plutôt ceux de mon coton et de mon osium et ne vous laissez pas envahir par les Russes ! »



En vain les cris de la Grâce retentissent à Londres, John Bull est tout entier à son jeu de cricket !

Comédie politique de 1897 (AUTRICHE)



Le Comte Badeni, le Premier Autrichien, et le Parlement de son pays. Il ne fait que lui chanter la douce chanson :
 « Dors, dors, chéri...
 Et qu'on ne t'entende plus ! »
 et le fait enlever comme on enlève un enfant par trop criard.
 (Allusion à la dissolution du parlement autrichien).



La fiancée des Peuples

Les petites peuplades slaves qui sont sous la domination de l'Autriche se mettent d'accord et travaillent à leur affranchissement. Réunies devant la maison qui abrite le Premier Autrichien, le comte Badeni, elles lui demandent de leur remettre la fiancée chérie : la Liberté !



Comme ils font semblant de vouloir se faire du mal ! (Allusion aux sympathies intimes qui semblent lier le Premier Autrichien (le comte Badeni) et le chef des antisémites (Lucger)).



Le Tchèque, jadis repoussé et méprisé en Autriche, se voit à présent prodiguer des preuves d'amour ardent des libéraux et des nationaux allemands.



Le gouvernement autrichien menace de s'attaquer au grand capital (par l'impôt sur la bourse).

Comédie politique de 1897 (GRÈCE)



LE GREC AU BOER : « Fie-toi donc à l'amitié des diplomates!... Ne vois-tu pas comme ils m'ont arrangé.



Les Puissances s'efforcent de tirer de la Grèce une indemnité de guerre.



La Grèce aura de nouvelles ruines à montrer aux touristes de demain.



La statue non achevée d'Hermès portant un agneau, vient d'être complétée par un artiste ingénieux qui en a fait le généralissime grec, le diadochos Constantin, se sauvant à toutes jambes.

Comédie politique de 1897 (ITALIE)



Les représentants de la morale publique s'entendent comme deux chiens en fureur. Au lieu d'offrir les menottes à son copain Crispi, Rudini lui donne une bonne poignée de mains.



Le triomphe socialiste et les grands augures de la politique italienne.



Les Italiens en Afrique. — On a beaucoup crié : les Italiens sont allés en Afrique, y iront et y resteront.

Comédie politique de 1897 (TURQUIE)



Abdul-Hamid (Dessin de J. Veber)



Le soutien du Sultan



Le Turc : — « Ce sont les Crétois qui nous massacrent!... »
— « Ils n'ont fait que prendre des leçons chez vous. »

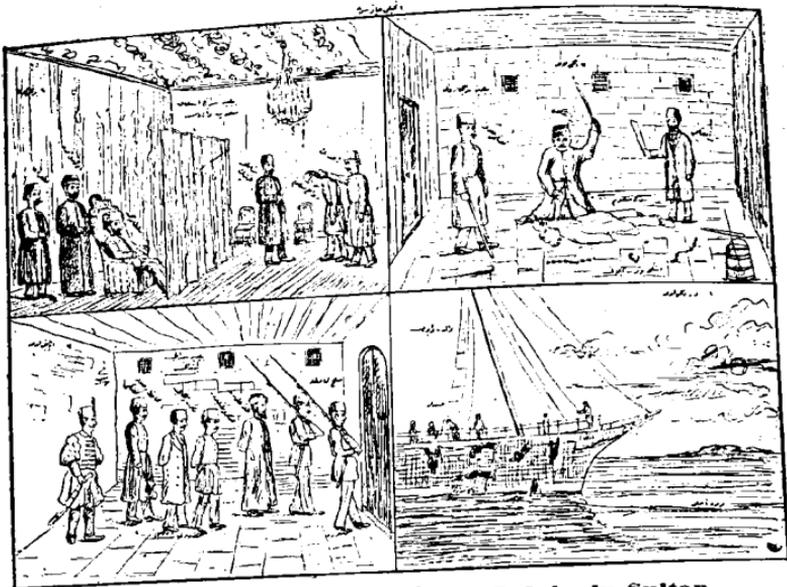


Les Hellènes avaient contre eux tout le concert européen avec sa cacophonie déchirante et humiliante, tous les Prussiens de la diplomatie, et ils ont voulu lutter contre tout le monde.

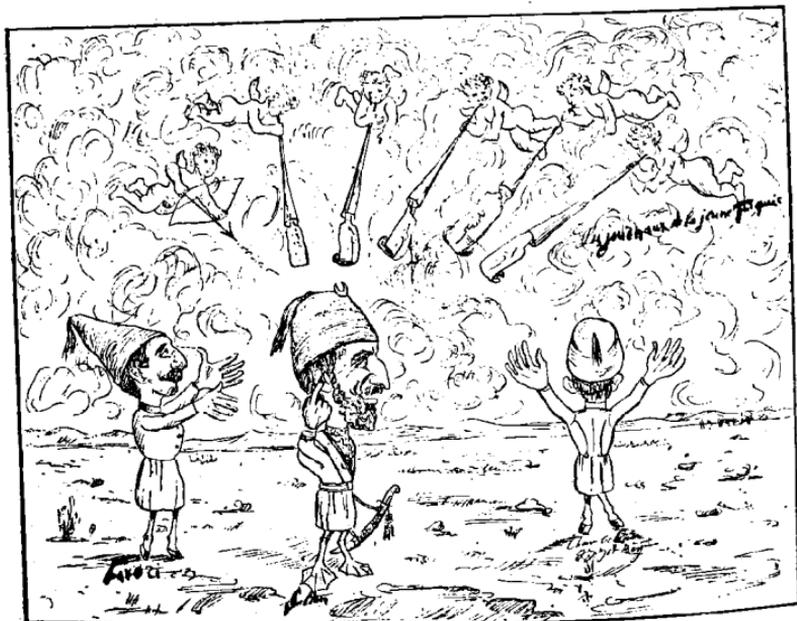


Le Turc : — « Quel malheur!... Si ce n'est... Grec était au moins Français, j'aurais à l'heure qu'il est bel et bien cinq milliards. »

Comédie politique de 1897 (TURQUIE)



Les jeunes Turcs torturés au Palais du Sultan

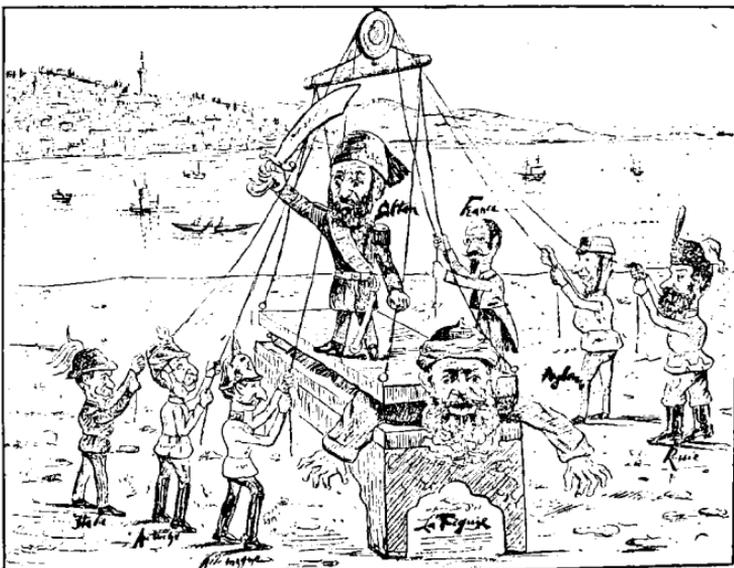


Les Anges (les journaux de la Jeune Turquie qui se publient à Paris, à Londres, à Genève) réclament à hauts cris la Liberté et la Constitution... Le Sultan se bouche les oreilles pour ne rien entendre.

Comédie politique de 1897 (TURQUIE)



Le Sultan se jette avec la Turquie au sein de la Russie, et l'Allemagne accourt pour l'en empêcher.



Ah! si les puissances voulaient enlever le Sultan pour le plus grand bonheur de la Turquie!



CES BONS SPECTATEURS : « Et surtout ne les laissons pas se faire trop de mal, pour qu'ils puissent servir une autre fois. »



Manille aux enchères

Le plus grec n'est pas celui qu'on pense.
(Caricature de Pôpin).



L'harmonie européenne

GUILLAUME II : « Une, deux, trois !... C'est pour la paix, dit-il, que je travaille !... »



Le Songe d'une Nuit d'été (III, I). — LE CONCERT EUROPÉEN : « Mes jolies dames (la Grèce et la Crète) ne craignez rien, ne tremblez pas... Si vous vous imaginez que je viens ici en lion, vous vous trompez... Ne suis-je donc pas un homme comme les autres ? »

Comédie politique de 1897 (CONCERT EUROPÉEN)



La Question Crétoise

LE CONCERT EUROPÉEN : « Non, mon petit Abdul-Hamid, on ne te coupera pas la Crète! »



Et, puisque on veut la paix, allons donc taper sur le petit faible (la Grèce)... C'est encore le moyen le plus sûr pour arriver à nos fins!



Le Musée des Souverains (par Bobb)
Le Sultan Abdul-Hamid, dit le Victorieux.

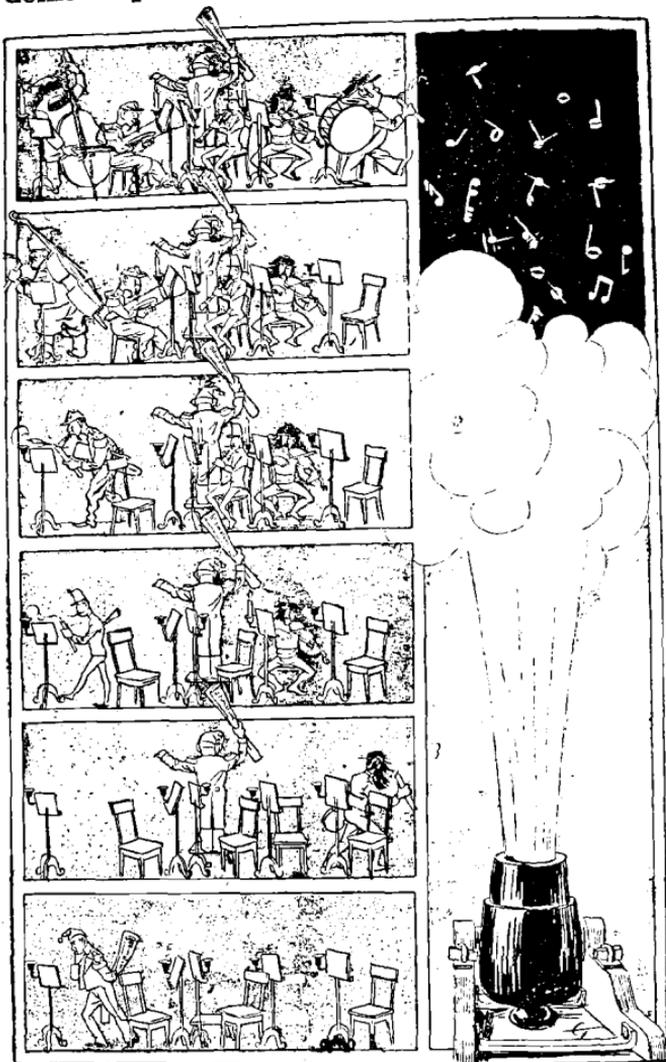


Voilà de quoi a accouché la poule européenne.
(Le concert des puissances n'a fait que nous mettre sur le dos la question crétoise.)



Divertissement oriental : La Poussee

Comédie politique de 1897 (CONCERT EUROPÉEN)



La sérénade européenne ou comment un concert finit faute d'exécutants; ceux-ci s'en vont, cédant la place au feu qui fait sauter en l'air leur musique et met fin à leur harmonie diabolique. f



LE CHŒUR DES PUISSANCES : « N'arriverons-nous donc jamais à manger de la Turquie? ».

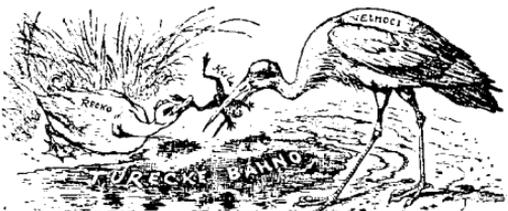
Comédie politique de 1897 (CONCERT EUROPÉEN)



Le joli concert européen!... Quelle harmonie et surtout quelle confiance mutuelle!



Paix! paix! paix!..... — Ah! les drol's de gardiens de la paix!



Triste destinée
Malheur à la grenouille qui se trouve entre le canard et la cigogne.



Le cadavre récalcitrant (le Sultan) en proie à un appétit féroce, voudrait s'approprier la Crée que les puissances européennes s'efforcent de lui arracher.



Marianne a trouvé son clou pour l'exposition de 1900; elle montrera tout simplement son cher Ménélik approvoisé.



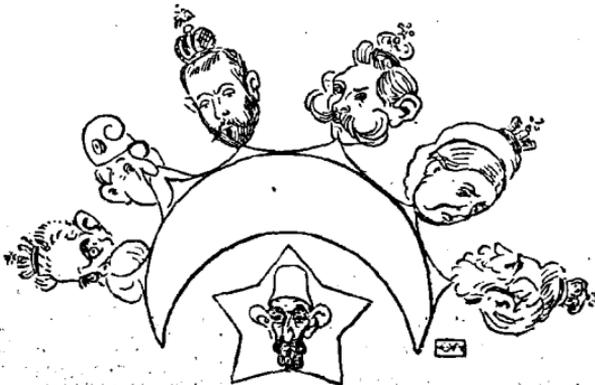
« Enfin, la pierre m'est tombée du cœur (il s'agit de la belle colonie Erythrée) et à présent je peux jouir de la paix à mon aise... »



La finance internationale jubile devant la victoire turque : le Sultan piétinera la Grèce, et le banquier, ce roi moderne, les piétinera tous les deux à son tour.



— Bravo Gallieni!...
Eve-Ranivolo et Adam-Anglican, chassés au Paradis malgache!





Comme le Sphinx égyptien rirait s'il pouvait voir les tendresses anglo-françaises!

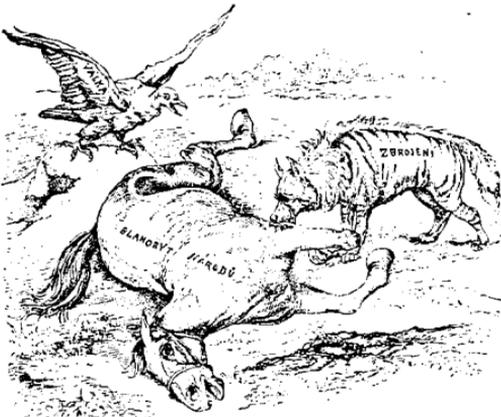


Pauvre vieille Europe!... au train dont vont les choses, tu ne verras sans doute jamais la fin de la question d'Orient.

Comédie politique de 1897 (DIVERS)



Canovas bouillant avant d'être arrivé au pouvoir, et Canovas une fois ministre devant l'insurrection de Cuba.



Ce qu'est devenu le bien-être populaire
(Ce dessin représente le peuple en cheval crevé et autour de lui armement général en loup, et la guerre qui s'en suivra en corau.)



M. Krüger se moque bel et bien de la fameuse Convention qui ne lie en somme que l'Angleterre.]



La dame africaine offre des preuves de sa reconnaissance à ses protecteurs et civilisateurs.

Comédie politique de 1897 (DIVERS)



John Bull, impassible au milieu de la danse macabre des affamés des Indes, cède volontiers la place à la Russie pour la distribution des secours.

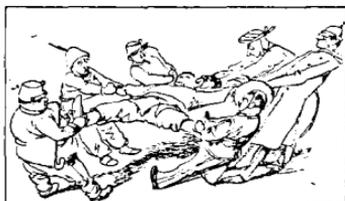


La peste et le choléra s'en vont faire leur voyage de noces à travers l'Europe.



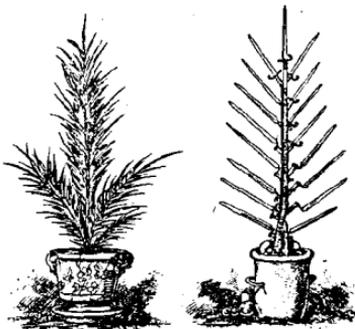
La famine dans l'Inde

JOHN BULL : « Payez d'abord impôts à moi, avant de songer à boulotter.... »



Nouveau Sport Diplomatique

— A qui le bon Mouraviéff ?



La plante de la paix

Jadis et aujourd'hui

Les gravures que nous donnons ici sous la rubrique « CRÈTE » sont tirées du livre « *La Crète devant l'Image* », de notre ami, l'éminent écrivain, JOHN GRAND-CARTERET qui a réuni dans ce volume toutes — ou presque toutes — les images des journaux satiriques de l'Univers parues au sujet de la malheureuse île de Candie qui se débat encore, en par-sanglante, contre la tyrannie abominable et avilissante du sultan. On est heureux, en parcourant « *La Crète devant l'Image* » de constater que, si les gouvernants ont été abjects à l'encontre de la Crète et de la Grèce en prenant fait et cause pour le monstre hideux, le sultan Abdul-Hamid, l'opinion publique, manifestée par l'image dans tous les pays du monde, a été au contraire tout à fait favorable à ces deux valeureuses sacrifiées. Les gouvernants européens, les diplomates et les capitalistes qui ont eu un rôle si hideux dans ce crime de lèse-humanité ont été flétris — comme ils le méritent — avec un accord parfait.

JOHN GRAND-CARTERET

La Crète devant l'Image



Comédie politique de 1897 (CRÈTE)



— Ah ça, est-ce que vous n'allez pas vous tenir tranquilles, maintenant que vous avez un roi ? J'ai bien autre chose à faire que de m'occuper de vos petites affaires, petits méchants.
 (Composition de DARJOU). Le Charivari, 28 juillet 1863.

En 1863, comme en 1866, comme en 1894, comme en 1897, le langage [de l'Europe vis-à-vis de la Grèce fut donc toujours identique : « Tenez-vous tranquille, laissez-nous tranquille, vous avez un roi, que faut-il de plus à votre bonheur ? »

J. G. C.



Sur une main pas très ferme.



La Grèce contre le monde.



Tendre sollicitude

DAME EUROPE (à la petite Crète) : — « Ne pleure pas, ma chérie, j'ai demandé à ce gentil gendarme turc de rester pour prendre soin de toi. »



Les Protectors
(Composition de Hermann Paul)

Les grandes Compagnies des Chemins de fer

Il est curieux de voir comment on a créé en France, avec l'argent des contribuables, la féodalité d'argent qui opprime et ruine notre pays. Nul exemple n'est, à cet égard, plus curieux que celui des Grandes Compagnies des chemins de fer.

Les gens naïfs s'imaginent que si nos grands réseaux de voies ferrées sont au pouvoir d'une poignée de gens de haute Banque, c'est parce que l'Etat s'est servi de leur crédit pour les construire. Rien n'est plus faux. Ce sont les gens de haute Banque, au contraire, qui se sont servis tout le temps du crédit de l'Etat pour constituer les Grandes Compagnies, placées entre leurs mains.

C'est sous Louis-Philippe qu'on a songé à doter le pays de ses grandes lignes. Il existait à peine quelques kilomètres sous la Restauration. Malgré les avis prophétiques de Lamartine, le régime de juillet s'obstina à « concéder » à l'industrie privée les lignes qu'il projetait. Des comités financiers se créèrent pour construire et exploiter les railways les plus importants. Il leur fut impossible de réunir le capital nécessaire : le public n'avait pas confiance dans ces entreprises nouvelles. Et la plupart des Sociétés durent renoncer à leurs concessions.

C'est alors qu'on imagina la garantie d'intérêt et l'on inscrivit dans les contrats que si les rentes des chemins de fer ne suffisaient pas pour fournir l'intérêt des sommes versées par les actionnaires, l'Etat lui fournirait le complément avec l'argent des contribuables. Ainsi les titres des chemins de fer devenaient une véritable rente d'Etat. C'est ainsi que les premières Compagnies arrivèrent à se fonder.

Fournir les fonds et se charger de les rémunérer, cela se ressemble fort. C'est donc, on peut le dire, avec le crédit de l'Etat et l'argent des contribuables que les Compagnies se sont fondées. Mais cela ne suffit point encore. Et comme on ne pouvait pas arriver à établir certaines lignes, que fit l'Etat ? Il les établit lui-même à ses frais ; prenant tout le travail de réunir les capitaux, tous les risques de la construction, toutes les difficultés et toutes les incertitudes des débuts. C'est ce qui eut lieu notamment pour les lignes les plus riches peut-être de l'Europe continentale, les lignes du Nord (14 0/0 de dividende). Il paraît que les Rothschild eux-mêmes n'étaient pas en état de trouver le capital nécessaire. L'Etat le fit, mit la voie, posa les rails, etc. Puis quand ce fut terminé, il offrit la ligne à M. de Rothschild au prix coûtant. M. de Rothschild n'avait plus qu'à encaisser les prodigieux bénéfices de l'affaire.

S'il en était ainsi en temps normal, on devine ce qui se passa à la première crise. Après la Révolution de 48, presque toutes les Compagnies de chemins de fer étaient hors d'état de tenir leurs engagements. Qui vint à leur secours ? Toujours l'Etat. Avec quoi ? Toujours avec l'argent des contribuables.

Il racheta les chemins de fer en souffrance : et il fit bien. Il les racheta en les exonérant de toutes sortes ; et il eut tort. Puis, comme la plupart étaient seulement commencés, il en vint à poursuivre la construction des lignes. C'est ainsi qu'il fit pour une bonne part, celle de Paris à Marseille alors divisée entre plusieurs Compagnies. Or, on sait que cette ligne est la plus riche avec le réseau du Nord. Les plus grands dividendes des Grandes Compagnies sont donc touchés sur des lignes que l'Etat a été obligé de construire à ses frais.

Mais sitôt que la confiance fut revenue, on se hâta de livrer de nou-

veau à des Sociétés de financiers, ces chemins de fer dont on avait pris la charge dans des temps difficiles.

Le régime sorti du hideux coup d'Etat de Décembre fut la providence de ces Sociétés. C'est lui qui étendit leur succession à une durée d'un siècle. C'est lui qui en forma six Grandes Compagnies, se partageant toute la France et exerçant une puissance exorbitante. Il semble qu'au moins, à ce moment, les Compagnies auraient pu se suffire à elles-mêmes. Eh bien ! Il n'en fut rien. Ces grands financiers virent une fois de plus que leur crédit était insuffisant :

Ils ne pouvaient pas arriver à placer leurs obligations. Le public était revenu à sa méfiance primitive. Il fallait encore une fois que le Crédit public vint à leur secours, le ministre s'entremet et la Banque de France se chargea d'aider les Compagnies.

Qu'est-ce que la Banque de France ? C'est un établissement qui peut fournir sans peine des centaines de millions, par ce qu'il n'a pour cela qu'à imprimer sur des morceaux de papier, « cent francs », « mille francs », L'Etat l'a chargé de battre monnaie — fiduciaire. — Bien C'est donc encore l'Etat qui, avec l'argent de tout le monde (car le Trésor de la Banque n'est pas à elle, mais à ceux qui prennent des billets) tira d'affaires la Haute Banque dans l'embarras.

La Banque prit les titres des Compagnies, et se chargea de les placer. En échange, elle leur avança les sommes nécessaires à la construction des lignes. Avec cet intermédiaire, les obligations ne tardèrent pas à inspirer plus de confiance au public. On sait ce qu'il en est advenu après.

Ainsi voilà comment l'Etat, avec l'argent de la nation, a fait la fortune des Compagnies :

1° Par les garanties d'intérêt, c'est-à-dire en faisant des titres des Compagnies, de vrais titres d'Etat, et en imposant aux contribuables tous les risques de l'exploitation des chemins de fer ;

2° En construisant les lignes à ses frais, quand l'industrie privée se dérobaît, et en les lui donnant quand il n'y a plus qu'à en cueillir les bénéfices ;

3° En reprenant les chemins de fer dans les temps de crise financière, pour les rendre de nouveau sitôt le danger et les difficultés passés :

4° En mettant la Banque de France, c'est-à-dire la monnaie de papier nationale aux mains des Grandes Compagnies pour le placement de leurs titres.

Quand on voit aujourd'hui, les revenus formidables des actions de chemins de fer, et leurs obligations cotées comme la rente même, on est tenté de croire que les Grandes Compagnies ont un crédit puissant qui leur appartient. Le voilà, ce crédit ! Il a été créé tout entier aux frais des contribuables, aux frais des pauvres !

Eh bien ! Quel a été le résultat ?

Les actionnaires des Grandes Compagnies ont fourni avec leurs revenus privés pour la construction et l'exploitation des chemins de fer, un milliard quatre cent soixante-dix millions.

Leurs titres valent aujourd'hui en Bourse 4 milliards 8 ou 900 millions.

C'est-à-dire que leur capital a plus que *triplé*.

Et cela, aux frais des contribuables qui *versent pour combler leurs déficits* 60 ou 80 millions dans certaines années.

Ils touchent un revenu de 153 millions, c'est-à-dire 10 à 11 0/0. *Trois fois plus que la rente.*

Ainsi ont été constituées en grande partie les scandaleuses fortunes de la Haute Banque.

Voilà ce que les Chemins de fer ont rapporté à la richesse. Nulle part,

dans le monde, le capital qui a servi à la construction des voies ferrées n'est rémunéré de la sorte.

En revanche :

Les employés des chemins de fer sont moins payés en France, même qu'en Allemagne, bien qu'en Allemagne la vie soit à meilleur marché.

Les tarifs de chemins de fer sont plus élevés en France que chez nos principaux rivaux, Allemagne, Belgique, Etats-Unis, etc.

Les centres de guerre nécessaires à la défense du pays y sont moins armés que chez nos ennemis éventuels. On sait que nous avons beaucoup moins de matériel de chemins de fer que les Allemands pour porter nos forces sur la frontière, ce qui nous crée un pur danger de défaite au début d'une guerre.

Et voilà ce qu'on appelle « l'industrie privée », la « propriété privée » !

L'Etat prend de l'argent dans le porte-monnaie des petits pour le donner aux gros. C'est toute l'histoire de notre Haute Banque qui n'a fait sa fortune que par des privilèges d'Etat, et la complicité continuelle du pouvoir. Avec cela, on lui donne un pouvoir sans borne sur nos grandes routes, c'est-à-dire sur le commerce et l'industrie.

L'histoire des Grandes Compagnies est une perpétuelle trahison de la France au profit de la plutocratie.

Il faudra bien qu'à la fin, la nation remette la main sur ces grandes routes.

C. PELLETAN.

LA RÉVOLUTION

Egalité religieuse, égalité devant la loi, égalité devant le scrutin, ces trois grands pas en avant de notre espère, sont d'origine, d'essence révolutionnaire. La force seule a pu en faire accoucher ce que l'on appelle aujourd'hui l'ancien régime.

Et il se rencontre des gens pour prétendre qu'il en sera autrement pour l'égalité sociale, autrement dit pour l'attribution à chacun des membres de la Société des mêmes moyens de développement et d'action ! Et comment ! Pourquoi ! A quel titre ?

Parce que, à les entendre, les temps seraient changés ; parce que, si la Révolution a été et a dû être l'instrument de tout progrès dans le passé, l'introduction du suffrage universel, la substitution des voix qui se comptent aux bras qui se heurtent, permet de la reléguer comme une arme inutile au musée des Antiques entre la Durandal de Roland et l'arquebuse à rouet de Catherine de Médicis ; parce qu'enfin, et surtout, nous sommes en République.

La Révolution destituée de sa fonction historique par la République ! Le fusil inutilisé par le bulletin de vote ! Mais, où nos honorables contradicteurs ont-ils pu — en dehors de leurs désirs qui sont les nôtres — puiser une pareille assertion, en contradiction flagrante avec tous les faits connus ?

Que l'on regarde plutôt vers les Etats-Unis et vers la Suisse. Si le suffrage universel a été quelque part à même de donner ce « progrès pacifique », dont l'heure serait enfin venue, c'est assurément dans ces deux pays, où il fonctionne de longue date, dans les meilleures conditions de liberté, et qui sont de vraies Républiques. Eh bien, est-ce pacifiquement, à coups de scrutin, que la Suisse, en 1848, a pu avoir raison du « Clericalisme qui est l'ennemi ? » Est-ce pacifiquement, à coups de scrutin, que les Etats-Unis, en 1863, ont pu, je ne dis pas abolir, mais seulement enrayer l'esclavage noir, l'empêcher de remonter vers le Nord. N'est-ce pas, au contraire, par la force mise au service du droit, révolutionnairement, à coups de canon, dans le sang, que les nègres ont pu, dans l'Amérique du Nord, être arrachés à leur état de bétail et rendus à la qualité d'hommes, et les blancs des cantons helvétiques sauvés de l'ensoutanement catholique romain.

Nous comprenons qu'on le déplore — le déplorant nous-mêmes plus que personne — mais qu'il s'agisse d'organisme social ou d'organisme individuel, qui dit enfantement dit déchirement, *pas de vie nouvelle sans effusion de sang.*

Jules GUESDE.

NOS MORTS

Oh ! morts inconnus ! morts anonymes ! qui avez vécu d'une vie d'humbles combattants ; qui avez succombé et êtes disparus oubliés, sans l'hommage que la foule vous doit, je vous salue !

Cette fois cependant — et ce sera comme votre revanche — je pourrai parler de deux des vôtres ; non pas des inconnus, mais de ceux qui sont restés dans le rang, simples soldats, quoique rudes combattants dans l'armée socialiste révolutionnaire, de ceux qui n'ont pas dû leur popularité à l'honneur d'un mandat !

Chapeau bas devant leur souvenir, à eux l'honneur ; c'est par eux, en tout respect, que je commence cette année ma douloureuse nomenclature des fauchés de la vie !

I

RIMBERT

Qui n'a pas rencontré dans les meetings, dans les syndicats, dans les manifestations, dans les anniversaires socialistes ; partout enfin, car il était toujours au premier rang, ce masque jaune, maigre, osseux, d'où émergeaient deux étincelles noires, c'était Rimbert.

Mobile, nerveux, tenace, aux décisions fermes et promptes ; aux idées justes et bien arrêtées ; sachant ce qu'il voulait et le disant avec facilité ; voilà, en peu de mots, son portrait fidèle !

Il ne tarissait plus quand il nous narrait ses aventures, ses luttes sous l'Empire et surtout ses souvenirs de 71 où, pendant la Commune il occupa les humbles fonctions de Commissaire de Police.

Il meurt en pleine force, laissant pour tout héritage l'exemple de son énergie et de sa foi révolutionnaires.

II

J.-B. PERRIN

Je n'ai connu J.-B. Perrin qu'au retour de Calédonie, vieilli, mais non abattu.

Il fut un des fondateurs du Parti Ouvrier, qu'il servit jusqu'à sa dernière heure, sans défaillance aucune, irréductible dans ses convictions. Il eut une attitude toujours fière et inébranlable à travers les crises que subit notre Parti et cette attitude n'a pas été sans lui valoir l'estime de tous.

La vie, relativement longue de ce soldat des luttes sociales, commença sous l'Empire. En 1870-71, au 31 octobre et au 22 janvier, il était à l'Hôtel de Ville, délégué de la Commune au XIV^e arrondissement, quand l'heure suprême arriva, il fut un des derniers sur les barricades. Arrêté, il fut condamné à la déportation. Envoyé en Nouvelle-Calédonie, il fut interné à l'île des Pins et ne rentra en France qu'avec l'amnistie, et pour recommencer la lutte, suspendue pour lui pendant huit années.

III

LOUIS SAUTUMIER

Un jeune homme qui tombe en pleine force, en pleine maturité de son talent, alors que le Parti Socialiste allait pouvoir compter avec lui un soldat de plus, car jusque là, ce fils de bourgeois, de conversion récente, était encore suspect à certain nombre d'entre nous.

Il y avait deux ans à peine qu'il s'était mis résolument à l'étude des grands problèmes sociaux et n'avait certainement pas encore pu faire ses preuves ni donner des gages au socialisme.

Né à Seignelay, dans l'Yonne, en 1869, avocat, il se fit inscrire tout jeune au barreau, et imprégné d'idées libérales, il exerça son jeune talent oratoire à défendre des causes justes. C'est ainsi qu'il se rapprocha de nous et entra à la rédaction de la *Petite République*. Lors de la vacance produite dans la circonscription de Neuilly-Boulogne par la mort du député radical Lefoullon,

la candidature lui fut offerte; il accepta et, aidé par ses amis et collaborateurs, il fut élu le 9 mars 1896, par 4,255 voix contre 4,148, à M. Rigaud, opportuniste.

Le plus jeune des députés de la Chambre, Sautumier se fit inscrire au groupe Socialiste et fut un de ceux qui signèrent la déclaration de ce groupe, affirmant la nécessité de la transformation de la Propriété capitaliste en propriété sociale et de l'entente internationale des Travailleurs.

Il était allé avec ses collègues socialistes à l'inauguration de la Verrière Ouvrière d'Albi le 25 octobre et avait pris part à la manifestation de Carmaux.

Il se disposait à défendre devant les Tribunaux les ouvriers arrêtés à l'occasion de cette manifestation, quand, pour cause de surmenage, il fut atteint d'un accès de fièvre chaude et tomba d'un troisième étage, cette chute lui donna la mort.

IV

PRUDENT-DERVILLERS

Celui-ci sort du Temple.

Né d'une famille d'ouvriers, il fut ouvrier lui-même. Il naquit dans une petite bourgade de l'Aisne, à Beuvrand en 1849.

Ouvrier tailleur; il avait su, comme Benoit Malon, malgré misères et privations, à force de volonté, prélever sur ses heures de repos assez d'heures pour élever son intelligence et son savoir à un niveau, à une hauteur, qu'envieraient nombre de fils de bourgeois, fruits secs, moisés sur les banquettes des collèges jusqu'à leur majorité.

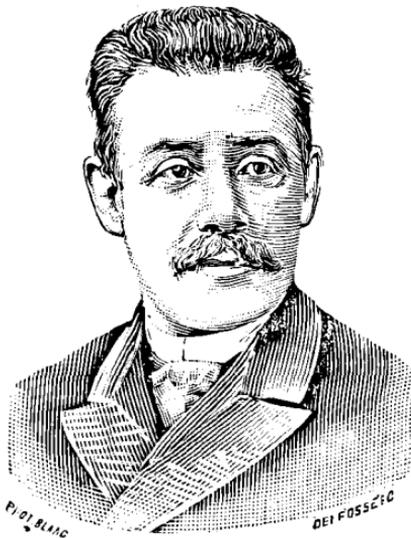
Avant cet âge, Prudent-Dervillers était armé pour la lutte et combattait déjà pour la cause sociale à Paris, avant la constitution du Parti ouvrier. Il en fut un des premiers adhérents et l'un des orateurs et des propagandistes des plus appréciés.

Il collabora au *Proletaire*.

En 1890, aux Elections Municipales de mai, il fut choisi comme Conseiller pour le quartier Cronlebarde, dans le XIII^e arrondissement et réélu en 1893.

Cette même année, aux Elections législatives il fut élu député de la 2^e Circonscription du XIX^e Arrondissement.

Bien qu'il ait, lors de la Scission du Parti Ouvrier, suivi la fraction Bronniste, on peut dire que Prudent-Dervillers restait un Indépendant, partisan de l'Union Socialiste. Il avait su s'attirer les sympathies de tous, et sa mort prématurée laisse un vide qui n'est pas comblé.



PRUDENT-DERVILLERS

V

WILLIAM MORRIS

William Morris, né en 1834 à Walthamstow, était le fils d'un négociant de Londres.

Après ses études au Collège-Université d'Oxford, il étudia l'architecture,

mais l'Art et la Littérature l'absorbaient davantage; il s'y consacra. En 1868, il publia *Le Paradis Perdu* et en 1876 *Sigurd*.

Il y a vingt ans, il vint au Communisme et entra dans le mouvement révolutionnaire.

Riche, il ne se contenta pas d'être le rêveur et le théoricien; il fut l'homme pratique qui créa l'usine modèle de Merton-Abbey, qui fonda le *Kelmscott Press*, publication lue et discutée à l'intérieur comme à l'Étranger, avec son imprimerie spéciale.

Il publia et soutint de ses deniers l'organe de la Ligue Socialiste, le fameux *Communeal*.

Il écrivit ses *Nouvelles de nulle part*, dans lesquelles il iraca, en un rêve, le tableau vivant et coloré de ce que, selon lui, sera Londres en l'an 2000. Il écrivit encore *Pourquoi je suis Communiste* et ses *Chans Socialistes*, parmi lesquels il faut citer : *Tous pour la cause, le Jour vient, le Premier Mai, Pas de Maître, la Voix du Travail, le Toast, la Marche des Travailleurs*, etc.

Quelques lignes d'un de ses ouvrages donneront un aperçu de la netteté de ses idées.

« La nation centralisée fera place à une Fédération de communautés qui mettront toutes les richesses à la disposition de tous et s'en serviront pour satisfaire les besoins de chaque membre en lui demandant seulement de travailler de son mieux, suivant sa capacité à la production de la richesse commune. »

Fabricant de tapisserie, décorateur, dessinateur, imprimeur, conférencier, propagandiste, sociologue, poète, artiste, William Morris fut tout cela, de plus, riche, ce qui ne gâte rien alors qu'on est comme lui bien intentionné. Il était de sa personne ce qu'on appelle un beau gars. Voir le portrait publié l'année dernière par l'*Almanach de la Question sociale*.



WILLIAM MORRIS

Pour compléter ce portrait, empruntons à Léo Mellicet, un membre de la Commune que l'exil fixa à Londres et qui a bien connu William Morris, ces quelques notes : « En voyant sa figure hâlée, sa barbe inculte, ses cheveux épais et drus, ses épaules carrées, son vêtement gros bleu, sa chemise de couleur et son foulard négligemment noné autour de son cou puissant, on l'aurait bien plutôt pris pour le capitaine d'un bateau de grande pêche, que pour l'un des quatre grands poètes dont s'honore l'Angleterre du dix-neuvième siècle.

Et quand, au feu de la discussion, ses yeux, généralement doux, s'animaient et lançaient des éclairs, c'était bien le viking prêt au combat, plutôt que le chantre du Paradis terrestre que l'on avait devant soi.

Chose qui horrifiera les Yves Guyot et autres Leroy-Beaulieu, Morris avait été conduit au Socialisme, au Communisme, s'il vous plaît, par son amour de l'Art et son culte de la liberté individuelle.

Écœuré par la banalité de l'art contemporain, il en avait recherché la cause et l'avait trouvée dans le capitalisme moderne qui étouffe l'art et écrase l'artiste, et son désir d'affranchir la personnalité de l'artiste le conduisit bien vite à l'idée de l'affranchissement du travail humain.

Du jour où cette vérité eut frappé son cerveau, il fut avec nous, non pas platoniquement, mais de toutes les forces de sa puissante nature.

Quoique Morris ait été vivement critiqué par la presse française, nous affirmons que ses travaux de tous genres lui ont créé sur la société anglaise actuelle, une influence qui peut rivaliser avec les Ruskin, les Carlyle, les Tennyson, les Shelley.

VI

AUGUSTE ROGEARD

En décembre 1896 s'éteignait, à la maison Dubois, en une petite chambre, à l'âge de 76 ans, un misérable, un oublié que beaucoup croyaient mort depuis longtemps.

Ce malheureux, ce modeste, n'était rien moins qu'un savant linguiste et historien et l'un des plus courageux lutteurs du temps de l'Empire; c'était l'honnête et désintéressé Auguste Rogeard, le célèbre auteur des « *Propos de Labiénus* », un maigre pamphlet peut-être, mais à coup sûr le chef-d'œuvre le plus admirable, le plus acerbe qui ait été, comme une flèche empoisonnée, lancée aux flancs de César-Auguste-Napoléon.

Né en 1820, élève de l'Ecole normale en 1840, il eut la vie précaire des professeurs de cette époque sans cesse en butte aux vexations du pouvoir; il se mêla au mouvement révolutionnaire de 1848, puis rentra dans l'Université.

Au moment du Coup d'Etat de 1851 il était professeur au Lycée de Pau. Il refusa de prêter serment à l'Empire, fut destitué et vint à Paris où il vécut misérablement de leçons.

Il fut arrêté en 1853 pour manifestation au cours de Nisard, et en 1856 sous la prévention d'affiliation à une société secrète, il fut relâché après trente jours de détention à Mazas.

En 1855 il fonda, avec Charles Longuet, un journal littéraire et philosophique hebdomadaire : *La Rive Gauche*, souvent poursuivi. Cet organe est resté célèbre parmi la jeunesse du quartier Latin. Rogeard y fut chargé, lors de l'apparition de la *Vie de César* par Napoléon III, d'en rendre compte. C'est ainsi qu'il écrivit les *Propos de Labiénus*. En plusieurs articles de satire mordante, il mettait en scène un vieux Romain du nom de Labiénus, républicain irréconciliable, ennemi du despotisme d'Auguste.

Rogeard suppose qu'Auguste a publié ses *Mémoires* et tout en allusions, il choisit dans l'histoire romaine de l'époque d'Auguste, les mots qui peuvent prêter à une double entente: il fallait pour cela un latiniste consommé, sachant par cœur Suétone et Tacite, seul Rogeard le pouvait. On ne s'y trompa point : sous les noms d'Auguste, de Varns, de Licinius, etc., etc., on reconnut Napoléon III, le maréchal Bazaine, le duc de Morny, etc., etc. — Ces articles, réunis en brochure, eurent un retentissement foudroyant, l'Empire était touché. Il le sentit; pamphlet et pamphlétaire furent poursuivis avec acharnement. Rogeard gagna la Belgique; il était temps, il fut condamné par contumace à cinq années de prison.

A la chute de l'Empire il rentra en France. Elu membre de la commune, il déclara que n'ayant obtenu que le huitième des électeurs inscrits, il considérait son élection comme nulle et ne siégea pas à l'Hôtel de Ville. Cependant, ayant signé un appel aux armes, au moment de l'entrée des Versaillais à Paris, il s'évada et gagna la Suisse, puis l'Autriche. Il ne rentra en France qu'après l'amnistie, mais il resta dans l'obscurité, fatigué d'une vie errante, de privations. Ennemi de la réclame, timide, il s'effaça, continua sa vie misérable et solitaire, pauvre, sans demander rien à personne; lui, à qui on devait tant!

Car, il fut un des principaux démolisseurs de l'Empire et le prédécesseur direct de Rochefort, et le nombre de républicains qu'il fit est incalculable.

A l'heure de sa mort, on se souvient cependant de lui et la nouvelle fut envoyée au Conseil municipal pendant une séance. Aussitôt M. Bellan, syndic, proposa d'accorder une concession gratuite pour la tombe du « vieux lutteur qui porta de si rudes coups au Second Empire. »

« Je demande au Conseil, ajouta Lucipia, de faire davantage, en mettant aux frais de la Ville les funérailles de l'honnête homme qui s'en va. »

Ces deux propositions furent adoptées sans discussion, c'est le plus bel éloge qu'on puisse lui faire.

OLIVIER SOUËTRE

Un bien brave citoyen que la maladie avait depuis longtemps éloigné de l'activité de la vie militante.

Vivant retiré, seul, entre sa femme et sa fille, il avait conservé le culte de l'Égalité et la foi révolutionnaire, qui se manifestaient dans ses écrits, lesquels furent publiés dans un grand nombre de revues. En 1896, il réunit en brochure, un certain nombre de poésies sous ce titre : *La Cité de l'Égalité*.

On y trouve *La Marianne de 1885* qui eut un succès énorme dans les fêtes socialistes de cette époque.

L'année dernière, l'almanach de la *Question sociale* publiait un article de lui avec son portrait dû au crayon d'un jeune artiste de talent qui devait, quelques mois plus tard, devenir son gendre.

Salut à toi Souëtre, salut à vous tous, ô morts ! qui avez, chacun suivant vos aptitudes, à votre façon, apporté votre coup de pioche contre la forteresse capitaliste.

E. MUSEUX.

La pièce ci-contre, le *Dernier jour des Rois*, par Sylvain MARÉCHAL, qui était de circonstance pendant la Révolution française, l'est encore aujourd'hui avec la Révolution sociale qui se prépare. Aux potentats européens qui y sont acteurs, on peut joindre les potentats de la finance, et la pièce sera de toute actualité.

Toutefois, espérons que la nouvelle Révolution ne se contentera pas de reléguer d'une façon imaginaire les capitalistes dans une île quelconque, mais que — pratique avant tout — elle saura s'emparer de leurs richesses, quitte à mettre en pratique — si ces messieurs ont pris leurs précautions en expédiant leur fortune à l'étranger — à mettre en pratique la spirituelle boutade de notre coreligionnaire Lafargue qui proposait naguère — qu'après avoir enfermé les grands voleurs du capitalisme à Mazas — on leur fit rendre gorge en leur taxant la nourriture : 100.000 francs une côtelette, 500.000 francs une bouteille de Château-Margaux, etc.

Toute boutade qu'elle paraisse aujourd'hui, cette idée rendra peut-être des services un jour.

LE JUGEMENT DERNIER DES ROIS

PROPHÉTIE EN UN ACTE

PAR SYLVAIN MARÉCHAL

(Pièce jouée pendant la Révolution Française.)

Le théâtre représente l'intérieur d'une île à moitié volcanisée. Dans la profondeur, où arrière-scène, une montagne jette des flammèches de temps à autre pendant toute l'action jusqu'à la fin. Sur un des côtés de l'avant-scène, quelques arbres ombragent une cabane, abritée derrière par un grand rocher blanc, sur lequel on lit cette inscription, tracée avec du charbon.

Il vaut mieux avoir pour voisin
Un volcan qu'un roi.
Liberté .. Egalité.

Au-dessous sont plusieurs chiffres. Un ruisseau tombe en cascade et coule sur le côté de la chaumière.

De l'autre part, la vue de la mer.

Le soleil se lève derrière le rocher blanc. On entend le monologue du vieillard, qui ajoute un chiffre à ceux déjà tracés par lui.

SCÈNE I

LE VIEILLARD (*Il compte.*)

1, 2, 3... 19, 20. Voilà donc précisément aujourd'hui vingt ans que je suis relégué dans cette île déserte. Le despote qui a signé mon bannissement est peut-être mort à présent... Là-bas, dans ma pauvre patrie, on me croit brûlé par le volcan, ou déchiré sous la dent de quelque bête féroce, ou mangé par des anthropophages. Le volcan, les animaux carnassiers, les sauvages, semblent avoir respecté jusqu'à ce jour la victime d'un roi...

Mes bons amis tardent bien à venir : le soleil est pourtant levé !... Qu'est-ce que j'aperçois?... Ce ne sont pas leurs canots ordinaires... Une chaloupe !... elle approche à force de rames. Des blancs... des Européens !... Si c'étaient de mes compatriotes, des Français... Ils viennent peut-être me chercher... Le tyran sera mort ; et son successeur, pour se populariser, comme cela se pratique à tous les avènements au trône, aura fait grâce à quelques victimes innocentes du règne précédent. Je ne veux point de la clémence d'un despote : Je resterai, je mourrai dans cette île volcanisée, plutôt que de retourner sur le continent, du moins tant qu'il y aura des rois et des prêtres.

Caché derrière cette roche, il faut que je sache à qui tout ce monde en vent ici.

SCÈNE II

DOUZE OU QUINZE SANS-CULOTTES, un de chaque nation de l'Europe.

(*Ils débarquent.*)

LE SANS-CULOTTE FRANÇAIS

Voyons si cette île fera notre affaire. C'est la troisième que nous visitons : elle paraît avoir été volcanisée, et, l'être encore. Tant mieux ! le globe sera plus tôt débarassé de tous les brigands couronnés dont on nous a confié la déportation.

L'ANGLAIS

Il me semble qu'ils seront fort bien ici. La main de la nature s'empressera de atifier, de sanctionner le jugement porté par les sans-culottes contre les rois, ces scélérats si longtemps privilégiés et impunis

L'ESPAGNOL

Qu'ils éprouvent ici tous les tourments de l'enfer, auxquels ils ne croyaient pas et qu'ils nous faisaient prêcher par les prêtres, leurs complices, pour nous embêter.

LE FRANÇAIS

Camarades ! cette île paraît habitéo... Remarquez-vous ces pas d'hommes.

LE SARDE

A l'entrée de cette caverne, voilà des fruits tout fraîchement récoltés.

LE FRANÇAIS

Mes amis ! venez, hé venez donc ; lisez :

Il vaut mieux avoir pour voisin
Un volcan qu'un roi.

PLUSIEURS SANS-CULOTTES, *ensemble.*

Bravo ! bravo !

LE FRANÇAIS *continue de lire*
Liberté... Égalité.

Il y a ici quelque martyr de l'ancien régime. L'heureuse rencontre.

L'ANGLAIS

Oh ! que nous avons bien adressé ! Celui qui gémit en ce lieu ne s'attend pas à trouver aujourd'hui des libérateurs.

LE FRANÇAIS

L'infortuné ne sait rien ; il serait mort sans apprendre la liberté de son pays.

L'ALLEMAND

Et de toute l'Europe... Il ne doit pas être loin ! cherchons-le ; allons au-devant de lui.

LE FRANÇAIS

Qu'il me tarde de le rencontrer ! C'est sans doute un des nôtres ; et à en juger d'après les saints noms qu'il a tracés sur cette roche, il est digne de la grande Révolution, puisqu'il a su la pressentir à ce bout du monde.

SCÈNE III

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS ET LE VIEILLARD

PLUSIEURS SANS-CULOTTES, *à la fois*

Bon vieillard !... vénérable vieillard !... Que fais-tu ici ?

LE VIEILLARD

Des Français !... — O jour heureux !... il y a si longtemps que je n'ai pas vu des Français.

Mes amis ! mes enfants ! que cherchez-vous ?... mais avant tout, un naufrage vous a peut-être jetés sur cette rive ; auriez-vous besoin de nourriture ? Je n'ai à vous offrir que ces fruits, et l'eau de cette source. Ma cabane est trop petite pour vous contenir tous à la fois. Je n'attendais pas si nombreuse et si bonne compagnie.

LE FRANÇAIS

Notre bon papa il ne nous faut rien. Nous n'avons besoin que de l'entendre, de savoir ton histoire ; nous te dirons après la nôtre.

LE VIEILLARD

En deux mots, voici : je suis Français, né à Paris ; j'habitais un petit domaine contre le parc de Versailles. Un jour, la chasse passe de mon côté, le cert est relancé jusque dans mon jardin. Le roi et tout son monde entrent chez moi. Ma fille grande et belle, est remarquée de tous ces Messieurs de la Cour. Le lendemain on me l'enlève... Je cours au château réclamer ma fille, on me raille, on me repousse, on me chasse. Je ne me rebute pas : la larme à l'œil, je me jette aux pieds du roi sur son passage. On lui dit un mot à l'oreille sur mon compte ; il me ricane au nez et donne ordre qu'on me fasse retirer. Ma pauvre femme n'en obtient pas davantage ; elle expire de douleur. Je reviens au château, je compte ma peine à tout le monde.

Personne ne veut s'en mêler. « Je demande à parler à la reine ; je la saisis par la robe comme elle sortait de ses appartements. — Ah ! dit-elle, c'est cet ennuyeux personnage. Quand donc lui interdira-t-on ma présence ? » Je me présente chez les ministres, j'éleve le ton, je parle en homme, en père. Un d'eux, c'est un prélat, ne me répond rien ; mais il me fait un signe. On m'arrête à la porte de son audience, on me plonge dans un cachot, d'où je ne sors que pour être jeté à fond de cale d'un navire qui, en passant, me laisse dans cette île, il y a précisément aujourd'hui vingt années. Voilà mes amis, mon aventure.

LE SANS-CULOTTE FRANÇAIS

Écoute à ton tour et apprends que tu es bien rengé, te dire tout serait trop long. Voici l'essentiel : Bon vieillard ! tu as devant toi un représentant de chacune des nations de l'Europe, devenue libre et républicaine : car il faut que tu saches qu'il n'y a plus du tout de rois en Europe.

LE VIEILLARD

Est-il bien vrai, serait-il possible ?... Vous vous jouez d'un pauvre vieillard.

LE SANS-CULOTTE FRANÇAIS

De vrais sans-culottes honorent la vieillesse et ne s'en amusent point... comme faisaient jadis les plats courtisans de Versailles, de Saint-James, de Madrid, de Vienne.

LE VIEILLARD

Comment ! il n'y a plus de rois en Europe !...

UN SANS-CULOTTE

Tu vas les voir débarquer tous ici, ils nous suivent (à leur tour, comme tu l'as été), à fond de cale d'une petite frégate armée que nous devançons, pour leur préparer les logis. Tu vas les voir tous ici, un pourtant excepté.

LE VIEILLARD

Pourquoi cette exception ? Ils n'ont jamais guère mieux valu les uns que le autres.

LE SANS-CULOTTE

« Tu as raison..., excepté un, parce que nous l'avons guillotiné.

LE SANS-CULOTTE

« Guillotiné!.., que veut dire !..

LE VIEILLARD

« Nous t'expliquerons cela et bien autre chose » ; nous lui avons tranché la tête, de par la loi.

LE VIEILLARD

Les Français sont donc devenus des hommes !

LE SANS-CULOTTE

Des hommes libres. En un mot, la France est une République dans toute la force du terme... Le peuple français s'est levé. Il a dit : *je ne veux plus de roi !* et le trône a disparu. Il a dit encore : *je veux la République*, et nous voilà tous républicains.

LE VIEILLARD

Je n'aurais jamais osé espérer une pareille révolution ! mais je la conçois, j'avais toujours pensé, à part moi, que le peuple aussi puissant que le Dieu qu'on lui prêche, n'a qu'à vouloir... (Que je suis heureux d'avoir assez vécu pour apprendre un aussi grand événement ! Ah ! mes amis ! mes frères, mes enfants, que je suis dans un ravissement !...)

Mais, jusqu'à présent, vous ne me parlez que de la France et, ce me semble, si j'ai bien entendu d'abord, l'Europe entière est délivrée de la contagion des rois.

L'ALLEMAND

L'exemple des Français a fructifié, ce n'a pas été sans peine. Toute l'Europe s'est ligüée contre eux, non pas les peuples, mais les monstres qui s'en disaient impudemment les souverains. Ils ont armé tous leurs esclaves ; ils ont mis en œuvre tous les moyens pour dissoudre ce noyau de liberté que Paris avait formé. On a d'abord indignement calomnié cette nation généreuse qui, la première, a fait justice de son roi ; on a voulu les modérantiser, les fédéraliser, l'affamer, l'asservir de plus belle pour dégoûter à jamais les hommes du régime de l'indépendance. Mais à force de méditer les principes de la Révolution française, à force de lire les traits sublimes, les vertus héroïques auxquelles elle a donné lieu, les autres se sont dit : Mais nous sommes bien dupes de nous laisser conduire à la boucherie comme des moutons, ou de nous laisser mener en laisse comme des chiens de chasse, au combat du taureau. Fraternisons plutôt avec nos aînés en raison, en liberté. En conséquence, chaque section de l'Europe envoya, à Paris, de braves sans-culottes, chargés de la représenter. Là, dans cette diète de tous les peuples, on est convenu, qu'à certain jour, toute l'Europe se leverait en masse... et s'émanciperait... En effet, une insurrection générale et simultanée a éclaté chez toutes les nations de l'Europe ; et chacune d'elles eut son 14 juillet, le 5 octobre 1789, son 1^{er} août et 21 septembre 1792, son 31 mai et 2 juin 1793. Nous t'instruirons de ces époques les plus étonnantes de toute l'histoire.

LE VIEILLARD

Que de merveilles !... Pour le moment, satisfaites mou impatiente curiosité sur un seul point. Je vous entends tous répéter le mot sans-culotte, que signifie cette expression singulière et piquante ?

LE SANS-CULOTTE FRANÇAIS

C'est à moi de te le dire ! Un sans-culotte est un homme libre, un patriote par excellence. La masse du vrai peuple, toujours bonne, toujours saine, est composée de sans-culottes. Ce sont des citoyens purs, tout près du besoin, qui mangent leur pain à la sueur de leur front, qui aiment le travail, qui sont bons fils, bons frères, bons époux, bons parents, bons amis, bons voisins, mais qui sont jaloux de leurs

droits autant que de leurs devoirs. Jusqu'à ce jour, faute de s'entendre, ils n'avaient été que des instruments aveugles et passifs dans la main des méchants, c'est-à-dire des rois, des nobles, des prêtres, des égoïstes, des aristocrates, des hommes d'Etat, des fédéralistes, tous gens dont nous t'expliquerons, sage et malheureux vieillard, les maximes et les forfaits. Chargés de tout l'entretien de la ruche, les sans-culottes ne veulent plus souffrir désormais, au-dessus ni parmi eux, de frelons lâches et mal-faisants, orgueilleux et parasites.

LE VIEILLARD *avec enthousiasme*

Mes frères, mes enfants, moi aussi je suis un sans-culotte !

L'ANGLAIS *repréend le récit*

« Chaque peuple, le même jour, s'est donc déclaré en République et se constitua « un gouvernement libre. Mais en même temps, on proposa d'organiser une conven- « tion européenne qui se tint à Paris, chef-lieu de l'Europe. Le premier acte qu'on « y proclama fut le jugement dernier des rois détenus dans les prisons de leurs « châteaux. Ils ont été condamnés à la déportation dans une île déserte, où ils « seront gardés à vue sous l'inspection et la responsabilité d'une petite flotte que « chaque République, à son tour, entretiendra en croisière jusqu'à la mort du der- « nier de ces monstres. »

LE VIEILLARD

Mais, dites-moi, je vous prie, pourquoi vous être donné la peine d'amener tous ces rois jusqu'ici ? Il eût été plus expédient de les pendre tous, à la même heure, sous le portique de leurs palais.

LE SANS-CULOTTE FRANÇAIS

Non, non ! leur supplice eût été trop doux et aurait fini trop tôt ; il n'eût pas rempli le but qu'on se proposait. Il a paru plus convenable d'offrir à l'Europe le spectacle de ses tyrans détenus dans une ménagerie et se dévorant les uns les autres, ne pouvant plus assouvir leur rage sur les braves sans-culottes qu'ils osaient appeler leurs sujets. Il est bon de leur donner le loisir de se reprocher réciproquement leurs forfaits et de se punir de leurs propres mains. Tel est le jugement solennel et en dernier ressort qui a été prononcé contre eux à l'unanimité et que nous venons, sur ces mers, mettre à exécution.

LE VIEILLARD

Je me rends.

UN SANS-CULOTTE

A présent que te voilà à peu près au fait, dis-nous, bon vieillard, cette île que tu habites depuis vingt ans te semblerait-elle propre à déposer notre cargaison de mauvaise marchandise ?

LE VIEILLARD

Mes amis, cette île n'est point habitée. Quand j'y fus jeté, c'était le matin, je ne rencontrai aucun être vivant dans tout le cours de la journée ; le soir, une pirogue vint mouiller à cette petite rade. Il en sortit plusieurs familles de sauvages, dont j'eus peur d'abord. Je ne leur rendais pas justice, ils dissipèrent bientôt mes craintes par un accueil hospitalier, et me promirent de m'apporter, chaque soir, de leurs fruits, de leur chasse ou de leur pêche ; car ils venaient tous les jours, à l'entrée de la nuit, dans cette île, pour y rendre un culte religieux au volcan que vous voyez : « Sans contrarier leur croyance je les invitais à partager, du moins, leurs hommages entre le volcan et le soleil. Ils ne manquèrent pas de revenir de grand matin, le troisième jour suivant, pour y voir le phénomène que je leur avais annoncé et auquel ils n'avaient pas fait attention dans leurs huites enfumées. Je les plaçai, sur ce rocher blanc, je leur fis contempler le lever du soleil sortant de la mer dans toute sa pompe ; ce spectacle les tint dans l'extase. Depuis ce moment, il n'est pas de semaine qu'ils ne viennent admirer le soleil levant. » Depuis ce moment aussi ils me regardent et me traitent comme leur père, leur médecin, leur conseil ; et, grâce à eux, je ne manque de rien dans cette solitude inculte. Une fois, ils voulaient à toute force me reconnaître pour leur roi ; je leur expliquai le mieux qu'il me fut possible mon aventure de là-bas, et ils jurèrent entre mes mains de n'avoir jamais de rois, pas plus que de prêtres.

J'estime que cette île remplira parfaitement vos intentions ; d'autant mieux que, depuis quelques semaines, le cratère du volcan s'élargit beaucoup et semble menacer d'une éruption prochaine. Il vaut mieux qu'elle éclate sur des têtes couronnées que sur celles de mes bons voisins les sauvages ou de mes frères les braves sans-culottes.

UN SANS-CULOTTE

Camarades, qu'en dites-vous ? je crois qu'il a raison ! signalons la flotte qu'elle vient nous joindre ici, et qu'elle y vomisse les poisons dont elle est chargée.

LE VIEILLARD

J'aperçois mes bons voisins, abaissez vos piques devant eux en signe de fraternité, vous les verrez déposer leurs arcs à vos pieds. Je ne sais point leurs langues, ils ignorent la nôtre, mais le cœur est de tous les pays ! nous nous entretenons par gestes et nous nous comprenons parfaitement.

Des familles sauvages sortent de leurs pirogues. Le vieillard les présente aux sans-culottes d'Europe, on s'embrasse : le vieillard monte sur son rocher blanc, et fait hommage au soleil des fruits que lui ont apportés les sauvages, dans des paniers d'osier adroitement travaillés.

Après la cérémonie, le vieillard converse avec eux par gestes et les met au courant.

Les rois débarquent : ils entrent sur la scène un à un, le sceptre à la main, le manteau royal sur les épaules, la couronne d'or sur la tête, et au cou une longue chaîne de fer dont un sans-culotte tient le bout.

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, FAMILLES SAUVAGES

LE VIEILLARD

Braves sans-culottes ! ces sauvages sont nos aînés en liberté, car ils n'ont jamais eu de rois. Nés libres, ils vivent et meurent comme ils sont nés.

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, LES ROIS D'EUROPE

UN SANS-CULOTTE ALLEMAND conduisant l'empereur qui ouvre la marche

Place à sa majesté l'empereur... Il ne lui a manqué que du temps et plus de génie pour consommer tous les forfaits commis par la maison d'Autriche, et pour porter à leur comble, les maux que Joseph II et Antoinette voulaient et firent à la France. Fléau de ses voisins, il le fut encore de son pays, dont il épuisa la population et les finances. Il fit languir l'agriculture, entrava le commerce, enchaîna la pensée. (*En secouant sa chaîne.*) N'ayant pu avoir le principal lot dans le partage de la Pologne, il voulut s'en dédommager en ravageant les frontières d'une nation dont il redoutait les lumières et l'énergie. Faux ami, allié perfide, faisait le mal pour mal faire ; c'est un monstre.

FRANÇOIS II

Pardonnez-moi ; je ne suis pas aussi monstre qu'on pourrait le croire. Il est vrai que la Lorraine me tentait ; mais la France n'eût-elle pas été trop heureuse d'acheter la paix et le bon ordre au prix d'une province ? N'en a-t-elle pas déjà assez ? D'ailleurs, s'il y a quelqu'un à blâmer, c'est le vieux Kaunitz qui abusa de ma jeunesse, de mon inexpérience : c'est Cobourg, c'est Brunswick.

L'ALLEMAND (*il le lâche*)

Dis, ta vilaine âme, ton mauvais cœur... achèves ici de vivre séparé à jamais de l'espèce humaine dont toi et tes confrères avez fait trop longtemps la honte et le supplice.

UN SANS-CULOTTE ANGLAIS menant le roi d'Angleterre en laisse avec une chaîne

Voici sa majesté le roi d'Angleterre qui, aidé du génie machiavélique de M. Pitt, pressura la bourse du peuple anglais, et accrut encore le fardeau de la dette publique pour organiser en France la guerre civile, l'anarchie et la famine.

GEORGE

Mais je n'avais pas la tête à moi, vous le savez. Punit-on un fou ? On le place à l'hôpital.

L'ANGLAIS (*en le lâchant*)

Le volcan te rendra la raison.

UN SANS-CULOTTE PRUSSIE

Voici sa majesté le roi de Prusse : comme le duc de Hanovre, bête malfaisante et sournoise, la dupe des charlatans, le bourreau des gens de bien et des hommes libres.

GUILLAUME

La manière dont vous agissez envers moi est de toute injustice, car enfin vous devez me connaître ; je n'ai jamais eu le génie militaire de mon oncle ; je m'occupais beaucoup plus des illuminées que des Français. Si mes soldats ont fait un peu de mal, on le leur a bien rendu. Ainsi, quitte : tant de tués que de blessés de part et d'autre, tout est compensé.

LE PRUSSIE

Voilà bien les sentiments et le langage d'un roi monstre ! Expies ici tout le sang que tu as fait verser dans les plaines de Champagne, devant Lille et Mayence.

UN SANS-CULOTTE ESPAGNOL

Voici sa majesté le roi d'Espagne; il est bien du sang des Bourbons : voyez la satire, la cagoterie et le despotisme sont empreints sur sa face royale.

CHARLES

J'en conviens, je ne suis qu'un sot, que les prêtres et ma femme ont toujours mené par le bout du nez; ainsi faites-moi grâce.

UN SANS-CULOTTE NAPOLITAIN

Voici l'hypocrite couronné de Naples. Encore quelques années et il eût fait plus de ravage en Europe que le mont Vésuve qu'il avait à sa porte.

FERDINAND, ROI DE NAPLES

Volcan pour volcan, que ne me laissez-vous là-bas. J'ai été le dernier à me mettre à la ligne. Il a bien fallu à la fin que je me rangeasse du parti de mes confrères les rois. Ne fallait-il pas hurler avec les loups.

UN SANS-CULOTTE SARDE

Voici dans cette boîte sa majesté dormeuse Victor-Amédée-Marie de Savoie, roi des marmottes. Plus stupide qu'elle, une fois il a voulu faire le méchant, mais nous l'avons vite remis dans sa loge. Amédée, dépêche-toi de dormir. J'ai bien peur pour toi que le volcan ne te permette pas d'achever tes six mois de sommeil.

LE ROI DE SARDAIGNE *sortant de sa boîte, baillant et se frottant les yeux*

J'ai faim moi.... Ah! ah! où est mon chapelain pour dire mon benedicite.

LE SARDE

Dis plutôt tes grâces.... Val (*en le poussant*) Voilà à quoi ils sont bons tous ces rois, boire, manger, dormir, quand ils ne peuvent faire du mal.

UN SANS-CULOTTE RUSSE

(*Catherine monte sur la scène, en faisant de grands pas, de grandes enjambées*)

Allons donc, tu fais des façons, je crois.... Voici sa Majesté impériale la Czarine de toutes les Russies, autrement, Madame de l'Enjambée, si vous aimez mieux, la Catau, la Sémiramis du Nord, femme au-dessus de son sexe, car elle n'en connaît jamais les vertus ni la pudeur. Sans mœurs et sans vergogne « elle fut l'assassin de « son mari, pour n'avoir pas de compagnons sur le trône et pour n'en pas manquer « dans son lit impur ».

UN SANS-CULOTTE POLONAIS

Toi, Stanislas-Auguste, roi de Pologne, allons, vite, portes la queue de ta maîtresse Catau, dont tu fus si constamment le bas valet.

UN SANS-CULOTTE, *tenant à la main le bout de plusieurs chaînes attachées au cou de plusieurs rois*

Tenez! Voici le fond du sac. C'est le fretin : il ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

Le vieillard sert de trucheman aux sauvages, devant lesquels passent en revue les rois. Il leur traduit, dans le langage des signes, ce qui se dit à mesure que les rois paraissent sur la scène. Les sauvages donnent tour à tour des marques d'étonnement et d'indignation.

UN SANS-CULOTTE ROMAIN, *menant le Pape*

A genoux, scélérats couronnés! pour recevoir la bénédiction du saint père : car il n'y a qu'un prêtre capable d'absoudre vos forfaits dont il fut le complice et l'agent perfide. Eh! dans quelle trame odieuse, dans quelle intrigue criminelle les prêtres et leur chef n'ont-ils pas pris part, n'ont-ils pas joué un rôle?

C'est ce monstre à triple couronne qui, sous main, provoqua une croisade meurtrière contre les Français, comme jadis ses prédécesseurs en avaient conseillé une contre les Sarrazins. Après les rois, les prêtres sont ceux qui firent le plus de mal à la terre et à l'espèce humaine.

Grâces, grâces immortelles soient rendues au peuple français qui le premier, parmi les modernes, rappela le patriotisme de Brutus et démasqua la tartufferie des augures.

Les Français firent rougir les Romains de l'encens qu'ils prostituaient aux pieds d'un prêtre dans le Capitole, là même, où l'ambitieux César fut poignardé par des mains vertueuses et républicaines.

LE PAPE

Ah! Ah! vous chargez le tableau... Citez un seul de mes prédécesseurs qui ait fait preuve d'autant de modération que moi. A leur exemple, j'aurais bien pu mettre en interdit tout le royaume de France...

LE SANS-CULOTTE FRANÇAIS, *l'interrompt*

Dis la République.

LE PAPE

Eh bien, la République soit! la République.
J'aurais pu appeler sur tous les Français les vengeances du ciel; je me suis contenté de conjurer contre eux toutes les puissances de la terre. Un prêtre pouvait-il moins? Ecoutez, faites moi grâce, tout le reste de ma vie je prierais Dieu pour les sans-culottes.

LE SANS-CULOTTE ROMAIN

Non, non, non! nous ne voulons plus de prières d'un prêtre : le Dieu des sans-culottes, c'est la liberté, c'est l'égalité, c'est la fraternité! Tu ne connus et ne connaîtras jamais ces dieux là. Vas plutôt exorciser le volcan qui doit, dans peu, te punir et nous venger.

UN SANS-CULOTTE FRANÇAIS, *après avoir fait ranger en demi-cercle tous les rois et avant de les quitter!*

Monstres couronnés! vous auriez dû, sur des échafauds, mourir tous de mille morts! mais où se serait-il trouvé des bourreaux qui eussent consenti à souiller leurs mains dans votre sang vil et corrompu? Nous vous livrons à vos remords, ou plutôt à votre rage impuissante.

Voilà pourtant les auteurs de tous nos maux! Générations à venir pourrez-vous le croire! Voilà ceux qui tenaient dans leurs mains, qui balançaient les destinées de l'Europe. C'est pour le service de cette poignée de lâches brigands, c'est pour le bon plaisir de ces scélérats couronnés, que le sang d'un million, de deux millions d'hommes, dont le pire valait mieux qu'eux tous, a été versé sur presque tous les points du continent et par delà les mers. C'est au nom, ou par l'ordre de cette vingtaine d'animaux féroces, que des provinces entières ont été dévastées, des villes peuplées changées en monceaux de cadavres et de cendres, d'innombrables familles violées, mises à nu et réduites à la famine.

Ce groupe infame d'assassins politiques a tenu en échec de grandes nations et a tourné les uns contre les autres, des peuples faits pour être amis et nés pour vivre en frères. Les voilà ces bouchers d'hommes en temps de guerre, ces corrupteurs de l'espèce humaine en temps de paix. C'est du sein des cours de ces êtres immondes qu'émane la contagion de tous les vices; exista-t-il jamais une nation ayant en même temps un roi des mœurs?

LE PAPE

Il n'y avait pas de mœurs à Rome!... les cardinaux n'ont point de mœurs!...

LE SANS-CULOTTE FRANÇAIS

Et ces ogres trouvaient des panégyristes et des soutiens! Ces prêtres ne donnaient à leur Dieu que les restes de l'encens qu'il brûlaient aux pieds du prince; et des « esclaves chargés de livrées tissées d'or, se pavanaient et se croyaient importants quand ils avaient dit : le roi mon maître ». Plus de cent millions d'hommes ont obéi à ces plats tyrans, et tremblaient en prononçant leurs noms avec un saint respect. C'était pour procurer des jouissances à ces mangeurs d'hommes que le peuple, du matin au soir, et d'un bout de l'année à l'autre, travaillait, suait, s'épuisait.

Races futures! pardonnez-vous à vos bons aïeux cet excès d'avidité, de stupidité et d'abnégation de soi-même? Nature, hâte-toi d'achever l'œuvre des Sans-culottes; souffle ton haleine de feu sur ce rebut de la société, et fais rentrer pour toujours les rois dans le néant d'où ils n'auraient jamais dû sortir.

Fais-y rentrer aussi le premier d'entre nous qui désormais prononcerait le mot *roi* sans l'accompagner des imprécations que l'idée attachée à ce mot intamo présente naturellement à tout esprit républicain.

Pour moi, je m'engage à effacer sur le champ du livre des hommes libres, qui-conque en ma présence souillerait l'air d'une expression qui tendrait à prévenir favorablement pour un roi ou pour toute autre monstruosité de cette sorte.

Camarades, jurons-le tous, et remarquons-nous,

LES SANS-CULOTTES, *en partant*

Nous le jurons!... Vive la liberté! Vive la République!

SCÈNE VI

LES ROIS D'EUROPE

FRANÇOIS II

Comme on nous traite, bon Dieu! avec quelle indignité! et qu'allons-nous devenir!

GUILLAUME

O mon cher Cagliostro, que n'es-tu ici? tu nous tirerais d'embarras.

GEORGES

J'en doute : qu'en pensez-vous, Saint-Père? Vous le tenez depuis assez longtemps prisonnier au château Saint-Auge.

BRASCHI OU LE PAPE

Il ne pourrait rien à tout ceci. Il nous faudrait quelque chose de surnaturel.

LE ROI D'ESPAGNE

Ah! Saint-père, un petit miracle,

LE PAPE

Le temps en est passé... Où est-il le bon temps où les saints traversaient les airs à cheval sur un bâton.

LE ROI D'ESPAGNE

O mon parent! ô Louis XVI! c'est encore toi qui as le meilleur lot. Un mauvais demi-quart d'heure est bientôt passé! à présent tu n'a plus besoin de rien. Ici nous manquons de tout : nous sommes entre la famine et l'enfer. C'est vous, François et Guillaume, qui nous attirez tout cela. J'ai toujours pensé que cette révolution de France, tôt ou tard, nous jouerait un mauvais tour. Il ne fallait pas nous en mêler du tout, du tout.

GUILLAUME

Il vous sied bien, sire d'Espagne, de nous inculper; ne sont-ce pas vos lenteurs ordinaires qui nous ont perdus. Si vous nous aviez secondés à point, s'en était fait de la France.

CATHERINE

Pour moi, je vais me coucher dans cette caverne. Au lieu de vous quereller, qui m'aime me suive... Stanislas, ne venez-vous pas me tenir compagnie?

LE ROI DE POLOGNE

Vieille catay, regarde-toi dans cette fontaine.

CATHERINE

Tu n'as pas toujours été si fier.

L'EMPEREUR

Maudits Français.

LE ROI D'ESPAGNE

Ces sans-culottes que nous méprisions tant d'abord, sont pourtant venus à bout de leur dessein. Pourquoi n'en ai-je pas fait un bel auto-da-fé pour servir d'exemple aux autres?

LE PAPE

Pourquoi ne les ai-je pas excommuniés dès 1789? Nous les avons trop ménagés, trop ménagés.

LE ROI DE NAPLES

Toutes ces réflexions sont belles, mais elles viennent un peu trop tard. Nous sommes dans la galère, il faut ramer; avant tout, il faut manger; occupons-nous, d'abord, de pêche, de chasse ou de labourage.

L'EMPEREUR

Il ferait beau voir l'empereur de la maison d'Autriche gratter la terre pour vivre.

LE ROI D'ESPAGNE

Aimeriez-vous mieux tirer au sort pour savoir lequel de nous servira de pâture aux autres?

LE PAPE

N'avoir pas même de quoi faire le miracle de la multiplication des pains! Cela ne m'étonne pas, nous avons ici des schismatiques.

CATHERINE

C'est sans doute à moi que ce discours s'adresse : je veux en avoir raison..... En garde, Saint-Père.

L'impératrice et le pape se battent, l'une avec son sceptre et l'autre avec sa croix : un coup de sceptre casse la croix ; le pape jette sa tiare à la tête de Catherine et lui renverse sa couronne. Ils se battent avec leurs chaînes. Le roi de Pologne veut mettre le holà, en ôtant des mains le sceptre à Catherine.

LE ROI DE POLOGNE

Voisine, ç'en est assez, holà ! holà !

L'IMPÉRATRICE

Il te convient de m'enlever mon sceptre, lâche ! est-ce pour te dédommager du tien que tu as laissé couper en trois ou quatre morceaux ?

LE PAPE

Catherine, je te demande grâce, *escolla mi* ; si tu me laisses tranquille, je te donnerai l'absolution pour tous tes péchés.

L'IMPÉRATRICE

L'absolution ! faquin de prêtre ! avant que je te laisse tranquille, il faut que tu avoues et que tu répètes, après moi, qu'un prêtre, qu'un pape est un charlatan, un joueur de gobelets... Allons, répète :

LE PAPE

Un prêtre....., un pape..... est un charlatan....., un joueur de gobelets.

LE ROI D'ESPAGNE, à part, dans un coin du théâtre

Quelle trouvaille ! j'ai encore un reste de la ration de pain qu'on me donnait à fond de cale.

Quel trésor ! Il n'y a point de roupies, point de piastres qui valent un morceau de pain noir, quand on meurt de faim.

LE ROI DE POLOGNE

Cousin, que fais-tu là à Pécart ? Tu manges, je crois, j'en retiens part.

L'impératrice et les autres rois se jettent sur celui d'Espagne pour lui arracher son morceau de pain.

Et moi aussi, et moi aussi, et moi aussi.

LE ROI DE NAPLES

Que diraient les sans-culottes s'ils voyaient tous les rois d'Europe se disputer un morceau de pain noir ?

Les rois se battent : la terre est jonchée de débris de chaînes, de sceptres, de couronnes ; les manteaux sont en haillons.

SCÈNE VII

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS ET LES SANS-CULOTTES

Les sans-culottes qui ont voulu mourir de loin de l'embarras des rois réduits à la famine, reviennent dans l'île pour y rouler une barrique de biscuits au milieu des rois affamés.

L'UN DES SANS-CULOTTES, en défonçant la barrique, et renversant le biscuit

Tenez, faquins, voilà de la pâte, bouffez. Le proverbe qui dit : *Il faut que tout le monde vive*, n'a pas été fait pour vous, car il n'y a pas de nécessité que des rois vivent. Mais les sans-culottes sont aussi susceptibles de pitié que de justice. Repaissez-vous donc de ce biscuit de mer, jusqu'à ce que vous soyez acclimatés dans ce pays.

SCÈNE VIII

LES ROIS se jettent sur le biscuit

L'IMPÉRATRICE

Un moment ! moi, comme impératrice et propriétaire du domaine le plus vaste, il me faut la plus grande part.

LE ROI DE POLOGNE

Catherine n'a jamais fait petite bouche : mais nous ne sommes plus ici à Saint-Pétersbourg ; chacun le sien.

LE ROI DE NAPLES

Oui ! oui ! chacun le sien. Cette barrique de biscuits ne doit pas ressembler à la soi-disant République de Pologne.

Le roi de Prusse donne un coup de sceptre sur les doigts de l'impératrice.

L'IMPÉRATRICE

Tais-toi, ravisseur de la Silésie.

LE PAPE

Messieurs ! Messieurs ! rendez à César ce qui est à César.

L'IMPÉRATRICE

Si tu rendais à César ce qui appartient à César, petit évêque de Rome ?...

L'EMPEREUR

La paix, la paix : il y en a pour tout le monde.

LE ROI DE PRUSSE

Oui, mais il n'y en aura pas pour longtemps.

LE ROI DE NAPLES

Mais voilà le volcan qui paraît vouloir nous mettre d'accord : une lave brûlante descend du cratère et s'avance vers nous. Dieux !

LE ROI D'ESPAGNE

Bonne Notre-Dame ! secourez-moi... si j'en échappe, je me fais sans-culotte.

LE PAPE

Et moi je prends femme.

CATHERINE

Et moi je passe aux Jacobins ou aux Cordeliers.

Le volcan commence son éruption : il jette sur le théâtre des pierres, des charbons brûlants. L'explosion se fait : le feu assiège les rois de toutes parts ; ils tombent consumés dans les entrailles de la terre entrouverte.

FIN DU JUGEMENT DERNIER DES ROIS

La Banque de France s'enrichit par nos désastres

La Banque de France, qui avait des billets de banque entre les mains, de l'or dans son encaisse, a obligé la France à aller à l'étranger emprunter à 7 1/2 % d'intérêt, et c'était M. de Germiny, un régent de la Banque de France, qui, pour comble d'ironie, présidait à cet emprunt. Est-ce tout ? Dans cette catastrophe générale où la France a perdu deux provinces, où d'innombrables citoyens ont perdu leur pain, leur fortune, leur foyer, où il n'est pas un homme qui n'ait pleuré, qui n'ait saigné, qui n'ait souffert, au milieu de ces misères réunies, une puissance s'est dressée qui a fait de tout cela un profit particulier ! A l'heure où l'on dressait le bilan sinistre de tous les hommes disparus, la Banque de France pouvait dresser le bilan fructueux de toutes les sommes accaparées ! On a distribué, l'année qui a suivi la guerre, 300 francs par chaque action, 30 0/0 de dividende ! Ah ! même devant la mort, même devant la défaite, même devant la mutilation de la patrie, même alors, l'usure, l'usure capitaliste a conservé ses droits.

RENÉ VIVIANI.

CE QUE NOUS VAUT UN CONQUÉRANT

Le genre du merveilleux le plus funeste fut toujours l'éclat des conquêtes. Vingt mille hommes en ont suivi un seul au carnage. D'abord un seul homme, à la tête de vingt mille autres déterminés et dociles, intrépides et soumis, a étonné la multitude. Leur chef a eu le front de dire : *J'ai combattu, je suis vainqueur* ; l'univers a répété : *Il a combattu, il est vainqueur* ; de là le merveilleux et la gloire des conquêtes. On applaudit à des gladiateurs !

Telle est la force du merveilleux sur les esprits ! Le bien s'opère souvent lentement, il ne nous étonne point ; le mal est rapide et bruyant ; nous le plaçons au rang des prodiges. Quelques jours suffisent pour ravager une province ; il faut dix ans pour la rendre fertile. On admire le destructeur, on ne pense pas à celui qui a fait le bien.

MONTMARTRE

PAR STEINLEN



MONTMARTRE

Ses Cabarets et sa Littérature au point de vue social

Naguère, au Quartier Latin, nous avons vu se fonder les cénacles littéraires, les *Hydropathes*, les *Hirsutes* et les *Soirées de la Plume* (1878-1893).

Nous y avons même passé souvent des moments très agréables en écoutant les jeunes débiter leurs œuvres : poésies, chants ou monologues.

Parmi les plus en vue dans ces trois cercles, on peut citer d'abord les organisateurs Goudeau pour les *Hydropathes*, Maurice Petit et Trézenik pour les *Hirsutes*, Léon Deschamps pour les *Soirées de la Plume*, puis Taboureux, Moynet, Jules Jouy, Champsaur, Bouchor, Frageroles, Rolinat, Rameau, le joyeux Sapek qui amusait tout le quartier par ses excentricités, Grenet-Dancourt, Rivière, Haraucourt, Mac-Nab, Paul Vivien, Decori, Cazal, Bayeux, etc., etc.

La note purement littéraire dominait chez les *Hydropathes* et les *Hirsutes*. Seul, Jules Jouy faisait diversion avec ses poésies socialistes et ce n'est que dans les *Soirées de la Plume* que l'idée socialiste se révéla avec des chansons d'allure révolutionnaire et des satires frappées au bon coin.

Paillette, Cazal, Bayeux, etc., amusaient avec leurs poésies originales, Museux et Veidoux rédigeaient un numéro spécial de la *Plume sur le Socialisme* (1).

(1) Nous ne parlons dans cet article que des cercles littéraires, car en dehors de ceux-là il y en avait d'autres au Quartier Latin dans lesquels on traitait les questions sociales : le *Groupe Socialiste révolutionnaire des Ecoles* dont nous fûmes pendant longtemps le secrétaire; les cercles *Germinale* et *Vallée* où se trouvaient Museux, Cazal et d'autres; enfin le *Groupe Socialiste Révolutionnaire internationaliste* qui est en pleine activité aujourd'hui, et publie d'intéressantes brochures de propagande socialiste.

Mais Montmartre avec son *Chat-Noir* et ses autres cabarets à la mode, où les poètes et chansonniers disent et chantent leurs productions, détrôna bientôt le Quartier Latin et lui prit son influence littéraire. Tous se transportèrent sur la fameuse butte : artistes, littérateurs, poètes et chansonniers.

Toutefois, pour être juste, il faut reconnaître que la revue *La Plume*, grâce à l'activité éminente de son directeur Deschamps, maintient encore au Quartier un foyer d'intellectualité littéraire et artistique. Ses *Salons des Cent* ont un succès très grand et très mérité.

Un des grands coupables de la substitution de Montmartre au Quartier Latin fut Emile Goudeau. Voici, en effet, ce que nous lisons dans une brochure sur les *Hirsutes* de Léo Trézenik : « Goudeau qui venait de « temps à autre de Montmartre, où il était en train de fonder le *Chat-Noir*, n'était pas sans s'apercevoir que les *Hirsutes* commençaient de « battre de l'aile. Il songeait alors, inspiré probablement par le succès « qu'avaient obtenu les *Hirsutes*, à reconstituer les *Hydropathes*, à « Montmartre. Il sentait que la grande majorité des anciens répondrait « à son appel, et espérait que les *nouveaux* le suivraient là-bas sur les « hauteurs où il avait planté sa tente.

« Un vendredi il vint, pour tâter le terrain, annoncer « la bonne « nouvelle » aux *Hirsutes*, dans un de ces discours à l'emporte-pièce « dont il est coutumier. Chose assez curieuse, il n'obtint nullement l'effet « qu'il attendait. On vit là une affaire de boutique, alors que selon moi, « il n'y avait chez Goudeau que le désir tout naturel de créer, dans un « autre milieu, à l'autre bout de Paris, un cercle littéraire et artistique, « où les poètes se seraient fait connaître à un public tout différent de « celui du Quartier Latin. »

Mais Montmartre n'avait pas les éléments qu'offrait le Quartier Latin pour fonder un cénacle dont la seule préoccupation put être l'art, la poésie et la littérature, ni une jeunesse nombreuse qui aurait pu offrir un contingent suffisant pour dédommager le propriétaire d'une salle. Il fallait trouver un impressario qui, tout en faisant une affaire, aurait réuni chez lui d'anciens talents et facilité la naissance des nouveaux. Cet impressario fut Rodolphe Salis. C'est lui qui monta le fameux cabaret du *Chat Noir* et fonda, en même temps, le journal du même nom où se sont révélés par la prose, la poésie ou le dessin tant de talents divers.

Ce fut d'abord au local de la *Grande Pinte*, qu'on organisa le petit cénacle littéraire qui, plus tard, se transforma en celui du *Chat-Noir* dont le local se trouvait boulevard Rochechouart où se trouve actuellement le *Mirliton*, cabaret de Bruant, puis il s'agrandit et se mit dans ses meubles en l'hôtel de la rue Victor-Massé.

La note sociale apparaît tout au début, dès la décoration même du cabaret dans cet hôtel et Willette se révèle grand artiste, grand symboliste et philosophe socialiste par excellence, dans sa verrière : *Te Deum laudamus* qui éclatent à la devanture du cabaret et qui glorifiait ironiquement le Veau d'or.

Voici, en effet, comment M. R. Darzens l'a décrite, cette magnifique verrerie, dans ses *Nuits de Paris* :

« C'est au centre, la Mort qui dirige l'orchestre de la vie, et en bordure apparaissent les instruments que tiennent des musiciens invisibles. Lui faisant face, trône la Fortune, — le veau d'or d'Israël, — que le peuple nu, ayant aux mains des chaînes brisées, menace avec des instruments de travail. A côté des travailleurs, la virginité est à vendre, et, plus loin, une mère étrange l'enfant qu'elle vient de

« mettre au jour : mais la millionnaire Divinité est impassible. Plus
« loin, c'est la Poésie, une Jeanne-d'Arc armée de pied en cap, que la
« Misère hideuse, cul-de-jatte, étreint aux jambes. Et cependant, le
« Pouvoir, le roi-de-trèfle couronné, saisit au poignet la Beauté, cette
« Danseuse-Hérodiade, qui, sur un plat, porte la tête offerte d'un Saint-
« Jean-Baptiste martyr.

« Je ne crois pas que Willette ait jamais fait quelque chose d'un art
« plus suggestif ; mais parallèlement à la pensée du peintre, il y a
« encore sa science du coloris, qui fait de ce vitrail une musique char-
« meresse pour la vue. »

On ne pouvait présenter, ni symboliser avec plus de génie et de talent
les tristes effets de l'adoration du veau d'or, l'ignominie du capitalisme.

Nous aurions dû dire en commençant cette petite étude, que notre but
était de démontrer combien l'idée socialiste pénètre partout aujourd'hui.
Peu nous importe, à nous, que les cabaretiens du Chat-Noir et d'ailleurs,
aient le lucre comme but ; qu'ils aient pour tout idéal, le désir de vendre
leur bière, ce qu'il nous importe de remarquer c'est que le public goûte
la note socialiste, ce qui nous intéresse, c'est de constater que, même
dans les milieux les plus sceptiques et les plus rebelles à la propagande
socialiste, les cerveaux sont peu à peu gagnés à l'idée de l'affranchisse-
ment humain, à l'idée que doit cesser la misère affreuse qui sévit sur
les déshérités, et que, à mesure qu'elles pénètrent dans la littérature
populaire, ces idées en deviennent parties intégrantes et s'imposent
même à ces marchands de bière qui, souvent, sont des réactionnaires.

En un mot, c'est la force d'épanouissement de l'idée socialiste qui
nous occupe.

D'un autre côté, même au point de vue purement artistique et d'esthé-
tique littéraire, ces cabarets et ces écnacles rompent avec le convenu
désolant des café-concerts ordinaires où l'on débite ces revues idiotes de
fin d'année qui vous énervent par leur bêtise et leur monotonie. De plus
— et surtout — dans ces cabarets, seul le talent de l'artiste fait son
triomphe ; la réclame n'y crée pas des étoiles « comme des petits pains »
selon l'expression si juste d'Onvrard ; on n'y applaudit que les artistes
et les poètes qui méritent de l'être.

Nous disons cela parce que la badauderie moutonnaire des parisiens
nous exaspère vraiment lorsque nous les voyons engoués à l'extrême
d'une Yvette Guilbert qui n'a pas — quant à nous — le moindre talent,
si ce n'est celui de choisir les chansons les plus obscènes pour les débiter
à l'ébahissement imbécile des bourgeois, suggestionnés à l'avance par
la presse vénale et corrompue qui n'a aucun souci ni de l'esthétique, ni
de l'art.

Nous qui avons vu Thérèse, cette grande artiste qui faisait rire et
pleurer tour à tour dans la même soirée, nous sommes écœuré du mau-
vais goût actuel des parisiens qui s'esclaffent devant une chanteuse sans
voix ni diction, ni gestes artistiques, ni rien enfin qui empoeigne.

Il faut reconnaître que le cabaret du *Chat-Noir* a fait époque et que,
— beaucoup grâce à lui, — une évolution considérable s'est produite
dans l'art et la littérature. Willette, Steinlen, Grün (1), Rœdel, Luce,
Ibels, etc., ont laissé trace de leur passage avec leur originalité, de
même que dans la littérature Emile Goudeau, Victor Meusy, Maurice
Donnay, Bruant, Xanrof, Haraucourt, etc.

Au point de vue social, il faut d'abord citer Jules Jouy, le grand poète
socialiste bien connu des lecteurs de l'*Atmanach de la Question Sociale*.

(1) M. Grün, que nous avons eu le plaisir de connaître en villégiature à Pont-Aven,
a bien voulu nous donner, pour illustrer notre étude, la caricature suivante :



— Et vous n'avez pas tué son amant ?
— Che ne bouvais bas, il me toit quinze francs.



JULES JOUY

D'Arzens a, dans les *Nuits de Paris*, calomnié Jules Jouy lorsqu'il le qualifie de « chansonnier officiel », lorsqu'il dit que Jules Jouy a proclamé, en vers, les beautés du régime actuel, alors qu'au contraire, il a toujours attaqué avec virulence le régime capitaliste.

J. Jouy forme, avec Eugène Pottier et J.-B. Clément, la triade des grands poètes socialistes révolutionnaires de notre époque dont les œuvres grandiront avec le temps.

Nous donnons ici une petite poésie, le *Noël des Petits Sans-Souliers*, où Jouy représente, avec une touchante tendresse, les pauvres petits prolétaires auxquels, non-seulement Noël n'apporte rien, mais qui n'ont ni logis, ni cheminée, ni sabots !

Pauvres petits! Maudissez donc vos bourreaux et préparez-vous à l'avènement du Noël Rouge: le socialisme qui mettra fin à vos misères et à vos souffrances.

Noël des Petits Sans-Souliers

« Noël! Noël! les malheureux,
N'ont rien pour eux
Qu'un ventre creux. »
(La chanson des Gueux)

Noël! les petits sans-le-sou
Vont n'importe où,
Tendant le cou

Devant le bazar qui flamboie.
Avec des jeux pleins des rayons,
Ils regardent, dans leurs haillons,
Les pantins habillés de soie.

Noël! les petits sans-logis
S'en vont chauffer leurs doigts rouges
Dans les maisons pas terminées.
Noël va venir: c'est minuit.
Mais les feux des veilleurs de nuit,
Ce ne sont pas des cheminées.

Noël! voyez: les tout petits
Fort mal lotis
Se sont blottis,
Tremblants, dans le coin d'une porte.

Ils n'ont ni souliers, ni sabots,
Pour mettre les jouets si beaux
Que le petit Noël apporte.

Noël! c'est le jour: en criant
Le concierge les houspille en
Les menaçant du commissaire.
Ils se lèvent en tressaillant;
Pauvres petits, en s'éveillant,
Ils n'ont trouvé que la misère.

Noël! les petits sans souliers,
Les sans-loyers,
Les sans-foyers,
Qui n'avez pas de cheminées,
Noël rouge, courbant le dos,
Viendra vous faire des cadeaux.
Vos peines seront terminées!
Noël! Noël!

JULES JOUY.

Après Jules Jouy viennent comme poètes ou chansonniers socialistes: Marcel Legay, auteur de chansons communardes et chanteur émérite bien connu du public socialiste; Edouard Guy, auteur de la *Ballade des Pauvres Bourgeois*; Arnould, qui a fait *Sa Majesté Misère*; Briolet, jeune poète de beaucoup de talent; puis René Esse, un poète de grand avenir que la mort nous a prématurément enlevé.

Ne pouvant, faute de place, donner ici des poésies ou chansons de tous les poètes socialistes montmartrois, nous nous réservons de faire une anthologie pour notre Almanach de 1899.

Voici cependant quelques strophes de la belle chanson les *Mineurs*, de notre regretté René Esse, chanson que Mévisto interprète si magistralement:

S'éteignant près de ceux qu'il aime,
Usé déjà depuis longtemps,
Voilà pourquoi l'aieul blasphème
Près des petits fils grelottants.
Pourquoi, sans un centime en poche,
L'ouvrier contemple sa pioche
Comme un fer abhorré qui nuit;
Pourquoi vous entendez, peut-être,
Passer, riche, à votre fenêtre
Comme un râle humain dans la nuit!

Ecoutez! comme une mélée,
Passer dans la nuit étoilée,
Interminable, éveillé,
La masse de ces spectres noirs!

Dans vos chauds salons où l'on joue,
Narguez-le bien ce peuple-roi;
Vous lui jetterez de la boue
Le jour où vous aurez eu froid!
Vivez au lil, vivez à table,
Que le mets le plus délectable
Se marie au vin le plus fin;
Qu'on chante, qu'on hoive et qu'on mange
Vous lui jetterez de la fange
Le jour où vous aurez eu faim!

Ecoutez leurs voix réunies
Exhaler, rauques harmonies,
Et les affres des agonies
Et les sanglots des désespoirs!

Et pourtant c'est le Droit qui passe !
Où, le Droit, réveillant l'espace,
Devant le palais du rapace,
Qui passe et repasse à grands pas !

O riche, vois-tu, demi-morte
Cette grelottante cohorte ?
C'est le Droit qui frappe à la porte
Mais la Charité n'ouvre pas !

Et devant la fosse, cratère
Ouvrant les trésors de la terre,
Le mineur finit par se taire
Désespérant d'être vainqueur ;

Pendant que le maître illumine,
Ses fils ont faim sous la chaumine...
Et lui, redescend dans la mine
Avec la rage au fond du cœur !

N'est-ce pas au *Chat-Noir* aussi que débuta Jehan Rictus, cet étrange et terrible poète — vrai vengeur des miséreux — qui a été mis en vue d'une façon si éclatante, il y a quelques mois, par l'apparition de son premier volume de poésies, les *Soliloques du Pauvre*, d'où nous extrayons un fragment de la poésie intitulée *l'Hiver*. Jehan Rictus, dont la langue, brutale dans son expression, diffère un peu de celle de Bruant, mais qui est cependant la langue des souffreteux et des parias de notre société, Jehan Rictus, dis-je, flagelle sans pitié tous les repus gorgés du sang et de la sueur du peuple, ainsi que tous les charlatans de la politique et même du socialisme. Rien ne trouve grâce devant lui. Nous ne lui reprochons qu'un peu trop de septicisme, ou, pour mieux dire, trop de pessimisme et un très grand désespoir dans ses conclusions.

Nous estimons qu'il ne faut désespérer de rien. L'humanité a toujours eu ses travers, et les bonnes idées leurs exploiters et leurs charlatans. Malgré eux, malgré tous les nains qui obstruent la route du progrès avec leurs misérables intérêts individuels et leurs ambitieuses visées, l'humanité s'élève — lentement, il est vrai — mais sûrement vers ses belles destinées.

Peut-être sont-ce les souffrances qui ont rendu Jehan Rictus aussi pessimiste, car voici, en effet, ce que dit Xanrof dans un article qu'il fit sur les *Cabarets de Montmartre*, dans le *Figaro illustré*, de juin 1896 :

« Plus curieux est le dernier venu, Jehan Rictus, étrangement poignant avec sa tête de Christ douloureux, les yeux souffreteux, les épaules rentrées, la voix plaintive de poitrinaire; un pauvre diable qui fit les plus durs métiers pour vivre, fut porteur aux Halles, démolisseur, — que sais je? — et vient de trouver le succès avec ses poignants et douloureux *Soliloques du pauvre*, qu'il résume lui-même dans ces deux vers terribles, comme une sinistre prophétie :

J' suis l'homme modern' qui pouss' sa plainte,
Et vous savez bien qu' j'ai raison !

« Et sur les riches et les heureux, venus au *Chat-Noir* pour rire, une stupeur inquiète passe, à entendre cette voix de l'abîme, à voir ce famélique précurseur des demains menaçants.... »

Sachant que Jehan Rictus connaît, comme pas un, Montmartre et ses cabarets, c'est à lui que nous nous sommes adressé pour obtenir quelques détails sur le sujet qui nous occupe.

Il l'a fait de bonne grâce, et nous l'en remercions.

Nos lecteurs liront plus loin ce qu'il a bien voulu nous écrire. Voici, pour le moment, le fragment de *l'Hiver*, dont nous avons parlé plus haut :



JEHAN RICTUS

PAR STEINLEN

L'HIVER⁽¹⁾

Merd! v'la l'Hiver et ses dur'tés,
V'la l' moment de n' pus s' mettr' à poils :
V'la qu' ceuss' qui lienn't la queu' d' la poêle
Dans l' Midi vont s' carapater!

V'la l' temps ousque jusqu'en Hanovre
Et d' Gibraltar au cap Gris-Nez,
Les Borgeois, l' soir, vont plaind' les Pauvres
Au coin du feu... après diner!

(1) Tiré des *Soliloques du Pauvre*, ouvrage édité par la Société du Mercure de France, 15, rue de l'Echaudé-Saint-Germain, Paris.

Et v'là l' temps ousque dans la Presse,
Entre un ou deux lanc'ments d' putains,
On va r'découvrir la Détresse,
La Purée et les Purotains!

Les journaux, mèm' ceuss' qu'a d' la guigne
A côté d'artiqu's festoyants
Vont ét' pleins d'appels larmoyants,
Pleins d' sanglots... à trois sous la ligne!

Merd', v'là l'Hiver! L'Emp'reur ed' Chine
S' fit flapper par les Japonais!
Merd', v'là l'Hiver! Madam' Sévrine
Va rouvrir tous ses robinets!

C' qui va s'en évader des larmes!
C' qui va en couler d' la pitié!
Plaind' les Pauvr's, c'est comm' vendr' ses charmes,
C'est un vrai commerce, un méquier!

Ah! c'est qu'on est pas muff' en France,
On n' s'occup' que des malheureux;
Et dzimm et boum! la Bienfaisance
Bat l' tambour su' les ventres creux!

L'Hiver, les murs sont pleins d'affiches
Pour Fêt's et Bals de charité,
Car pour nous s'courir, cul' mond' riche
Faut qu'y gambille à not' santé!

Sûr que c'est grâce à la Misère
Qu'on rigol' pendant la saison;
Dam'! faut qu'y vivent les rastaçoères
Et faut ben qu'y r'dor'ent leurs blasons!

.

J'en ai ma claqu', moi à la fin,
Des « *P'tits Carnets* » et des chroniques
Qu'on r'trouv' dans les poch's ironiques
Des gens' qui s' laiss'nt mourir de faim!

J'en ai soupé de n' pas briffer
Et d'êt' de ceuss' assez.... pantoufles
Pour infuser dans la mistoufle
Quand.... gn'a des moyens d' se r'biffer.

Gn'a trop longtemps que j' me ballade
La nuit, le jour, sans toit, sans rien;
(L'excès même ed' ma marmelade
A fait s' trotter mon Ang' gardien!

(Oh ! il a bien fait d' me plaquer ;
Toujours d' la faim, du froid, d' la fange,
Toujours dehors, gn' a d' quoi claquer ;
Faut pas y en vouloir à c't' Ange !)

Eh donc ! tout seul, j' lèv' mon drapeau ;
Va falloir tâcher d'êt' sincère
En disant l' vrai coup d' la Misère,
Au moins, j'aurai payé d' ma peau !

Et ça n' s'ra pas comm' les vidés
Qui, bien nourris, parl'nt de nos loques.
Ah ! faut qu' j'écriv' mes « Soliloques » ;
Moi aussi, j'en ai des Idées !

Je n' veux pus êt' des Ecrasés,
D' la Muffleri' contemporaine ;
J' vas dir' les maux, les pleurs, les haines
D' ceuss' qui s'appell'nt « Civilisés » !

Et au milieu d' leur balthasâr
J' vas surgir, moi (comm' par hasard)
Et fair' luire aux yeux effarés
Mon p'tit « *Mane, Thecel, Phares !* »

Et qu'on m' tue ou qu' j'aïlle en prison,
J' m'en fous, je n' connais pus d' contraintes ;
J'suis l'Homme modern', qui pouss' sa plainte,
Et vous savez bien qu' j'ai raison !

JEHAN RICTUS

L'épanouissement du *Chat-Noir* a fait naître autour de lui une dizaine d'autres cabarets à Montmartre. Le premier en ligne fut celui de Bruant, le *Mirliton*, dans le local de l'ancien Chat-Noir. Le poète original des *Bas-Fonds parisiens*, le Villon de notre époque, y chantait lui-même, avec un brio incroyable, ses chansons qui obtiennent encore un succès sans pareil.

Dans l'œuvre de Bruant, plus d'une pièce a une portée réellement sociale. Qu'on lise le *Grelotteux*, paru dans notre Almanach de 1897. Et *Biribi*, qui n'a pas frêmi, en l'entendant à la *Scala*, par Mévisto jeune, l'artiste socialiste incomparable ?

A Biribi c'est en Afrique
Où que l' pus fort
Est obligé d' poser sa chique
Et d' fair' le mort ;
Où que l' pus malin désespère
De fair' chibi,
Car on peut jamais s' fair' la paire,
A Biribi.

A Biribi c'est là qu'on crève
De soif et d' faim
C'est là qu'j' faul marner sans trêve
Jusqu'à la fin !...
Le soir on pense à la famille
Sous le geourbi...
On pleure encor' quand on roupille
A Biribi.

On est sauvag' lâche et féroce,
Quand on en r'vient...
Si par hasard on fait un gosse,
On se souvient...
On aim'rait mieux, quand on s'appelle
C' qu'on a subi
Voir son enfant à la Nouvelle
Qu'à Biribi.

Les autres cabarets tels que les *Quat'-s-Arts*, *Tabarin*, le *Carillon*, la *Roulotte*, la *Boite à Musique*, etc., — quoique montés pour amuser les Parisiens — n'excluent pas la note sociale, car elle s'impose. Mais la satire politique, gouailleuse et mordante, a surtout sa grande place partout. Que d'esprit, que d'ironie et de verve pour tourner en ridicule les imbécillités de nos gouvernants et les emballements des Parisiens, soit sur l'alliance franco-russe; sur l'arrivée du Tzar à Paris, sur Félix Faure, sur Monjarret, sur le Protocole, la visite du Tzar à l'Académie, etc., etc.

Les poètes, les satiristes de Montmartre sont, en quelque sorte, les héritiers ou continuatours de ces écrivains d'autrefois, poètes des ruelles de Paris, auteurs des Mazarinades et autres productions du même genre.

Les mots et les phrases à double entente s'en donnent à cœur joie dans ces concerts; parfois même la note rabelaisienne y est poussée assez loin. Mais est-ce une raison pour étouffer l'intelligence parisienne par l'intervention de la censure ou la fermeture de ces cabarets comme le demandent le Père la Pudeur et autres cagots hypocrites de son espèce, tel que le capucin Gaston Deschamps qui, avec son bigotisme et son réactionnarisme à outrance, n'aurait pas manqué de faire brûler vif Rabelais si, par malheur, il était inquisiteur à l'époque où vivait ce grand écrivain.

Un de ces cabarets-concerts où l'on s'amusait beaucoup cet hiver, et où la note socialiste avait sa place, est le *Conservatoire de Montmartre*. Là, l'évolution au point de vue de l'art est plus accentuée qu'ailleurs. Elle n'est pas hybride comme à la *Roulotte* où l'on s'attarde encore à des revues énervantes par leur uniformité et qui, cependant, étant bien faites et variées dans leur présentation, pourraient être très intéressantes au point de vue satirique.

Au *Conservatoire de Montmartre* ainsi, d'ailleurs, que dans presque tous les cabarets de Montmartre on ne croit pas être dans un cabaret, un concert, on se croit entre camarades. Les artistes se mêlent au public et débitent leur répertoire avec un naturel délicieux, avec un art parfait. « Voilà, me suis-je dit souvent, l'embryon du théâtre de la société future ».

Les deux Mévisto y excellaient cet hiver à côté du fin diseur Howay et du baryton Gervais, dont la voix exquise attirait l'admiration et les applaudissements de l'auditoire; à côté de Poncin, d'une originalité toute parisienne, qui entr'autres choses chantait les *Viveurs*, chanson où le monde corrompu des classes dirigeantes est flagellé comme il le mérite.

Mévisto aîné, dont le talent est incontestable, nous disait les satires du jour.

Quel succès n'a-t-il pas eu avec les *Soliloques du Pauvre*, de Jehan Rictus; le *Tzar à l'Académie*, et la très spirituelle blague de Hyspa sur Félisque, le *Soliloque d'un Ouvrier Tanneur*, que la censure a bêtement et maladroitement interdit par excès de zèle, et que nous donnons ci-après comme échantillon de satire politique :

SOLILOQUE D'UN OUVRIER TANNEUR

Parait que l'birbe aux guêtres blanches
Autrefois i' s'fait dans les peaux...
A présent i' balad' sa tranche,
I' sort jamais sans son tuyau,
I' croit tous les jours qu' c'est Dimanche
Ah ! i' s' les foul' pas, le chameau !

Faut croire qu'i' fait mieux ses affaires
A tanner l' cuir des electeurs,
Mais depuis qu'il a l'air prospère
Pourquoi donc qu'i' fait tant l' crâneur ?
« Mon vieux Félicqu' faut pas m' la faire
Moi aussi j'suis-t-ouvrier tanneur.

T'as pas toujours été si chouette
— Sauf le respect que je vous dois —
On dit que tu mets des chaussettes,
T'as des tirjus (l'as donc plus d' doigts ?)
T'as aux mains d' la peau d'une aut' hôte ;
Mais on voit bien qu' t'es pas chez toi.

Ca l'empêch' pas de fair' la noce
Avec des nobles étrangers.
Ah ! pour sûr qu'i' s'en flanqu' des bosses !
Et c' qui m' fait le plus enrager
C'est qu'i' m'invil' jamais, la russe !...
— Peut-êl' i' m' connaît pas assez. —

Tes habits, on dirait qu'i' t' gênent,
I's sont pourtant pas faits pour moi...
Puis, vois-tu, quand tu te promènes
Avec ton cerceau dans l'œil droit,
T'as l'air d'un horloger en peine.
T'es pas aussi beau qu' tu le crois.

Puis qu'est-c' qu'on dit ? qu' pour ta toilette
I' le faut — j' l'ai bien entendu —
On dit qu'i' le faut deux serviettes ?
Deux serviettes ! vieux corrompu !
L'un' qui te sert que pour la tête
Et l'aut' ma foi, j' m'en souviens plus.

I' faut à monsieur un' liquette
Expres pour se foute au plumart !
Et d'puis qu'i' s'a mis eun' jaquette
Monsieur i' fréquent' plus les bars :
Ca fait du tort d'être pompette
Et de jouer au zanzibar.

E.-V. HYSPA.

Citons maintenant quelques noms de poètes et satiristes qui disent eux-mêmes leurs productions littéraires dans les divers cabarets de Montmartre : Montoya, Jacques Ferny, Hugues Delorme, Tiercy, Secot, Furcy, Trimouillat, etc., etc.

Nous donnons incomplets ces quelques renseignements, car malheureusement le temps nous manque pour monter souvent à Montmartre, et connaître mieux ce milieu. De plus nous n'avions pas à parler ici des milieux purement socialistes tels que la *Matson du Peuple*, les *Harmoniens*, etc., etc.

Notre but, d'ailleurs, nous le répétons, était de démontrer que le socialisme force toutes les portes : celle de la littérature mondaine comme celle des endroits destinés à l'amusement des bourgeois.

Ne nous fiant donc pas assez à notre propre compétence sur ce sujet, nous nous sommes adressé à Jehan Rictus, un montmartrois par excellence. Nous lui écrivions il y a un mois la lettre suivante :

Mon cher Confrère,

Voulant faire une petite étude sur la littérature des cabarets-concerts de Montmartre au point de vue social et politique, je désirerais avoir un petit entretien avec vous qui connaissez mieux que tout autre, ce milieu où maintes fois j'ai entendu réciter quelques-uns de vos *Soliloques du Pauvre*. C'est donc un interview que je sollicite de vous, et je vous prie de vouloir bien répondre aux questions suivantes. (On trouvera ces questions plus loin, chacune avec sa réponse).

Merci d'avance, mon cher confrère, et veuillez agréer, je vous prie, mes salutations bien cordiales.

P. ARGYRIADÈS.

Pont-Aven, le 26 juillet 1897.

* * *

Plougasnou, 8 août 1897.

Mon cher Confrère,

Voici quinze longues pages en réponse à votre Questionnaire. — Résumez suivant votre gré. Vous pouvez en disposer comme il vous plaira.

G.-R. JEHAN RICTUS.

QUESTIONNAIRE

— Quelle a été l'influence des cabarets de Montmartre sur la littérature sociale depuis la fondation du *Chat Noir* et à travers les autres cabarets ?

— Je n'aperçois pas bien l'influence qu'a pu avoir le *Chat Noir* sur la littérature sociale. J'en dirai autant des autres cabarets.

Et d'abord, qu'entendez-vous par *littérature sociale* ?

Sans doute, celle qui a pour but exclusif la propagande d'un Idéal révolutionnaire ? Dans ces conditions, je ne vois que Jules Jouy, Willette et Jehan Rictus dont les œuvres aient réitéré cet Idéal particulier. Je ne puis compter, dans cette énumération, Aristide Bruant, dont l'œuvre si belle par endroits, n'implique pas une théorie d'espoir ou de relèvement de l'individu — la catégorie peu intéressante des Marlous, des Prostituées ou des Coureurs de Berges, célébrée surtout par la Muse de Bruant, n'offre aucune consolation — toujours, bien entendu, au point de vue social et révolutionnaire.

Willette, Jules Jouy et Jehan Rictus, voilà les trois artistes qui, sortis du *Chat Noir* se sont inspirés de l'idée de révolte — car je ne puis non plus envisager sous cet angle des écrivains sortis du même Cabaret, tels Maurice Donnay, nihiliste rieur, Alphonse Allais, humoriste intarissable, et d'autres dont le nom m'échappe, mais dont l'œuvre recrée sans succès l'œuvre de ces derniers.

Reste la satire politique.

A coup sûr, cette forme d'esprit qui tournait à la charge plutôt qu'à l'ironie, eut son foyer principal et permanent au *Chat Noir*. Il faut citer parmi les artistes qui y excellèrent au premier rang, Caran d'Ache et Jacques Ferry.

Mais la satire politique ne peut que contenter des esprits superficiels et venus dans quelque endroit pour « rigoler » et non réfléchir.

Il ne faisait pas bon du temps du gentilhomme Salis de tenter en son cabaret la satire sociale. Quant à la farce politique, lui-même, s'en chargeait en improvisant des boniments mirifiques à la Mangin où les insolences accumulées se résolvait en blagues inattendues et surtout *j' m'en foutistes*. La saugrenuité de ses pataqués finissait par déterminer l'ilarité du Public, jamais exigeant quand il vient quelque part pour s'amuser.

La satire sociale indisposait le gentilhomme, car il redoutait de fâcher son noble Public que constamment, à la matière des fauves, il ménageait, complotait et flattait tour à tour.

Au hasard de ses boniments, taper sur le Ministère au Pouvoir, mettre en parallèle la grandeur historique de Napoléon I^{er} vis à vis de la médiocrité des maîtres contemporains, comparer dérisoirement le César à MM. Carnot, Périer ou Faure, telle était la marche ordinaire de sa verve facile et rapinesque. C'était l'écoulement d'un stock d'irrespect à bon marché, nullement dangereux, dont lui-même se moquait et il fallait l'avachissement moral de son habituel parterre de snobs pour se satisfaire d'aussi pitoyables ironies. Pour preuve de ce que j'avance, je rappelle ce qui se passait au *Chat-Noir* les soirs où l'on donnait *l'Épopée*, pièce d'ombres de Caran d'Ache, qui roulait sur l'apothéose guerrière du premier Empire.

L'ombre, régnant dans la salle à certaines minutes du spectacle, quand paraissait Bonaparte Salis hurlait : Vive l'Empereur !

Vive l'Empereur, répondaient les jeunes victoriens attirés là par la facilité de la manifestation et la joie de poumons en sécurité loin des horions possibles des agents, pousser à pleins pouvoirs un cri séditionnel.

Cet instant du spectacle déterminait le succès de *l'Épopée*, qui fut joué des centaines de fois et amena rue Victor-Massé, un public réactionnaire et élégant.

Mais qu'est-ce que la Satire sociale et révolutionnaire pouvait gagner à cet esprit de Fronde ? Rien du tout.

Il en est malheureusement de même des autres cabarets de Montmartre, similaires, qui ont tourné au beuglant chic, où l'idéal en cause ne peut pénétrer. A signaler encore, parmi les satiristes politiques, un excellent lettré

Vincent Hyspa, qui bien que rappelant Mac-Nab, n'en a pas moins une verve admirable.

— Quels sont ceux des cabarets où a pu pénétrer quelque note socialiste et ceux dont elle a été complètement bannie ?

— Partout où les deux Mévisto ont interprété des œuvres de Jouy où d'autres et partout où Jehan Rictus a récité ses *Soliloques*, la note sociale a pénétré. Citons les Cabarets : les *Quat-z-Arts*, le *Chat Noir*, le *Chien Noir*, la *Boîte à Musique*, le *Tréteau de Tabarin*, le *Conservatoire de Montmartre*, etc.

Très peu ont échappé à ce genre — *La Roulotte* qui s'évertuait à ramasser la clientèle copurchic du *Chat Noir*, n'accepta aucune tendance révolutionnaire — *La Roulotte* était (je dis ét-it, car elle a été fermée par mesure de police pour insécurité en cas d'incendie), était, dis-je, une sorte de *Folies-Bergère* ou de café-concert mixte. On y donnait des matinées spéciales pour *jeunes filles du monde*, et le soir, devant les cerceaux et les snobs, on y exhibait force tétons plâtrés et quelques affriolants maillots. — Jehan Rictus y demeura quatre soirs. — Le quatrième, en dépit des chaleureuses réclamations du public, le directeur lui interdit la récitation d'un poème, le *Revenant*, affirmant que ce poème choquait ses sentiments religieux (*sic*), à lui, le barnum. — Il est juste d'ajouter que les dits sentiments n'empêchaient pas le dit barnum de spéculer sur la malpropreté de ses contemporains, en faisant défiler sur la scène de confortables morceaux de viande jeune.

— Quels sont les poètes qui y ont donné la note politique ou sociale, soit sous forme de satire, soit autrement ?

— Jules Jouy, au *Chat Noir*, satire sociale.

Jacques Ferry, au *Chat Noir*, satire politique.

Mac-Nab, au *Chat Noir*, satire sociale.

Vincent Hyspa, au *Chat Noir*, satire politique.

Jehan Rictus, au *Chat Noir*, satire sociale.

— Les Jouy, les Goudeau, etc. et vous-même, n'avez-vous pas eu quelque influence sur le public qui fréquente ces cabarets ?

— Influence sur le public ? Je l'ignore, et puis de quelle manière s'exerce-t-elle ? Pour Jouy, incontestablement, la popularité dont il bénéficie le prouve. Pour les autres, je n'ose me prononcer, connaissant mal leurs œuvres.

Quant à moi, je sais bien que partout, et dès mon entrée en scène, je provoquais une attention peu habituelle dans ces milieux, et j'irai jusqu'à dire de l'enthousiasme. — Mais je crois peu à l'influence pratique du verbe, sans action, et naturellement on ne peut agir isolément.

— Que pensez-vous des poètes ci-dessus nommés ?

— J'ai une grande admiration pour Jules Jouy qui a écrit des chefs-d'œuvre — surtout au point de vue propagande révolutionnaire.

Quant à Goudeau, je ne le juge pas au même point de vue. Il y a trop d'alliage dans son incontestable talent. C'est fait de Banville, de Gautier, de V. Hugo, voire de Mendès et de Rollinat, ce poète qui a regardé Baudelaire comme la nuit un chien regarde la lune.

Quant à Poëcin, encore une fois, je connais trop peu de choses de lui.

— Et des Bruant, des Mac-Nab, des Xanroff, qui me paraissent moins sérieux au point de vue social, qu'en pensez-vous ?

— J'ai de l'admiration sincère pour Bruant et pour certaines de ses pièces, telles *Le Collier*, *A la Glacière*, *A Saint-Lazare*, *A Grenell*, *A Montrouge*, *Les Quat' Pattes*, etc.

Mais j'ai dit plus haut que je trouvais que les Marbous et les Prostituées étaient peu dignes d'inspirer un Berivain, dont le but est d'œuvrer dans le sentiment révolutionnaire. C'est propager la grossièreté et la canaillerie, mais rien n'est flagelleur de l'ordre bourgeois dans l'œuvre de Bruant.

Quant à Mac-Nab, je le trouve excellent sans qu'il provoque mon admiration.

Xanroff, à mon sens, ne présente aucune valeur même satirique. Ça a été

l'Apollon de la jeunesse des écoles; la blague des brasseries du quartier, des amphithéâtres d'hôpitaux ou des salles de gardes d'internes se retrouve dans ses *Chansons*. Rien de plus et rien de consolant au point de vue révolte.

— Y a-t-il quelques jeunes poètes ou autres littérateurs qui donnent espoir pour l'avenir?

— Je l'ignore absolument, mais je le souhaite de grand cœur.

— Et parmi les interprètes, ne trouvez-vous pas que les deux Mévisto viennent en première ligne et que pensez-vous de leur talent?

— Je pense que tous deux en ont beaucoup, bien que différents. — J'ai applaudi souvent au théâtre dans divers rôles Mévisto jeune, et je trouve que sa place est plutôt à la scène qu'au cabaret. Son frère avec moins d'art et de méthode, est toutefois un diseur excellent.

— Quels sont les autres diseurs ou chanteurs qui méritent d'être cités?

— Parmi les poètes qui disent leurs œuvres, je citerai André Barde qui a un fort beau talent de poète et d'interprète.

Fragerolles, qui a une voix délicieuse; Yann-Nibor, acteur admirable; Obie, baryton et poète, organe superbe; Montoya, qui écrit mal et qui rime à tort et à travers, à contre sens, avec la déplorable facilité des méridionaux, mais qui gazouille et ténorise fort convenablement. Puis Xavier Privas, excellent écrivain.

Et c'est tout.

— A un autre point de vue, ne trouvez-vous pas que malgré tout ce qu'on peut dire contre les Cabarets-Concerts, où le naturel prend place de plus en plus, ne trouvez-vous pas qu'ils valent encore mieux que les Cafés-Concerts à la mode, où le convenu écoeure, et où on vous exaspère avec ces revues de commencement ou de fin d'année dont l'uniformité et la bêtise sont navrantes?

— Non, je trouve que les Cabarets de Montmartre sont autant de beuglants pas meilleurs que ceux du boulevard que l'on a coutume d'attaquer. Surtout maintenant que leurs productions passent au crible de la censure. D'abord, ils sont trop chers et la foule populaire, qui pourrait par hasard y puiser des enseignements ou un amusement intelligent, ne peut payer 5 francs un fauteuil.

Tous les cabarets s'efforcent d'imiter le défunt *Chat Noir*, mais où est la troupe merveilleuse de véritables artistes d'autrefois, tels, V. Meusy, Ferny, Masson, Jouy, Mac-Nab, etc., etc. Elle est diminuée ou dispersée. Au *Chien Noir* qui soutient encore sa réputation de jadis, on trouve les transfuges du *Chat Noir*, et ce serait là encore où la chanson réelle ou la satire sociale pourrait s'exercer. Mais c'est encore trop cher, et l'accès des foules populaires y est interdit.

Tout le reste des cabarets de Montmartre, est plein de cabotins, ou d'imitateurs, et vous verrez que la vogue momentanée de la Butte disparaîtra. J'ai l'air d'un ingrat en proférant ces malédictions, mais je suis entré dans les cabarets de Montmartre, non sans peine, avec un but déterminé de propagande. S'ils m'avaient été fermés, j'aurais entrepris des conférences, voilà tout.

— Enfin, dites-moi franchement tout ce que vous pensez sur le mouvement littéraire montmartrois sans oublier les artistes, peintres ou dessinateurs tels que Willette, Steinlen, Grün, etc. N'oubliez pas non plus de me dire un mot sur le *Théâtre Civique*, organisé et inauguré tout récemment.

Je ne vois pas bien ce que l'on entend par le mouvement littéraire montmartrois. Je le nie, car dès qu'un talent surgit, il descend jusqu'au boulevard et le franchit.

La conception d'un Montmartre en tant que ville spéciale, Athènes de Paris, est une pure chimère, qui vit dans le cerveau de Willette. Il n'y a que ce très grand artiste, que j'admire beaucoup, pour envisager sérieusement une telle fable. De bonne foi, il se croit le roi de Montmartre. Il l'a bien prouvé en pérégrinant à pied, en costume de lutteur, sur le boulevard extérieur lors de

la dernière Vachalcade. Willette en maillot, dans le crottin ! Cela faisait peine à voir. Pourquoi pas Puviss de Chavannes en tutu de danseuse alors ?

Et, puisque je viens d'écrire le mot Vachalcade, je dirai combien je suis hostile à cette plaisanterie encombrante et faussement charitable. Le but primitif de la Vachalcade était de recueillir assez d'argent pour, soi-disant, venir en aide aux Artistes Pauvres. Or, sur l'argent recueilli, un seul char, celui peu original de l'agaçant peintre ordinaire de l'Assistance Publique, j'ai nommé Pelez, un seul char dis-je, engloutit huit mille francs ! Après la fête, le Comité s'engueula ferme à propos du gaspillage des ressources et quelqu'un de naïf rappela inopinément le but de l'œuvre. Mais, le Comité répondit comme un seul homme :

— Les Artistes Pauvres ? Nous nous en foutons (textuel.)

Et voilà comment, à l'instar de la plupart de leurs contemporains et confrères en hypocrisie, les rapins de Montmartre se sont faits, deux années de suite, les maquereaux de l'idée de Pauvreté (pour rigoler avec le produit recueilli.)

Quant au *Théâtre cirque*, ceux qui ont monté cette péniche aux populations crédules, feront peut-être, de ci de là, besogne utile, mais ils me semblent des Arrivistes plutôt que des Convaincus. Je n'en veux pour preuve que le subterfuge suivant — spéculant sur la naïveté populaire ou plutôt l'ignorance bien compréhensible de la Foule, ils ont, pour leur première représentation, annoncé avec fracas *La Révolte*, de Villiers de l'Isle Adam. — Or, *La Révolte* n'a rien à voir avec une œuvre révolutionnaire, et ce qui les a déterminés à jouer cette pièce, dont la tendance est en contradiction avec leur programme, c'est purement et simplement le titre.

Cette façon d'agir rappelle le procédé des journaux aux abois qui annoncent par exemple en grosses capitales un titre dans ce genre :

L'EXPLOSION

DU VÉSUVÉ

Voir les détails

Mais, encore une fois, poussés par la force des choses, ils pourront faire besogne utile.

Voilà, bien franchement, ce que je pense sur Montmartre et autres questions et je signe bien volontiers.

Jehan RICTUS.

Nous avons donné en entier l'interview de notre confrère Jehan Rictus, et nous croyons qu'avec les renseignements qu'il y donne notre petite étude se complète.

P. ARGYRIADÈS.

LES BONS SALAIRES

Tout le monde, même les bourgeois, devrait être partisan des salaires élevés pour la classe ouvrière.

Et cela, non seulement par bonté d'âme, par humanité, mais par bonne arithmétique.

Un rapport de M. Champoudry, adopté par le Conseil municipal, porte pour les ouvriers des services de la Ville de Paris une augmentation annuelle de deux cent quarante-deux mille francs.

D'imbeciles réactionnaires vont peut-être crier au gaspillage. Pensez donc : grever le budget municipal de deux cent quarante-deux mille francs par an en faveur de balayeurs, de cantonniers, de paveurs et de chiffonniers !... On n'a pas idée d'une telle orgie de billets de banque pour de si petites gens.

Il n'y a pas, au contraire, d'argent mieux placé que celui-là. De même que les compagnies de chemins de fer n'ont de réels bénéfices qu'avec les transports de marchandises les plus communes et les voyageurs de troisième classe, de même aussi l'industrie, le commerce et, par contre-coup, les organismes

sociaux, ne vivent et ne prospèrent qu'à la condition que la classe des travailleurs et des modestes employés les alimentent. Mais encore faut-il que ces travailleurs et ces employés puissent pourvoir cette alimentation.

Reportez-vous à l'époque, peu éloignée, où le balayeur, la balayeuse, le cantonnier, etc., présentaient cet aspect malheureux et sordide de loqueteux auxquels on avait envie de faire l'aumône, et demandez aux petits commerçants qui les avoisinaient quels bénéfices ils retireraient de leur clientèle.

Aucun, évidemment. La famille très pauvre consomme le moins possible. Elle use et fait user par les enfants les vêtements, les chaussures, les chapeaux, etc., qu'elle tire le plus souvent de la charité des uns et des autres. Point de vin, point de viande aux repas, à peine de la lumière le soir, pas de feu non plus. Quelqu'un est-il malade — et on l'est souvent dans une situation pareille, — c'est à l'hôpital qu'on va se faire soigner.

Dites-moi, je vous prie, quel enrichissement et quel avantage la société peut tirer de telles existences, si précaires qu'ont les forces à évoluer hors de la loi normale de réciprocité qui est imposée à chacun de nous.

L'état social assez fou pour créer des misérables est le premier à en souffrir, par le parasitisme auquel il les condamne.

Aidons de toutes nos forces à faire obtenir de bons salaires à tous ceux qui, par leur travail, concourent à la production de la richesse et au fonctionnement des services publics.

Mieux l'ouvrier et l'employé seront rétribués, plus ils sèmeront autour d'eux d'aisance et de bien-être.

Les grandes fortunes s'élèvent sur les grandes misères. Le vol en haut, la mendicité en bas. Le maître et l'esclave.

Au nom de la République et du socialisme, nous voulons, nous, la plus grande somme de justice et d'égalité.

ERNEST ROCHE.

C'est le travail qui nous fait vivre et non le capital

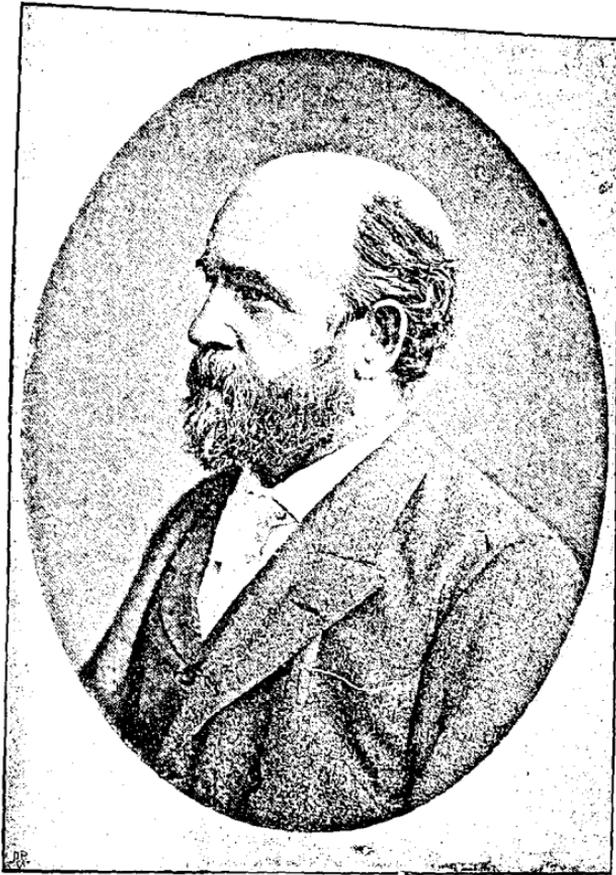
Voici un oisif dont la tête ni la main ne font un travail productif quelconque, mais qui vit, disons-nous, sur l'argent que son père lui a laissé sûrement placé en rentes sur l'Etat. Est-ce qu'en fait, il est soutenu, entretenu, nourri, par la richesse accumulée dans le passé ?

Sur sa table, il y a des œufs frais pondus, du beurre qui vient d'être battu, du lait tiré du matin, du poisson qui, vingt-quatre heures auparavant, nageait dans l'Océan, de la viande que le garçon boucher a apportée juste au moment voulu pour qu'on la fasse cuire, des légumes frais qui viennent du jardin et des fruits du verger ; en résumé, il n'y a rien qui ne sorte presque à l'instant de la main du travail, leur producteur (car il faut comprendre dans cette catégorie les porteurs et les distributeurs aussi bien qui sont placés aux premiers degrés de l'échelle de la production), rien qui ait été produit longtemps auparavant, sauf peut-être quelques bouteilles de vin vieux. Ce dont cet homme a hérité de son père, ce sur quoi nous disons qu'il vit n'est pas, actuellement, de la richesse, mais seulement le pouvoir de se servir de la richesse que produisent les autres. Et c'est de cette production contemporaine qu'il vit.

Les cinquante mille carrés de Londres contiennent sans doute plus de richesse que le même espace dans n'importe quel autre lieu. Cependant, si tout à coup le travail productif cessait absolument à Londres, en peu de temps, les gens commenceraient à mourir comme des moutons atteints de la clavelée et, en peu de semaines ou en peu de mois, il ne resterait personne en vie. Car une entière suspension du travail productif serait un malheur plus épouvantable que n'en a jamais connu ville assiégée.

Cela n'équivaudrait pas au simple mur extérieur de circonvallation que Titus éleva autour de Jérusalem pour empêcher l'entrée incessante des provisions dont vit une grande ville, mais un mur semblable entourant chaque communauté quelconque, et vous verrez combien il est vrai que l'humanité vit de ses mains ; que c'est le travail de chaque jour de la semaine qui fournit à la communauté son pain de chaque jour.

HENRY GEORGE.



HENRY GEORGE

UNE PROPHÉTIE SOCIALISTE

A chaque époque palingénésique, l'ensemble des aspirations se précise dans une idée appelée à marquer de son sceau diamanté le nouveau stade de civilisation qui commence et à lui donner l'impulsion pour des siècles.

Il y a seize cents ans, lorsque les navigateurs antiques eurent entendu, dans le silence de la mer immense, retentir par trois fois le cri d'épouvante et de détresse qui annonçait la mort des anciens Dieux, l'idée messianique apparut, lumière rédemptrice, éclairant soudain le ciel noir du paganisme épuisé et la terre désolée du romanisme odieux, une heure nouvelle avait sonné au cadran des siècles, et le christianisme, méprisé et persécuté jusque-là, allait prendre l'empire du monde.

Notre époque, que trois siècles de philosophie ont affranchie dans son élite intellectuelle, qu'un siècle de conquêtes scientifiques, de révolutions politiques et de transformations économiques a rendu apte aux plus audacieuses, aux plus splendides réalisations sociales, attend, elle, son salut de l'idée socialiste qui fermente dans toutes les profondeurs, dans toutes les douleurs, dans toutes les espérances contemporaines.

C'est pourquoi, malgré les tristesses, les troubles conflits, les obscurités et les menaces de l'heure présente, le socialisme est devenu l'étoile conductrice des peuples.

Voyez plutôt :

Son irrésistible puissance éclate si brillante, que même ses ennemis confessent sa force et lui prédisent l'empire, tandis que dans la minorité lettrée et dans les masses profondes des prolétariats, ses partisans, « plus nombreux que le sable de la mer », abaissent les frontières des Etats rivaux, arrachent les bornes des vieux partis politiques et des écoles sectaires, pour lui ouvrir plus vite la voie souveraine du triomphe.

Que ce soit notre consolation !

Sans doute, nous ne moissonnerons ni ne cueillerons dans cette terre promise du bien moral et social universel ; mais, elle est là devant nous, la félicité humaine, rayonnante à l'horizon bleu d'un lendemain qui se rapproche rapidement.

Comme le grand Hébreu de la légende biblique, nous mourrons tout proche du but, en Moab, sur le mont Nébo d'Abarim. Avant d'être clos par la dispensatrice du grand repos, nos yeux auront vu les Chanaans socialistes de l'avenir où, plus heureux que nous, profitant de nos travaux, de nos souffrances et de nos combats, entreront les fils de notre peuple.

Benoît MALON.

GERMINAL (1)

Quatre murs noirs où l'on torture
S'élevant hauts comme un rocher
Pas un souffle, pas un murmure
On sent que la mort va passer
Sur la plate-forme est un trône
Et l'on croirait une couronne,
C'est le collier pour garotter.

Michel Angiolillo monte
Le front haut et d'un pas égal
Ses juges pâlisant de honte
Craignent dans l'ombre un tribunal
Le condamné s'assied lui-même
Sentant comme un grain qui se sème
A voix haute il dit : « Germinal ! »

C'est le Germinal séculaire
Qui se gonfle et qui va lever,
Qui transfigurera la terre.
Le condamné le voit monter,
Le bourreau, d'une main qui tremble
Attache ses genoux ensemble
Et serre le collier de fer

Et dans le temps et dans l'espace
Il est pris par l'éternité,
Oui, c'est bien Germinal qui passe
Un Germinal de liberté
Ainsi qu'un Océan qui roule
En déferlant la grande foule
Gronde un seul mot : humanité !

LOUISE MICHEL.

(1) Nous avons prié notre amie Louise Michel, après avoir inséré *La Chanson des Dos*, imitée de Bruant qu'elle nous a envoyée, de nous faire une poésie de son genre, à elle, que nous goûtons beaucoup mieux. Elle a fait *Germinal* qui est de toute actualité.

Un mot d'elle : Comme nous lui reprochions l'imitation de Bruant, elle nous répondit qu'elle avait employé exprès ce langage, nos gouvernants : les Félisque, Méline, Barthou n'en méritant pas d'autre.

BIBLIOGRAPHIE

Livres et Brochures reçus par la « Question Sociale » dans le courant de l'année 1897

Il sera rendu compte dans la revue la *Question sociale* de tout livre adressé à la rédaction, 7, rue Théophile-Gautier, Paris.

Les livres reçus seront en outre mentionnés, à la fin de l'année dans l'*Almanach de la Question sociale*.

- Ernest Pichio et son œuvre, d'Ernest Muscux.
 Le Cycle Bertoz, de J.-G. Prod'homme.
 La Morale d'après Charles Fourier, de P.-E. Laviron.
 Abdou-Hamid II, du Comité Ottoman d'Union et de Progrès.
 Dictionnaire usuel des Synonymes français, d'Emile Julian.
 La Morale sociale (nouvelle édition), de Benoît Malon.
 Le Spiritisme et l'Anarchisme devant la Science et la Philosophie, de J. Bonvery.
 Etude de Sociologie pratique, d'Engène de Masquard.
 La Représentation proportionnelle, de Louis Martin.
 Le Nouvel Evangile, de K. X. Dacopoulos.
 La Grèce générale, de François Cappuzan.
 Sur le Congrès de Londres (deux brochures), de E. Guérard et Boicervoise.
 l'Humanisme intégral, de Léopold Lacour.
 Le Socialisme et le Congrès de Londres, de A. Hamon.
 Les Joyusetés de l'exil, de Charles Malato.
 L'Expulsion des Jésuites, de L. Guéneau.
 La Grève de Carmaux et la Verrerie ouvrière d'Albi, par Léon de Seilhae.
 Membre de la Philosophie, par Karl Marx.
 Le Trade unionisme en Angleterre, par Paul de Roussiers.
 Contre l'argent, par Urbain Gohier.
 Les Assurances ouvrières, par Eugène Rochetin.
 La Caisse nationale de Prévoyance ouvrière, du même auteur.
 Cuba contre Espagne, par Enrique José Varona.
 Essai sur le Nativisme, par Maurice Le Blond.
 Sylbo, par Eugène Montfort.
 Contre et pour le Neo-Mathéisme, par Paul Robin.
 Compte-rendu du III^e Congrès international des ouvriers gantiers.
 La Question Cubaine, par Mestre Amabile.
 L'Avenir par le poète, par L. Le Foyer.
 Etudes d'ethnographie préhistoriques, par Ed. Pietto.
 Séance solennelle de rentrée de l'Université nouvelle de Bruxelles.
 Le Mutualisme et la Question sociale, de A. Leterade.
 Biribi (armée d'Afrique), nouvelle édition, de Georges Darien.
 Jésus, d'Ernest Gégout.
 La Revue Scientifique et Industrielle de l'Année, de Jules Breton.
 Les Principes belliqueux du Père Olivier, par F. Martin-Ginouvier.
 Critique de combat (3^e série), de Georges Renard.
 Historique de la Bourse du travail de Toulouse, par J. Pradelle.
 Guide pratique des familles aux Villes d'Enx. A. La Farre, éditeur, 53, Chaussee d'Antin.
 L'Erolution de l'Esclavage dans les diverses races humaines, du Dr Ch. Letourneau.
 L'Individu et la Société, de Jean Grave.
 Philosophie de l'Anarchie, de Ch. Malato.
 La Survie (échos de l'au delà), de R. Noegerath.
 Les Arméniens et la Réforme de la Turquie, par Albert Vandal.
 L'Idéal Communiste, de Charles Bovet.
 Contes de Pompeii, par A. Van Bever.
 Essai sur le Nativisme, de Maurice Le Blond.
 L'Armée nouvelle, d'Urbain Gohier.
 Ordre Altruiste, de René Gihel.
 En 1871, publié par la Revue Blanche.
 L'Eglise du travail en Angleterre, de John Trevor.
 Le Musée social (statuts, organisations, services).
 Université nouvelle de Bruxelles (séance solennelle de rentrée).
 Sylbo ou les émois passionnés, d'Eug. Montfort.
 L'Education au point de vue du progrès social, par E. Laviron.
 Renseignements inédits sur les Saint-Abres (dessinateurs et graveurs) par Y. Advielle.
 L'Arrière par le poète, de L. Le Foyer.
 La Production des Compagnies françaises et américaines d'assurances sur la vie, par Eugène Rochetin.
 Réponse d'un bonhomme cocasse à un arugyle classique, par Eugène de Masquard.
 Les deux Espions, par Arkurie Creps.
 Contre la Banque de France, de Maurice Charnaf.
 Le Socialisme en danger, par Domela Nieuwenhuis.
 La Crête devant l'Image, par J.-Grand-Carteret.
 Les Inquisiteurs d'Espagne, par Tarrida del Marmol.
 Le Choix, de Fabius de Champville.
 Les Porteurs de Torchés, par Bernard Lazare.
 L'Œuvre internationale, de Majallahs Lima.
 L'Erolution du Commerce, par le Dr Ch. Letourneau.
 Conversation avec Idéa, par Louis Lamet.
 Les Soliloques du Pauvre, par Jehan Rictus.
 La Tolérance Musulmane, par Ahmed Riza.
 La Question sociale est une question de méthode, par le Dr Vazeille.
 Le nouveau Pacte de Famine, par Urbain Gohier.
 Dans l'autre monde, L.-Xavier de Ricard.
 Jésus le Christ et sa vie, P. Coullery.
 La Vérité aux Paysans, Compère Morel.
 La Création de l'Ètre et de la Substance, par le Comte de Faugère.
 William Thompson, par Hector Denis.
 Le Positivisme et la Pédagogie algébrique, par R. Mendès.
 Les Petits Troux pas chers, guide pratique des Familles aux Bains de Mer. A. La Fare, éditeur.

LISTE GÉNÉRALE

DES

JOURNAUX SOCIALISTES DU MONDE ENTIER

Afin que notre liste des journaux soit toujours bien complète et à jour, nous prions nos confrères de vouloir bien faire le service de leur journal à la rédaction de la *Question sociale*, 7, rue Théophile-Gautier, Paris. Ils recevront la *Question sociale* en échange.

FRANCE

- La Question Sociale*, 5, boul. Saint-Michel, Paris, mensuelle socialiste-communiste. Dir., P. Argyriades, secrétaire de la rédaction, Paule Mink. Abonnement annuel, 2 fr. en France et 2 fr. 50 à l'étranger.
- Revue Socialiste*, 78, pass. Choiseul, Paris, mensuelle socialiste-intégral (6^e année). Dir., Georges Renard. Abonn. 18 fr. pour la France et 20 fr. pour l'étranger.
- Le Parti Socialiste* organe du Comité Révolutionnaire Central et de l'Alliance Communiste Révolutionnaire, 36, avenue de Châtillon.
- Le Parti Ouvrier*, 51, rue Saint-Sauveur, Paris, socialiste. Dir., J. Allemane. Abonn. 12 fr.
- La Petite République*, 12, rue Paul-Lelong.
- L'Intransigeant*, 142, rue Montmartre.
- Les Temps Nouveaux*, 140, rue Mouffetard, Paris.
- La Citoyenne*, 107, rue du Mont-Cenis, Paris. Journal de la revendication du suffrage des femmes. Dir., M^{me} Maria Martin.
- Le Père Peinard*, 15, rue Lavieuville, Paris.
- Le Journal des Femmes*, 107, r. du Mont-Cenis.
- La Phono*, revue mensuelle littéraire. Dir., Deschamps, 31, rue Bonaparte.
- La Revue Blanche*, 1, rue Lafitte.
- Le Peuple*, 40, rue de Condé, à Lyon.
- L'Arrière Social*, 1, rue des Chartreux, à Marseille.
- La Voie des Travailleurs*, 24, rue du Jardin-National, à Albi, socialiste, hebdomadaire. Abonn. 3 fr. 50.
- Le Réveil de la Bastide*, 16, cours le Rouzic, à Bordeaux.
- L'Emancipation*, rue Duguesclin, à Nîmes.
- Le Torsin Populaire*, à Commentry (Allier).
- Le Travailleur Algérien*, à Alger.
- Le Radical Algérien*, à Alger.
- La Revue Algérienne*, à Alger.
- Le Torsin*, rue de la Kasbah, à Alger.
- La République Sociale*, 8, place Voltaire, à Narbonne, collectiviste.
- Le Devoir*, à Guise (Aisne), revue des questions sociales.
- Le Breton Socialiste*, à Brest.
- L'Ouvrier Corse*, 9, rue Fesch, Ajaccio, hebdomadaire.
- Le Socialiste Ardennais*, rue de Gonzague, à Charleville (Ardennes).
- Bulletin Officiel de la Bourse du Travail*, 3, rue du Château-d'Eau, à Paris.
- L'Indépendant*, 15, place de la Liberté, à Moulins.
- L'Emancipation des Deux-Charentes*, 41, rue de la Loire, à Angoulême.
- Le Progrès*, route Nationale, à Souillac (Lot), hebdomadaire.
- La Bataille Socialiste*, 7, place de la Bourse, à Marseille.
- Le Peuple*, 2, rue Bergère, à Marseille.
- Le Progrès Social*, de la région du Nord, à Arras (Pas-de-Calais).
- Le Jura Socialiste*, 15, avenue de Belfort, à Saint-Claude (Jura).

- La Ligue du Peuple*, place Neuve-St-Pierre à Mâcon (Saône-et-Loire).
- La Science Sociale* (M. Demolins, directeur) à la Guichardière, par Vernueil (Eure).
- Le Travailleur*, 21, place Ste-Croix, à Cholet, (Maine-et-Loire), hebdomadaire.
- La Vraie République*, 31, rue Autran, à Châtelleraut (Vienne).
- Le Travailleur*, à Epinal (Vosges), hebdomadaire.
- La Fraternité*, rue Saint-Amand, à Auch.
- Le Réveil du Nord*, 15, rue Gambetta, à Lille.
- La Dépêche*, à Toulouse.
- L'Avant-Garde*, 20, rue de la Colombette, à Toulouse.
- L'Égalité*, à Roubaix.
- L'Éclaircur de la Vienne*, 8, rue Colbert, à Châtelleraut.
- L'Éclaircur de l'ouest*, à Nantes.
- Le Réveil du Peuple*, 13, rue Bossuet, à Dijon.
- L'Avant-Garde Socialiste*, maison du Peuple, 10 bis, place de l'Hotel-de-Ville, à Troyes.
- Le Petit Troyen*, 126, rue Thiers, à Troyes.
- La Tribune Républicaine*, 50, rue du Boyenné, à Nevers.
- Le Progrès*, 20, rue du Chilou, le Havre.

Journaux ouvriers corporatistes de Paris

- Le Réveil des Travailleurs de la Voie ferrée*, 9, cité Riverin.
- Le Progrès des Cuisiniers*, rue J.-J.-Rousseau.
- Le Relieur*, 17, r. des Grands-Augustins.
- La France Théâtrale*, 12, rue Grange-Batelière.
- L'Union des Mécaniciens*, 11, rue Neuve-Popincourt.
- La Robinetterie*, 21, rue Cassendi.
- L'Echo des Omnibus*, 27, rue Louis-Braille.
- Les Coopérateurs Français*, 5, rue Stanislas.
- Le Bien-Papin*, 8, boulevard des Filles-du-Calvaire.
- La Fédération Lithographique*, 178, boulevard Voltaire.
- L'Ouvrier Chapelier*, 14, rue du Plâtre.
- L'Echo des Chemins de Fer*, 18, boulevard de Magenta.
- Le Marinier*, 4, faubourg Poissonnière.
- Bulletin Officiel de la Fédération nationale des Ouvriers métallurgistes de France*, 5, cité d'Angoulême.
- Le Monteur des Symptômes*, 18, rue Cadet.
- L'Horlogerie-Bijouterie*, 52, rue Réaumur.
- Le Réveil des Monteurs*, 14, rue des Amandiers.
- Le Journal du Gaz*, 24, rue Pétrelle.
- Le Réveil du Tailleur*, 16, rue Saint-Joseph.
- La Revue des Associations professionnelles*, 4, rue du Bouloi.
- Association Ouvrière*, 60, rue de Bondy.
- La Typographie Française*, 15, rue de Savoie.
- Le Lavoir Parisien*, 24, rue Bachelet.

Journaux ouvriers corporatistes de Province

- La Tribune Ouvrière*, 3, rue Fortier, à Marseille.

Le Bulletin Officiel des Ouvriers du Bâti-
ment, 26, place d'Aquitaine, à Bordeaux.
Le Réveil des Verriers, 29, avenue des Saul-
leés, à Oullins (Rhône).
Fédération Airoise, 34, cours Sextius, à Aix
(Bouches-du-Rhône).
L'Emancipateur, 13, rue Lafayette, Roche-
fort-sur-Mer (Deux-Charentes).
Le Petit-Contois, 20, rue Gambetta, Besançon
(Doubs).
Bulletin Officiel de la Bourse de Travail de
Lyon, cours Morand.
Le Progrès, 40, rue Denis-Papin, Blois (Loir-
et-Cher).
Le Courrier de Flers, rue de la Gare, Flers
(Orne).
Le Revue Ouvrier, 33, rue des Fours-à-Chaux,
Calais.
Le Revue Social, 2, rue des Marchands, Per-
pignan (Pyrénées-Orientales).
Bulletin Mensuel de la Fédération nationale
des Syndicats et Groupes corporatifs ou-
vriers de France, 16, rue Sullivan, Bor-
deaux.
L'Ouvrier Syndiqué, Bourse du Travail, Mar-
seille.
La Voie de l'Ouvrier, Bourse du Travail,
Nîmes.
Bulletin Officiel de la Bourse du Travail,
 place Saint-Servin, rue des Treize-Vents,
 Toulouse.
Le Messager, Bourse de Travail, à Grenoble.

ALLEMAGNE

Altenbourg : *Der Wächter*, Bruderergasse, 2
 — hebdom.
 Bant : *Die Nord-Wacht*, Adolfstrasse, 1 —
 hebdom.
 Norddeutsches Volksblatt, Adolfstrasse, 1 — 3
 fois par semaine.
 Berlin : *Vorkaeritz*, Beuthstrasse, 2, S. W.
 — quot.
Volksblatt für Teltow, etc., Elisabeth-Ufer,
 55 — 3 fois par semaine.
Sociale Praxis, Verlagsbuchhandlung, S. W.,
 18.
Der Sozialist, Gloglauerstrasse, 29.
 Bielefeld : *Volksrecht*, Oberthorwall, 23 —
 quotid.
 Brandenburg : *Volksblatt für Ostund Weg-*
thaunland, St Annonstrasse, 33 — quotid.
 Brême : *Bremer Bürger-Zeitung*, Martinis-
 trasse, 44 — quotid.
 Breslau : *Schlesische Volkswacht*, Weissger-
 berggasse, 64 — hebdom.
 Brunswick : *Braunschweigischer Volks-*
freund, Kannegiesserstrasse, quotid.
Der Landbote, Kannegiesserstrasse, 13 —
 hebdom.
 Burgstädt : *Die Volksstimme*, Augustusstrasse
 — 3 fois par semaine.
 Cassel : *Volksblatt für Hessen*, Schaefergasse,
 26 — 3 fois par semaine.
 Chemnitz : *Der Beobachter*, Gardenstrasse, 16
 — quotid.
 Cœthen : *Volksblatt für Anhalt*, Magdebourg,
 Schmiedehofstrasse 5/6 — quotid.
 Cologne : *Katzer Arbeiter-Zeitung*, Thie-
 boldsgasse, 66 — bi-hebdom.
 Grefeld : *Niederrheinische Volktribüne*, Gra-
 benstrasse, 58 — bi-hebdom.
 Darmstadt : *Heissische Volksstimme* Schirm-
 gasse, 16 — quot.
 Dortmund : *Westfälische Freie Presse*, Lin-
 denstrasse, 25 — quotid.
 Dresde : *Saechsische Arbeiterzeitung*, Ger-
 berggasse, 1 — quotid.
Mitteleutsche Arbeiterzeitung, Gerbergasse,
 1 — hebdom.
Oberlausitzer Arbeiterzeitung, Gerbergasse,
 1 — hebdom.

Düsseldorf : *Düsseldorfer Arbeiter-Zeitung*,
 Neustrasse, 49 — 3 fois par semaine.
 Elberfeld : *Freie Presse*, Kleine Klotzbahn
 10 — quot.
 Erfurt : *Thüringer Tribüne*, Gardenstrasse
 7 — 3 fois par semaine.
 Francfort-s/M. : *Frankfurter Volksstimme*,
 Katharinenhof, 12 — quotid.
 Francfort-s/O. : *Maerhische Volksstimme*,
 Junkerstrasse, 13 — 3 fois par semaine.
 Fürth : *Fürther Bürger-Zeitung* quotid.
 Greestemünde : *Norddeutsche Volksstimme*,
 Schulstrasse, 16 — 3 fois par semaine.
 Bochum : *Bergarbeiter-Zeitung*, Friedrichs-
 trasse, 47 — hebdom.
 Gera — *Russische Tribüne*, Kurstrasse,
 16 — 2 fois par semaine.
 Gotha : *Gothaisches Volksblatt*, Kinslebers-
 trasse, 11 — 3 fois par semaine.
 Halberstadt : *Sonntagszeitung*, Grudenberg,
 3 — hebdom.
 Halle-a-S. : *Volksblatt für Halle*, Belber-
 gasse — quot.
 Hambourg : *Hamburger Echo*, Grosse Thea-
 terstrasse, 44 — quotid.
Die Neue Welt, Grosse Theaterstrasse, 44
 — hebdom. et illustré.
 Hanau : *Hanauer Volkszeitung*, Rangstrasse,
 40 — quotid.
 Hanover : *Volksstimme*, Marktstrasse, 45 —
 quotid.
 Iserlshn : *Maerhische Arbeiter-Zeitung*, Gra-
 benstrasse, 56 — 3 fois par semaine.
 Langenbielau : *Der Proletarier aus dem Eul-*
enbergthale — 2 fois par semaine.
 Leipzig : *Volkszeitung*, Dörrienstrasse, 9 —
 quot.
 Magdebourg : *Volksstimme*, Schmiedehof-
 strasse, 5 et 15 — quot.
 Mannheim : *Volksstimme*, T. 3 h. 4 quot.
 Mayence : *Mainzer Volkszeitung*, Deuts-
 chengasschen 1 — quot.
 Mulhouse : *Elsass-Lothringische Volkszei-*
tung, Schulgasse — 3 fois par semaine.
 Munich : *Münchener Post*, Senefelderstrasse,
 4, 1 — quotid.
Arbeiter-Zeitung, Senefelderstrasse, 4, 1 —
 hebdom.
Süddeutscher Postillon, Senefelderstrasse, 4,
 1 — mens. humorist.
 Vordhausen : *Nordthüringer Volksblatt*. Alten-
 dorferstrasse, 16 — bi-hebdom.
 Nuremberg : *Fraenkhische Tagespost*, Weizen-
 strasse, 12 — quotid.
Arbeiter-Chronik, Weizenstrasse, 12 — heb-
 Offenbach : *Offenbacher Abendblatt*, Frank-
 furterstrasse, 36 — quotid.
 Offenbourg-i/B. : *Volshfreund*, Metzgerstrasse,
 26S — 3 fois par semaine.
 Plauen-i/V. : *Voigtlaendisches Volksblatt*,
 Fürstenstrasse, 32 — 3 fois par semaine.
 Kiel : *Schleswig-Holsteinische Volks-Zeitung*
 — quotid.
 Riesa : *Der Volksfreund*, Albertplatz, 6 — 3
 fois par semaine.
 Saalfeld : *Saalfelder Volksblatt*, Rosmarin-
 strasse, 15 — 3 fois par semaine.
 Solingen : *Bergische Arbeiterstimme*, Kaiser-
 strasse, 29 — 3 fois par semaine.
 Sonneberg : *Thüringer Volksfreund*, Köh-
 lerhof — bi-hebdom.
 Stettin : *Stettiner Volksbote* — 3 fois par se-
 maine.
 Stralsund : *Stralsunder Volksstimme* — 3
 fois par semaine.
 Stuttgart : *Schwabische Tagwacht*, Furtb-
 bachstrasse, 12 — quotid.
Der Wahre Jacob, Furtbachstrasse, 12 —
 bi-mens., humorist.
Die Nue Zeit, Furtbachstrasse, 12 — heb-
 revue scientifique.

Vilkau, *Allgemeiner Anzeiger*, Kirchkerberstrasse, 139 — 3 fois par semaine.
Glückauf, Neumarkt, 38. — hebdomadaire.
 Hambourg, *Holzarbeiter-Zeitung* — hebdomadaire.
 Leipzig, *Der Gewerkschafter* — hebdomadaire.
 Gotha, *Schuhmacherfachblatt* — hebdomadaire.
 Burgstadt, *Ber Textilarbeiter*.

ANGLETERRE

Freedom, 61, street Augustine's Road Camdem
 Twich, à Londres W., anarchiste.
The Workers Friend, Romfort street New
 Road, à Londres E., anarchiste (écrit dans
 le patois allemand-juif).
Brotherhood, à Londres, socialiste.
The Torch, Sidmouth News Grays dua Road
 W., anarchiste.
Justice, 37, a Clerkenwell Green, E. C., à
 Londres, socialiste.
The Clarion, city Buildings, corporation-
 street, à Manchester.
Labour Leader, Glasgow Scotland. Edité
 par Keir Hardie, M. P., socialiste.
Labour Prophet (organ of Labour Church),
 H. C. Rowe, 28, exchange Buildings St-
 Mary's Gate à Manchester.
Commonweal, Sidmouth New Grays dua Road
 W., anarchiste.

BELGIQUE

Le Peuple, 35, rue des Sables, à Bruxelles
 (qu.).
Le Journal de Charleroi, à Charleroi (quod-
 tidien).
L'Etoile Socialiste, 125, rue de Mérode, à
 Bruxelles (hebdomadaire).
Vooruit, à Gand, collectiviste.
De Werker, 146, Diederstraat, à Anvers.
La Raison, 33, rue des Poissonniers, à
 Bruxelles.
La Philosophie de l'Avenir, 90, rue Marie-
 Thérèse, à Bruxelles.
Les Coopérateurs Belges, à Bruxelles, organe
 mensuel de la coopération.
Het Volksrecht, à Gand, hebdomadaire.
Het Diamantwerker, à Anvers, professionnel,
 bi-mensuel.
L'Avant-Garde, mensuel, à Bruxelles.
L'Étudiant Socialiste, rue Delporte, à Tirle-
 mont, revue bi-mensuelle.
Le Conscriit, le Loteling et la Caserne, à
 Bruxelles, journaux contre l'impôt du sang.
De Wacht, à Anvers.
Le Travailleur de Bois, à Bruxelles.
Le Goulier, à Bruxelles.
L'Employé, à Bruxelles.
La Revanche des Verriers (M. Ed. Gilles), à
 Lodelinsart.
L'Echou Peuple, rue des Sables, à Bruxelles.
De Kerm Maker, à Bruxelles.
De Sigarenmaker, à Bruxelles.
La Fédération Typographique, à Bruxelles.
L'Union Socialiste, à Verviers.
Le Suffrage Universel, à Wasmes.
Le Travail, à Liège.
La Revendication des Droits féminins, à
 Bruxelles.
Het Volksrecht, à Menin (hebdomadaire).
L'Avenir Social, mens., 35, rue des Sables,
 à Bruxelles.
La Bataille, chez M. L. Roman, 159, rue de
 Fer, à Namur.

ITALIE

La Riscossa, socialiste settimanale, Palermo.
Il Domani, socialista, Firenze.
La Lotta di classe, organe socialiste central
 du Parti des Travailleurs italiens, à Milan.
 S. Pietro All' Orto, 16.

La Critica Sociale, revue bi-mens. du socia-
 lisme scientifique, Portici Galliera, 23, à
 Milano.

L'Eco del Popolo, via Caprara, 10, à Cre-
 mona, socialiste.

Il Grido del Popolo, à Torino, socialiste.

Il Tipografo, à Milano, ouvrier socialiste.

L'Italia del Popolo, à Milano, républicain,
 quot.

Il Secolo, à Milano, démocratique.

L'Asino, à Roma, humorist., illustré, hebdomadaire.

L'Unione, organe du *Fascio des Travailleurs*
 de Catana, socialiste.

Il Vespro, à Messina, socialiste.

Il Riscatto, à Messina.

Spartaco, à Gallipoli, démocr. social.

Il Muratore, à Milan, collectif.

La Giustizia, à Reggio-Emilia, collectif.

Il Lavorator Comasco, à Come.

Il Futuro Social, via Lombardia, 31, à Rome.

La Battaglia, via Dogana, 2, à Milan.

Era Nuova, vico Alabarileri, 3, à Genova.

Verona del Popolo, à Verona.

La Primavera, à Este.

La Plebe, à Pavia.

La Martinella, à Colle d'Elsa.

Il Ritveglio, à Forlì.

Il Pensiero di S. Remo, à San-Remo.

AUTRICHE

Arbeiter-Zeitung, Gumpendorferstrasse, 60,
 à Vienne, VI.

Baker-Zeitung, 44, à Neukauguertel, Vienne,
 XV.

Arbeiterstimme, Graz.

Glühlichter, Vienne. VI. Gumpendorferstrasse,
 60.

Volkstribüne, Wien, VI, Gumpendorfers-
 trasse.

Freigrift, à Reichenberg — Bohême.

Solidarität, à Gablonz — Bohême.

Nordboemischer Volksbote, à Steinschœnau
 — Bohême.

Der Gesellschafter, à Aussig — Bohême.

Volksmacht, à Eger — Bohême.

*Die Bekleidungs-Industrie Schumacher-
 Zeitung*, Wien VII, Westhansstrasse, 30.

Vorwaerdt, Wien VII, Zieglerygasse, 25.

Deutschen Worte, VIII, Langegasse, 15,
 Vienne.

Metalarbeiter, Wien, V/2, Rohlgasse, 27.

Bauarbeiter-Zeitung, Wien XVI, Gaulba-
 chergasse, 15.

Tischler-Zeitung, Wien V., Hundsthurmer-
 strasse, 4.

Diechler-Zeitung, Wien VII, Schottenfeld-
 strasse, 78.

Volksfreund, Arbeiterstimme, Rovnost, à
 Brün.

Societny Demokrat, à Prague, II.

Hlas Lydu, Prosnitz.

Arbeiter-Press, Reichenberg, Bohême.

Odborny casopis Krnjeu, à Brün.

Odborny casopis s'orenich delatika, à Prague.

Odborny casopis mlynarskeho delnictva, à
 Prague.

Odborny canpis tekstilniho delnictva, à
 Brün.

Pohar, Bic, à Prague.

Rabousky Rovodelnick, Karolinenthal, à Pra-
 gue.

Satan, à Pilsen.

Rasple, à Brün.

Delnické Listy, à Vienne.

Odborny List, à Prague.

Posel Lidu, à Pilsen.

Pravo Lidu, à Prague.

Rovnost, à Brün.

Svoboda, à Klanno.

Zépske Listy, à Brün.

Stoboda, à Zagreb, en langue croate.

SUISSE

Le Peuple, cité 15, à Genève.
Arbeiterstimme, à Zurich.
Bäster Arbeiterfreund, à Bâle.
Grüßiger, à Zurich.
Grüth, Halle, 22, à Lausanne.
La Sentinelle, 6, rue de la Balance, à La
 Chau-de-Fonds.
Obščerjsi Delo, 3, rue des Alpes, à Genève.
L'Aurore, 15, chemin Danet, à Genève.
La Tahwacht, à Berne.
Stadtanzeiger, à Saint Gall.
Typographia, à Berne.
Gutenberg, à Chau-de-Fonds.
Le Démocrate, à Lucerne.
Sargamihler Arbeiterfreund, à Zofingue.
Solidarité Horlogère, à Bienne.
Der Social Demokrat, à Berne.

HOLLANDE

Recht voor Allen, Damrak, 10, à Amsterdam.
De Klok, Wolvga en Frise.
De Seingever, Leidsche.
Straatweg, 17 c., à Utrecht.
De Sigarenmaker, à Amsterdam.
De Volksvriend, Arnheim.
Recht door Zee, à Almeelo.
Friesch Volksblad, à Leenwarden.
Volktribuun, à Maastricht.
Kalk en Steenwerker, à Amsterdam.
De Bakkersgael, à La Haye.
Diamantwerker, à Amsterdam.
De Nieuwe-Tyd, à Amsterdam.
Volksonderwijzer (organe des instituteurs socialistes), à Amsterdam.
De Arbeider, à Sappemeer.
Volksblad, Grandijk.
Toekomst, à Middelburg (Zélande).
Ons Vakbelang (organe typographique), à Amsterdam.
De Timmermann (organe des charpentiers), à La Haye.
De Sociale Gids, à Amsterdam.

ESPAGNE

El Eco de los Toneleros, San Martin de Prensals, corporatif.
La Revista Social, à Barcelone, corporatif.
El Socialista, 8, calle Hernan Cortés, à Madrid (organe officiel des marxistes espagnols).
La Tramontana, 1, carrer de Ponent, à Barcelone, anarchiste-libre-pens.
La Union Tipografica, organe de los tipografos asociados espanoles, 20, 2°, calle des Jardines, à Madrid, corporatif.
La Voz del Obrero, Duves, 60, Ferrol.
La Republica Social, plaza de Cuba, 10, Martoro.
La Lucha de Claren, Bailin, 41, bajo, Bilbao.
El Defensor del Trabajo, Agna, 1, 2°, Linarves.
El Grito del Pueblo, plaza de Isabel II, 1, Alicante.

PORTUGAL

A Vos de Operario, S. Vicente, 28, à Lisbonne, marxiste.
O Protesto Operario, r. de Jaos Braz, Lisbonne.
A Oira.
A Folha do Povo, rua dos Mouros, Lisbonne.
A Vanguarda, Chiado, à Lisbonne.
A Voz de Publica, à Porto.
O Povo de Aveiro, à Aveiro.
A Idea Nova, à Barcellos.
O Seculo, à Lisbonne.
A Federacao, à Lisbonne.
O Povo de Chaves, à Chaves.
O Povo de Norte, villa Real-Semanal.
Transmontano, villa Real.

ROUMANIE

Lunca Noua, strada Academiei, Bucarest, collect.
Critica Sociala, à Jassi, collectiviste.
Gutenberg.
Literatura si Stiinta, à Bucarest, Gherca, directeur.

SERBIE

Le Social-Démocrate, à Belgrade.
Zanattirski Sazek, à Belgrade.
Le Journal Ouvrier, à Belgrade.

BULGARIE

Den, revue mensuelle du Parti Ouvrier, social-démocrate, à Sophia.
Socialist, organe central du Parti Ouvrier, social-démocrate-bulgare, à Sophia.
Oslobajenie (L'Emancipation), organe démocrate-socialiste, à Tirnovo.

GRÈCE

Société Socialiste, à Athènes.
Le Réformateur (metarithmistic), à Athènes.

SUEDE

Arb et, Norregatan, 36, à Malmo — quotid.
Proletaren Nachkopning.
Social-Demokraten, à Stockholm.

NORVÈGE

Social-Demokraten, à Kristania.
Arbeiderens-Vest, à Bergen.
Samtiden (revue mens.), à Bergen.

DANEMARK

Socialdemokraten, à Copenhague — quotid.
Karnen, à Copenhague — hebdom., illustré.
Demokraten, à Aarhus — quotid., socialiste-démocrate.
Horsen-Arbejderblad, à Horsens — quotid., socialiste-démocrate.
Randers-Arbejderblad, à Randers — quotid., socialiste-démocrate.
Nordjyllands-Arbejderblad, à Aalborg — quotidien, socialiste-démocrate.
Fyens Arbejderblad, octobre 1896, will be a daily paper, Odense (Weekly).
Landarbejderen, Aarhus (Weekly).
Stenarbejdet (Trades Unions), Copenhagen.

POLOGNE

Przedswit (L'Aurore), revue mensuelle, à Londres.
Naprzot (En avant), à Cracovie — hebdom.
Nowy Robotnik (Le Nouvel Ouvrier), à Lemberg.
Gazeta Robotnicza (Journal ouvrier, à Berlin.
Bocian (La Cigogne), à Lemberg — illustrée, hebdom.
Sprawa Robotnicza (Cause Ouvrière), organe de la démocratie socialiste de la Pologne russe, à Paris, mensuel.
Krytyka (La Critique), à Cracovie, mensuel.
Ognisko (Le Foyer), à Lemberg.
Robotnik (L'Ouvrier).

ÉTATS-UNIS

Der Anarchist, 719, S. 2th. Street, à Saint-Louis — (Ms), écrit en langue allemande.
Volné Listy, 455, E. 78th. Street, à New-York, langue tchèque.
Yorbot, 28, Randolph st., à Chicago, socialiste.
Twentieth Century, 4, Naren st., à New-York, individ.-anarchiste.
Flair Play, Walley Falls, à Kansas, socialiste.

Liberty, B. R. Tucker, P. O. Box, 3366, à Boston, anarchiste.
Coast Seaman's Journal, 513 1/2 East street, à San-Francisco.
Vorwärts, East Fourth street, à New-York City.
Lucifer, M.-E.-C. Walher Valley Falls, Jefferson County, à Kansas, libre-pensée.
Volks Anwalt, Cincinnati, à Ohio, socialiste.
Zenaria, 293, Madison street, à New-York, socialiste.
Volks-Anwalt, 2521, Maple Ave, à Philadelphie.
Der Arbeiter Zeitung, 31, Henry street, à New-York, socialiste-juif.
Der Arme Teufel, Détroit, à Michigan, individu-anarchiste.
The Beacon, 319, Fifth street, San-Francisco, à Cal, libre-pensée.
The Truth Seeker, à New-York.
Die Fackel, 28, Market street, à Chicago, socialiste.
New-Yorker Volkszeitung, 184, William street, à New-York, socialiste.
Saint-Louis Tageblatt, à Saint-Louis — (Ms), socialiste.
Cincinnati Zeitung, 28-32, Westcourt str., à Cincinnati — (O.), socialiste.
The People, 184, Williams street, à New-York, socialiste.
Indiana Tribune, à Indianapolis — Ind., socialiste.
Arbeiter Zeitung, à Buffalo — N.-Y., socialiste.
Volksfreund, Cleveland — Ohio, socialiste.
Journal of the Knights Labor, organe des Chevaliers du travail, à Philadelphia — Pa.
Bakers' Journal, à New-York, organe des travailleurs boulangers.
Wood Workers' Journal, à New-York, organe des menuisiers de l'Amérique.
La Cronica, à Los Angeles — Cal.
The Irish World, 17, Barclay, str., à New-York, irlandais.
Southern Industry, à Nouvelle-Orléans.
Arbeiter Zeitung, 1152, Mission str., à San-Francisco — Cal.
The Truth, 65-67, Suffolk street, à New-York, langue hébraïque.
L'Égoïsme, à San-Francisco.
Paterson Labor Standard, at 88, Washington street, à Paterson.
Tyûi, Liberté, à San-Francisco (écrit en langue japonaise), S. Shikilza, 314, O'Farrel street.
Craftsman, à Washington.
Arbeiter Zeitung, à Chicago, Randolph, Market str.
Tageblatt, à Philadelphie — quotid. socialiste.
Freiheit, 167, William str., à New-York, anarchiste.
Proletar, 635, E. 11th. str., à New-York.
New England Anzeiger, 227, Steat str., à New-Haven — Connecticut.

Budoucnost, V. Furck, 741, Loomis str., à Chicago.
The United Irishman, réd. O. Donovan Rossa, 12, Chamber str., à New-York.
Free Press, Baltimore, à Maryland.
The Cincinnati Unionist, 31 1/2, W. Third street, à Philadelphie.
The Labor enquirer, Denver, 363, Larimer str. — Colorado.
Bezzeladi, 445, E. 78. St., à New-York.
Truth, 805, Markand, 1236-215, 152, à San-Francisco — Californie.
Labor, à Saint-Louis — (Mo.), socialiste.

AMÉRIQUE DU SUD

El Artesano Comercio, 86, à Rosario — République Argentine.
La Revista de la Fraternidade, à Buenos-Ayres — République Argentine.
El Perseguido, ca-silla delle Correo 1665, à Buenos-Ayres — République Argentine.
Los Principios, à Santa-Fé — République Argentine.
El Reformista, à Juarès — République Argentine.
La Montana, à Cordoba — République Argentine.
O Paiz, — Rio-de-Janeiro.
Il Bersagliere, à Rosario — République Argentine.
El Coronado, à Coronda — République Argentine.
Los Andes, à Mendoza — République Argentine.
La Justicia, à Buenos-Ayres — République Argentine.
La Tribuna Popular, à Montévideo — Uruguay.
El Tipografo, à Hundenas — Uruguay.
La Razon, à Santiago — Chili.
Discussão, à Pelotas — Brésil.
Libertador, à Céraa — Brésil.
El Eter, 182, Calle de Arequipa, à Lima — Pérou.
El Porvenir, 7, Calle comercio, 24, à Carmelo — République Dominicaine.
El Cronista, à Panama — Colombia.
La Republica, à Tegucigalpa — Honduras.
La Gaceta, à San-Jose République de Costa-Rica.
El Obrero, Casilla del Correo N° 2079, à Buenos-Ayres.
La Vanguardia, 959 chile, à Buenos-Ayres.
L'avenir Social, Reconquista, 557, à Buenos-Ayres.
La Nacion, à Tegucigalpa — Honduras.
La Union, 36, Calle de la Aurora, à San Salvador — Salvador.
El Maestro, à San-José — Costa Rica.
El Artesano, 21, Calle de Merced, à San-José — Costa Rica.
La Agricultura, 6, Novela avenida Norte — Guatemala.
El Guatemalteco — Guatemala.

OUVRAGES DE P. ARGYRIADÈS

<i>La Peine de mort</i> considérée au point de vue philosophique, moral, légal et pratique (épuisé).....	0 50
<i>Le Poète socialiste Eugène Pottier</i>	0 50
<i>Essai sur le socialisme scientifique</i>	0 30
<i>La femme dans le passé, le présent et l'avenir</i> (traduction analytique de l'ouvrage de Bebel).....	0 50
<i>La Confédération balkanique</i>	0 50
<i>Plaidoirie pour la femme Souhain</i>	0 10

Ouvrages publiés sous sa Direction :

<i>La Question Sociale</i> , année 1885.....	2 50
<i>La Question Sociale</i> , 2 ^e série, années 1891, 1892 et 1893.....	10 fr.
<i>La Question Sociale</i> , 3 ^e série, 1894-1895-1896.....	3 75
<i>L'Almanach de la Question Sociale</i> , années 1891-1892-1893-1894-1895-1896-1897, chacun à.....	1 50

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Avant-propos	3
Annuaire pour l'année 1898	5-16
Services publics et communisme, P. AR- GYRADES	17
Notre idéal, E. RECLUS	28
A César (poésie), TH. JEAN	29
Le parti de la Révolution, Ed. VAILLANT	30
Quelques anecdotes du jour	31
Le manifeste du parti communiste, E. VANDERVELDE	33
Il faudrait pourtant en finir, TOUCHATOUT	37
Navrances d'aujourd'hui	40
Dessain, MAXENCE ROLDES	41
Questions d'un empereur chinois	42
Pourquoi nous sommes révolutionnaires, DESIRE DESCAMPS	43
Jacques le Rouge (poésie), EUGÈNE POTTIER	47
Le desideratum de Trouvareid, EDMOND POTONIE-PIERRE	48
Enfants pauvres et enfants riches, ALICE BRON	51
Bonhomme en sa maison (poésie), E. POT- TIER	54
Le commerce contemporain, D'LETOUR- NEAU	56
Les matérialistes, L. BECHNER	59
La journée de huit heures, LATINUS	61
Résignés (poésie), TH. JEAN	62
Le paternalisme, LÉON TOLSTOÏ	64
Le rêve du travailleur (poésie), JACQUES GREIX	65
Les philosophes dupes de leur tyrannie, CH. FOUTIER	66
Pensées, maximes, mots de combat	66
La nouvelle Fédalité, C. CAMELLE	69
La confession, PAUL BRULAT	70
Joyeuse vie (poésie), V. HUGO	73
Contre le duel	73
Les partageux, A. BLANQUI	74
Paysages d'été, O. MURBEAU	74
Ada Negri	78
Les vaincus, ADA NEGRI	78
Déjà, ADA NEGRI	79
Le suicide et la question sociale, G. DE GREFF	80
A Montmartre (poésie), ARISTIDE BRIANT	81
Le communisme de Platon	83
Sauvages et civilisés, H. SPENCER	84
Nos richesses, P. KROFTKINE (avec portrait de l'auteur)	85
Les deux ivresses (poésie), CLOVIS HUGUES	88
L'Union libre, EUGÈNE POTONIE-PIERRE (avec portrait de l'auteur)	90
La guerre (poésie), E. POTTIER	91
Duo et chœurs, Ed. THIAUBERTIE	93
Harmonie-solidaire, J. GRANE	97
Dans la société future, Ed. BELLAMY	99
L'édente de Varzin, H. ROCHFORT	101
Misère et surproduction, G. STAUVE- EVAUSY	103
Le conservateur, GEORGES RENARD	104
Les Elections prochaines, P. A	106
La bataille électorale, A. MILLERAND	107
Appel aux électeurs, ALF. DELVAU	108
La Machine (poésie), J.-B. CLÉMENT	110
Le Socialisme de l'avenir, T. DOMELA NIEWENHUIS	110
Pensées comico-philosophiques	112

	Pages
Organisation corporative et politique, LÉO	115
Mère Boudan, GUSTAVE GEFROY	117
Une page peu connue de George Sand sur la femme	119
L'Immortalité, A. SCHOLL	121
Hymne de révolte, A. LANTOINE	122
Le coopératisme devant le socialisme libertaire, A. HAMON	125
Une visite à l'exposition de Bruxelles, ANT. DELPORTE	126
La grève générale, J. ALLEMANE	129
Prends ton fusil, bothomme (poésie), H. TUROT	131
Suicides, LOUIS DE GRAMONT	132
D'un altruisme, R. GHIL	134
Ce que Bismarck a coûté à l'Europe	135
Crimes et trahisons, H. TUROT	136
Anecdotes d'antan	138
Travail et misère, F. PELLOTTIER	139
Socialisme, CH. CORNELISSEN	141
La chanson des dos, LOUISE MICHEL	142
Contre la magistrature, ROGER GAINEAU	143
Statistiques diverses	145
L'esprit des almanachs (variété), P. AR- GYRADES	153
Science et socialisme, E. LANDEIN	154
Discipline socialiste, JUSTIN ALAVALL	156
Poésie de faubourg, JEAN RECLUS	168
Socialisme humain, J. JACQUES	169
L'enfantement, BERNARD LAZARE	171
Avoué capitalistes, ALF. ETIEVANT	172
Quelques pensées de Chaudron	173
La « Revue scientifique et industrielle de l'année »	174
Une automobile en 1769	178
Les réfractaires, JULES VALLIS	179
Socialisme et individualité, KARL HARRIG	181
L'alliance par la justice, H. DESIS	182
Justice, non charité, EMILE ZOLA	184
La propriété est impossible, P.-J. PROU- DHON	186
Les matins d'Anteuil, A. HAMON	187
Espère (poésies), JULES MURZEL	189
Le socialisme en Angleterre, TOM MANN	189
Mouvement socialiste international	191
La spirale du progrès, AD. VERRI	190
Les grandes compagnies de chemins de fer, C. PELLETTAN	199
La Révolution, J. GRESSE	201
Nos morts, E. MUEUX	202
Le jugement dernier des voûs, SYLVAIN MARECHAL	207
La banque de France s'enrichit par nos déastres, R. VIVIANI	206
Ce que nous vaut un comptaunt	206
Montmartre, P. A	207
Noël des Petits Sans-Souliers, JULES JOTY	251
Les Mineurs, RENE ESSE	251
L'airier, Jehan Rictus	253
Solitaire d'un ouvrier tanneur, HYS-PA	257
Les Bons Salaires, E. ROCHER	261
C'est le travail qui nous fait vivre, non le capital, H. GEORGES	262
Une Prophétie Socialiste, B. MALON	263
Genéral, LOUISE MICHEL	264
Bibliographie	265
Liste générale des Journaux Socialistes du monde entier	266

PORTRAITS ET GRAVURES

Pages		Pages	
La bonne année, par Steinlen	2	Six contre un, par Pépin	136
Une scène de l'Enfer, par Wiertz	29	Le peuple souverain	140
Labour's may day, par Walter Crane	34	A l'Élysée	144
Le Sultan et l'Europe, par Forain	36	Frontispice des <i>Fables choisies d'Esop.</i>	153
Et puis, nom de Dieu, etc	38	L'esprit des almanachs (23 gravures) 154, 161	
Aujourd'hui, par Steinlen	40	Portrait de J. Alavaill	166
Demain, par Steinlen	41	Portrait de B. Lazare	171
L'envahissement de l'assemblée au 15 mai	44	La revue scientifique de l'année (5 gravures)	174, 177
Le 24 Février	46	Portrait de Morrisson Davidson	178
Portrait d'Ed. Potonié-Pierre	48	Portrait de Jules Vallès	179
La République française et le Sultan	50	Quatre martyrs de la Commune	185
Un quartier miséreux de Londres	52	Portrait de Proudhon	186
Jacques Bonhomme, par Couturier	55	Le plus grec n'est pas celui qu'on pense. 188	
Portrait de Alf. R. Wallace	61		
Résignés, par Couturier	63	<i>Comité politique de 1897 :</i>	
Portrait de Léon Tolstoï	64	France	203-206
Et maintenant, le pourboire, par Willette	68	Allemagne	207-208
Les esprits jeunes et ardents du Sultan	72	Angleterre	209-211
Portrait d'Aug. Blanqui	75	Autriche	212
Une situation modifiée	77	Grèce	213
Portrait d'Ada Négri	78	Italie	214
Le chemin de	81	Turquie	215-217
Portrait de P. Kropotkine	86	Concert Européen	218-221
Les deux vieux	87	Divers	222-225
Portrait d'Eng. Potonié-Pierre	90	Crète	226-228
La guerre (3 gravures)	94-96	Portrait de Prudent-Dervillers	233
Portrait d'Ed. Bellamy	99	Portrait de William Morris	234
Le roquet grec et les dogues européens	100	Montmartre, par Steinlen	247
La France et la Grèce, par Willette	101	Cocu, par Grün	250
Le feu grec	105	Portrait de J. Jouy	250
Notre politique étrangère, par Fertou	106	Portrait de Jehan Rictus	253
Académicien de l'avenir	113	Portrait d'Henry George	263
La République nous apprend	123		
Les révoltés, par Couturier	130		

ERRATA

Page 68, 2^e ligne du haut, lisez : *Ouvriers* au lieu de *Œuvres*. — Page 83, 7^e ligne du bas, lisez : *quiconque* au lieu de *quelconque*. — Page 36, 1^{re} ligne, lisez : *après les massacres de juin*, au lieu de : *après les manœuvres de juin*. Aux autres errata, s'il y en a, nous prions le lecteur de suppléer.

LE PARTI SOCIALISTE

Organe mensuel du Comité Révolutionnaire Central et de l'Alliance Communiste Révolutionnaire

ABONNEMENT ANNUEL : 1 fr. 50

ADMINISTRATION : 36, AVENUE DE CHATILLON, PARIS

26347. — Imprimerie Cu. BIVORT, 33, rue Jean-Jacques-Rousseau, Paris.